

















Paris Monsieur Octave Moreau

Hommage respectueux d'un Amicalien

E. de Rougemont

---

53 Claude Bernard

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM











V757  
-Yr

E. DE ROUGEMONT

—

# Villiers de l'Isle-Adam

BIOGRAPHIE ET BIBLIOGRAPHIE

PORTRAIT ET DEUX AUTOGRAPHES



2024 81  
—  
30 4 26

PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMX

JUSTIFICATION DU TIRAGE



Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.



A  
MONSIEUR MARCEL LONGUET  
AUX AMIS  
AUX ADMIRATEURS  
DU POÈTE  
CE LIVRE EST DÉDIÉ



## PREFACE

Villiers de l'Isle-Adam partage avec d'autres génies la gloire douloureuse d'avoir été méconnu de son époque parce qu'il la dépassait. Il était au-dessus d'elle par la puissance de sa pensée divinitrice, l'élévation de son idéal artistique et l'aristocratie de son caractère.

On va lui élever un monument. C'est, dans l'esprit de beaucoup, un acte de justice littéraire ; on réhabilite un héros ; ainsi les hommes reconnaissent leurs erreurs et s'en repentent, ils adorent ceux qu'ils ont persécutés. L'acte ne saurait avoir d'autre signification, car il n'appartient qu'aux grands esprits de porter sur eux-mêmes un jugement. De plus, on n'efface pas, par une glorification posthume les souffrances endurées. Cet acte de contrition, ce *mea culpa* des hommes a néanmoins sa valeur. Il se trouve heureusement que le marbre projeté est d'un artiste sincère et digne de celui qu'il veut magnifier.



Mais, ce qui importe non moins, c'est que nous ne nous privions pas, par négligence, des chefs-d'œuvre qui nous aident à vivre. L'humanité n'a pas le droit de dilapider ainsi les trésors des dieux ni de les laisser perdre. Or l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam est un trésor oublié. Il faut de longues années pour en réunir les fragments épars. Ce sont de pénibles recherches chez les bouquinistes ; ces œuvres — si actuelles — sont considérées comme des antiquités. Il y en a plusieurs d'introuvables. S'il y a un devoir à l'égard de ce grand méconnu, c'est celui de ne pas laisser perdre une page de ses écrits. Et, puisqu'un comité s'est formé, qui a pris son nom, on peut exprimer le vœu qu'après la glorification par le marbre, il songera à celle par les œuvres, indispensable.

Sauf le travail suédois de M. von Kraemer, nous n'avons rien de complet sur l'œuvre de ce grand esprit. Des études fragmentaires ont été faites, des esquisses. Espérons qu'un critique autorisé par l'âge et la valeur nous le présentera bientôt dans sa complexe unité.

Je n'ai pas tenté pareille tâche. Les biographies de Villiers se trouvant aussi insuffisantes j'ai essayé de les compléter. Il a paru de nombreux articles, des écrivains documentés comme

MM. Remy de Gourmont, Gustave Guiches, Henri Roujon, Louis Tiercelin, Camille Mauclair, etc., ont consacré à Villiers des pages émues et précieuses. Néanmoins il n'existe pas, en français, d'ouvrage analogue à ceux de Crépet sur Baudelaire, de Lepelletier sur Verlaine. La biographie écrite par R. du Pontavice de Heussey, enthousiaste et vivante, se trouve malheureusement pleine d'erreurs. On a le regret d'y relever, outre les inexactitudes de dates, une étrange déformation des faits : d'insignifiantes anecdotes y prennent l'importance d'événements, tandis que quelques lignes à peine sont consacrées à des heures décisives de la vie de Villiers. La thèse suédoise de M. von Kraemer, n'a malheureusement pas été traduite ; son auteur nous en avait laissé espérer une version française, mais d'autres travaux l'ont empêché de nous la donner. Cette remarquable étude, signalée par M. de Gourmont si attentif à tout ce qui concerne Villiers demeure inaccessible au public français. Elle a servi de base à ce travail. Mais on verra bientôt que les renseignements nouveaux et intéressants me viennent d'une autre source. M. Marcel Longuet, un admirateur fervent du poète, et de plus un ami de son fils, a collaboré à ce livre, c'est lui qui a découvert des dates importantes et qui m'a fourni des

indications très précieuses sur les revues où Villiers écrivit.

Je ne puis qu'indiquer brièvement, ici, l'aide qui me fut apportée par M. Longuet. Il ne s'est pas contenté d'indication d'articles, mais entreprit dans le labyrinthe décourageant des revues et journaux — pour lesquels aucune bibliographie n'existe encore — un travail pénible et long de recherches difficiles. On verra par la suite le grand nombre de découvertes que lui doivent les amis de Villiers et dont il a bien voulu me permettre de disposer pour cette étude. Puisse-t-elle n'être pas indigne d'un concours aussi rare et qui voulut, avant tout, servir la mémoire du génial méconnu. La vraie glorification d'un écrivain est dans un travail silencieux pour son œuvre.

Je dois à Mrs Barclay, qui traduisit *la Révolte* en Angleterre, plusieurs documents concernant les ancêtres de Villiers, et une lettre du poète.

M<sup>me</sup> Judith Gautier, un des écrivains ayant connu l'auteur d'*Axel* a bien voulu se souvenir pour moi de quelques anecdotes anciennes.

Je dois à M. Martineau communication de plusieurs pièces intéressantes.

Je voudrais avoir tiré le meilleur parti de ces ressources. La légende s'étant vite faite autour de Villiers et ceux qui l'ont connu devenant rares,



il est très difficile d'établir la vérité. Je tiens à exprimer mes respectueux remerciements à MM. Léon Dierx et Remy de Gourmont qui m'ont aidé de leurs souvenirs et de leurs précieuses indications.

Les témoignages étant rares, et la correspondance de Villiers presque nulle, j'ai dû me contenter des articles, nombreux mais de valeur inégale. Un classement s'imposait, celui que j'ai fait pourra déplaire à certains; je ne cache pas mon admiration pour le poète d'*Akédyssiril*; je voudrais que ce travail rende service à ses amis. Les amateurs d'anecdotes regretteront des légendes auxquelles on a jusqu'ici accordé trop d'importance; j'ai préféré retenir celles-là seules qui pouvaient nous renseigner sur le caractère ou l'œuvre de l'écrivain.

Parmi les sources de cette étude, indiquées dans la bibliographie, je mentionnerai même celles auxquelles j'ai dédaigné de puiser; il en est d'empoisonnées, la perfidie de tel journaliste et la stupidité remarquable de tel autre permettent de suspecter la valeur de leurs témoignages.

Je ne fais pas de polémique et le silence m'est imposé par le respect du génie que certains trahissent et méconnaissent.

Je ne puis, en cette courte préface, indiquer

tous ceux qui s'empressèrent de me répondre, et je les remercie brièvement de leur précieux concours en attendant de dire plus loin comment ils m'ont aidé.

Puissé-je, ainsi encouragé, avoir fait un travail susceptible d'intéresser les amis du poète et ceux dont le nombre, en dépit des haines, croît sans cesse, qui voient en Villiers de l'Isle-Adam un des plus purs écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle.

E. DE ROUGEMONT.

Paris, juillet 1909.

## SES ANCÊTRES

1067-1804

Villiers tenait essentiellement à sa haute naissance. Il était avant tout un aristocrate, et nier sa filiation, c'était le diminuer dans son âme et le faire souffrir.

Il avait longtemps travaillé dans le but d'établir une généalogie claire et incontestable. Et comme sa famille est mêlée aux plus grandes de France, ce travail prit bientôt l'importance d'une étude historique. Il pensait la publier sous ce titre : « Documents sur les règnes de Charles VI et Charles VIII. » M. Martineau, dans un article paru au *Mercur de France* le 1<sup>er</sup> mai 1908, nous a déjà parlé de ce Mémoire. La filiation qu'il reproduit, prêtée par M<sup>me</sup> de Villiers <sup>1</sup> faisait partie de ce travail. La pièce se compose de feuillets qu'on a pieusement rassemblés et collés sur toile. Outre

1. René Martineau. *Généalogie de Villiers de l'Isle-Adam, d'après un document inédit.* « *Mercur de France* », 1<sup>er</sup> mai 1908). De plus, voyez « *Mercur de France* », 15 mai, la *lettre de M. Martineau*, complément indispensable de son article.



la filiation, M<sup>me</sup> de Villiers possède quelques notes, écrites au crayon, sur des feuillets épars, d'une lecture difficile. Malheureusement ce n'est pas un travail, même incomplet, dans lequel on puisse reconnaître une suite. Un généalogiste de profession réussirait à tirer de ces papiers un document de valeur ; faute de science, j'ai dû me borner à les reproduire dans leur ordre le plus vraisemblable. J'y ai ajouté quelques indications complémentaires dont j'ai indiqué les sources. Afin de ne pas renvoyer sans cesse le lecteur au bas de la page, j'ai uni le tout en un seul texte, distinguant par une typographie différente tout ce qui est de la main de Villiers. Des numéros renvoient au tableau généalogique que j'ai essayé de dresser (voir à la fin du volume). Je n'ai pas la prétention d'apporter un travail scientifique définitif. C'est un modeste hommage à la mémoire du génial écrivain, au dernier descendant d'une illustre race, dont quelques chicaneurs envieux ont contesté l'ascendance qu'il a toujours tenu à revendiquer parce qu'il en a le droit imprescriptible. C'est pour nous un profond regret de ne pouvoir la prouver d'une façon absolument indiscutable.

Villiers de l'Isle-Adam est d'aristocratie bretonne et catholique. Ses armes portaient : d'or au chef d'azur chargé d'un dextrochère vêtu d'un fanon d'hermine ; devises : « La main à l'œuvre » et « Va oultre ». Beaucoup de ses aïeux furent des gens de mer. Cela n'explique certes pas le caractère de son œuvre et je ne voudrais pas,

comme tel prétendu disciple de Taine, montrer l'ultime floraison d'une race, l'œuvre du poète, comme la conséquence toute naturelle d'une lignée d'ancêtres admirables. Cependant, il est indéniable qu'il doit à ses aïeux cet amour obstiné de la Chimère et la tristesse vibrante de son cœur. Ce génial descendant des Rêveurs de Bretagne et cet enfant de l'Aristocratie mourante ne peut être arbitrairement nommé seul : respectueux de son légitime orgueil, avant de raconter sa vie, je nommerai siècle par siècle ceux qui l'ont précédé.

La première note est ainsi conçue :

1067. Radulphe ou Raoul le Bel, seigneur de Villiers-le-Bel et de Dômont et sa femme Lisvia.

Nous trouvons ensuite :

1125-1148. Mathieu le Bel, seigneur de Villiers le Bel, Villiers-le-Sec, sire de Dômont, parent de Raoul. Frère ou père de Raoul.

D'après ce qui suit, on peut supposer, je crois, que Mathieu eut quatre fils : Jean, Raoul, Amaury et Adam, et que Raoul, frère de Jean, était l'un des petits-fils de Radulphe.

1148. Jean le Bel, frère de Raoul le Bel, sire de Villiers-le-Bel et de Dômont.

*Note* : Les frères Radulphe et Jean approuvent en 1148 ainsi que Adam le Bel, Amaury son aîné et sa

femme Isabelle les dons faits par Mathieu à Saint-Martin-des-Champs.

Nous lisons après :

1148-1170. Adam le Bel et son aîné, Amaury de Villiers-le-Bel, femme Isabelle.

Sous le nom d'Adam, la même note que sous celui de Jean, plus haut.

(Amaury, fils de Mathieu, 1170, Boué).

(Adam et son frère Amaury, 1177, Boué).

Amaury de Villiers-le-Bel, son fils Guy, et son épouse Élisabeth transigent en 1176 avec Mathieu de Montmorency, fils de Bouchard V.

1219. Gauthier de Villiers, et sa femme Héloïde (dame de Villiers, Boué).

1196-1198. Guy, seigneur de Villiers-le-Bel et sa femme Elisabeth (Boué), Guy de Villiers, fils de Amaury et sa femme Élisabeth transigent en 1196 avec Mathieu de Montmorency.

1204. Philippe, seigneur de Villiers-le-Bel et de Dômont. Sépulture dans l'église de Dômont près la chaire du prieur.

Ces trois personnages étaient peut-être frères.

Adam de Villiers, seigneur d'Ezanville, donne à l'abbaye du Val du bien situé à Ezanville. Ce don est plus tard (en 1275) confirmé par Jean de Villiers et sa femme P. de Chaumont. Il pouvait bien être le même personnage que Adam ci-contre.

1214. Adam, seigneur de Villiers-le-Bel et de Dômont femme Idonca.

Mathieu et Bouchard de Montmorency approuvent les dons que le seigneur Adam ainsi que ses fils avaient fait au prieuré de Saint-Martin-des-Champs. Cet Adam avait pour femme Idonca dont il eut Jean et Adam de Villiers (1220-1239, Boué).

L'abbaye du Val avait été fondée en 1125 par Anceau de l'Isle. Dans une charte de l'an 1172 donnée par Rainard, abbé du Val, en faveur de ce prieuré, on voit qu'il fut construit dans un bois nommé Meynel, d'où il prit le nom de couvent de Meynel. Il porte aussi celui de Coudray, de Grandmond et des Bons-Hommes.

Ce bois de Meynel appartenait à Bouchard V de Montmorency. C'est de son fils Mathieu et de son petit-fils Bouchard VI qu'il s'agit dans la note précédente. Le prieuré des Bons-Hommes, fondé en 1169, par Bouchard V de Montmorency de l'ordre de Saint-Etienne de Grandmont s'agrandit rapidement, grâce aux libéralités des seigneurs. Parmi eux figure Jean de Villiers.

1204-1241. Jean de Villiers-le-Bel, frère de Adam de Villiers. Jean de Villiers-le-Bel ayant fait un don sur sa grange de Dômont, son frère Adam approuve cette donation. Jean de Villiers donne en 1206 une grange qu'il avait à Dômont.

Adam de Villiers, seigneur de Dômont, femme Elisabeth. Elisabeth, femme d'Adam de Villiers, seigneur de Dômont, donne en 1205 à l'abbaye du Val six arpents de terre situés à Villiers-le-Sec. Adam donne en 1214 à la même abbaye une rente sur la pension (?) de feu sa mère Idonca.



1266. Jacques de Villiers, qui fonde en 1266 la chapelle de Saint-Jacques au prieuré de Dômont. Cette fondation est plus tard reconnue par Jean et sa femme P. de Chaumont.

1275. Jean de Villiers, seigneur de Dômont, femme P. de Chaumont. En 1275 il confirme ainsi que sa femme P. de Chaumont un don fait autrefois par Adam de Villiers sir d'Ezanville. En 1266 il reconnaît aussi un don de quarante livres de rentes fait par Jean pour la célébration d'une messe quotidienne à la chapelle Saint-Jacques.

1266. Jehan III prend la croix avec Mathieu III.

1263. Guillaume de Villiers-le-Bel. Femme Eustache. Très peu de temps après 1264 la seigneurie de Villiers-le-Bel passe à Pierre de Villiers, baron de Massy.

Ce Guillaume est apparemment le même seigneur appelé Pierre dans quelques mémoires et son épouse est nommée Eustache de Courtenay. En 1263 Guillaume de Villiers et Eustache sa femme font un don à l'église Saint-Maur-les-Fossés.

(1261. Femme Courtenay. Fourches patibulaires, Boué).

Pierre, seigneur de Villiers-le-Bel. Femme Eustache de Courtenay. Ils furent inhumés en 1233 dans la chapelle Saint-Nicolas à Villiers-le-Bel.

D'après les indications qui précèdent on pourrait considérer cette note comme se rapportant à Guillaume de Villiers.

Il y a eu plusieurs Pierre de Villiers à cette époque. Les renseignements que le poète a réunis sur eux ne sont pas très précis.

Pierre de Villiers, femme Abénor, sépulture d'Abénor dans l'église de Dòmont, ainsi que celle de son mari. La robe d'Abénor est vairée, ce qui indique bien Longueval, dont le quartier figure dans les armes de Jean le Maréchal.

1286. Pierre de Villiers, seigneur de Villiers-le-Bel, femme Mahand de Gamaches. Leur tombe se trouve dans la chapelle de Notre-Dame de Villiers-le-Bel, où ils furent inhumés en 1286.

1238. Robert de Villiers, femme Anne de Dreux. Mourut en 1238. Avait épousé Anne de Dreux (dont l'oncle était duc de Bretagne) en 1222. Pierre, qui épouse Mahand de Gamaches serait son fils (Douteux).

L'incertitude cesse à partir de 1277. La filiation s'établit sans conteste. Dans le tableau dressé par le poète ne figurent que les ascendants directs. Il a négligé, pour plus de clarté et afin de ne pas surcharger le dossier du procès où fut produite cette pièce, les frères et les sœurs de ses ancêtres, ainsi que leurs enfants n'intéressant pas la filiation. Mais les notes qui les concernent n'en existent pas moins. Elles auraient été publiées dans le fameux *Mémoire égaré*. Il est intéressant de les donner telles que Villiers les a rédigées, en y ajoutant quelques renseignements. Pour permettre au lecteur de retrouver le personnage auquel les notes ont trait, j'ai dressé à l'aide de ce précieux document un tableau généalogique et placé des numéros au-dessus des noms importants. Les chiffres romains concernent les continuateurs du nom et les chiffres arabes les autres

ascendants. En se reportant au tableau, on trouvera le degré de parenté des divers personnages mentionnés.

I. — JEAN, SEIGNEUR DE VILLIERS-LE-BEL, DÔMONT, MURS ET BONTIGNY (Femme Marie de l'Isle, 1277). Mort en 1319. Sépulture à Dômont, (épitaphe) dont ADAM qui suit, Jean et Louise.

Ce Jean devait avoir un frère, Pierre, sur lequel une note inachevée donne les brèves indications suivantes :

1. Pierre, seigneur de Villiers-de-Bel (femme Marguerite d'Aunay). C'est vers 1380 qu'il avait épousé Marguerite d'Aunay qui, devenue veuve, se remarie avec le seigneur Liéband de Baudricourt. Pierre...

2. Jean de Villiers, seigneur de Murs et Bontigny. Femme Jeanne de Poissy. Il est nommé avec sa femme Jeanne de Poissy dans un échange que firent leurs enfants en 1364, dont Anceau et Adam.

3. 1358-1390. Anceau de Villiers, seigneur de Livry, Chailly, etc... Femme Isabeau des Granges. Il cède à son frère le 19 juin 1364 Murs, Bontigny et la succession de son père. Transige avec Gilles de Poissy en 1378. Sépulture, épitaphes, armes à Dômont. Dont postérité.

4. Adam de Villiers. Il confirme en juin 1375 un don à l'abbaye du Jard et vivait encore en 1380.

II. — ADAM, SEIGNEUR DE VILLIERS-LE-BEL, SIRE DE DÔMONT. Femme Alix de Cressy. Leur sépulture est dans l'église de Dômont, sous le clocher, dont PIERRE qui suit et Adam.

5. Adam, seigneur de Villiers-le-Bel, Dômont, etc. (femme Alix de Mézy). Mort en 1367 à la bataille de Navarette en Espagne. Il partage avec son frère Pierre en 1361 et transige avec lui en 1364. Dont :

6. Pétronille, 1400. Sépulture et épitaphe à l'abbaye du Val. Elle avait épousé: 1° Ch. de Montmorency, 2° Guillaume d'Harcourt.

7. Léonore, qui épouse Gilles de Poissy.

III. — Pierre, 1<sup>er</sup> du nom, SEIGNEUR DE VILLIERS-BEL, MASSY, L'ISLE-ADAM, etc. (Femmes: 1° Jeanne de Beauvais, 1358-1363; 2° Marg. de Vendôme.

Porte-oriflamme de France. Sépulture et épitaphe de Jeanne de Beauvais à Dômont.

Dont : du premier lit Pierre, Jeanne, Isabeau et Catherine ;

Du deuxième lit (Marguerite de Bouchard de Vendôme), PIERRE, qui suit, Pernelle.

Les enfants de PIERRE et de Jeanne de Beauvais sont :

8. Pierre de Villiers, archidiacre de Sologne, en l'église d'Orléans. Plaidait contre son frère Pierre, du deuxième lit, en 1390.

9. Jeanne de Villiers, épouse Jean de Garancière.

10. Isabeau de Villiers, qui épouse Pierre Bournel.

11. Catherine de Villiers. Marraine d'une des filles du roi Charles V.

Les enfants de PIERRE et de Marguerite Bouchard de Vendôme sont PIERRE (IV) et Pernelle.

12. Pernelle, qui épouse Philippe de Beaumont.

IV. — PIERRE DE VILLIERS, SEIGNEUR DE L'ISLE-ADAM, VALMONDOIS, etc. (Femme J. de Châtillon).

Acte de relief en 1400 pour sa Seigneurie de l'Isle-Adam. Il plaide avec son frère l'archidiacre. Ses enfants dont JEAN qui suit, Robert et Jeanne étaient encore mineurs à sa mort.

13. Robert de Villiers, seigneur de Valmondois (femme, 25 juillet 1441, J. de Goulaye, dont postérité).

(On lui donne aussi pour femme Jeanne de Marigny).

14. Jeanne de Villiers qui épouse Lyonnell de Bournonville.

V. — JEAN DE VILLIERS, SEIGNEUR DE L'ISLE-ADAM, etc. (femme J. de Vallengoujart, dont JACQUES qui suit,

Maréchal de France. C'est lui dont le poète voulut défendre la mémoire. Nous verrons en leur temps, les détails de ce procès. Jean de Villiers fut un des partisans du duc de Bourgogne, il paya sa fidélité par un long emprisonnement à la Bastille. Ses hauts faits d'armes et sa place d'honneur sont mentionnés par tous les historiens, à l'exception toutefois d'un obscur religieux de Saint-Denis, chroniqueur du xv<sup>e</sup> siècle, auquel les auteurs de Perrinet-Leclerc ont emprunté des détails fantaisistes. Villiers put prouver sans embarras la fausseté des allégations et citer Guizot, Henri Martin, Barrante, et des auteurs de l'époque. S'il fut débouté de sa plainte, c'est qu'elle était mal fondée au point de vue du droit et non du fait.



Les enfants de Jean de Villiers et de Jeanne de Vallengoujart sont : JACQUES, Charles, Jean, Philippe, Anne, et Pernelle.

15. Charles de Villiers, seigneur de Chetenville, près Monthéry, dont il fit hommage le 20 décembre 1483.

16. Pernelle de Villiers qui épouse Antoine de Billy (21 février 1403). Ils étaient tous deux morts avant le 15 septembre 1444.

Les brèves indications concernant Jean, Philippe et Anne ont été portées sur le tableau seulement.

VI. — JACQUES DE VILLIERS, SEIGNEUR DE L'ISLE-ADAM (Femme, 1440, Jeanne de Clermont de Nielle.)

Garde de la Prévôté de Paris. Sépulture et épitaphe à l'abbaye du Val Notre-Dame. Mort le 25 avril 1472, dont ANTOINE qui suit, Louis, Adrien-Ambroise, Philippe-Auguste, Guy, Valéron, Tristan, Marie, Anne.

Il convient de faire remarquer ici que dans le tableau généalogique dressé par Villiers, la filiation ne se continue pas par Antoine. La postérité de ce dernier, ainsi qu'il se voit sur le tableau qui complète ces notes, s'éteint avec les enfants de Nicolas. Je donne les indications qui le concernent lui et ses descendants. On s'apercevra que Villiers s'arrête aux petits-fils de cet Antoine, ne trouvant pas la suite de la filiation qui se fait par Ambroise auquel nous reviendrons.

17. Antoine de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam, etc. (femmes: 1<sup>o</sup> 12 février 1470, Marg. de Montmorency; 2<sup>o</sup> 6 novembre 1480, Agnès du Moulin).

Sépulture à l'abbaye du Val près de celle de sa première femme.

Du premier lit: Gabrielle.

Du deuxième: Charles, Louise et Claude qui suit.

Avant de parler de ce Claude, par qui Villiers pensait, lors de la rédaction de ces premières notes, continuer la descendance, il faut parler de ses frères et sœurs.

18. Gabrielle de Villiers, épouse en 1487, André du Faupuis, puis, Louis Gastureau, seigneur de la Tour Saint Bonnet.

19. Charles de Villiers. Évêque de Beauvais. Émancipé le 22 mars 1491 à l'âge de neuf ans. Par son testament daté du 10 septembre 1527, il donne avec le consentement de son frère puîné tous ses biens et notamment sa seigneurie de l'Isle-Adam à son cousin le connétable duc Anne de Montmorency. Mort le 25 septembre 1535. Sa sépulture est à l'abbaye du Val Notre-Dame.

Les enfants d'Antoine de Villiers et de Agnès du Moulin sont, nous l'avons vu: Charles, Louise et Claude (20).

20. Claude de Villiers de l'Isle-Adam, seigneur d'Avesnes. Sa présence est signalée près de Bayard au fameux combat d'Aignadel et au siège de Padoue. Il fut envoyé en 152. (?), dans la Guyenne et prit peu

après Fontarabie sur les Espagnols. Les enfants qu'il eut de Jeanne de Chables, 1510, furent Nicolas, qui suit, Vincent, Marie et Jeanne.

21. Nicolas de Villiers de l'Isle Adam, mort 1592. Femme en 1546, Jeanne de Conflans dont Louis, Guillaume, Pierre, Françoise, Louise, et Jean qui suit.

(Un Nicolas de Villiers vivant en 1582 épouse Françoise de Rohan).

Ce « Jean qui suit », ne se trouve pas où on s'attend à le rencontrer. La branche aînée est éteinte. Villiers a dû renoncer à continuer son travail par les descendants de Nicolas. Il faut revenir à Ambroise. A l'époque où ces notes furent écrites le poète n'était pas encore très au clair sur cet Ambroise.

Il a dû par la suite, trouver des renseignements, car il l'indique bien comme continuateur du nom. Je reproduis telle quelle la note qui le concerne. Le lecteur corrigera facilement en comparant au tableau. Mais afin de ne pas avoir à interrompre quand nous l'aurons nommé, lisons d'abord les notes qui concernent ses frères :

22. Louis de Villiers. Evêque de Beauvais. Mort le 24 août 1521. Testament, 12 décembre 1520. Sépulture dans la cathédrale de Beauvais.

Il consacra en 1499 l'église de l'Isle-Adam.

23. Philippe-Auguste de Villiers, Grand-Maitre de Malte. Mort le 22 août 1534 à Malte à l'âge de 70 ans. Sépulture à Malte.

Il était né en 1464. C'est le quarante-troisième Grand-Maitre de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Il remplissait en France les fonctions d'ambassadeur quand il apprit son élévation à la dignité suprême. Charles V finit par lui céder Malte et les îles voisines. Il s'y établit alors. C'est depuis cette cession que les Chevaliers de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem prennent le titre de Chevaliers de Malte. Philippe-Auguste de Villiers est demeuré célèbre par sa défense de Rhodes contre les Turcs, en 1522.

Au château de Versailles, un monument lui est élevé dans la salle des croisades (on a de plus une statue couchée <sup>1</sup>) ; ses armes sont sculptées sur une grande porte, souvenir du siège qu'il soutint.

24. Guy de Villiers, abbé de Saint-Germain près de Cluny. Mort en 1536.

1. Le conservateur du musée de Versailles a bien voulu me renseigner au sujet de ces monuments :

« Château de Versailles, le 5 mai 1908.

« Monsieur,

« La statue à genoux, en albâtre, provient de l'église du Temple à Paris, elle a été entièrement restaurée sous la direction d'Alexandre Lenoir, qui l'avait recueillie dans le « Musée des Monuments Français » pendant la Révolution (V. l'ouvrage de Lenoir, t. III, p. 101). La statue couchée est un moulage de la figure originale qui est à Malte, dans l'église Saint-Jean.

« Puissent ces modestes renseignements vous aider à honorer la mémoire du pauvre grand artiste dont vous avez l'heureuse pensée d'écrire la vie, et veuillez me croire votre très dévoué.

« DE NOLHAC. »

VII. ADRIEN, qui ne doit faire qu'un avec son frère LOUIS ou avec AMBROISE de Villiers.

AMBROISE meurt en 1503, le 20 décembre. Sa sépulture est à Vallengoujart dont il était seigneur.

Ambroise épouse Françoise d'Azincourt dont Claude, Claudine, Madeleine et Louise.

25. Louise de Villiers. Epouse : 1<sup>o</sup> Guillaume de Bissipat, vicomte de Falaise ; 2<sup>o</sup> le 4 mars 1514 Jacques d'O, marquis de Franconville.

Marraine d'un des enfants de France.

J'ai lu dans une ancienne chronique les notes suivantes :

1532. Quittance de Louise de Villiers, veuve de Jacques d'O, Seigneur de Baillet, Jehan Sanguin tuteur de Claude de Lafayette, fils de Magdeleine Sanguin, de 80 livres tournois, pour profit de quatre fiefs : le fief de la femme de Nerville, le fief Jean Pilon, le fief Jacques de Belloy à Nerville et le fief du Luat à Baillet.

Et plus loin :

1639. Commission pour Claude de Lafayette, afin d'être payé de 32 livres à lui dues par Louise de Villiers, veuve de Jacques d'O, à cause des seize livres de rente dues sur Luat.

VIII. — CLAUDE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, SEIGNEUR DE VALLENGOUJART, laisse un fils du nom de JACQUES, qui suit.

IX. — JACQUES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM auquel on a donné à tort le titre de Lamberdière qui appar-

tient à un autre Jacques, branche cadette (Lamberdière) qui doit laisser un fils Gabriel.

X. — GABRIEL DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, SEIGNEUR DE TOURNEUSE (femme : Renée du Bois, 1639).

Demeurant en sa maison du Bois, paroisse de Neufville. Il était aussi seigneur de Laistre en la paroisse Saint-Martin du Bois.

Il eut quatre enfants : 1<sup>o</sup> Charles-François ; 2<sup>o</sup> Louis, 3<sup>o</sup> René et 4<sup>o</sup> Louis.

26. René de Villiers, seigneur de Fermele. Mort en 1689. Paroisse de Challain, âgé de 40 ans.

(Registre des arrière-bans d'Anjou, f<sup>o</sup> 32).

XI. — LOUIS DE VILLIERS, SEIGNEUR DE GOUSOUILLOUX, y demeurant (1674). Ce Louis se disait cadet de maison et sans fortune.

Il épouse la princesse de Challain.

(Registre des arrière-bans d'Anjou, f<sup>o</sup> 43 v.).

Ses enfants sont JÉRÔME et Louis.

27. Louis de Villiers, avocat au Parlement, fut nominateur à la tutelle de ses neveux en 1677.

XII. — HIERÔME DE VILLIERS (juillet 1651). Bachelier ès-lois au mois de mai 1651, demeurant alors rue Geoffroy-Langevin, paroisse Saint-Merry. Il acquit la charge d'avocat au Conseil, de M. Toussaint Ros. Il était natif du diocèse de Paris et avait un frère nommé Louis, avocat au Parlement. Il épouse en octobre 1651 Marie de la Roche, fille de Jacques, seigneur de la Ménardière, et d'Ursine Mahieu, dont il eut sept enfants qui furent pourvus de tuteurs le 9 janvier 1677, ce qui place sa mort en 1676 (Marie de la Roche fille du Marquis de la Croix).



Ses enfants sont : Claude, Jérôme, JEAN, Marie-Madeleine, Angélique, Françoise et Marguerite.

28. Claude-René de Villiers. Paris, rue des Saints-Pères. Seigneur de Villiers en Challain et de Goussouilloux, né en 1658 ou 1656, 1657.

Avocat au Conseil. Il vivait encore en 1726. Demeurant à Paris en 1704, rue de Bourbon, paroisse de Saint-Sulpice. Il vendit en 1714, conjointement avec son frère Jérôme, sa sœur Marguerite et les enfants mineurs de son frère Jean une maison située à Rueil, acquise par Jérôme et Marie de la Roche, ses père et mère.

29. Jérôme de Villiers né en 1659, fils du deuxième. Commis de la marine et des galères. Mort censeur naval au Havre en 1742; il était commissaire en 1714 et à Brest en 1695 et 1705. Il assiste au mariage de Jean son frère <sup>1</sup>.

1. Je dois à l'obligeance de Mrs Barclay, une fervente de Villiers qui traduisit *la Révolte, l'Évasion* et contribua à faire connaître Villiers en Angleterre, la communication de certains actes dont l'un se rapporte à Jérôme il est ainsi conçu :

« NOUS LOUIS PHELYPEAUX COMTE DE PONTCHARTRAIN, Conseiller du Roy en tous ses conseils, Ministre et Secrétaire d'État et des commandements de Sa Majesté ayant le département de la Marine et Contrôleur général des finances de France

« Certifions à tous qu'il appartiendra que DE LISLADAM a été employé ce jour d'hui sur la liste des gentilshommes destinés pour servir en qualité de Garde de la Marine au département de Brest.

« En foy de quoy nous luy avons accordé le présent certificat signé de notre main, contresigné par l'un de nos secrétaires et y avons fait apposer le cachet de nos armes.

« Fait à Versailles, le premier janvier 1693.

« (Signé) : PONTCHARTRAIN. »

XIII. — JEAN DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, troisième fils, né à Paris en 1667 ou 1668, enseigne de vaisseau, marié à Brest en 1705 à Françoise-Thomase du Main d'Angerest de Kérouzien, fille de René de Bellevue, ingénieur en chef des villes et châteaux de Brest. Sa veuve épouse en 1712 J. de Blois de la Calande. Commandait la frégate l'*Astrée* en 1707 sous les ordres de Duguay-Trouin.

(Inventaire du mobilier de défunte Thomase du Main, veuve en premières noces de Jean de Villiers trouvé en son habitation de Penauhoas, paroisse de Lorperhec, évêché de Cornouailles. Cet inventaire est dressé à la réquisition de Messire Jérôme de Villiers qui l'a signé, par Ignace, François Collibert, commis juré au Greffe de la Juridiction des Requaires de Laon, à Saint-Gonezenon, daté du 14 avril 1757. Contrôlé à Brest le 27 avril).

Il laisse deux fils : Jérôme-Jean et THOMAS-VICTOR.

30. Jérôme-Jean de Villiers de l'Isle-Adam, fils aîné. Commissaire général et ordonnateur de la marine. Il épouse en 1754 Madeleine Le Mirer de Kerlean. Il mourut le 24 décembre 1761 sans postérité. Sépulture à Brest. Vice-Amiral, préfet, gouverneur militaire. Il avait une ? estimée à 100.000 fr.

XIV. — THOMAS-VICTOR DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. Chevalier de Saint-Louis. Capitaine d'une compagnie franche de la marine et plus tard commandant de l'artillerie à Saint-Domingue où il épousa le 5 février 1743 Marie-Elisabeth de Briochet. Il mourut en 1754, le 18 mai, à Brest, laissant trois fils.

Ces trois fils sont: Achille, CHARLES et Armand.

31. Achille-Victor de Villiers de l'Isle-Adam, né en 1743. Garde de la marine, Mort enseigne de vaisseau en 1767, Sans alliance <sup>1</sup>.

32. Armand de Villiers de l'Isle-Adam, fils cadet, qui fut reçu de minorité Chevalier de Malte suivant bref du 13 juillet 1749. Mort jeune.

XV. — CHARLES-FRANÇOIS DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. Fils puîné. Né vers 1745. Enseigne de vaisseau.

1. Ces deux actes, communiqués par M<sup>rs</sup> Barclay, le concernent peut-être :

DE PAR LE ROY

IL EST ORDONNÉ au Ch<sup>er</sup> de L'ISLEADAM, Garde de la Marine du Département de Brest actuellement au Port de Rochefort de retourner dans son département pour y continuer ses services, voulant Sa Majesté qu'il s'y rende et qu'il soit employé sur les États de Revue des Gardes du dit Port de Brest.

Fait à Versailles, le 27 décembre 1763.

(Signé) : LOUIS.

(Contresigné) LE DUC DE CHOISEUL.

Enregistré au contrôle de la Marine à Rochefort le quatre janvier mil sept cent soixante-quatre.

(Signé) : DU TULLAC (?).

DE PAR LE ROY

Il est permis au Ch. DE LISLEADAM, Enseigne de Vaisseau du département de Brest, actuellement au Port de Rochefort de servir en la qualité en ce dernier Port, voulant Sa Majesté, qu'il soit employé sur les États de nos officiers de Marine au Port de Rochefort.

Fait à Versailles, le 18 décembre 1766

(Signé) : LOUIS.

(Contresigné) CHOISEUL DUC DE PRASLIN.

Enregistré au contrôle de la Marine à Rochefort le 25 décembre 1766.

(Signé) : DU TULLAC (?).

Il épousa le 14 avril 1768, Marie-Jeanne de Kersauson de Goas Melquien, Cornouailles, fille de Jean-François-Marie Chevalier, seigneur de Goasmelquin et de Suzanne-Françoise Mol de Kerjean, comtesse de Courson.

Il mourut à 24 ans, le 7 août 1769, laissant un fils unique, au château de Kerlion, commune de Plourivo. Sépulture à Plourivo en l'église de Saint-Pol-de-Léon. Après la mort de son mari, Jeanne de Kersauson épouse le comte du Laz.

XVI.— JEAN-JÉRÔME-CHARLES DE VILLIERS DEL'ISLE-ADAM, fils unique né à Brest le 22 juin 1769. Seigneur du château de Kerrohan, commune de Mael-Pestivien (mort en 1846) Bretagne, diocèse de Saint-Brieuc. Il avait épousé en 1797 Marie-Gabrielle d'Hamon de Tréveno, commune de Mael Peistivien, dont sept enfants.

1. L'acte de décès que je repro-luis est publié dans un ouvrage très intéressant qui renferme toute une correspondance de Jean-Jérôme-Charles. J'y ai puisé plusieurs des renseignements donnés ici : *J. Baudry, étude historique et biographique sur la Bretagne à la veille de la Révolution à propos d'une correspondance inédite (1782-1790)* 2 vol. in-8, Champion, 1905

Extrait du registre ecclésiastique des décès de la paroisse de Mael-Pestivien. N° 23. Le 28 juin 1846, vu le permis du maire en date du 26, le corps de M. Jean-Jérôme-Charles de Villiers, baron de l'Isle-Adam, veuf de Gabrielle-Thomase Hamon de Tréveno, décédé le 26 du courant à Locarn, âgé de 77 ans a été inhumé dans le cimetière de cette paroisse en présence de MM. Hingent de Saint-Maur et Philippe de l'Isle-Adam.

Ont signé : H. Hingent de Saint-Maur, Ph -A. de l'Isle-Adam ; F. Robic, recteur.

On trouve d'autre part dans l'article de M. Tiercelin. (« *La Nouvelle Revue* », 1<sup>er</sup> sept. 1900), une note : « Un de mes amis « M. G -Ch. Toussaint a relevé, sur une pierre tombale sous

Il émigra en Angleterre <sup>1</sup> d'où il revint, sans doute au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette émigration lui causa de grandes pertes. Il fut même poussé à l'extrémité de solliciter une pension, à laquelle d'ailleurs tous s'accordaient pour lui donner droit. Il y mit cependant une insistance que certains trouvèrent fatigante.

« Mais comment exiger de la patience et du calme, dit M. Tiercelin, dans les requêtes d'un homme qui croit avoir de si bons droits, qui voit tant d'émigrés mordre fortement au milliard tout en y ayant moins de droits que lui et qui est réduit à écrire ses doléances, faute d'argent, sans plume, avec un morceau de bois taillé avec un canif » (Lettre à M<sup>me</sup> la Baronne de Damas du 30 août 1825) <sup>2</sup>.

Le 8 septembre 1828, il obtenait enfin une indemnité sollicitée le 10 juillet 1825.

« le porche de l'église de Mael-Pestivien l'inscription suivante :

Ici repose  
M. Jean-Jérôme-Charles  
de Villiers, baron de  
l'Isle-Adam, ancien  
Commandant d'artillerie,  
âgé de 77 ans, décédé  
le 26 juin 1846  
P. D. P. L. R. P.

1. Robert du Pontavice de Heussey fait erreur en attribuant l'émigration à Armand qu'il appelle improprement « grand-père de Mathias » et à tort lieutenant du roi. M. Tiercelin a rectifié ces erreurs dans son intéressant article : *Villiers de l'Isle-Adam* (« La Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> septembre 1900).

2. L. Tiercelin, article cité.

L'acte <sup>1</sup> porte : « La Commission (suivent les considérants)... l'indemnité due à M. de Villiers de l'Isle-Adam (Jean-Jérôme-Charles) pour les biens-fonds situés dans le département du Finistère dont il a été dépossédé pour cause d'émigration est liquidée et réglée à la somme de vingt-sept mille huit cent soixante-sept francs quarante, ci 27.867 fr. 40. En séance à Paris, le 8 septembre mil huit cent vingt-six. »

La vente de ces biens eut une influence assez grande et douloureuse sur la vie du poète pour qu'une insistance soit permise. Jean-Jérôme-Charles était dévoué à son prince et il se plaint à bon droit de l'ingratitude royale. Il écrivait, toujours à propos de la fameuse pension :

« Je ne serai point assez indiscret pour la réclamer; sans doute si vous ne me l'avez pas accordée, je ne l'avais pas méritée et le trop d'exaltation que j'ai montré trop souvent, peut rendre inutiles et indiscretes toutes les démarches qu'on a faites en ma faveur, je ne vous en serai point moins dévoué, Madame la baronne, et je désirerais trouver l'occasion de vous prouver mes sentiments comme aussi, j'ai cru dans la douleur excusable de me plaindre de la perte

1. Ce document m'a été communiqué par Mrs Barclay. Il émane du département du Finistère et porte les n<sup>os</sup> 8604 d'enregistrement au secrétariat général et 178 de série du département. N<sup>o</sup> de la décision, 2094. L'ampliation est notifiée par l'intermédiaire du préfet du Finistère le 14 octobre 1826. C'est une pièce sur quatre pages velin, signée à la minute par le comte Dupont, ministre d'Etat, président de la Commission de liquidation.



de mes biens pour le service de mon roy et après de son oubli et son abandon et si de malheureuses circonstances avaient lieu, on me verrait encore exposer le peu qui me reste pour le roi et son auguste et infortunée famille et faire en sorte d'inspirer mon dévouement absolu à mes amis, mes parents et à toutes mes connaissances <sup>1</sup>. »

Le marquis se trouva donc dans une difficulté extrême lorsqu'il s'agit de donner à ses sept enfants une éducation digne de leur rang. Ce fut dans la famille une lutte acharnée contre la pauvreté, bataille reprise plus tard par le poète.

Ses enfants sont : JOSEPH, Marie-Jeanne-Pauline, Eugénie-Gabrielle, Julie, Victor, Philippe-Auguste, et Delphine.

M. Tiercelin a trouvé dans une note appartenant à la famille de Pimodan, des renseignements très précis sur le marquis et ses enfants.

Je m'en sers pour compléter les notes laissées par le poète.

Le couvent et le séminaire sont les refuges du marquis contre le sort. Il y envoie ses enfants afin de leur assurer une éducation digne et non coûteuse.

33. Pauline de Villiers de l'Isle-Adam, religieuse de l'ordre de la Croix à Guingamp (Côtes-du-Nord).

1. Lettre en date du 15 août (1824) à Saint-Pol-de-Léon, et adressée à *M<sup>me</sup> la baronne de Damas, en son hôtel, rue de Bourgogne, à Paris.*

Citée par Louis Tiercelin. *Villiers de l'Isle-Adam*. « Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> septembre 1900.

C'est la fille aînée. « Elle tenait le ménage. Elle avait fort à faire. La note fait observer que, pendant une des absences de son père, pour la cause du roi, elle est *« restée sans rien, mais rien du tout pour vivre, si ce n'est des pommes de terre et des haricots, et l'on n'ose pas toujours lui offrir un diner tant elle est sensible sur le point de faire pitié »*. Elle était fière cette Pauline, on le voit. Ses amis demandaient pour elle *« quelque chose qui lui fût personnel, soit pension ou argent »*. Son dénuement était si grand qu'un *secours d'un moment* eût été le bienvenu. Elle était la mère de tout ce petit monde et la maîtresse de maison, la vaillante qui ne se soigne pas et vit de privations »<sup>1</sup>.

34. Gabrielle, religieuse du Sacré-Cœur à Avignon. Née à Mael-Pestivien le 3 août 1805.

35. Julie, épouse Henry de Saint-Maur. Domiciliés à Kerrhoan (Bretagne).

Née le 27 février 1807. C'était une enfant étrange. Bien qu'ayant un grand fond de piété, elle ne demeura pas au Sacré-Cœur et épousa le 4 septembre 1844 Henry Hingent de Saint-Maur<sup>1</sup>.

36. Victor de Villiers de l'Isle-Adam. Curé, doyen de Ploumillau (arrondissement de Lannion. Côtes-du-Nord).

Né à Mael-Pestivien le 28 septembre 1809, docteur en Sorbonne, prêtre.

1. Tiercelin. « Nouvelle Revue », p. 31-32.

C'est chez lui que Villiers écrivit (d'après Pontavice) *l'Intersigne*, et « l'abbé Maucombe serait » cet oncle. On eut de la peine à pourvoir aux frais de ses études.

« M. de la Fruglage avait obtenu une demi-bourse pour lui à Angoulême, mais Pauline n'arrivait pas à compléter son trousseau. »<sup>1</sup>

Un jeune écrivain breton, M. Louis Even, a bien voulu faire à Ploumillau même une petite enquête et voici ce qu'il m'écrit :

« ... Tout ce que j'ai pu apprendre c'est qu'il était très aimé, surtout des pauvres envers lesquels sa charité était inépuisable, que tous les matins, au sortir de sa messe, il donnait audience à la file de miséreux qui l'attendaient dans le cimetière et qu'il pourvoyait l'un d'une paire de sabots, l'autre d'une casquette en peau de lapin, l'autre d'une consultation. Il exerçait aussi bien l'art vétérinaire que l'art d'Esculape et « connaissait, m'a dit avec admiration une bonne femme, les bêtes comme des gens ». Avec des gens moyens, commerçants et bourgeois, il était plutôt réservé et, quand il consentait à tenir conversation, il se reportait presque toujours à ses souvenirs du Séminaire de Rome dont il déclarait qu'ils étaient les plus chers de sa vie. Vers la fin de ses jours, il se traînait péniblement sur deux hautes cannes et se faisait porter à l'église dans une sorte de chaise à porteurs. Sa maladie fut de courte durée, et, bien

1. Tiercelin. « Nouvelle Revue », p. 31-32.

que nul symptôme alarmant ne l'annonçât aux yeux de ceux qui l'entouraient, il leur déclara deux jours à l'avance qu'il avait la certitude de sa mort. Sur les circonstances mêmes de cette mort, je n'ai pu obtenir aucun renseignement ; mais voici l'épithaphe dont j'ai pris copie dans l'église après avoir débarrassé d'un monceau de chaises qui l'obstruait l'entrée du caveau dont les obligés de l'abbé, un peu raréfiés sans doute depuis vingt ans, semblent avoir oublié le chemin.

### Ci gît

Vénéralé et Discret Messire Yves-Marie-Victor  
Comte Villiers de l'Isle-Adam,  
Docteur en théologie, chanoine honoraire,  
Recteur de cette paroisse pendant 25 ans,  
Décédé le 12 mai 1889, à l'âge de 80 ans,  
Souvenir respectueux de ses paroissiens.

Benedictio parituri super me veniebat et cor  
viduæ consolatus sum.

Job. Cap. XXIX, v. 15. »

Il semble donc que le temps n'est plus où M. Tiercelin écrivait : « *Son tombeau est l'objet d'une véritable dévotion et le bruit s'est répandu dans le peuple qu'il s'y faisait des miracles.* » <sup>1</sup>

En dix ans, il meurt tant de monde ; les paroissiens de l'abbé sont peut-être à peu près tous disparus.

M. Longuet me signale une note des *Barzaz*

1. Louis Tiercelin. *Villiers de l'Isle-Adam*. « La Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> septembre 1900.

*Breiz*, chants populaires de la Bretagne (Nouvelle édition. Didot, 1867) dans laquelle H. de la Villemarqué déclare, page 111 :

« J'ai complété ou rectifié ce poème au moyen de différentes versions dont je suis redevable à M. Victor de Villiers de l'Isle-Adam et à, etc... »

Cette note ne nous fait-elle pas entrevoir un abbé de Villiers, parfait recteur de village, s'entretenant avec ses paroissiens, se servant du breton dans son prône et sa conversation, recueillant tel chant caractéristique entendu dans une veillée, très attaché à son sol natal, à ses traditions, à ses chimères ?

37. Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam. Avocat. Mort en 1860, à Kerpes (Bretagne), sans alliance.

C'est peut-être l'auteur des quatre pages lithographiées dont il s'agit plus loin et qu'on a cru, un instant, pouvoir attribuer au poète.

XVII.— JOSEPH-TOUSSAINT-CHARLES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. Reçu Chevalier de Malte à Rome, en 1840, par le cardinal de Brulle. Epouse en 1837 Marie-Françoise le Nepvou de Carfort, de Crenan (Bretagne).

Né à Mael-Pestivien le 30 août 1802, père du poète.

Nous allons parler de lui plus longuement.

## SES PARENTS

1804-1838

Le marquis Joseph-Toussaint-Charles de Villiers de l'Isle-Adam est né le 30 août 1804 à Mael-Pestivien. Nous savons quelle difficulté son père rencontrait pour l'éducation de ses enfants et comment il y obviait. Le jeune Joseph fut donc envoyé au Séminaire de Saint-Sulpice dès vingt-deux ans. La protection de l'archevêque de Paris lui était assurée. On pouvait espérer pour lui un bel avenir ecclésiastique. Malheureusement la vocation lui manquait et il s'en ouvrit à son père. Celui-ci entra dans une grande fureur, à l'idée de voir son fils abandonner aussi légèrement une situation honorable et pleine d'avenir. Il écrit à ce propos à la baronne de Damas :

« J'ai appris avec une vive douleur, et en même temps avec une forte indignation que sa vocation chancelle. Je lui avais donné le temps de prendre un parti. J'ai fait des sacrifices pour l'envoyer à Paris, ainsi que pour son éducation. J'en ferai encore tant qu'il se



comportera bien, mais s'il devient girouette, adieu ; veuillez donc bien le lui notifier et que partant de Saint-Sulpice qu'il regarde ce qu'il deviendra, car mon intention n'est plus de le recevoir. J'espérais qu'il serait le soutien, l'honneur de sa famille et je ne pourrais voir devant mes yeux celui qui après en avoir été la charge en deviendrait la risée et l'opprobre <sup>1</sup>. »

Malgré ces objurgations le fils revint. Un secret désir le tourmentait : la modeste carrière de prêtre ne pouvait pas le satisfaire, au contraire elle ne faisait qu'entraver ses projets.

En ceci l'esprit d'aventure de ses ancêtres marins le poussait davantage que celui de ses aïeux ecclésiastiques. Il rêvait d'entreprises. De chimériques espoirs de fortune le hantaient. Il songea bientôt à la réalisation de ses rêves.

A peine de retour à Saint-Brieuc il montait son étude de chercheur de trésors.

Convaincu que les parchemins séculaires et les entrailles du sol de la mystérieuse Armorique recélaient ainsi que les Océans, ceux-ci des secrets importants, les autres des richesses inouïes en espèces ou bijoux précieux enfouies à diverses époques, notre marquis n'eut plus qu'un rêve, s'appliquer à leur dé-

1. LOUIS TIERCELIN. *Villiers de l'Isle-Adam*. « La Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> septembre 1900, p. 34.

A M<sup>me</sup> la baronne de Damas, née de Sallofiels, en son hôtel, hôtel du ministre, faubourg Saint-Germain, à Paris. Lettre en date du 20 août 1824, écrite de Lanrivain.

couverte. Et on le voyait en coup de vent, ici, surgir dans une mairie, là dans une étude de notaire ou tout autre dépôt d'archives, sollicitant la permission qu'on n'osait guère lui refuser, vu sa situation sociale, d'en étudier les diverses pièces... presque toujours à domicile. Dieu sait la quantité de dossiers qu'il se constitua de la sorte ! Se croyait-il sur une piste, dare-dare il attrapait sa plume pour rédiger une demande appuyée d'offres de partage au cas de bonne réussite, puis, s'il la voyait agréée, aussitôt il partait en fouilles<sup>1</sup>.

J'ai ouï dire que par moments, il avait ainsi de droite et de gauche, une bonne douzaine de chantiers. Telle était la vie de cet homme véritable monomane, sorte de prodige lui aussi, à sa manière, digne émule du fameux de Lagoy, cet autre chevalier de la pioche qui travailla si fructueusement au temps de la Restauration dans les « Antiques » de la Provence tant vantée par le doux Mistral !

Malheureusement, il faut bien le dire, les « Antiques » de la Bretagne n'ont point de trésors comparables ou savent mieux les dissimuler ; de temps en temps, notre chercheur mettait bien au jour quelque chose intéressant peut-être la science ou tel amateur spécial<sup>2</sup>, mais de valeur courante plutôt nulle, ne couvrant même pas les frais qu'en avait causés la recherche. Comme spéculation c'était maigre... qu'im-

1. Il achetait aussi pour son propre compte, et toujours dans le même but, des terrains (pour la plupart improductifs), et qui furent naturellement très mal revendus par la suite. (Le N. de T.)

2. Comme par exemple ce service de table qu'il découvrit au château de Chefdu Bois, près Lannion, chez M. Le Provost de Launay (Communication de M<sup>mo</sup> Loyer de Villermay, mère. (Note de M. le comte Le Noir de Tournemine.)

porte? Notre obstiné allait toujours, soutenu par sa propre estime, et ses inlassables espoirs en la bonne foi qui parle pour toutes<sup>1</sup>!

Descendant d'une des plus nobles familles de France, et lui-même Chevalier d'adoption de l'ordre de Malte<sup>2</sup>, il se croyait l'impérieux devoir de reconquérir les biens familiaux dispersés. Son père, nous l'avons dit, à cause de sa fidélité au roi, en avait perdu une grande part. Le fils se proposait non seulement de la rendre aux siens, mais encore de l'augmenter, d'en faire même une des plus grandes fortunes qui soient. S'il avait été doué d'un merveilleux esprit pratique, du génie yankee des affaires, l'entreprise n'eût pas été chimérique. Mais ce descendant des Croisés se persuadait que la foi suffirait à le mener au succès. Les difficultés ne lui apparaissaient pas; il voyait d'abord le résultat espéré, s'hypnotisait dans cette contemplation, n'apercevant pas dans

1. Comte H. Le Noir de Tournemine. *Autour de Villiers de l'Isle-Adam*, causerie littéraire, avec portraits, autographes, gravures diverses (Extrait des Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord. Saint-Brieuc, Francisque Guyon. Plaquette in-8°, 1906).

2. « Chevalier d'adoption de l'ordre de Malte (langue de France). On désignait ainsi une des huit grandes circonscriptions subdivisées en grands prieurés, bailliages et commanderies. Est-ce à cette dernière qualité ou à celle d'ex-postulant au Séminaire de Saint-Sulpice, que le marquis dut de solliciter une dispense de la cour de Rome? Je l'ignore... Peut-être au deux? En tous cas, il est avéré que tout adepte, au plein sens du mot, de l'ordre de Malte à la fois civil et religieux, prêtait le vœu de chasteté. » (H. Le Noir de Tournemine, *op. cit.*, p. 13.)

leur réalité les conditions du succès. Et pour échafauder ces rêves ruineux, il lui suffisait de l'indice le plus mince, de l'hypothèse la plus invraisemblable. Ses sentiments chevaleresques ne pouvaient que nuire à ses affaires. Il manquait de la suspicion indispensable et d'une certaine souplesse de conscience utile à qui veut gagner de l'argent. Son pouvoir d'illusions était si grand et tenace que les échecs ne l'amointrissaient pas. Il se trompait lui-même avec une candeur étonnante. L'autographe dont M. Longuet m'a aimablement permis la reproduction en est une preuve suffisante (Voir page 46).

Dupe de son ensorcelante imagination, le pauvre homme gaspilla avec une sérénité désolante son intelligence, sa force et ses biens<sup>1</sup>.

Il multiplie les entreprises, ne se rebutant devant aucune déconfiture, si grande soit-elle. Il écrit sur le Pérou et ses mines une brochure, dont malheureusement on ne peut trouver d'autre trace

1. Vite signalé comme une proie facile aux exploiters de profession, il fut en peu de temps allégé des quelques ressources dont il disposait et qui lui furent soutirées sous prétextes de commissions et de formalités mal définies, par les agents commerciaux dont il s'entourait. Des paperasses innombrables relatent des procès fantastiques et sans solution. Ce sont des enquêtes sur des patrimoines en déshérence, des revendications de propriété, des contestations de dettes, et, dans toute cette correspondance entre exploiters et exploités, s'épanouissent d'enthousiastes réjouissances, l'assurance formelle d'un triomphe définitif tout à fait imminent (G. Guiches. *Villiers de l'Isle-Adam. Documents inédits* « Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> mai 1890, p. 93).

qu'une indication au *Journal de la Librairie*<sup>1</sup>. Ceci peut paraître bouffon et l'histoire ne serait qu'épique si le seigneur avait été seul et suffisamment fortuné pour pouvoir perdre son or. Mais il avait une famille, et son fils devait plus tard sentir peser comme une opprobre les conséquences de tels désastres financiers.

Jusqu'à plus de quatre-vingts ans, avec la même persévérance inconsciente dans sa folie, cet obstiné poursuivit la Chimère d'une fortune colossale et mourut avec la conviction d'en avoir doté son fils.

M. Guiches nous a conservé cette curieuse lettre :

« Mon cher Mathias,

« Nous voulons te faire partager notre bonheur. Voici L... qui possède, en ce moment, vingt-cinq mille francs, et qui a ici, aujourd'hui dans son salon de compagnie de magnifiques rideaux de satin rose que je tiens à la main, avec un bon piano, un superbe canapé et un mobilier en rapport.

De plus, L... va avoir une belle serre avec un magnifique château féodal avec tourelles, parc, terres, prés et vignes, et une forêt de plusieurs lieues, où nous pourrions exercer nos talents de chasseurs. Et nous allons posséder d'une manière régulière et par-

1. M. Longuet, à qui je dois cette information, n'a pu trouver que ceci : *Le Pérou. Société franco-péruvienne des mines d'or de la province de Carabaya (Pérou)*, in-8° d'une feuille 3/4 (Imprimerie de Chaix à Paris, avec notice par le Marquis de Villiers de l'Isle-Adam et Edmond de Genoux. — « *Journal de la Librairie* », 24 décembre 1853).

Belle terre située dans la haute Maane;

Cette terre contient deux un beau château avec un grand  
 parc avec de beaux prairies, potagers et des vignes et en plus  
 deux petits châteaux de 2 et 3 hectares. Laboureables  
 La contenance sous bois est de 200 et  
 dont la contenance totale  
 est de 280 hectares.

Les récoltes et le grand marchand de bois ont mis  
 26 jours à en faire l'évaluation en détail, laquelle  
 donne pour la valeur de tout le bois une  
 estimation, dont je ne compte pas à cette page et qui est  
 notée, comme donnant pour la valeur totale des



bois — une valeur réelle de 500,000 francs —  
 L'usufruit a été acheté 600,000 francs adare d'usufruit  
 un bénéfice de 100,000 francs.  
 et le régisseur et les marchands de bois proposent  
 à l'acheteur de l'usufruit l'affaire en  
 actions pour 100,000 francs — ce qui lui offrirait  
 un bénéfice de 500,000 francs —  
 ou de ne mettre en action que les deux tiers  
 coupes ce qui lui offrirait de bénéfice  
 au moins un million et tout le reste.

faite des mines dont tu vas devoir concourir à exploiter les richesses avec mes propres capitaux.

« Ton père,  
« Joseph de Villiers de l'Isle-Adam <sup>1</sup>. »

Malgré sa dangereuse manie le surprenant marquis avait trouvé une compagne pour partager son aventureuse existence. Celle-ci, d'ailleurs ne se lança pas avec enthousiasme dans la voie périlleuse. C'est sur les conseils de sa tante adoptive, avec qui elle vivait, qu'elle lia sa vie à M. de Villiers.

M<sup>lle</sup> de Kérinou habitait avec sa nièce Marie le Nepvou de Carfort un ancien immeuble construit en 1665 rue Saint-Benoît à Saint-Brieuc, pour y loger le confesseur des « Dames Bénédictines du Calvaire »<sup>2</sup>. La jeune fille avait été adoptée<sup>3</sup> par sa tante, qui l'élevait avec une autorité douce mais ferme contre laquelle il était difficile de regimber. Leur existence, comme celle des personnes de leur condition jouissant d'une honnête aisance, était calme et se passait en visites, promenades, tournées de bienfaisance, lectures et autres menues occupations qui grignotent lentement la vie des familles de province.

Cependant le marquis fit la connaissance des

1. G. Guiches. « Nouvelle Revue ». Article cité.

2. M. le comte Le Noir de Tournemine a fait toute l'histoire de cette habitation. On trouvera dans sa plaquette des photographies de l'immeuble qui s'appelait en 1906 « Hôtel moderne ».

3. Voyez *Appendice*, page 393.

deux solitaires et s'autorisa de son nom pour solliciter la faveur de faire un peu de cour à la jeune fille. Celle-ci ne montra pas grand enthousiasme, mais M<sup>lle</sup> de Kérinou lui représenta qu'elle ferait une grande sottise en éloignant un aussi noble solliciteur, lui parla sans doute des tristesses du célibat pour les femmes, et usa un brin de son autorité autant que de son affection pour convaincre la jeune insouciant qui accepta.

Le mariage se fit, après dispense de Rome<sup>1</sup> le 1<sup>er</sup> juin 1837<sup>2</sup> et fut béni par Mgr le Groing de la Romagère, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier.

Les époux étant peu fortunés « la tante Kérinou » leur vint en aide et voulut même s'engager à les aider toute la vie. Une clause du contrat de mariage le stipule nettement :

Article huit. — En l'endroit, Mademoiselle Marie-Félicie-Daniel de Kérinou, mère adoptive de la future, s'oblige, en faveur du mariage proposé, à fournir, pendant sa vie, la pension et le logement aux époux et à leurs enfants. Elle prend cette obligation : *primo*, que les époux demeureront avec elle, soit à Saint-Brieuc, soit dans tel autre endroit où elle jugerait à propos d'aller habiter : *secundo*, qu'ils la laisseront maîtresse absolue d'élever, d'instruire et de diriger à son gré les enfants du sexe féminin qui pourraient naître de leur union<sup>3</sup>.

1. Voyez note 2, page 43.

2. Voyez *Appendice*, page 394.

3. Guiches : *Villiers de l'Isle-Adam. Documents inédits*. (« La Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> mai 1890, p. 92).

Malgré ses nouvelles responsabilités le marquis continua ses onéreuses spéculations. Il faut dire que son désir sincère était d'enrichir sa femme et les siens. Il était même absolument persuadé de sa réussite. Cependant les deux femmes ne partagèrent pas longtemps ses espoirs. Bien que Bretonnes, elles ne s'illusionnaient pas et les désastres financiers du monomane fantasque les désolaient. M<sup>lle</sup> de Kérinou s'indignait parfois et se laissait aller à des emportements qui faisaient réfléchir le chercheur de trésors. Mais ses bonnes résolutions de prudence ne tenaient pas contre sa folie. Il se cachait alors pendant quelques jours et la monotonie de l'existence provinciale augmentait leurs soucis en laissant aux solitaires le temps d'y appesantir leurs pensées.

La naissance d'un fils fut donc accueillie comme une bénédiction de la Providence par les deux isolées.

## L'ENFANCE ET LES DÉBUTS .

1838-1858

Villiers de l'Isle-Adam est né à Saint-Brieuc le 7 novembre 1838 <sup>1</sup>. Il fut ondoyé le même jour par le curé Epivent et le 23 janvier l'évêque de Saint-Brieuc voulut bien suppléer lui-même aux cérémonies du baptême <sup>2</sup>. L'enfant fut nommé Jean-Marie-Matthias-Philippe-Auguste <sup>3</sup>.

Il devint pour les deux femmes le but même de la vie. L'intelligence de l'enfant, sans cesse sollicitée par cet attentif entourage s'éveilla vite. Le marquis lui-même malgré ses incessantes visites à des chantiers éloignés, s'intéressait beaucoup

1. Voyez *Appendice*, page 395.

2. *Appendice*, page 396.

3. « Ses nombreux prénoms lui étaient donnés : Jean, par son grand-père et parrain Jean-Jérôme-Charles ; Marie, par sa marraine et grand-mère adoptive Marie-Félix-Daniel de Kérinou ; Mathias, par Mgr Mathias Groing La Romagère qui avait daigné officier à la cérémonie et, Philippe-Auguste, en mémoire des ancêtres peut-être et aussi du jeune frère de son père ». Louis Tiercelin. *Villiers de l'Isle-Adam* « La Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> sept. 1900).

aux progrès du bébé et passait de longs instants auprès de lui, rêvant de fortune et de gloire pour ce rejeton adulé.

Les enfants savent admirablement profiter des faiblesses que l'on a pour eux. Le jeune Matthias comprit bien vite qu'on admirait tout en lui et sut tirer parti de cet état de choses : il devint autoritaire et capricieux. On s'égayait de ses fantaisies ; on exaltait son imagination. Au lieu de l'éteindre et d'en faire un petit animal bien docile, on lui laissa une grande liberté. Il en abusa parfois. Le souvenir est resté d'une de ses escapades qui causa un grand émoi dans la famille. Trompant la surveillance d'une bonne dressée à obéir plutôt qu'à commander à son jeune maître, il s'enfuit à travers bois et grèves, inconscient et gai, distrait par les moindres choses, vagabondant au gré de son caprice. Il s'égara !... Des bohémiens le ramenèrent et l'on en fut quitte pour la peur. Mais le souvenir lui resta de cette innocente évasion. Il la conta plus tard et avec tant d'humour que son cousin et biographe, R. du Pontavice de Heussey <sup>1</sup>, amusé de cette escapade, l'amplifia de circonstances ingénieuses et en fit une légende. On la répète encore avec d'autres anecdotes auxquelles on accorde à tort l'importance de faits caractéristiques ou que certains se plaisent à exagérer afin de nous représenter Villiers comme un peu fou.

1. Robert du Pontavice de Heussey, *Villiers de l'Isle-Adam. L'écrivain. L'homme*. 1 vol. in-12, Paris, Savine, 1893.



Pendant ces premières années, demeurées forcément obscures, il est probable que l'enfant vivait beaucoup seul, au bord de la mer ou dans la campagne. Il écoutait le coassement des vagues sur les galets et le soupir prolongé du vent dans les arbres. Son âme rêveuse et chimérique de Celte s'exalta sur la terre bretonne.

Il vivait d'excentricité et de rêve, ce qui le rendait distrait, songeur, peu prévenant pour son entourage. « Mathias, me confiait naguère une sienne cousine de Saint-Brieuc, nous le goûtions fort modérément; il frayait si peu avec nous, on eût dit que ça l'humiliait. Des enfants est-ce que cela compte?... Je me souviens qu'à la Ville-Néant<sup>1</sup> où l'on nous menait à la campagne, il se montra un jour entre autres particulièrement rechigné... Nous eûmes beau le supplier de prendre part à nos parties, ce fut en vain, Jamais nous ne pûmes l'arracher à sa flânerie par les avenues, dont il semblait avec amour, tout en marmottant à mi voix, fixer les hautes frondaisons. « Bast! laissons-le plutôt tranquille, me dit alors une camarade, nous l'empêcherions de songer à son *Robinson des Arbres!*... Et comme j'ouvrais de grands

1. « Propriété des environs de Saint-Brieuc, ancienne seigneurie de la famille de Néant acquise ensuite par M. Sébert. Ce doit être sans doute à elle que M. du Pontavice fait allusion dans son récit quand il nous parle tour à tour (de confiance, je n'oublie pas), du modeste logis situé sur la côte... de la petite gentilhommière dont l'unique cour regarde le port du Légué et la vaste baie tumultueuse de Saint-Brieuc... du manoir seigneurial enfin, battu d'une mer mélancolique... où s'écoula paisiblement la prime jeunesse de Villiers. » (Le N. de T.).

yeux : « Comment, reprit-elle, tu ne savais pas que c'est un beau livre qu'il prépare !... » Je crois qu'il n'a jamais paru, au moins sous ce titre...

Chez lui, c'était la même chose ; quand nous allions faire visite, il était rare que le cher cousin ne brillât point par son absence. Si l'on demandait de ses nouvelles, « Mathias est bien, je vous remercie », répondait gracieusement sa mère... ce à quoi la tante ajoutait solennelle et mystérieuse : « Vous l'excuserez, il travaille !... » Soit, on changeait la conversation, et la visite suivait son cours, d'ordinaire assez monotone, à moins que le poète ne s'avisât d'y faire quelque diversion... bien entendu à sa manière. C'est ainsi que je fus un jour plutôt désagréablement surpris par un vacarme indescriptible venant de l'étage supérieur. On eût dit que tout y dansait une sarabande effrénée. Au bruit de meubles qu'on bouscule se mêlaient par instants des plaintes, voire des hurlements sinistres, et par d'autres des mélodies soulignées d'accords de piano... le tout scandé de détonations qui me faisaient sauter sur ma chaise, m'arrachaient de petits cris rauques, malgré mon désir de paraître grande fille bien éduquée, et tout aussi crâne qu'une autre... C'était (je l'ai su par la suite) notre grand homme qui composait.

Parfois aussi il nous faisait le très grand honneur de descendre. On le voyait alors apparaître relevant d'un geste vainqueur ses longs cheveux blonds qui s'en allaient s'éparpiller sur ses épaules, le cou perdu dans un foulard, assez négligé de tenue, un bienveillant sourire aux lèvres, et bientôt il nous déclamait sa dernière élucubration. Un soir que nous dînions ensemble, il nous fallut encore entendre je ne sais quelle machine nouvelle, mais la lecture, je m'en sou-

viens, nous parut cette fois si macabre, si désespérément aride, que nous nous endormions tous. Pauvre cousin, quelle piètre idée il dut se faire de notre goût en esthétique et de nos habitudes de couche-tôt lui qui ne comprenait que les veillées. De fait, le jour l'horripilait, le soleil lui faisait horreur avec sa lumière fausse, trop crue. Aussi dès son lever se dépêchait-il de tout clore, et cette pénombre obtenue il vivait, c'est-à-dire lisait, écrivait, somnolait, se mettait à son piano <sup>1</sup>.

Pendant ces premières années de jeunesse insouciantes, il pouvait griser son âme au bord de la mer ou s'attarder longtemps sur la grève, à l'heure des crépuscules. Son imagination l'entraînait parmi les frémissantes bruyères et les ajones oscillants aux brises. Il trouvait dans la nature le reflet de ses yeux éblouis de rêve, et sentait grandir en lui l'âme étrange de ses aïeux où se mêlaient les vertus épiques des vieux guerriers médiévaux et le besoin d'une inlassable poursuite de la fuyante chimère. Dans les ajones de l'Armorique où le vent gémit sans cesse au bord de la mer exaltante, il épanouissait pour d'impitoyables souffrances son âme vibrante de créateur.

Villiers commença ses études à l'institution Saint-Charles à Saint-Brieuc. Il ne fut pas un élève modèle, un de ces petits prodiges, orgueil des familles bourgeoises et qui souvent finissent

1. Comte H. Le Noir de Tournemine, *op. cit.* p. 22.

dans la médiocrité. Villiers était distrait, s'occupait volontiers de choses étrangères à la classe, lisait et griffonnait. Pour confondre un narquois voisin il écrivit tout un conte. Cela s'appelait *Les Chants du Bossu*, et les pages s'accumulaient dans le pupitre à l'ébahissement du moqueur dont c'était aussi la distraction. Cependant le professeur s'étant aperçu de l'inattention du jeune Villiers le gronda sévèrement, exigea, après confiscation du manuscrit, qu'on ne s'occupât plus de travaux semblables. L'indocile élève continua. Et ce fut une réprimande appuyée par le directeur de l'institution. Mais suivant son ancestrale devise : « Va oultre », le précoce conteur ne s'occupait pas davantage de cette objurgation ; il désobéit et malgré sa prudence on le découvrit encore.

Heureusement ses parents le libérèrent de la tutelle des maîtres indisposés par de semblables écarts à la règle. Il quitta Saint-Charles pour le collège, devenu lycée, de Saint-Brieuc.

Villiers, bon camarade mais peu joueur, s'il ne boudait pas ses petits amis, n'en préférait pas moins la solitude à leur compagnie. C'est que déjà son imagination lui suffisait. Il vivait avec d'étonnants personnages que son rêve suscitait. Il n'est pas impossible qu'il ait eu avec un de ses jeunes collègues une petite algarade à la suite d'une insulte. J'ai cependant peine à croire qu'il y ait eu provocation en duel et tentative de rencontre, et je laisse à M. Le Noir de Tournemine

la responsabilité de ses assertions à cet égard, l'aventure d'ailleurs est agréablement contée <sup>1</sup>.

Pendant ces années de collège, Villiers ne subit guère d'influences notoires. Il n'eut pas les sourdes colères et les révoltes de *René*.

Les archives mêmes des lycées de Laval et de Rennes où il séjourna a quelque temps après avoir quitté Saint-Brieuc, n'ont conservé de lui aucune trace <sup>2</sup>.

Les premières années se passèrent donc à apprendre peu dans les livres et beaucoup dans la nature et à développer surtout sa sensibilité.

∴

A l'époque où, dans l'imagination exacerbée passent des formes imprécises de femmes, à l'âge où l'amour fait de durables et douloureuses blessures que plus tard on affecte il est vrai, de trouver légères, à dix-sept ans, Villiers connut sa première souffrance : il aima. Son cœur exalté et généreux se donna tout entier. Ce fut un élan de son âme tyrannisée par le rêve à l'âge où ces impulsions viennent du plus intime de l'être. Il retomba meurtri, étourdi de ce premier choc avec la vie. La jeune fille dont il avait voulu suivre l'éblouissant passage mourut, le laissant seul, sans force morale.

1. Comte Le Noir de Tournemine, p. 27-28.

2. Je remercie MM. les Proviseurs de ces lycées d'avoir bien voulu faire des recherches à ce sujet. Voyez *Appendice*, p. 399 et 400.

Il dit sa plainte naïve et sincèrement douloureuse avec les accents de ceux qu'il avait écouté pleurer <sup>1</sup>.

1. « Ce premier amour n'est pas celui dont parle Robert du Pontavice. *La douce morte bretonne* qui fut, au dire de son biographe, son éphémère mais unique amour, la jeune fille à la mémoire de laquelle il écrivit, dans ses premières poésies, cette pièce qui a pour titre : *De profundis clamavi...*

La pauvre jeune fille en ce monde venue

Pour consoler et pour mourir...

Son *Ange* comme il l'appelle, la *pale jeune femme*, n'a rien de commun avec l'aimée dont je veux parler et dont la destinée fut autrement douloureuse. Mais c'est à propos de celle-ci surtout qu'il faut écrire avec Robert du Pontavice : « Je ne profanerais pas cette passion en essayant de la raconter ; je dirai seulement : ils s'aimèrent » (Tiercelin, « Nouvelle Revue », art. cit. p. 36).

Voici ce que dit du Pontavice :

« La femme a-t-elle joué un grand rôle dans la vie du poète ? Je le crois, bien qu'il ait eu peu d'aventures, peu de passions ; mais, comme ce grand incompris, don Juan, Villiers courut toujours à la poursuite de cette émotion divine qu'il ne ressentit qu'une seule fois, à l'époque de sa jeunesse, pendant les heures brèves de ce premier et pur amour qui eut pour berceau, pour cadre et pour tombeau, la campagne bretonne. S'il entrevoyait dans les hasards de la vie quelques-uns de ces célestes visages qui font croire aux anges descendus sur la terre, il s'en éprenait idéalement ; mais dès qu'il lui était donné de s'asseoir aux côtés de la femme, son impitoyable esprit d'analyse découvrait toutes les laideurs et toutes les petites-morales voilées sous la beauté physique ; l'ange disparaissait alors et la réalité coupait brutalement les ailes de son rêve. A la suite de déceptions de ce genre, Villiers se précipitait dans la débauche ou dans le noctambulisme, avec une sorte de rage ; ses sarcasmes sur les femmes et sur l'amour brûlaient alors comme le fer rouge, mais derrière ces imprécations, ces blasphèmes contre l'amour on sentait sourdre la désespérance d'un homme qui, pendant un instant, a tenu la clef d'or de l'Eden et à qui on l'a soudain arrachée avant qu'il ait pu entr'ouvrir ces portes divines. Heureusement l'art, la



A cette époque il écrivit *Morgane* <sup>1</sup>.

foi dans l'art. la conscience de son génie consolait Villiers de tous ses autres déboires. (R. du Pontavice, *op. cit.*, p. 152).

1. *Morgane* fut publiée en 1866, mais le manuscrit est de 1855. Ce drame peut donc être considéré comme sa première œuvre.

Il faudrait inscrire ici une pièce curieuse, déposée en 1854 à la Bibliothèque Nationale et signée Philippe-Auguste de Villiers comte de l'Isle-Adam. M. R. de Gourmont l'a découverte et signalée. (*Promenades littéraires, II<sup>e</sup> série*. « *Mercur* de France. » Notes sur Villiers de l'Isle-Adam). M. Martineau en a parlé ensuite dans les *Annales Romantiques*. (R. Martineau. *Un monument à Villiers de l'Isle-Adam*. « *Les Annales romantiques* » janvier, février 1907.) On ne peut guère l'attribuer au père de Villiers dont les prénoms étaient : Jean-Jérôme-Toussaint-Charles, ni à Abel de Villiers, auteur d'un traité sur la résistance des matériaux, publié bien plus tard.

Le poète a dû s'occuper de sciences. On a parlé dans une revue scientifique de ses connaissances étendues. M. F. Helme nous dit : « Je n'ai point connu Villiers mais j'en ai souvent entendu parler par un vieux confrère qui fut son confident et son soutien. Malgré tout, me disait ce confrère, Villiers ne se plaignait jamais, on se demande même s'il fut jamais malheureux tant il savait s'accommoder de tout. Travailleur acharné, nul plus que lui ne fut érudit. Livres de médecine, de physiologie, de pathologie nerveuse, il avait tout absorbé, tout digéré ». (F. Helme : *Quelques opinions de Villiers de l'Isle-Adam sur les progrès de la Médecine et la faillite de la Science*. *La France médicale*, 10 avril 1905.)

Il n'est donc pas impossible que Villiers soit l'auteur de cette pièce curieuse. Ce seraient alors les premières lignes publiées par lui. Elles auraient été écrites en même temps que *Morgane*.

Il est certes téméraire de supposer un jeune homme de 16 ans l'auteur de ce travail de physique qui semble l'exposé d'une invention. On ferait peut-être une hypothèse plus vraisemblable en songeant à Philippe-Auguste de Villiers, son oncle, 1818-1860, avocat, mort à Kerpes en Bretagne et dont il a été question plus haut. Il avait 36 ans à cette date. Je ne saurais trancher la question, je me borne à dire les deux hypothèses les plus vraisemblables à mon avis, ne pouvant m'abstenir de parler de cette pièce curieuse.

Cependant le marquis continuait ses onéreuses spéculations.

Les déboires se succédaient et la douce marquise se consolait avec la tante Kérinou et son fils adulé. La douceur lui était une philosophie; il faut dire aussi qu'elle se laissait parfois convaincre et se lançait à la suite de son fougueux mari dans l'imaginaire, rêvant de fortune rétablie, de vie tranquille et insouciant, mettant à l'abri l'avenir de son enfant. La vibrante imagination du jeune homme et ses premiers essais littéraires, loin de l'affoler comme une bourgeoise, retinrent son attention. Elle se mit à rêver pour son fils un avenir de poète. Elle écoutait ses premiers essais avec un intérêt admiratif et fière. Le marquis lui-même retrouvant dans ces tendances de Mathias une part de son imagination exaltée, se laissait aller à l'enthousiasme, vite éveillé en son âme mobile.

Le poète eut donc cette joie extraordinaire de n'être pas renié des siens pour avoir aimé l'art, mais de se sentir au contraire mieux entouré, soutenu dans sa naissante vocation.

L'avenir de la famille dépendait cependant de la tante Kérinou. Elle en devenait, à mesure que la fortune du marquis s'évaporait en rêves, l'indispensable soutien. Les propriétés ne rapportaient guère et l'argent liquide s'écoulait vite dans les poches des usuriers rôdant toujours aux trousses du monomane. Voyant dans l'avenir de Mathias un devoir elle n'hésita pas à faire des sacrifices

pour aider la famille. Par une clause du contrat de mariage les nouveaux époux s'étaient engagés à suivre M<sup>lle</sup> de Kérinou et à habiter avec elle où bon lui semblerait. Tout dépendait donc de sa décision. Elle aimait trop les siens pour ne pas s'offrir tout de suite à faire ce qu'il fallait.

Villiers avait dix-sept ans, les lycées de province ne pouvaient plus lui apprendre grand'chose. On songea à la capitale. Les biens furent vendus, les propriétés réalisées et malgré de grosses pertes résultant du transfert on s'en allait encore avec un modeste bagage permettant de ne pas redouter les surprises du sort.

## VILLIERS A PARIS

1858-1859

La famille tout entière s'en vient donc à Paris confiante et gaie. Le marquis entrevoit de nouvelles affaires, imagine plus prompte la réalisation de la fortune espérée. Les deux femmes tout heureuses du sacrifice fait pour leur enfant gâté se remémorent les pages écoutées avec joie et enthousiasme. Elles sont tout à leur rêve de gloire littéraire. Car c'est bien de cela qu'il s'agissait. Cette illusion paraîtra, j'en suis sûre, une démente dangereuse aux mères de familles intelligentes et sages.

Il n'est pas facile de préciser l'époque de l'arrivée de la famille à Paris. Les archives de l'université sont muettes comme celles des lycées de province. Il a pu venir à Paris avant 1857<sup>1</sup>. Nous ne pouvons affirmer qu'à partir de cette date.

1. La brochure de son père, citée page 47, nous laisse supposer que le marquis était venu à Paris avant 1857. Peut-être son fils l'accompagnait-il?

Les premières lectures de Villiers, soit à Paris s'il y était déjà, soit en province s'il y séjournait encore, furent les œuvres de Musset. Sa récente douleur avait préparé son âme pour sentir avec violence et enthousiasme les cris sans retenue du poète des *Nuits*. En ces grandes plaintes il retrouvait magnifié, son chagrin, se grisait à cette mélancolie pénétrante.

Il chanta sa peine aux accords de ce luth. Et cela constitua le recueil publié plus tard. Il ressentit comme la perte d'un parent la mort d'Alfred de Musset, survenue le 3 mai 1857. Un récit de M<sup>me</sup> Martelet nous indique la présence de Villiers à Paris ; nous ne savons rien de positif avant cette date :

Vers une heure du matin, on sonne à la porte. J'allai ouvrir, pensant que c'était quelqu'un de la famille. C'était un tout jeune homme qui sanglotait et qui demanda à voir Alfred de Musset.

— Vous savez sans doute qu'il est mort ?

— Oui, je sais, je voudrais le voir.

Ne sachant pas à qui j'avais affaire, et pour que le jeune homme n'insistât point, je lui répondis :

— Non, en ce moment ce n'est pas possible ; la famille en pleurs est réunie dans le salon qui précède la chambre mortuaire ; je n'oserais pas vous annoncer. Mais revenez demain, à l'heure que vous voudrez, vous le verrez, je vous l'assure.

Ce jeune homme me remercia de la promesse que je lui faisais, et au moment où il allait se retirer, il me vint la pensée de lui demander son nom. Il me répondit :

— Je me nomme Villiers de l'Isle-Adam <sup>1</sup>.

Si Villiers vint à Paris avant cette date, il y a mené sans doute une existence sans grande régularité. Léon Margue <sup>2</sup>, plus tard secrétaire d'Alexandre Dumas, l'introduisit auprès des jeunes. Il fit par lui connaissance du groupe de la Brasserie des Martyrs <sup>3</sup> où se réquisitionna le Parnasse. Villiers ne sut jamais s'astreindre à de régulières visites. Il faisait chez ses amis d'inattendues et brèves apparitions <sup>4</sup>.

Il rencontra dans la célèbre brasserie toute une élite intellectuelle de goûts simples et, parmi beaucoup, deux hommes de haute valeur intellectuelle et morale avec qui il se lia : Jean Marras et M. Léon Dierx.

Jean Marras eut une influence prépondérante sur le groupe d'écrivains d'alors. Il était consulté et ses avis prédominaient souvent. Villiers aimait en lui l'homme et l'aristarque.

1. M<sup>me</sup> Martelet. *Alfred de Musset intime*, p. 183, ou M<sup>me</sup> Martelet : *Dix ans chez Alfred de Musset*, p. 165.

2. Léon Margue, né à Salornay-sur-Guye, près Mâcon le 14 juillet 1828. Fit son droit à Dijon. Reçu au Barreau le 10 novembre 1851. A la suite du Coup d'État il fut envoyé à la Conciergerie puis au fort de Bicêtre, relâché faute de preuves. Il défendit le 28 novembre des prévenus traduits pour complot contre Napoléon. Il fut secrétaire de Dumas père de 1858 à 1860. Il plaida dans plusieurs procès politiques de 1861 à 1870. En 1873 conseiller général du canton de Cluny, puis député de Mâcon en 1876. En 1881 sous-secrétaire d'État au Ministère de l'Intérieur (*Les Hommes d'aujourd'hui*, in-8°. Paris, n° 169).

3. Calmettes. *Leconte de Lisle et ses amis*, p. 128, ss.

4. Guiches. « Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> mai 1890, p. 98.



M. Léon Dierx est aujourd'hui un des rares vrais amis de Villiers qui l'aient bien connu ; l'auteur d'*Arël* avait pour lui l'estime et la haute affection dues à un si pur artiste.

C'est peut-être même à la Brasserie des Martyrs qu'il rencontra Baudelaire dont la puissante originalité et l'art le séduisirent profondément. D'autres écrivains moins nobles venaient, de faux amis. Dans la société bohème des cafés qu'il fréquentait, Villiers dut ses premiers succès auprès des jeunes d'alors, moins à ses œuvres publiées, qu'à ses extraordinaires improvisations. Tout à coup il se levait et renouvelant le miracle des inspirés disait, en les accompagnant de gestes et de mimiques, ses contes d'une telle puissance d'ironie et d'enthousiasme. Ce n'était pas de vagues ébauches évoquant l'œuvre à faire, mais des fragments presque définitifs où l'essentiel se trouvait : l'harmonie de la phrase, don inné, et les détails caractéristiques, évocateurs de l'émotion profondément ressentie. Villiers n'écrivait qu'au dernier instant ; il portait en lui des œuvres diverses, y pensait toujours, et parfois, mûri par cette intense réflexion, le sujet se développait dans son esprit, rapidement et avec un impérieux besoin de le dire. Il improvisait alors, et devant n'importe quel auditoire.

Mais quand on l'avait entendu, même dans un décor de banalité bruyante comme celui d'une brasserie du faubourg Montmartre, conter une histoire ex-

traordinaire de mysticisme et d'ironie, on ne pouvait plus guère oublier cette figure fine et pâle, ces yeux d'un bleu profond et clair, ce regard très doux de visionnaire et d'enfant, ce petit rire amusé dont Villiers de l'Isle-Adam coupait naïvement et accentuait curieusement son récit, le geste enfin fréquent, élégant et inquiétant par lequel le conteur portait la main, une main d'évêque grand seigneur, à ses beaux cheveux pour les rejeter en arrière comme s'il voulait sentir de plus près le sourd travail de la pensée ou ramener son imagination vagabonde des confins mêmes de la folie.

Et cette vision du conteur était souvent plus fantastique que le conte lui-même <sup>1</sup>.

### M. Maeterlinck disait :

Pour tout ce que j'ai produit, je suis redevable à Villiers de l'Isle-Adam, plutôt à ses conversations qu'à ses écrits que j'admire pourtant beaucoup <sup>2</sup>.

Parmi les Parnassiens il fut le seul à donner l'impression du génie ; ses détracteurs même le reconnaissent, et parmi eux, le plus habile dont les critiques commençaient par une apologie et se terminaient par une diffamation <sup>3</sup>.

Un des Maîtres actuels du vers témoigne de

1. Marcel Fouquier. *Villiers de l'Isle-Adam* (« La France », 22 août 1889).

2. J. Huret. *Enquête sur l'évolution littéraire*. Paris, 1891, p. 128. Cité par M. von Kraemer, p. 36, note 1.<sup>2</sup>

3. Voyez *Belles lettres et les environs* (« Le Figaro », 10 août, 2 nov. 1902, 25 janv. 22 févr. 1903).

l'extraordinaire impression de génie produite par le poète d'*Akédyssérit* :

« Car, il faut le dire, Villiers de l'Isle-Adam donna à ceux qui le connurent jadis, au temps déjà lointain de sa jeunesse, l'idée même du génie. Les témoignages à cet égard sont probants et unanimes et nul doute qu'il apparut alors comme un personnage extraordinaire. Je me suis demandé souvent à quoi tenait cette impression presque magique que ressentirent tous ceux qui l'approchèrent à cette époque et qui dura par la suite, si bien que je l'éprouvai à mon tour, quand je le rencontrai, vingt-cinq ans plus tard, vieilli et lassé, et sans cette première flamme qui avait tant ébloui naguère. La raison de ce prestige qu'il exerça autour de lui est dans ce que Villiers de l'Isle-Adam fut, toute sa vie, un causeur surprenant<sup>1</sup>. »

M. Henry Roujon nous rapporte l'intéressant souvenir que voici :

... Stéphane Mallarmé, qui vénérail en Villiers le type princier de l'écrivain, disait un jour à un ami qui écoutait avec délices bruire les pierreries de son discours : « Le mot d'infini ne peut être proféré digne-ment que par un jeune gentilhomme, au type Louis XIII, en fourrures et cheveux blonds. »

Et comme un timide geste de surprise ponctuait cette sentence, le bon poète qui redoutait par-dessus tout que sa pensée semblât obscure, ajoutait, par

1. Henri de Régner. *Aux jeunes* (« Le Gaulois », 12 juin 1901)

amour de la clarté et pour couper court à toute objection : « C'est ainsi que j'ai entendu Villiers prononcer ce mot devant moi pour la première fois. » — Léon Cladel, d'une exactitude farouche, répétait volontiers : « Villiers à vingt ans était prodigieux. » Même impression chez les aînés : chez Gautier, si olympien d'indifférence, chez Leconte de Lisle, facile au dédain ; chez Dumas, cuirassé de méfiance. On ne laisse pas indûment un tel et même souvenir à tant d'hommes d'une sensibilité avertie. Le début de Villiers de l'Isle-Adam eut l'allure d'une entrée dans la gloire <sup>1</sup>.

Sa mémoire prodigieuse permettait à Villiers de se contenter d'une brève notation, d'un mot inscrit parfois sur une feuille de papier à cigarette, pour se rappeler la nouvelle en gestation. Souvent le mot final retenait son attention et de l'avoir écrit quelque part, sa géniale mémoire s'en trouvait satisfaite et ne le trahissait pas.

Sa faculté d'improvisation attirait, à côté des sincères admirateurs, amis enthousiastes, émus et éblouis, toutes les guêpes de lettres, avides de cette floraison où prendre un nectar abondant.

Voici à ce sujet un témoignage précieux. A propos du monument Villiers, un reporter des *Nouvelles* interrogea le sculpteur :

« Je vais vous raconter une petite histoire qui va vous amuser, nous dit M. Frédéric Brou : J'ai rencontré tout dernièrement un ancien garçon de Pousset.

1. Henry Roujon. *La Galerie des Bustes*, p. 113.

qui avait connu Villiers autrefois, au temps où un certain nombre de gens de lettres se réunissaient quotidiennement dans ce café du boulevard. Il m'a demandé : « C'est, sans doute, ce M. Villiers qui avait « l'air un peu fou à qui on va élever une statue. C'était « donc un homme intelligent ! Quand il venait au « café, les autres disaient en le voyant arriver : « Voi- « là le raseur. » Il racontait tout le temps des histoi- « res ; mais, maintenant, je me rappelle : ils l'écou- « taient tous, et il y en avait qui se tournaient de « l'autre côté et prenaient des notes... Alors, il a donc « réussi... puisqu'on lui élève une statue... J'aurais « pas cru. <sup>1</sup> »

Il y eut ainsi, de bonne heure, autour de Villiers, un cercle de ces fervents, responsables en partie de la systématique obscurité entretenue autour des œuvres avec une habileté perfide. Mais c'est surtout pendant les dernières années que Villiers fut victime de tels pillages.

Nous verrons plus loin, combien le poète eut à souffrir de ces vilénies.

Hyacinthe du Pontavice de Heussey, le père du futur biographe du poète, faisait à cette époque de fréquents séjours à Paris. Il aimait beaucoup Villiers, ils étaient un peu cousins et le vieux lettré se plaisait dans la compagnie du jeune artiste. A l'Hôtel d'Orléans, rue de Richelieu, les deux Bretons causaient de leur patrie et se grisaient de la nostalgie du bruit marin. Hy-

1. « Les Nouvelles », 14 août 1909.

cinthe du Pontavice féru d'occultisme, hégélien enthousiaste, communiquait par sa verve et sa chaleur ses convictions au poète. Ces conversations ont une importance pour la formation des idées philosophiques de Villiers. Elles venaient commencer l'évolution continuée à Solesmes, d'une façon plus profane et moins d'accord avec les désirs de l'ami de Montfort, mais un peu cependant dans le même sens : en donnant à Villiers d'apercevoir un système philosophique conforme à son besoin d'idéal et à son horreur pour le matérialisme et l'étroitesse des philosophies positivistes.

On s'est étonné, et des fervents admirateurs du poète d'*Axël*<sup>1</sup> ont déploré cet hégélianisme. Il était pourtant en parfait accord avec l'imagination de ce grand rêveur toujours hors du monde et dont l'incessant besoin d'idéalisation devait trouver dans le système du philosophe allemand une si prompte et si satisfaisante solution du problème métaphysique. Mieux que Fichte et avec plus de vérité, Villiers récréait le monde sans cesse, et il vivait dans cet univers refait d'après les besoins de son âme.

Les conversations de l'Hôtel d'Orléans eurent donc sur sa vie une influence durable. L'occultisme séduisit Villiers pour la même raison ; par lui il échappait aux lois matérielles enchainantes et trouvait une justification de ses tendances intellectuelles et de son celtique besoin de mystère.

1. Voyez : Léon Bloy, *Histoires désobligeantes* et *La Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam*.



On affirmait autour de lui des opinions toujours plus réalistes ; il voyait des camarades se claquer-murer résolument dans un univers de contingences ; la myopie semblait se généraliser : on ne remarquait plus dans le monde que les très mesquines petites agitations quotidiennes et l'on s'efforçait de les dire scrupuleusement, sans restrictions, avec le plus de détails possible. Et cela horripilait Villiers qui sentait à chaque instant sous la triviale réalité des petits phénomènes, quelque chose de violent et de magnifique, tout un infini, dont on affectait de se désintéresser.

Cette méthode, prétendue scientifique, que l'on disait posséder et dont il fallait se servir aussi pour l'art, lui paraissait tellement impropre à saisir la vive et fuyante réalité dans son ensemble qu'il s'étonnait, puis se fâchait de voir tant d'esprits autour de lui s'enthousiasmer pour une manière, point nouvelle, et très incomplète de comprendre le sens de la vie.

Il ne croyait pas que ce fût si simple. Dans son drame encore non publié, mais dont le manuscrit était achevé depuis 1855, *Morgane*, il avait nettement laissé voir sa préférence pour l'idéal romantique. Il songeait à une composition plus vaste, plus mûre aussi et plus philosophique, et tandis que son vieux cousin lui exposait tout l'effort tenté par les anciens alchimistes pour saisir le monde dans son ensemble, faire sentir le mystère intraduisible, Villiers élaborait lentement et sans doute à haute voix, selon sa coutume, un

roman philosophique en trois parties ou frissonnerait du mystère : *Isis*. Il en lisait probablement les phrases entrevues à son cousin et tous deux s'exaltaient.

En 1858, Villiers réunit ses premiers vers et confia à l'éditeur Tinterlin le soin de les publier. Cela formait une mince plaquette intitulée : *Deux Essais de Poésie* <sup>1</sup>. C'est sa première œuvre publiée. Elle fut accueillie avec enthousiasme par ses jeunes contemporains. Il en récitait les vers en les scandant, d'une voix un peu chantante, tandis que son visage, extrêmement mobile, en accentuait l'intensité. C'est le seul volume de vers de Villiers. Il fut simplement réimprimé en 1859 <sup>2</sup> puis en 1893 <sup>3</sup> et leur auteur ne tenta pas de nouveaux essais. Cette plaquette est devenue aujourd'hui presque introuvable. Elle contient il est vrai peu de vers dignes d'être conservés. Néanmoins rien ne devrait être perdu d'un écrivain comme Villiers et nous souhaitons que l'éditeur des œuvres complètes, cet éditeur fantôme dont on attend l'incarnation, fasse une place aux

1. *Deux Essais de Poésie*, par le comte A. Villiers de l'Isle-Adam, plaq. in-8, 16 pages. L. Tinterlin et Cie, 3, rue Neuve-des-Bons-Enfants. Paris, juillet 1858.

2. Villiers de l'Isle-Adam. *Premières Poésies*, 1 vol. in-8. Scheuring et Cie, Rue Boissac, 9, Lyon, déc. 1859. La Balade publiée dans les *Deux Essais* figure dans ce recueil sous ce titre : *Une façon d'imiter M. de Pompignan* ; elle est un peu abrégée. A sa suite figure la pièce : *Un trône pour celui qui rêve*, etc. (Cf. Bibliographie. *Les Œuvres*.)

3. Villiers de l'Isle-Adam. *Premières Poésies*, vol. in-18, jésus. Lacomblez, Bruxelles, 1893.

*Premières poésies.* Il s'en trouve, parmi de très juvéniles, certaines dont on goûtera les précoces beautés.

L'amour de Villiers pour la musique, comme ses dons d'improvisateurs retenaient l'attention de beaucoup. Il en parlait avec un enthousiasme exaltant. Il s'était vite épris de Wagner, alors honni par les bourgeois comme il sied à tout précurseur. Les concerts donnés par le maître allemand initièrent Villiers. Il savoura les frissons nouveaux, toute la profondeur de cette harmonie et sentit sa géniale nouveauté. Il pressentit là un art riche et fécond. Wagner fut pour le poète le seul maître incontesté devant lequel il s'inclina tout à fait. Et durant toute sa vie il en est demeuré le fervent admirateur. L'influence de *Tristan* est sensible dans *Arël* et ceux à qui il fut donné d'entendre Villiers jouer ses improvisations musicales se souviennent que cela ressemblait aux compositions du maître germain.

Beaucoup se souviennent l'avoir entendu chanter en les accompagnant les vers admirables de *La Mort des Amants*. M. Edmond Bailly se rappelle ceci :

Villiers joua, ce soir-là, il chanta de sa voix comme fêlée, chevrotante, mystérieuse, surtout, il joua, il chanta, dis-je, du prestigieux prélude à la scène d'adieu, la partition du *Lohengrin*, cette œuvre d'un art grandiose que la France a trop longtemps attendu de connaître.

Tout l'illuminisme des traits du poète s'était accru, soudain, de je ne sais quelle flamme qui rendait cent fois plus saisissante son inimaginable interprétation. Sur l'instrument transformé par sa foi en la pensée du maître allemand, j'entendais vibrer jusqu'au plus profond de mon être l'orchestre transparent et fluide du prélude, buée d'aurore qui monte, monte en un lumineux *crescendo* pour redescendre après, en s'apaisant comme dans un songe. Puis, les argentines sonneries de trompettes, sonnantes, par trois fois, pleines d'insistance, pour appeler le champion qui voudra défendre Elsa de Brabant ; l'arrivée du chevalier Lohengrin, la délicieuse mélodie « mon cygne aimé », reprise par tout le chœur, le *tutti* formidable qui termine la première partie en un surhumain cri de victoire. Puis, encore, les scènes se déroulant sous ses doigts de feu, on arrivait à cette douce mélodie que dit au second acte, sur un curieux accompagnement des flûtes, des hautbois, du cor anglais, des clarinettes, des bassons et des cors, Elsa rêvant à son amour.

A l'heure présente, tous les souvenirs de cette extraordinaire soirée bouillonnent et se mêlent en mon cerveau, et, comme je n'ai point sous les yeux la partition d'orchestre, je ne puis qu'évoquer, un peu au hasard des cases de ma mémoire, le Lohengrin qu'alors nous révéla Villiers.

C'est la scène entre Oltrude et Elsa ; c'est le lever du jour que souligne d'une joyeuse clarté une inattendue modulation tout imprégnée du chaud coloris de l'orchestre ; c'est la scène d'amour du troisième acte avec son dialogue d'une douceur séraphique, alors qu'en un langage qui n'est plus de la terre, Lohengrin dit plein de tendresse : « Les chants se sont éteints... nous sommes seuls, bien-aimée ! seuls

pour la première fois depuis notre rencontre... » ; c'est, enfin, la scène poignante des adieux du chevalier au Cygne, alors que l'inéluctable Fatalité le contraint à abandonner, au seuil même du bonheur, l'épouse inconfiante et désespérée.

Tout cela, Villiers l'exprimait comme en une fièvre de génie, s'arrêtant, souventes fois, pour retrouver une harmonie oubliée, avec des extases de visionnaire, des paroles, mi-voix semblant venir d'une autre planète, des regards vagues et perdus vers quelque infini de rêve que pour son âme d'artiste-poète une fée, alors, venait à coup sûr d'entr'ouvrir <sup>1</sup>.

Kowalsky, à propos du projet d'érection d'un monument Villiers à Saint-Brieuc, écrit à un journal briochin :

« Monsieur le Directeur,

« Au moment où Saint-Brieuc, sa ville natale, s'apprête à élever une statue à Villiers de l'Isle-Adam, voulez-vous me permettre d'apporter à la future célébration de la mémoire de l'éminent écrivain, le tribut d'un de mes souvenirs déjà bien anciens, mais qui revêt, dans les circonstances présentes, une sorte d'actualité ?

« Villiers de l'Isle-Adam, dont la réputation de littérateur était naissante à la fin de l'Empire, était un favori parmi les étudiants de ce temps-là, lesquels déjà par leurs réunions amicales, étaient les précurseurs de la Société de l'A ; et dans ces meetings, où

1. Edmond Bailly. *Poètes mélomanes* « Ermitage », 15 sept. 1892.

toute cette jeunesse discutait, oratoriait, la musique, à un moment donné, venait en faveur.

« Donc un soir — c'était peut-être une nuit — après des récitations où Victor Hugo, où Banville cédaient la place à Baudelaire, il fut question de la faculté d'improvisation, et aussitôt des bouts rimés présentés en forme de concours, permirent à Glatigny, un poète étonnant, mort jeune, de triompher, celui-ci harmonisant sur-le-champ des rimes telles que succès, abcès, rouelle, étoile, etc.

« Puis ce fut le piano qui fit son entrée, et après que Kalkbrenner, le fils du compositeur, et votre serviteur eurent rivalisé, nous eûmes un étonnement de voir Villiers de l'Isle-Adam s'emparer du tabouret et annoncer qu'il allait improviser une *symphonie* sur Jupiter, un sujet bien olympien qui venait de lui être indiqué.

« Jamais je n'oublierai l'extraordinaire création qui en résulta.

« Les harmonies étaient de caractère wagnérien. Dans ces accords, la dissonance éclatait avec une puissance où l'originalité venait se marier avec des effluves claires et mélodiques.

« L'*Andante*, aux accents voilés et mystérieux peignait Léda aux genoux de son maître, et le *Final* fulgurant faisait explorer les terribles éléments soumis à la volonté du Dieu.

« Vraiment cette improvisation fut une révélation.

« Villiers, improvisateur musical, même dans ses inégalités d'exécution, reste encore présent à mon esprit; et cette instinctive connaissance d'une science qu'il n'avait pas étudiée me donna à croire que si Villiers eût porté vers la musique les aptitudes qu'il possédait de nature, nous eussions peut-être compté



un brillant écrivain de moins, mais à coup sûr un musicien génial de plus.

« Ne trouvez-vous pas, Monsieur le Directeur, que ce souvenir méritait d'être mis en lumière ?

« Recevez, etc. <sup>1</sup>. »

Et M. Henri Roujon, qui dans un article signé H. Laujol comptait « comme un des plus délicats plaisirs de sa vie d'avoir fréquenté quinze années cet être exceptionnel, inoubliable », nous dit autre part :

La fée souveraine de sa jeunesse, et qui resta sa consolatrice en dépit de tout, malgré la vie, ce fut la musique. Il posséda en propre, au cours de sa nomade existence, souvent un lit, quelquefois une table de travail, un piano toujours. La musique, il la savait mal et la sentait à miracle ; il l'aimait d'un amour ingénu de tzigane ou d'oiseau chanteur. On l'a vu passer des heures et des heures à promener ses doigts sur le clavier au hasard du souvenir, jouant tout, n'importe comment, à sa manière, les yeux noyés au paradis des sons <sup>2</sup>.

Son cousin et biographe du Pontavice nous en a parlé longuement. Je crois pouvoir me dispenser de reproduire ces passages, connus d'ailleurs <sup>3</sup>.

1. « La République française ». Été 1907 (?) Communiqué par M. Martineau.

2. Henry Roujon. *La Galerie des bustes*. Paris, Rueff, 1908, p. 132 (Cf. *La Revue Bleue*, 21 sept. 1889.)

3. R. du Pontavice de Heussey, *op. cit.*, p. 198 à 205.

Dans sa correspondance on trouve quelques lignes touchant cet amour de la musique :

Mon cher Gouzien,

Je me suis présenté deux fois chez vous. Foule de portes closes. Il faut que je vous parle et que sur toutes choses, vous m'appreniez le Vendredi-Saint. J'ai de la facilité, des moyens, avec une petite demi-heure la chose sera située dans l'un des principaux cartons de ma mémoire. Je vous serre les mains de tout mon cœur.

VILLIERS.

Quand êtes-vous ou serez-vous chez vous? N'importe quand? Réponse rue Boissy-d'Anglas, 28, très pressé<sup>1</sup>.

Villiers n'était peut-être pas un pianiste parfait. Il lui arrivait sans doute de taper à côté. Mais il avait les qualités essentielles.

Chez Leconte de Lisle, chez Baudelaire, chez Nina de Villars, on savait apprécier les dons multiples de ce charmeur. Il ne faudrait pas croire cependant que Villiers était toujours disposé à émerveiller l'auditoire. Il était parfois morose, quelquefois méfiant; telle aventure de la veille lui ayant révélé l'usage que faisaient certains confrères de ses brillantes improvisations, quitta plus tard, pour se blanchir, à l'accuser, lui, de

1. Communiqué par M. Martineau.

plagiat, oh ! bien involontaire <sup>1</sup> ! Parfois même son élocution n'était pas très claire. Il n'achevait pas telle phrase parce que brusquement une idée s'imposait à son esprit et réclamait une attention momentanée. Comme, souvent l'auditoire n'était pour lui qu'un prétexte à narrer, pour lui donner une forme plus définitive, telle nouvelle en gestation, il pouvait lui arriver de s'arrêter net, au milieu de la plus lumineuse improvisation, simplement parce qu'il avait achevé de dire ce qui, dans sa mémoire était écrit. Ou bien, il reprenait, plusieurs fois de suite la même pensée, afin de lui trouver une expression plus saisissante, dont il essayait l'effet sur ses auditeurs. Comme Balzac, il avait un impérieux besoin de se raconter. Peu lui importait la qualité de l'auditeur, pourvu qu'il y eût des gens à peu près attentifs.

Baudelaire <sup>2</sup>, qu'il rencontra soit à la Brasserie des Martyrs, soit chez Leconte de Lisle, initia Vil-

1. Cf. *Belles lettres et les environs*, XCVI. « Le Figaro », 25 janvier 1903.

2. « Dans ces intimes et rétrospectives causeries, Villiers aimait à revenir sur les heureuses premières années de son séjour à Paris, sur ses relations amicales avec mon père et surtout avec Charles Baudelaire dont le souvenir le poursuivait comme une obsession. La connaissance s'était faite dans les bureaux de la « Revue fantaisiste » où l'auteur des *Fleurs du mal* apportait de temps en temps quelques-uns de ces petits poèmes en prose d'une ciselure si délicate et si originale. Baudelaire et Villiers avaient des points trop congénères pour ne pas se lier très vite. A partir de leur première entrevue ils se fréquentèrent constamment et Villiers fut un des rares amis qui assistèrent à l'effrayante agonie du grand artiste. » (R. du Pontavice, p. 154-155.)

liers à l'art mystérieux d'Edgar Poe. Les merveilleuses traductions du poète venaient de paraître et Villiers se délecta à cette lecture. Son faible pour la dramaturgie romantique autant que son goût de l'occultisme lui firent sentir et apprécier profondément les émotions originales suscitées par l'artiste américain. L'impeccable logique de composition de ces contes surprenants le séduisirent autant que cette admirable faculté de surprise.

Pendant ces premières années de son séjour à Paris, Villiers lut beaucoup, une foule de livres et des plus divers, un peu sans méthode et au hasard de son goût, ce qui est peut-être la vraie, la seule manière de tirer profit de ses lectures. Les influences qu'il ressentit avec le plus de durée et de force demeurent celles de Wagner, Poe, Hegel, ou plus largement l'idéalisme allemand, et l'occultisme.

Cependant le poète se trouva brusquement forcé d'interrompre sa vie parisienne de quiétude et d'heureuses flâneries. Sa famille, sur le désir de M<sup>lle</sup> de Kérinou, s'en revint en Bretagne où le poète dut la suivre. Le marquis allait se ruiner dans les spéculations ; la tante voulut l'éloigner des tentations parisiennes et jugea préférable de l'emmener en Bretagne où ses folies diminuaient de proportions et rencontraient moins d'approubateurs.

## SEJOUR EN BRETAGNE

1859-1862

Après la publication de sa plaquette, Villiers s'en revint en Bretagne. Un de ses amis l'y attirait, soucieux de le préserver des tentations, à son gré pernicieuses pour sa foi. Ce jeune notaire était cousin de M. Louis Tiercelin qui nous a conservé le souvenir de ce séjour de Villiers à Montfort :

Sur ces entrefaites, ayant atteint l'âge de vingt-cinq ans, comme tous ces Bretons qui ne peuvent être que des exilés temporaires, mon cousin revint au pays et se fixa par l'achat d'une étude d'avoué dans la petite ville de Montfort-sur-Meu. Sa première pensée fut d'appeler Villiers près de lui.

. . . . .  
On se rappelle encore à Montfort l'hôte étrange de la paisible étude.

Villiers se levait entre une et deux heures de l'après-midi. Il déjeunait seul d'une grillade arrosée de cidre, de cet excellent cidre du pays de Montfort, renommé entre tous les crûs bretons. Son ami, parti pour le Tribunal, n'en revenait que vers quatre heu-

res. Alors tous les deux sortaient et couraient les routes et les champs jusqu'à l'heure du dîner, qu'ils allaient prendre à l'hôtel, à la table des fonctionnaires.

Les promenades, à certains jours, s'allongeaient plus loin de Montfort et les heures libres s'écoulaient dans cette merveilleuse forêt de Brocéliande, Villiers dut y fréquenter Merlin et peut-être apprit-il de lui à se défier de Vivianne.

Pendant ces promenades se fit l'éducation religieuse et surtout l'instruction théologique du poète. Le M... était très pieux et très savant des choses ecclésiastiques. Il appartenait à une famille dont les traditions lui avaient fait une atmosphère spéciale. Les livres saints étaient sa lecture préférée; la théologie son étude favorite; la religion fut toujours la grande affaire de sa vie; c'était, et c'est encore, un de ces laïques, comme on en rencontre en Bretagne, dont toute la vie se dévoue à l'Eglise et à Dieu. On voit quel put être auprès de Villiers son enseignement et son apostolat. Ce ne fut pas seulement à la *fenêtre* qu'il déversa son *speech dévot* et son *spleen métaphysico-transcendantal*; les *passants effarés* ne furent pas seuls à l'entendre! Mais ce grand *effaré* de Mathias, aussi, entendit la bonne parole et, malgré qu'il eût l'air de les blaguer encore, *speech* et *spleen* le ravirent. Ce ne fut pas d'une chanson gouailleuse qu'il les accompagna, ce fut d'un cantique!

La parole du jeune apôtre était toute de science et de foi! Pieuse, ardente, érudite, elle s'emparait de l'esprit et du cœur de Villiers. La beauté morale de la religion, la splendeur artistique du culte, la poésie de ces traditions, la douceur de toutes ces choses,



ravissaient le néophyte, comme à la vue de terres merveilleuses qu'il aurait découvertes ou mieux qu'il retrouverait après les avoir déjà vaguement aperçues dans un rêve. Quant à la théologie, ce fut avec une admiration respectueuse qu'il pénétra dans ce haut édifice dont la savante architecture l'éblouit à jamais.

Après le dîner, la soirée s'achevait chez son cousin, où dans la fumée des pipes, le ciel et la terre étaient livrés selon le mot de l'Évangile, *disputatiōnibus eorum*. Nos deux amis y avaient pour interlocuteurs ou plutôt pour auditeurs, car c'était entre eux deux un dialogue, les convives de la *table des fonctionnaires*, et quelques amis qui se trouvaient là : président du tribunal, lieutenant de gendarmerie, juge de paix, receveur de l'enregistrement, etc., les *honnêtes gens* dont parle Villiers, sans doute. A dix heures, considérant que la journée était finie, ceux-là se retiraient et regagnaient leur maison et leur lit. La journée était finie aussi pour mon cousin, se couchant tôt comme tous ceux que le travail doit éveiller de bonne heure. Pour Mathias elle ne l'était pas encore ; elle allait commencer même, la vraie journée, celle des heures de nuit, de solitude et de travail.

Quelque-unes des pièces des *Premières poésies* ont été écrites pendant ces nuits. Celle qui a pour titre : *A mon ami Le M...*, reflète bien le trouble de l'âme de Villiers à son arrivée à Montfort<sup>1</sup>.

Pendant ce séjour, malgré les prédications de son ami qui le catéchisait, abondamment, avec

1. Louis Tiercelin Villiers de l'Isle-Adam « Nouvelle Revue », sept. 1900.

une inlassable persévérance et une louable sincérité, Villiers travaillait à *Isis*<sup>1</sup> et mettait dans son œuvre plus d'occultisme et d'idéalisme hégélien que de doctrine chrétienne. C'était, malgré M. Le Menant l'influence de Hyacinthe du Pontavice qui se faisait sentir. Celle de M. Le Menant fut minime, et malgré son excessive bonté, la chaleur de ses prédications, il ne put, à son grand regret, faire de Villiers pour la paix de son âme le chrétien convaincu et dogmatique qu'il aurait souhaité.

Villiers écoutait ces discours sans grand enthousiasme. Il n'entrevoyait pas encore la poésie de la symbolique chrétienne, seule susceptible de le séduire, tandis que son ami lui montrait les dogmes de l'antique religion de ses pères.

Ce qu'il goûta surtout, à Montfort, ce fut la tranquillité que lui laissait son ami et l'affection de celui-ci.

Pendant ce séjour, Villiers écrivit à son cousin de l'hôtel d'Orléans une lettre qui heureusement nous a été conservée par son fils. La biographie de R. du Pontavice de Heussey étant devenue difficile à trouver, je crois devoir reproduire intégralement cette lettre.

Et votre santé ? J'espère qu'elle s'est éclaircie. A votre place je me porterais comme un ou plusieurs

1. *Lettres à Bandelaire* « Nouvelle Revue », 15 août 1903. — Lettres reproduites dans Jacques Crepet, *Charles Baudelaire*, Messein, 1907. On trouvera ces lettres plus loin.

monts blancs. Mais baste... Je suis sûr qu'à cette heure, vous ne désirez qu'une soixante-douzième partie d'échecs : toutefois, si vous venez à partir pour la grande nuit, vous savez, ayez l'obligeance de me prévenir afin que je compose, pour votre gloire, et pour l'esbaudissement de tous, quelque fantaisie funèbre en mi bémol : c'est du meilleur ton ; et cela me poserait.

Je n'ai point reçu de lettre de mon intéressante famille. Le Menant et moi, nous sommes dans la pauvreté ; ce qui fait que malgré tout mon bon vouloir, je remets à quelques jours, si vous le permettez, le remboursement de votre charmant service. Ne me maudissez pas, il n'y a pas de ma faute ; et je publie partout vos louanges, et votre urbanité. D'ailleurs, c'est votre faute : cela vous apprendra à rendre service : je vous demande un peu, si, au dix-neuvième siècle, il est permis de prêter de l'argent à ses amis. Vous voulez donc qu'on vous montre du doigt, quand vous entrez dans un salon ! Je vous dénoncerai comme coupable de lèse-égoïsme, à la société moderne, cela vous sera bien ennuyeux, mais, voilà ce que c'est.

Les épreuves de master Perrin<sup>1</sup>, sont du dernier comique : Le Menant et moi nous avons fait plusieurs gorges chaudes en les apercevant. Je vais lui écrire une petite épître goguenarde qui lui fatiguera le cervelet. Voici un échantillon de sa manière : tout est de cette façon.

L'vfaige de Don Jvan et def pêcheurf du golfe  
L'usage de Don Juan et des pêcheurs du golfe

1. Il s'agit des épreuves des *Premières Poésies*, publiées à la fin de 1859 chez Perrin (E. R.).

Voilà dans un vers impossible l'impression de cet homme, c'est une plaisanterie un peu trop chargée, n'est-ce pas ? Entre nous, il faut être toqué pour avoir eu cette idée-là. Vous figurez-vous bien un volume de cette force sur papier jaune ? Le Menant dit que ce sera phosphorescent. Le fait est que c'est drôle, et que, dans mes œuvres complètes, un jour, si j'ai jamais des œuvres complètes, je pourrai me donner ce spectacle : quant à présent, zut ! Je définis ainsi Perrin : C'est le nec plus ultra d'une typographie surannée, — ou, si vous préférez, c'est le grattoir mystique de la presse guthembergienne ! autrement dit le tombeau de l'idée.

Maintenant passons à des choses moins aléatoires. Montfort est une ville, ou plutôt... oui, je dis bien, une ville, pleine de boue et de calme. Nous y vivons sous les ailes joyeuses de ce vieux séraphin qu'on appelle la gaieté.

Ce pays pullule d'honnêtes gens : c'est à ne pas s'y reconnaître, quand on vient de Paris. Il y a un moulin, un moulin pour de vrai, absolument, comme dans les tableaux de Rosa Bonheur (nature morte). Le Menant déverse quotidiennement à la fenêtre son speech dévot, et son spleen métaphysico-transcendental ; les passants, effarés et rares l'écoutent... et accompagnent son discours sur l'air : il a des bott, bott, bott !

Ce qui produit un effet pour lequel je le congratulate vivement. Nous demeurons sur la place, ce qui triple l'intérêt du coup d'œil. Moi, je rime paisiblement, au milieu du tumulte.

A bientôt, cher et aimable poète, recevez l'assurance de mes sentiments d'amitié la plus simple et la plus vraie.

Je vous serre la main et vous embrasse de cœur :  
rassurez-moi sur votre santé, si vous avez le temps.

A. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM<sup>1</sup>.

Villiers a partagé son séjour entre Saint-Brieuc, Montfort et Solesmes où il le termina. Il travaillait à *Isis*. Il écrivit, de là-bas, plusieurs lettres dont quelques-unes nous ont été conservées ; parmi elles, trois missives importantes au poète des *Fleurs du Mal* :

Saint-Brieuc, 4, rue Saint-Gu éno.

Monsieur,

Je sais, dans ma très petite expérience, combien il est pénible d'écrire une lettre. On n'écrit presque jamais (j'entends les esprits à de certaines allures) que par nécessité ou besoin vague de se dégrossir l'esprit.

Veillez donc penser, je vous en prie, que j'estime trop la valeur de votre précieux temps pour vous demander une réponse ; vous m'écrirez si vous avez un loisir à perdre, quand il vous plaira, dans un an, six mois, jamais si bon vous semble ; je ne vous en aimerai pas moins, je comprendrai cette petite préface de Ricardo et je serais désolé que mon admiration vous gênât le moindrement : Ceci soit dit avec sincérité !

Combien je regrette les conséquences de ces jours derniers. Vous m'avez vu sous des conditions déplo-

1. R. du Pontavice de Heussey, ouv. cité, p. 59 ss

rables : j'étais à la fois très troublé par le vin — le manque de sommeil — et le saisissement de vous parler. Combien de bêtises me sont échappées !... mais je pense que vous n'êtes pas de ceux qui jugent des gens sur un fait.

Mes relations fantaisistes — j'ai frayé, par entraînement, avec des individus de joyeuse imagination — doivent être mises sur le compte de mon extrême jeunesse ; cela s'oublie assez vite ; il ne s'agit que de rompre vite, ce qui ne tardera guère, pour moi, je pense.

Allons, voilà qui est bien ; votre profonde et habituelle délicatesse ne méprisera pas l'humilité de cette petite épître : je n'écris pas de la sorte à tout le monde ; vous êtes mon aîné, cela dit tout.

Quand je pense que je n'ai pas répondu l'autre soir à M. R... (charmant compagnon, du reste, par exemple !) lorsqu'il me demandait ce que vous aviez créé :

« Qu'entendez-vous par créer ? — Qui est-ce qui crée ou ne crée pas ? — Que signifie cette chanson, et ce refrain d'avant le déluge ? Baudelaire est le plus puissant, et le plus un, par conséquent, des penseurs désespérés de ce misérable siècle ! Il frappe, il est vivant, il voit ! Tant pis pour ceux qui ne voient pas ! »

Mais, je n'étais pas dans mon sang-froid ce soir-là. Ce sera pour la prochaine occasion. Excusez je vous en prie, les nombreuses inepties, les rimes légères et les enfantillages que j'ai laissés dans mon bouquin. Il y a trois ou quatre pages passables : c'est une demi-promesse ; j'espère vous envoyer bientôt une prose moins jeune que mes vers ! Allons, je vous aime et vous admire, mon bien cher grand poète ; et je vous serre la main avec bonheur.



P. S. — Je suis presque brouillé avec ma famille. J'attends quelque argent pour retourner vivre à Paris; vous me permettrez de vous faire une petite visite: je ne crois pas dépasser le but en disant que j'ai quelquefois du bon, avant le champagne <sup>1</sup>.

## II

Je vous remercie de tout mon cœur de vous être souvenu de moi: que voilà de pensées claires et superbes! Comme on se sent de votre avis en vous lisant. Comme vous savez bien vous écouter personnellement dans celui qui vous lit! Je vous admire.

Je me suis rencontré avec vous au sujet de Wagner, et je vous jouerai *Tannhæuser* quand je serai installé dans votre voisinage. Le grand musicien peut réciter, lui aussi, ces vers de statue:

Contemple-les, mon âme, ils sont vraiment affreux  
Pareils aux mannequins, vaguement ridicules...

Quand j'ouvre votre volume, le soir, et que je relis vos magnifiques vers dont tous les mots sont autant de railleries ardentes, plus je les relis, plus je trouve à reconstruire. Comme c'est beau ce que vous faites! *La Vie antérieure*, *l'Allégorie des Vieillards*, *la Madone*, *le Masque*, *la Passante*, *les Petites Vieilles*, *la Chanson de l'après-midi*, et ce tour de force de la

1. Cette lettre a dû être écrite pendant le premier séjour de Villiers en Bretagne. Les *Premières Poésies* avaient paru et il travaillait à *Isis*. (E. R.)

*Mort des Amants*, où vous appliquez vos théories musicales. *L'Irrémédiable*, commençant dans une profondeur hégélienne, *les Squelettes laboureurs*, et cette sublime amertume de *Reversibilité*, enfin tout, jusqu'au duo d'*Abel et Cain*... C'est royal, voyez-vous, tout cela. Il faudra bien que tôt ou tard, on en reconnaisse l'humanité et la grandeur, absolument... Mais quel éloge que le rire de ceux qui ne savent pas respecter ! Ne vous irritez pas de mon enthousiasme ; il est sincère, vous le savez bien.

P. S. — Ne m'écrivez pas, je vous en prie : l'art est long et le temps est court ; je le sais aussi bien que personne, moi qui travaille dix heures par jour à faire une page de prose ; vous n'avez rien à me dire, et je devine que vous ne me voulez peut-être pas trop de mal, ainsi ne prenez pas de peine pour moi. Quand j'aurai terminé les premiers volumes d'*Isis*, je vous en enverrai un exemplaire. Je ferai, avec votre permission, une étude sur vous : si vous ne la trouvez pas bien faite, vous la brûlerez et il n'en sera plus question. Je n'ai pas d'amour-propre, quand j'ai mal écrit, maintenant ; je vous l'assure. Vous vous êtes affirmé davantage dans votre étude sur Wagner que dans celle de Gautier : tant mieux ! Ça pleut déjà dru comme mitraille et de la hautaine façon, ça m'a ranimé. Dans dix ans, il ne restera pas cinquante pages des romans à reconstruction de faits, quand on ne juge que le fait... Et, au revoir. Pardonnez le griffonnage ; je l'ai effacé parce qu'il était dogmatique et que je n'ai rien à vous apprendre.

Encore un P. S. — A propos de l'étude dont je vous parle, ne pensez pas que je veuille recommencer la fable de l'Ours et du Jardinier. Je n'ai plus le même

style du tout, comme de raison, quand j'écris une lettre et lorsque j'écris une page littéraire. Vous ne me jugerez pas sur mon déplorable bouquin, et vous aurez de l'indulgence. Je vous affirme que je fais du beau et du très beau dans ce moment-ci, et que vous m'en serez peut-être pas mécontent : vous serez même étonné de la différence, je ne crains pas de le dire, si vous voulez bien y jeter un coup d'œil. Vous ne croirez pas que c'est moi. Ne riez pas trop, je vous en prie, de cette folie, et prenez tout ceci avec bienveillance. Je ne vous écris pas rue d'Amsterdam, craignant que vous ayez changé de maison <sup>1</sup>.

Villiers s'occupait de la réimpression de sa plaquette de vers dont il autorisait la *Revue Fantaisiste* à reproduire quelques fragments <sup>2</sup>. D'après Tiercelin, Villiers a subi l'influence religieuse de son hôte. L'impression ne s'en est pas fait sentir tout de suite. Villiers était jeune, il voulait vivre. Le renoncement prêché par Le Menant rencontrait en son âme l'impérieux désir d'expé-

1. « La Nouvelle Revue », 15 août 1903. Lettres reproduites dans Jacques Crépet, *Charles Baudelaire*. Messein, 1907. Cette lettre a dû être écrite en 1861. L'article de Baudelaire, *Richard Wagner et Tannhæuser* a paru à la « Revue Européenne » en avril 1861. D'autre part, la première édition des *Fleurs du Mal*, 1857, (Poulet-Malassis et de Broise), ne contenait pas *Les Petites Vieilles*, qui furent ajoutées, avec d'autres pièces nouvelles (35 en tout) dans la seconde édition qui parut dans la première semaine de février 1861 chez le même éditeur.

2. *Lasciate ogni speranza*, parut dans le premier fascicule de cette Revue, 15 février 1861. (Voyez Bibliographie.) « La Revue fantaisiste » parut du 15 février au 13 décembre 1861.

rimiter la vie. Il songeait à son retour à Paris. Il écrit à du Pontavice le 29 septembre 1861 :

Je pars avec cinq mille francs pour Paris dans six semaines. Je travaille ferme... J'espère que je vais entrer dans le devenir, sinon d'une réputation magnifique, du moins d'une dignité potable.

Il en parle à d'autres encore.

Je vais utiliser mes moments de répit à m'occuper de cold cream et à me baigner de diverses façons pour être propre dans une certaine mesure en arrivant. Sombre sera pour moi le moment où j'avancerai le pied sur le tapis de quelques nobles salons de la fashion parisienne... Je serai comme je pourrai, afin que si vous m'exhibez à M<sup>me</sup> d'X..., je ne vous fasse pas trop de honte. Enfin vous me direz comment il faudra faire. J'ai l'honneur de vous inviter, cher ami, à bien vous porter, ensuite à souper, le 20 novembre prochain, à minuit. Je vous attendrai au café Riche <sup>1</sup>.

Mais son ami le sentant peu convaincu et désirant pour la force de cette âme passionnée dont il redoutait les écarts, une foi robuste le persuadait, avant de rentrer dans la capitale, d'aller faire un séjour à l'Abbaye de Solesmes. Le Révérend Dom Guéranger devait convaincre mieux ce jeune et indépendant esprit.

Villiers fit un séjour à Solesmes. Il est diffi-

1. « La Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> septembre 1900, p. 43.

cile de croire qu'il ne retourna pas à Paris pendant ces trois années (1859-1862) ne fût-ce que pour veiller à la publication d'*Isis* qui paraît en juillet 1862. Mais il est à peu près impossible de préciser l'époque de ce séjour.

Dans tous les cas, en septembre 1862, Villiers était chez les Bénédictins de Dom Guéranger. Les Pères qui s'occupent actuellement de l'Ordre, transportés en Angleterre à la suite des persécutions dont ils furent l'objet, ont bien voulu me renseigner à ce sujet et je les remercie vivement de l'empressement qu'ils y ont apporté. J'ai même été mis en relation avec le R. P. Noël, qui a connu Villiers et m'a répondu l'aimable et intéressante lettre qui suit :

Étant à cette heure le plus ancien moine de notre congrégation française de l'Ordre de Saint-Benoît, j'ai cet avantage d'avoir vu à Solesmes M. Villiers de l'Isle-Adam, il y a plus de quarante ans. Je trouve dans mes notes à cette date, que M. Villiers a quitté Solesmes le samedi 20 septembre 1862, mais je n'ai pas marqué le jour de son arrivée. Dom Bérengier, aujourd'hui décédé, à Marseille, le 6 novembre 1897, avait été lié avec lui, comme sous-hôtelier, et l'a accompagné à son départ sur la route de Solesmes à Sablé ; M. Villiers demeurait à cette époque, 7, rue Madeleine, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord). Je me souviens fort bien avoir eu en ma qualité de sous-bibliothécaire, le volume d'*Isis*, dont parle votre lettre, (in-8°, reliure extra, doré sur tranches) ainsi qu'un autre volume broché dont je n'ai pas gardé le

nom. Je crois même, sauf erreur bien possible, que ces deux volumes avaient été édités par M. Scheuring, de Lyon, aujourd'hui décédé.

Raymond Brucker, dont parle encore votre lettre, était venu à cette même date de 1862, du 9 septembre au 21 du dit mois et il y avait vu M. Villiers.

Quant aux faits sur lesquels vous souhaiteriez avoir des explications, je ne puis malheureusement pas vous en fournir. Le journal de Dom Guéranger, si on le conserve encore, vous les donnerait certainement et à cet égard je ne puis rien affirmer. Les moines de Solesmes, installés depuis quelques mois dans leur nouveau local de Quarr Abbey, n'ont pas encore mis en ordre leur bibliothèque.

En outre je ne puis vous dire si M. Villiers est venu plusieurs fois à Solesmes, car mes notes sont bien sommaires. Y a-t-il jamais existé un registre tenu par l'hôtelier, lequel aurait contenu la liste des voyageurs confiés à la solitude ? Je ne sais. Dom Bourgetaud qui gérait alors cette fonction est mort le 17 janvier 1874 et je n'ai jamais ouï dire qu'il ait laissé un document de cette nature.

Voilà tout ce que je puis faire pour vous être agréable, très honoré monsieur ; il ne me reste qu'à vous souhaiter bon succès pour des recherches ultérieures et à me dire, etc.

F. ALBERT NOEL,  
Prêtre,  
Chevalier de l'Abbaye.

C'est à Solesmes que Villiers entrevit la grandeur poétique et symbolique de la religion catholique. Son ami Le Menant lui en avait surtout montré les impératifs moraux, peu séduisants pour



un jeune homme exalté et rêveur qu'appelait la vie.

La foi de Villiers, sentiment sincère, n'était pas une croyance esclave aux dogmes. C'est par son haut symbolisme que la religion catholique l'attira et aussi parce que c'était la foi traditionnelle et ancestrale ; Villiers demeura croyant jusqu'à la fin de son existence.

A Solesmes, Villiers vécut cette vie d'exquise réclusion où savent se réfugier les moines paisibles et travailleurs que les turpitudes contemporaines dégoûtent plus qu'elles ne les révoltent. Il travaillait en compagnie de cet homme remarquable et bon que fut Dom Guéranger. Il a gardé de ce séjour un souvenir auquel il aime à se complaire. S'il l'a un peu déformé en le narant, si sa jeune imagination s'est laissée aller à conter des histoires un peu incroyables sur ses hôtes, il ne faut pas y attacher d'autre importance. Dans son cœur Villiers leur garda une gratitude constante pour leur bonté et leur foi.

Comme on l'a vu dans la lettre du R. P. Noël, Villiers vit à Solesmes Raymond Brucker ; ce ne fut que quelques jours. Il est peu probable que l'ardent et curieux prédicateur catholique ait influencé Villiers. Ils auront eu du plaisir à discuter ensemble et c'est tout <sup>1</sup>.

1. Voyez sur *Raymond Brucker*, « La Revue catholique et royaliste », 7 octobre 1904 (Notes littéraires). René Martineau, *Un orateur catholique au XIX<sup>e</sup> siècle*.

Avant de quitter la Bretagne, Villiers écrit à Baudelaire :

Saint-Brieuc, rue Saint-Pierre, 14.

Mon cher Baudelaire,

Jevous ai gardé comme on dit, pour la bonne bouche : voici le résumé (dans ce qu'il peut avoir d'ingénieux) du pèlerinage que vous savez <sup>1</sup>. Le R. P. Dom Guéranger<sup>2</sup> est, je crois, un homme d'une imagination logique, et d'une science absolument quelconque : il jouit d'une qualité que vous estimerez : la froideur attrayante. Cinquante-sept à cinquante-huit ans. Il était prêtre à vingt et un ans ; docteur en théologie à vingt-trois ans. Il parle sept à huit langues actuelles et n'ignore pas les dialectes hébraïques au point de le céder à M. Renan <sup>3</sup>. Il a trouvé moyen, sans un sou, de relever l'abbaye de Solesmes, sans s'interrompre pour cela et sans quitter une rude partie engagée entre lui et tous les évêques de France au sujet de la liturgie ancienne qu'il a réussi à faire établir dans toute sa pureté, presque partout, mais il a fallu écrire une douzaine de volumes fantastiques de science religieuse, arracher des bulles pontificales, lutter contre son évêque, abîmer pendant un an, tous les quinze jours, M. de Broglie (au sujet de Labarum et, généralement des miracles), se lever à

1. A l'abbaye de Solesmes.

2. Le R. P. Cagin, de l'abbaye actuelle de Solesmes, réfugié en Angleterre, s'étonne à bon droit et proteste avec raison contre les allusions de Villiers. Il ne faut pas y attacher trop d'importance et ne pas oublier la haute estime que Villiers avait pour Dom Guéranger. Il s'amuse ici.

3. Villiers détestait Renan. (Cf. R. de Gourmont, « Promenades littéraires. » *Notes sur Villiers de l'Isle-Adam.*)

quatre heures, se coucher à onze heures, manger de la salade le soir et un peu de soupe dans une écuelle le matin, conserver du temps pour le bréviaire et la direction de l'Abbaye (60 moines), tout quitter au coup de cloche de la règle, causer avec des milliers de visiteurs, surveiller un anévrisme et une propension mosaïque au bégaiement, afin de ne pas perdre la tête et avoir un front deux fois haut et vaste comme celui de Victor Hugo. Vous voyez que ce n'est pas une brute, et pour me servir d'une expression de du Terrail (si vous voulez bien pardonner cet ignoble mouvement d'amour-propre) j'ajouterais que « je ne suis pas trop mal dans ses papiers ».

Il est flanqué de deux têtes qui sont presque également admirables : le Père économe et le Père prieur, Dom Fontanes et Dom Couturier : deux colosses au physique et au moral. La bibliothèque (j'oubliais de vous dire que ces deux colosses et lui sont charmants de bienveillance, de profondeur et de naïveté, au point de s'amuser et de faire des calembours), la bibliothèque contient environ 20.000 volumes : on m'y laissait seul, tous les jours, faveur inconnue à bon nombre de gens (nouveau mouvement d'amour-propre), vous jugez si j'ai, comme on dit, profité de l'occasion. J'ai des notes assez curieuses, je crois pouvoir l'affirmer. Bref je tiens *Samuële*<sup>1</sup>, et si mes prévisions ne sont pas entachées de niaiseries, j'ai réellement quelque chose sinon de plus grand — je parle au point de vue de la dimension du volume — du moins d'aussi large que l'idée de *Faust*. C'est réellement estomirant qu'on n'ait pas encore pensé à une

1. *Samuële* devait former la troisième partie d'*Isis*. Cf. note 1, page 101.

chose, ou que, si on y a pensé, on ne l'ait pas traitée avec amplitude et magnificence. Je vous écrirai cela : vous jugerez.

Voici, en attendant, une petite légende qui ressemble un peu à l'un de vos poèmes en prose : *l'Étranger* : Je traduis du latin :

Il y avait un moine, un parfait et ancien religieux qui avait fait un pacte avec le diable : je veux dire qui avait accepté les services d'un démon mixte. Ce démon n'était pas, en son âme et en sa condamnation, des plus coupables ; il avait, dans les temps effroyables où se joua le grand conflit, il avait subi l'entraînement vague et presque moutonnier de Lucifer. Il ne s'était pas prononcé sur le fameux *non serviam* et s'était trouvé précipité hors de la joie et de la lumière, avant d'avoir eu seulement le temps de se reconnaître. De sorte que sa vie était comme un rêve et qu'il ne savait plus ce qui était arrivé. Il n'était pas mauvais, mais il avait contracté la manie de la chute, en voyant se culbuter, dans l'ombre et dans la foule, le pêle-mêle des légions noires ! Puis avec les longs et interminables siècles, avec l'insensible habitude de l'étonnement, il avait oublié cela, tout cela : il avait oublié.

Enfin vous comprenez ce que je veux dire. Vous seul pouvez exprimer cela aujourd'hui.

Donc, un jour il avait remarqué la terre, et trouvant confortable d'y rester aussi bien que dans les endroits où il était auparavant, il s'en alla dans les environs d'un monastère, car il aimait le silence. Là, je vous dis qu'il eut l'occasion de rendre service au vieil abbé, on ne sait comment. Le vieil abbé — un bon zig — comprit de suite (toutes ses réserves de conscience faites) l'horifiant malheur qui avait dû

arriver dans l'éternité, au petit bonhomme infernal, et il ne déchargea pas de malédictions nouvelles sur son mélancolique et monstrueux visiteur. Il lui demanda, ne voulant pas être en retard avec un pareil personnage, s'il pouvait, à son tour, lui être quelque peu utile ou même agréable. Il insista, en voyant le pauvre démon secouer tristement ce qui lui servait de tête. — Eh bien, dit celui-ci, puisque vous me proposez je vous dirai que vous pouvez me faire du bien. — Et comment ? dit le moine. — Ah ! dit le démon, vous êtes bien le maître de faire bâtir un clocher ici ? — Oui, dit le moine. Alors faites bâtir un clocher, avec une grande cloche, et puis faites-la aller la nuit, quand vous pourrez. — Pourquoi ? dit le moine inquiet. — J'aime les cloches... le son des cloches... les belles cloches.

N'est-ce pas qu'elle est belle ? Mais, dame, je n'ai fait que des phrases où vous feriez de la pure beauté, vous. Enfin je vous l'offre, si elle peut vous sembler possible.

Je termine en attendant une prochaine lettre, en vous recommandant deux livres :

*La Mystique* de Görres, 5 vol, in-8 (divine, naturelle, diabolique), édit. Poussielgue, rue Saint-Sulpice, trad. de l'allemand par Sainte-Foy.

Et *La Vie de Jésus-Christ*, par le D<sup>r</sup> Sepp, 2 vol. in-8, même trad., même lib., année 1860 ou 1859. Si vous ne les connaissez pas, cela vous fera peut-être plaisir. C'est très curieux.

A. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM <sup>1</sup>.

1. « La Nouvelle Revue », 15 août 1903, III<sup>e</sup> lettre.

Le 20 septembre Villiers quitte Solesmes, et en même temps sans doute la Bretagne. Il revient à Paris. *Isis* venait de paraître, en août 1862<sup>1</sup>; il devait être impatient de connaître l'avis de ses amis sur ce roman, sa première œuvre en prose est de quelque longueur. Ses essais antérieurs n'étaient que de brefs poèmes, auquel il commençait à découvrir beaucoup d'imperfections.

1. Annoncé au « Journal de la Librairie » du 30 août 1862.



## VILLIERS A PARIS

1862-1870

*Isis* venait de paraître chez Dentu. C'était, Villiers l'indique dans sa dédicace du volume à Hyacinthe du Pontavice, « le titre d'un ensemble d'ouvrages », « la formule collective d'une série de romans philosophiques »<sup>1</sup>. Ceux qui lurent cet ouvrage y discernèrent tout de suite des qualités de musicien de la langue et une logique déductive remarquables. Baudelaire écrivit même à Villiers une lettre d'éloges. Or on sait la prudence extrême du merveilleux poète de l'*Harmonie du soir*. Théodore de Banville, toujours accueillant pour les jeunes, publiait le 31 août, en tête de son feuilleton littéraire et dramatique du *Boulevard* les lignes suivantes :

1. La couverture de la première édition d'*Isis* annonçait en effet les œuvres suivantes : Sous presse : *Isis*, deuxième partie : *Tullia Fabriana*, 3 vol. in-8. Pour paraître prochainement : *Isis*, troisième partie : *Samuèle*, 3 vol. in-8. LA TENTATION SUR LA MONTAGNE (Indication de M. Marcel Longuet).

« Saluons un jeune poète, M. Villiers de l'Isle-Adam. On avait déjà vu de lui un remarquable volume de poésies imprimé à Lyon par Louis Perrin.

Il nous donne aujourd'hui la première partie d'un roman épique intitulé *Isis*, qui ne comprendra pas moins de sept volumes. Je viens de lire avidement cette œuvre nouvelle et je me sens tout meurtri par l'incontestable griffe du génie.

Il y a là, c'est hors de doute, vision et création ; Tullia Fabriana est née au monde ; elle appartient désormais à la statuaire, au souvenir des hommes, à la pensée de tous ; elle vit et ne peut pas mourir !

Grâce au ciel, le temps n'est plus où il se mêlait de la sympathie à l'admiration qu'inspire toujours la comédie des Femmes savantes et pour jamais, la prosaïque et grossière Henriette nous fait horreur. Edgar Poë, qui avec Balzac aura créé le roman moderne a fait vivre non seulement dans son œuvre à lui mais dans celle de ses fils spirituels une race de femmes revêtues d'une beauté idéale et chez qui les charmes divins de la science s'unissent à la grâce aristocratique ; c'est celles-là que nous adorerons à jamais.....

Ce livre, je l'ai lu avec admiration ; quant à l'auteur lui-même presque enfant encore, je ne puis le regarder sans attendrissement car son visage où l'immortelle joie s'enveloppe sous les voiles obscurs de la pensée, me rappelle deux têtes bien chères : celle de Victor Hugo tout jeune et celle d'un autre ami qui est pour moi un frère, mon excellent si affectionné Philoxène Boyer <sup>1</sup>. »

1. « Le Boulevard », 31 août 1862. Cet article a été retrouvé par M. Longuet à qui j'en dois communication.

*Isis* esquisse beaucoup des attaques formulées plus tard contre le soi-disant progrès. Dans cette première partie d'un roman dont les autres sont à jamais perdues, Villiers s'affirma le défenseur de l'idéal outragé par la mesquine mentalité d'alors. Cette œuvre de jeunesse contient en puissance toute la philosophie d'*Axël*. Le conflit entre le réel et l'imaginaire, entre le relatif et l'absolu y est montré d'une façon saisissante.

M. Fernand Calmettes nous conte, à propos de la publication d'*Isis*, le trait suivant :

Lorsqu'il publia son roman *Isis*, qui devait être le frontispice d'un cycle en quatre parties et qui se réduisit à cet unique volume, il le fit remettre à l'acteur Rouvière qui jouait alors *Hamlet* au théâtre Beaumarchais ; c'était un hommage à l'excellent interprète de Shakespeare, pour le génie duquel Villiers se targuait d'une dévotion presque religieuse ; Rouvière vint le remercier à la brasserie des Martyrs. Ils ne se connaissaient pas et quand Rouvière qui se l'était fait désigner, fut devant lui (ce soir-là Villiers avait l'air d'un enfant) il ne put s'empêcher de s'écrier : « Ce n'est pas vous, c'est un homme de cinquante ans qui a fait votre livre ; vous êtes un monstre. » Et le mot était juste s'appliquant au Villiers de cette époque, nature d'artiste intellectuellement précoce, sorte de pousse hâtive, toute gonflée de floraison avant l'heure de maturité <sup>1</sup>.

L'héroïne a peut-être plus d'aspirations que de

1. Fernand Calmettes. *Leconte de Lisle et ses amis*, p. 158.

caractère. Mais c'était rare, à l'époque, que de glorifier l'intelligence chez la femme alors que les théories naturalistes abrutiïssaient chacun. Villiers rêva d'une femme de génie. Le poète ne se consolait pas de la bassesse en la constatant, attitude trop commune de paresseux ; il donnait raison à son idéal contre la réalité <sup>1</sup>. Il rêvait une humanité supérieure, digne des aspirations de son âme et plus prête aussi de la race dont il se sentait le descendant exilé au milieu d'une foule démocratique et sans tradition.

Dès ses premières lignes, Villiers heurtait violemment son siècle : il en percevait la vanité prétentieuse et faisait le procès de cette <sup>2</sup> *Humanité bavarde ivre de son génie*.

M. F. Helme, dont j'ai plus haut cité l'article, voit dans ces pages « toute l'argumentation dressée quelque trente ans plus tard contre l'édifice de la science moderne. Le mot faillite de la science n'est pas écrit, Villiers ignorait la puissance des formules concrètes, mais tout ce que le vocable comporte est implicitement contenu dans ces lignes. »

On peut faire à ce premier roman de Villiers toutes sortes de critiques et lui reprocher son affabulation romantique, les souterrains, les portes mystérieuses, les sentinelles invisibles et dé-

1. Voyez *Isis*, ch. VIII. La Bibliothèque inconnue, toute la note à propos du mot *Progrès*, p. 114, ss. (édition de la Librairie internationale).

2. Voyez *La Révolte*, p. 3.

vouées, etc. Il se souvenait de ses lectures des *Contes* d'Hoffmann et d'Edgar Poe. Mais ceux qui savent découvrir, sous la gangue, le métal précieux, ne manquèrent pas de reconnaître en l'auteur de ces pages juvéniles un écrivain né, un de ceux, très rares, dont la vocation incontestable se révèle dès leurs premières œuvres.

Aussitôt revenu de Bretagne, Villiers retrouve ses anciens camarades et de rares amis, dont Marras et M. Léon Dierx.

C'est à cette époque que courut sur son compte, une absurde légende : Villiers candidat au trône de Grèce ! très habilement répandue par l'un des Parnassiens, surnommé le Lion de Numidie et sur qui s'était exercée la verve mystificatrice de Villiers. L'anecdote nous est spirituellement contée par du Pontavice <sup>1</sup>.

Villiers aimait à narrer à son entourage des aventures fantastiques dont il ne redoutait pas de se faire le héros, sans prévoir l'abus qu'en pouvaient faire les auditeurs. On peut, je crois, expliquer ainsi beaucoup des légendes, grossies à plaisir et racontées encore aujourd'hui au sujet de l'auteur d'*Akédyssénil*. Il faut avouer qu'il y a là, pour le biographe hâtif, pour le chroniqueur pressé, un moyen sûr d'amuser son lecteur en ayant l'air de le renseigner.

1. R. du Pontavice ; ouv. cité, p. 72. D'après M. Emile Bergerat, la légende aurait été propagée et probablement inventée par Catulle Mendès.

La légende ayant donc remplacé la vérité <sup>1</sup>, il convient de n'accorder qu'une très petite importance à ces histoires étonnantes. Si des farceurs ont fait imprimer de fantaisistes cartes de visites au libellé ridicule <sup>2</sup>, ne tenons pas ce carton pour une preuve d'excentricité vraiment grotesque et n'accordons aucun crédit à ces faiseurs d'anecdotes dont l'imagination mesquine, ne pouvant s'intéresser aux œuvres, s'attarde aux menus faits et invente au besoin avec une étonnante facilité.

D'aucuns confondirent des aventures prêtées par Villiers à Tribulat Bonhomet, avec des faits réels dont il se serait devant eux souvenu. Villiers s'amusa à tromper maint curieux. M. Arnold Mortier raconte ceci :

Une nuit, il n'y a guère que deux ou trois mois, il rencontre un de nos amis communs, aussi noctambule que lui.

— Ah ! tu sais, lui dit-il, je vais lancer un pétard étonnant. Shakespeare n'est pas Anglais, il est Bourguignon. Cela se voyait du reste dans ses pièces. Cet homme-là avait du vin de Bourgogne dans les

1. « La légende s'est formée de bonne heure autour de Villiers de l'Isle-Adam. Elle a dénaturé la plupart de ses actes et de ses mots. Beaucoup des excentricités qu'elle lui attribue sont de pure invention, comme cette démarche qu'il fit, dit-on, auprès de Napoléon pour faire valoir ses droits au trône de Grèce » (Guiches, *Villiers de l'Isle-Adam. Documents inédits*, « Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> mai 1890.

2. M. Le comte Le Noir de Tournemine en cite un exemple, p. 39.

veines. Enfin la chose est certaine. J'ai découvert toutes les pièces à l'appui. C'est le fils d'un Bourguignon exilé à la suite des guerres civiles. Il s'appelait Jacques Pierre. A Londres, on a anglicanisé son nom <sup>1</sup>.

Villiers pouvait paraître fantasque à ses camarades et amis, par l'irrégularité de ses visites et le caprice apporté dans ses fréquentations. Il disparaissait parfois plusieurs semaines. Comme on ignorait généralement ses domiciles, tant il jugeait superflu de parler de sa vie, on demeurait dans la plus complète incertitude à son égard. Et pourtant, ces absences avaient souvent des motifs très simples à saisir : Villiers travaillait. L'œuvre suffisamment mûrie par la réflexion, mise au point par sa récitation devant des auditoires divers, voulait être écrite ; le poète s'éloignait donc de la foule, du bruit, de la lumière et se recueillait chez lui :

Ces logements habités par Villiers ne furent jamais des intérieurs. Les meubles y semblaient en visite. Et quels étranges meubles ! Sur la cheminée, une pendule d'hôtel sans globe. Près de la fenêtre, un piano monumental à longue traîne, un piano de gala dont les cordes chevrotaient des marches héroïques avec des voix nasales, des voix défaillantes d'un chœur de vieillards. Un pupitre rapprochait du li son appuie-main qui, pour permettre d'écrire couché montait ou descendait, au gré d'un mécanisme tout le

1. Un Monsieur de l'Orchestre (Arnold Mortier). *Les soirées parisiennes de 1833* (vol. in-18 jésus. Dentu, 1884), p. 66.



long d'une colonnette de bois blanc. Des paperasses, des manuscrits paysagés de ratures, des crayons, des porte-plume à tiges ornées de minces rouleaux de papier-buvard, des livres jetés pêle-mêle en l'absence de tous casiers de bibliothèques, encombraient, d'un irréparable désordre, une de ces « enfilades » primitives qui font partie du mobilier classique dans les écoles des villages peu fortunés. Des vases ardemment colorés rappelaient ces verreries fantasmagoriques, ces albâtres, ces faïences et ces porcelaines qui s'étagent sur les tourniquets des loteries parmi les divertissements des fêtes de banlieue. Le seul luxe consistait en une table d'ébène incrustée de cuivrieres.

En dehors de ce meuble d'ailleurs dépourvu de style, pas un détail ne révélait un soin des apparences, une entente de ce confortable que les intelligences d'ordre pratique savent approprier aux plus médiocres situations. Il est difficile d'expliquer cette vulgarité du goût qui donne un démenti presque trivial aux lois de l'atavisme et qui, chez Villiers, contraste si violemment avec la souveraine aristocratie de son esprit. Car cette extraordinaire vulgarité du goût n'était pas chez lui ce qu'elle est chez certains hommes de pensée, l'indifférence ou même le dédain de toute esthétique en ce qui concerne les matérialités de la vie. Elle était innée, parfaitement inconsciente et il l'affirmait en chaque occasion, avec la plus sincère ingénuité. Cet impeccable descriptif qui, dans ses livres a si merveilleusement décoré les palais de ses rêves, cet intuitif des somptuosités royales et des luxes modernes qui édifiait ses architectures sans une erreur de style, caractérisait les élégances sans une déviation du tact, assortissait les couleurs

sans une confusion de nuances, définissait les « mondes » avec une perspicacité jamais en défaut ; ce fastueux et clairvoyant artiste, ce grand seigneur du rêve perdait subitement, au cours de la vie sociale, ce discernement de la beauté plastique qu'une divination immédiate lui restituait, dès qu'il transplante le réel dans l'idéal. Il avait le sentiment esthétique essentiel, mais son œuvre seule en bénéficiait, car il n'en pouvait faire, hors de la conception littéraire, de justes applications. Quelques rares essais, deux études sur Flaubert consacrées, l'une au *Candidat*, l'autre à *la Tentation de saint Antoine* dénotent, par une complète absence d'analyse, que le sens critique était absorbé chez lui, tout entier au profit de l'action créatrice, qu'il ne pouvait s'en servir que pour lui-même, comme éclaireur de son imagination, comme censeur de sa propre pensée.

L'idée jaillissait violemment de son cerveau. Avec une hâte brutale, il la jetait sur les premières feuilles sans s'inquiéter des phrases incohérentes et des vocables de hasard dont il l'accoutrait, impatient avant tout de la savoir viable et bien vivante, et de se sentir allégé de son fardeau. Plus tard, il s'occupait de l'expression. C'est alors que dans l'invention de l'écriture, dans l'agencement des amples périodes qu'il aimait, dans cet encartement d'incidentes qu'il insinuait et multipliait par des gradations calculées, fonctionnait avec une sécurité miraculeuse, ce même sens critique qui perdait pied dès qu'il s'aventurait sur le terrain d'analyse, dès qu'il risquait de formuler et de légitimer des jugements, de vérifier les causes, de raisonner les motifs de ses haines et de ses admirations. Une locution lui était familière : « Mes mots, disait-il, sont pesés dans des balances en toile

d'araignée. » Cette phrase définit, on ne peut mieux, la confiance nullement présomptueuse mais irrévocablement absolue qu'il avait en sa perspicacité.

Ses habitudes de travail démontrent avec quels regrets il se résignait à l'action. Lorsque l'idée qu'il portait en lui voulait être écrite, qu'elle exigeait en l'instant même, sa forme littéraire, rarement il s'asseyait à sa table, selon l'universelle coutume. Il se couchait, — fût-ce au milieu du jour, — rapprochait du lit son pupitre et, là, « rêvait » les phrases, les regardait se former, mot par mot, prendre leur âme en même temps que leur corps. Mais ce choix du vocable nécessaire ne s'accomplissait pas aisément, car sa probité d'artiste se laissait combattre par des scrupules étrangers. Il voulait que le mot ne suscitât pas d'équivoques en ce qui concerne le dogme religieux. Il voulait surtout qu'il fût chaste, le supprimant sans hésiter et renonçant à la clarté de la phrase en lui substituant des termes imprécis, lorsqu'il craignait que, par ceux dont il s'était servi d'abord, de trop libres interprétations fussent autorisées<sup>1</sup>.

En 1863, Villiers tenait prête une musique composée pour la *Esméralda* de Victor Hugo. Il la jouait à ses amis, ne l'ayant pu noter, faute de connaissances techniques. Il songea bien à la faire orchestrer mais n'y parvint pas. M. Edmond Bailly, dont j'ai cité plus haut le fragment d'un article sur Villiers musicien, a conservé la mémoire de cette

1. G. Guiches. *Villiers de l'Isle-Adam. Documents inédits.*  
« La Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> mai 1890, p. 106-108.

tentative. Il a complété ces souvenirs personnels par ceux de Pontavice déjà cités :

Après avoir montré l'étonnant interprète que fut Villiers, dans sa juste admiration d'artiste convaincu et sincère vis-à-vis d'une œuvre dont la puissante beauté n'est plus aujourd'hui en question que pour ceux qu'aveugle encore, un patriotisme mal entendu, je voudrais pouvoir étudier, ici, cette partition de la *Esméralda* de Victor Hugo que le poète breton apporta, sinon sous son bras, du moins dans sa tête. Ceci se passait vers 1863, et le piteux effet du placage lyrique exécuté par M<sup>lle</sup> Bertin sur le livret d'opéra tiré, tout exprès, par Victor Hugo lui-même, de sa *Notre-Dame de Paris*, était bien de nature à inciter quelque jeune compositeur au désir de faire mieux, ce qui n'était pas sorcier, je vous assure. On a souvent cité la profonde aversion que l'écrivain de la *Légende des siècles* gardait à tous ceux pour qui « joueur de lyre » était autre chose qu'une ingénieuse périphrase ; croyez que cette *mélaphobie* — vraie ou feinte — du plus grand génie de ce siècle n'eut pas d'autre origine que la malencontreuse partition de M<sup>lle</sup> Bertin. Mais revenons à Villiers.

Je n'ai rien entendu, jamais, de cette musique de la *Esméralda* de notre pauvre ami ; presque rien, non plus, de celle adaptée à quelques sonnets de Baudelaire et qui, au dire de Mendès et de Mallarmé que j'ai questionnés sur ce point, était fort belle. Villiers, pour bon lecteur, bon exécutant qu'il fût, était absolument incapable de noter sa propre musique.

A propos de l'un de ses sonnets qu'il avait promis pour le journal de musique que je dirigeais alors, il

s'excuse de ne me l'avoir pas remis, encore, dans une lettre que j'ai sous les yeux. « Vous ne sauriez croire l'embarras où je suis pour la musique », me disait-il « M. Alexandre Georges l'a emportée à la campagne et ne l'a pas renvoyée. Je vais être obligé de m'adresser à Chabrier qui me l'écrira en deux heures ». Il alla, en effet, trouver Chabrier qui ne voulut pas prendre au sérieux cette musique de poète : Villiers s'en retourna en maugréant contre l'auteur de *Gwendoline*, et j'ai dû me passer du seul document qui m'aurait permis de savoir à quoi m'en tenir sur le talent de Villiers compositeur ; c'est fâcheux. Je sais, toutefois, qu'il fit entendre et son opéra et ses airs détachés, aux soirées de Nina de Villars <sup>1</sup>.

On le voit, malgré des difficultés matérielles assurément très grandes, Villiers travaillait. Il mettait tant de soin à cacher les tracas de sa vie que l'on ne les savait pas. Il parlait de son œuvre exclusivement, ne jugeant pas que le reste était susceptible d'intéresser autrui.

Il avait déjà publié ses *Poésies*, *Isis*, achevé *Morgane* ; il donnait à la *Revue Nouvelle* <sup>2</sup> un article et préparait la publication d'*Elen*.

Cependant les littérateurs et les artistes d'alors avaient un peu déserté les brasseries où ils se réunissaient au commencement. Aux cafés montmartrois avaient succédé les salons de Leconte

1. Edmond Bailly. *Poètes mélomanes. Villiers de l'Isle-Adam*. « Ermitage », sept. 1892.

2. « La Revue Nouvelle », 1<sup>er</sup> décembre 1855. *Philoméla*, livre lyrique, par Catulle Mendès.

de Lisle <sup>1</sup>, Nina de Villars, Ricard <sup>2</sup>, Augusta Holmès <sup>3</sup>.

M. Edmond Lepelletier nous a raconté l'une de ces soirées dans son *Paul Verlaine* <sup>4</sup>.

M. Goudeau nous rapporte quelques bribes des improvisations du poète dans ces soirées mémorables, esquisses, dit-il, des drames à dire. On les trouve encore cités dans les articles hâtifs publiés sur Villiers <sup>5</sup>.

On se réunissait aussi chez Baudelaire.

Villiers contait volontiers une soirée de l'hôtel de Dieppe, chez Baudelaire. Une idole japonaise grimacait sur la cheminée. Un des assistants la fit choir, et avec elle la bougie qui s'éteignit. Baudelaire prononça dans l'obscurité :

— Si pourtant c'était là le vrai Dieu <sup>6</sup> !...

F. Coppée nous a conservé le souvenir d'une réunion chez l'ex-directeur de la *Revue Fantaisiste*.

Le souvenir nous transporte dans le petit rez-de-chaussée de la rue de Douai, où demeurait Catulle

1. Fernand Calmettes : *Leconte de Lisle et ses amis*.

2. Xavier de Ricard. *Petits Mémoires d'un Parnassien*. « Le Petit Temps », 3 et 6 déc. 1898.

3. *Chez les Passants*.

4. Edmond Lepelletier. *Paul Verlaine*. Paris. Mercure de France, 1907, p. 170 et ss.

5. Émile Goudeau. *Dix ans de bohème*. Paris. Librairie illustrée, 1890, p. 108 et ss.

6. G. Guiches. *Villiers de l'Isle-Adam intime*. « Le Figaro ». Supp. litt., 31 août 1889.



Mendès, vers 1863. Un appartement de garçon. Deux pièces : la chambre à coucher et le salon, transformé en cabinet de travail. C'est à peu près meublé ; il y a aux murailles, le « Bon Samaritain », *très étrange* eau-forte de Bresdin, et quelques bizarres aquarelles de Constantin Guys. Sur les rayons dégarnis de la bibliothèque, épars, mêlés à un Hugo et à un Balzac dépareillés, courant l'un après l'autre, des livres de vers de 1830 et d'hier, le volume d'un ami à côté d'un « romantique » presque introuvable, l'*Avril, Mai, Juin* de Valade et Mérat, tout près du rarissime *Gaspard de la Nuit*, d'Aloysius Bertrand, ce père, cet inventeur du poème en prose. Il viendra du monde ce soir. On a allumé la lampe, — il y a toujours une lampe chez le plus pauvre poète — et toutes les bougies qu'on a pu ; et Covielle, le petit domestique, vient même de disposer ce qu'il faut pour le thé.

Covielle, c'est un voyou du boulevard des Batignolles qui, à quatorze ans, a déjà fait le tour du monde en qualité de mousse et qui, tout récemment, servait de pitre au marchand de poil à gratter de la place Clichy. Son vrai nom ? on le sait peut-être aux Enfants-Trouvés et aux jeunes détenus. Mais C. Mendès a un jour recueilli ce gavroche par charité, en a fait son groom, et l'a baptisé Covielle, en souvenir des farces de Molière. Demain, profitant d'une absence de son maître, il s'enfuira, après avoir vendu la pendule et mis les deux matelas au Mont-de-Piété ; mais aujourd'hui encore, il est fidèle ; il essuie les tasses, fait chauffer l'eau et coupe en tranches égales le baba ; car on attend des poètes, des camarades.

Les voici. Ils arrivent l'un après l'autre ; aux pères de l'antichambre ils suspendent chapeaux et mac-farlanes (nous sommes en 1865 !) et chaque nou-



veau venu serre la main du maître de la maison et d'une belle personne en robe rouge, qui fume des cigarettes étendue sur le canapé.

Livrons-nous ici à un dénombrement homérique.

Voici Léon Cladel qui va bientôt publier le *Bouscassié*, un parfait chef-d'œuvre. Léon Cladel très hirsute, tout en barbe et en cheveux, avec un faux air de Christ du Midi. Voici le pauvre Albert Glatigny, mal rasé comme un comédien en vacances, maigre jusqu'à la transparence et grand jusqu'à l'infirmité. Voici le singulier, le compliqué et l'exquis Stéphane Mallarmé, petit, au geste calme et sacerdotal, abaissant ses cils de velours sur ses yeux de chèvre amoureuse et rêvant à de la poésie qui serait de la musique, à des vers qui donneraient la sensation d'une symphonie. Voici José-Maria de Heredia, un beau créole de la Havane, très brun, tête rase et barbe frisée, le premier ciseleur de sonnets de ce temps-ci, qui compte parmi ses ancêtres un Grand-Inquisiteur et l'un des intrépides compagnons de Cortez, le « Conquistador ». Voici Léon Diernx, grave et pâle visage, Léon Diernx, le poète injustement obscur qui a écrit quelques-uns des plus beaux vers que nous connaissions, Léon Diernx qui se survivra dans les anthologies et dont la renommée aura en durée ce qu'elle n'a pas eu en éclat. En voici bien d'autres encore : Ernest d'Hervilly, Léon Valade, Albert Mérat, Gabriel Marc, Jean Marras, sans oublier un maigre jeune homme aux longs cheveux, qui ressemblait alors, disait-on, au Bonaparte d'Arcole et des Pyramides, et à qui ne ressemble plus aujourd'hui, hélas! le feuilletonniste dramatique de la *Patrie*. Comme ils sont lointains, ces souvenirs! la scène se passe en 1865, avant le premier *Parnasse contemporain*, dans

la période embryonnaire, préhistorique, antédiluvienne, de ce cénacle réuni chez Mendès, dont nous sommes sortis avec tant d'autres noircisseurs de papier !...

Soudain, dans l'assemblée des poètes, un cri joyeux est poussé par tous : « Villiers!... c'est Villiers! ». Et tout à coup un jeune homme aux yeux bleu pâle, aux jambes vacillantes, mâchonnant une cigarette, rejetant d'un geste de tête sa chevelure en désordre et tortillant sa petite moustache blonde, entre d'un air égaré, distribue des poignées de main distraites, voit le piano ouvert, s'y assied et, crispant ses doigts sur le clavier, chante d'une voix qui tremble mais dont aucun de nous n'oubliera jamais l'accent magique et profond, une mélodie qu'il vient d'improviser dans la rue, une vague et mystérieuse mélopée qui accompagne en en doublant l'impression troublante, le beau sonnet de Ch. Baudelaire :

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,  
Des divans profonds comme des tombeaux, etc.

Puis, quand tout le monde est sous le charme, le chanteur, bredouillant les dernières notes de sa mélodie ou s'interrompant brusquement, se lève, s'éloigne du piano, va comme pour se cacher dans un coin de la chambre, et roulant une autre cigarette, jette sur l'auditoire stupéfait un regard méfiant et circulaire, un regard d'Hamlet aux pieds d'Ophélie, pendant la représentation du *Meurtre de Gonzague*.

Tel nous apparut, il y a dix-huit ans, dans les amicales réunions de la rue de Douai, chez C. Mendès, le comte A. Villiers de l'Isle-Adam. A tous les amis de notre petit groupe, il donnait alors le sentiment d'une grande intelligence mal équilibrée, d'une sorte

de génie inégal et incomplet. Sa vie, qu'il aimait à cacher, nous était inconnue à presque tous. On savait seulement qu'il passait une partie de l'année en Bretagne, chez de vieux parents, dans un manoir seigneurial. Il avait fait, croyons-nous encore, une ou deux retraites dans un couvent. Il passait aussi pour avoir combattu dans les rangs des zouaves pontificaux. Mais de sa personne ni de son genre d'existence, il ne parlait jamais, paraissant vivre dans un songe et n'en sortant que pour nous lire quelques pages de singulière et magnifique prose, plus rarement des vers, ou pour nous faire jouir de son rare talent de musicien <sup>1</sup>.

On a trop dit que les poètes de la génération de Villiers ne se réunissaient que dans les cafés et brasseries.

... Je voudrais défendre Villiers d'une injuste accusation portée contre lui : on l'a accusé, de son vivant et après sa mort, d'avoir été un pilier d'estaminet, un viveur, un amateur des mondes interlopes ; on a prétendu que ce qui l'avait empêché de réussir, c'était surtout son manque de conduite, son absence de sens moral, sa paresse et ses mauvaises fréquentations. Pour ceux qui n'ont été que les témoins de sa vie extérieure, ces accusations revêtent une apparence de vérité fatale à la bonne renommée du poète. Mais ceux qui ont vécu de sa vie intime, qui l'ont suivi à travers les dures épreuves de son existence laborieuse n'ignorent pas combien peu il a mérité

1. François Coppée « La Patrie », 26 fév. 1883. Dans ces dernières lignes, Coppée répète les erreurs de Pontavice.

ces reproches des personnes sages et pondérées; ils savent quelle était la noblesse de sa nature, la délicatesse innée de ses goûts, sa passion du travail, son dédain des jouissances matérielles : ils savent aussi comment peu à peu cette nature d'élite fut contrainte par la fatalité à vivre dans une atmosphère indigne d'elle et comment, peu à peu, après bien des révoltes, elle en prit l'accoutumance <sup>1</sup>.

Villiers travaillait à *Elen*. C'était encore une œuvre enthousiaste, pleine de romantisme et d'élans juvéniles. Mais, déjà, le contact des gens de lettres, des journalistes égarés dans les compagnies d'artistes sincères, avaient aiguisé en lui l'ironiste. Le type de Tribulat Bonhomet se formait peu à peu.

*Elen* parut en 1865 <sup>2</sup>. L'héroïne rappelle Tul-

1. R. du Pontavice, ouvrage cité, p. 177.

2. Ce drame eut assez de lecteurs pour nécessiter une seconde édition chez Francisque à Saint-Brieuc en 1866 et une troisième chez Chamuel, en 1896. « L'Ermitage » même avait fait le projet d'une édition, en 1892.

*Elen* ne fut pas représenté du vivant de Villiers. Le Théâtre Libre joua ce drame en février 1895 (Cf. : « Le Figaro », 15 février 1895. Nous verrons à cette époque les critiques de cette représentation). Il y avait une musique de scène d'Auguste Chapuis.

Voici la distribution d'alors :

Samuel Visler	MM. Larochelle
Andréas de Rosenthal	Duluand
Goetz	Séverin Mars
Tannuccio	M <sup>l</sup> <sup>o</sup> Bailly
Elen	M <sup>mes</sup> Laurent Ruault
M <sup>me</sup> de Wahlburg	Brienne
Grète	J. Hellen
Térésa	Brécourt
Carmen	d'Arthien

lia Fabriana. L'idéal féminin de Villiers se retrouve. Et l'on se prend à songer à sa première douleur, ensevelie tout au fond de son âme, mais dont les discrets rappels trahiront dans toute son œuvre le nostalgique souvenir.

En 1866 paraît *Morgane*, chez Francisque à Saint-Brieuc. Ce drame, nous l'avons vu, était écrit depuis 1855 et il faudrait le considérer comme la première œuvre.

*Isis*, *Elen*, *Morgane*, toutes trois très influencées de romantisme, un peu conventionnel, sont plus intéressantes par le style et les aspirations qui s'y révèlent que par la psychologie des personnages. Ces trois œuvres nous montrent l'idéal que Villiers se faisait de la femme, idéal très loin du réel, noble, pur, très juvénile aussi, mais dont l'enthousiasme qu'il inspira à Villiers se communique invinciblement au lecteur.

*Morgane* eut les honneurs d'une récitation très applaudie chez M. Xavier de Ricard en février 1866.

« Mesdames, dit la marquise <sup>1</sup>, en affectant de ne pas s'adresser aux poètes présents qui en effet n'avaient rien à apprendre là-dessus, M. Villiers de l'Isle-Adam veut bien nous lire quelques scènes de son drame *Morgane*. » On vit alors s'avancer l'auteur. Il pouvait avoir vingt-cinq ans, et bien que ce

1. Les poètes étaient reçus par la mère de M. Xavier de Ricard, qui réunissait dans son salon, 10 Bd. des Batignolles, des artistes ou des hommes notoires. E. R.

souvenir soit déjà loin. M. Villiers de l'Isle-Adam n'a guère changé depuis. Petit de taille, d'allures alternativement timides et saccadées, tantôt fixant droit le regard perçant de ses yeux gris, tantôt les baissant en balbutiant, passant subitement, en deux secondes, d'une expression de physionomie craintive, effarée même, à un éclat de rire convulsé et sans cause apparente, M. Villiers de l'Isle-Adam offrait déjà ce caractère heurté, mais profondément intéressant et curieux, d'ambition et de réserve, de fierté, d'humilité feinte et de mépris absolu de l'esprit de suite qui, combinés ensemble, ont retardé de dix ans la notoriété de l'écrivain, et surtout celle de l'auteur dramatique.

Certes il y avait là nombre d'auditeurs qui n'étaient pas les premiers venus, des femmes d'esprit, des hommes qui sont devenus célèbres par leurs œuvres : eh bien ! l'impression de cette lecture fut profonde.

Vers quatre heures du matin, lorsque nous quittâmes la maison, et lorsque nous nous retrouvâmes sur le boulevard désert et glacé, nous étions encore sous le coup de l'émotion ardente causée par *Morgane* et nous ne doutions pas, j'en appelle au souvenir de François Coppée, que bientôt le nom de M. Villiers de l'Isle-Adam, ne révélât sur les affiches du théâtre le nom d'un maître<sup>1</sup>.

Leconte de Lisle devenait peu à peu le Maître de la jeune génération littéraire. Il représentait l'idéal encore informulé des futurs Parnassiens. Un journaliste décédé depuis, qui fréquenta

1. A. Racot. *Portraits d'aujourd'hui*. Paris, 1888, p. 26 et ss.



beaucoup toute cette jeunesse, Catulle Mendès, a conté l'origine de ce groupement dans son livre *La légende du Parnasse contemporain*. Il s'attribue un peu trop facilement le rôle d'initiateur qui en réalité revient à Leconte de Lisle et à M. Xavier de Ricard. Ce sont eux qui ont eu l'idée de réunir en volume les vers de la jeune génération. L'éditeur Lemerre fut proposé. On traita et le *Parnasse Contemporain* publia son premier recueil le 3 mars 1866. Il contenait des vers de Théophile Gautier, Théodore de Banville, José-Maria de Heredia, Leconte de Lisle, Louis Ménard, François Coppée, Auguste Vacquerie, Catulle Mendès, Charles Baudelaire, Léon Dierx, Sully Prudhomme, André Lemoyne, L. Xavier de Ricard, Antony Deschamps, Paul Verlaine, Arsène Houssaye, Léon Valade, Stéphane Mallarmé, Henri Cazalis, Philoxène Boyer, Emmanuel des Essarts, Emile Deschamps, Albert Mérat, Henri Winter, Armand Renaud, Eugène Lefébure, Edmond Lepelletier, Auguste de Châtillon, Jules Forni, Charles Coran, Eugène Villemin, Robert Luzarche, Alexandre Piedagnel, Villiers de l'Isle-Adam, P. Fertiault, Francis Tesson, Alexis Martin.

Villiers y donnait : *A une grande forêt, Hélène, A une enfant taciturne, Esquisse à la manière de Goya.*

Las de publier dans les périodiques des autres, le poète fonde *La Revue des Lettres et des Arts*<sup>1</sup> ; la

1. *La Revue des Lettres et des Arts*. — Armand Gouzien, directeur. Villiers de l'Isle-Adam, rédacteur en chef. — Armand



devise arborée ne laissait pas d'être audacieuse et pouvait épouvanter bien des gens : « Faire penser ». Le premier numéro paraît le 13 octobre 1867 et contient sous le titre général de *Histoires Moroses* deux chefs-d'œuvre, *Claire Lenoir* et *l'Intersigne* <sup>2</sup>.

Si, jusqu'à présent, l'originalité de l'écrivain était encore demeurée cachée sous l'affabulation romantique de *Isis*, *Morgane*, *Elen*, dans ces deux nouvelles : *Claire Lenoir* et *l'Intersigne*, elle se révèle incontestée. La simplicité des moyens d'expression y est extrême et l'effet très intense. Et c'est à cela que se reconnaissent les écrivains de génie ; ils savent atteindre le merveilleux sans effort apparent, grâce à leur connaissance innée des ressources de la langue, à leur intuition de la puissance magique des syllabes.

Villiers, par ces dons s'apparente à Chateaubriand. Et l'on s'étonnerait, si la médiocrité actuelle des esprits ne l'expliquait suffisamment, qu'un tel écrivain n'ait pas éclipsé, même pour le gros public, la horde dont la conjuration inavouée retardera de vingt ou trente ans la gloire d'un des

Gouzien, musicien, ancien inspecteur des Beaux-Arts, critique dramatique au *Rappel*, mort en 1892. — Il publia à la librairie du Menestrel (Heugel, éditeur, 1870) six mélodies parmi lesquelles une pour *la Nuit* de Villiers, parue dans *l'Artiste* en 1868 sous le titre *Eblouissement* (Renseignement communiqué à M. Longuet par M. Leroux.)

2. R. du Pontavice affirme (p. 15) que Villiers écrivit *l'Intersigne* en 1875. — D'autres répéteront cette erreur. — *L'Intersigne* est de 1867.

plus grands écrivains de la fin du siècle dernier.

*Claire Lenoir* et *l'Intersigne* sont caractéristiques à plusieurs égards. Villiers s'y montre affranchi des influences romantiques très sensibles dans les œuvres précédentes. Il révèle dans ces deux morceaux les deux attitudes de son esprit, les deux modes de réaction de sa sensibilité contre la vie sociale.

*L'Intersigne* est une œuvre éprise de mystère où frissonnent des puissances occultes. L'imagination celtique comme aussi la sensibilité profondément triste, *le spleen héréditaire* se révèlent avec une saisissante intensité. Ces pages contiennent aussi toute la foi de Villiers au Mystère, aux indéniabes correspondances inexplicables. Sa personnalité la plus profonde s'y exprime donc tant par le sujet qui s'est imposé à son esprit que par l'expression si adéquate.

L'histoire de *Claire Lenoir* est non moins caractéristique. L'ironiste, en puissance dans *Isis*, s'y pressent mordant et amer. On devine que le rêveur enthousiaste a rudement heurté le réel et les tristes humains, que la sottise, *l'hydre à tête de colombe*, *le repentir du créateur*<sup>1</sup> l'a blessé. Et ce n'est pas une douce ironie de salon, une répartie simplement spirituelle à des plaisanteries un peu offensantes, c'est la réponse hautaine d'un aristocrate à une plèbe insultante dont le contact dégradant l'a fait souffrir.

1. *Chez les Passants*, p. 139.

Les deux phases de la sensibilité de Villiers se montrent donc dans ces œuvres : il s'échappe de la vie réelle dans le Rêve, en affirmant le Mystère et en donnant à son âme inassouvie la contemplation de l'Infini que voile le monde ; il se venge des blessures infligées à son cœur par l'orgueilleuse réponse de son ironie, une ironie noble qui jamais ne s'abaisse au pamphlet et pour bafouer la vilénie de ses confrères bien connus, ne les nomme pas, ne les laisse pas même soupçonner, mais, élevant à la hauteur de symbole leur mesquinerie autant que sa douleur, il imagine *le Tueur de Cygnes*, vengeant ainsi, non seulement son cœur, en silence frappé d'un effroi dont tressaille le Cygne noir, mais tous les poètes, dont le destin est de chanter pour des Tribulat Bonhomet, et de mourir parfois, comme Villiers, sans avoir achevé la mélodie, et « le souvenir du chant délicieux — bien qu'entaché d'une sublimité selon lui démodée — » délassera plus tard le médiocre, qui aura entendu dire que c'était beau !

*L'Intersigne et Claire Lenoir*, nous révèlent en 1867, les tendances initiales du génie de Villiers dont *Arël* et les *Contes cruels*, seront le merveilleux épanouissement.

R. du Pontavice affirme, sans preuves comme toujours, que *L'Intersigne* a été écrit chez l'abbé Victor de Villiers de l'Isle-Adam, recteur de Ploumillan. Il y a tout au moins quelques raisons de le supposer, mais on ne peut rien affirmer à cet égard. Il peut exister des analogies entre l'abbé

Maucombe et le curé de Ploumillau, entre son presbytère et celui à la porte duquel Villiers songe :

Mais l'horizon brillait tellement sur les forêts de chênes lointains et de pins sauvages, où les derniers oiseaux s'envolaient dans le soir ; les eaux d'un étang couvert de roseaux, dans l'éloignement, réfléchissaient si solennellement le ciel ; la nature était si belle au milieu de ces airs calmés, dans cette campagne déserte, à ce moment où tombe le silence, que je restai sans quitter le marteau suspendu, que je restai muet.

O toi, pensai-je, qui n'as point l'asile de tes rêves, et pour qui la terre de Chanaan, avec ses palmiers et ses eaux vives, n'apparaît pas, au milieu des aurores, après avoir tant marché sous de dures étoiles, voyageur si joyeux au départ et maintenant assombri, au cœur fait pour d'autres exils que ceux dont tu partages l'amertume avec des frères mauvais, regarde ! Ici l'on peut s'asseoir sur la pierre de la mélancolie ! Ici les rêves morts ressuscitent, devant les moments de la tombe ! Si tu veux avoir le véritable désir de mourir, approche : ici la vue du ciel exalte jusqu'à l'oubli<sup>1</sup>.

Outre ces deux morceaux, la *Revue des Lettres et des Arts* publia en 1867 *Hamlet*, en 1868 *Les Présents*, Paul Forestier, *Elen*, et une pièce de vers *A Elen*, imprimée en tête de l'édition de ce drame publiée plus tard chez Chamuel<sup>2</sup>.

1. *L'Intersigne*.

2. Voyez la Bibliographie

*La Revue des Lettres et des Arts* ne vécut pas. Son dernier numéro parut le 29 mars. Un administrateur aussi dédaigneux des exigences de la vie pratique ne pouvait faire durer une publication trop altière ; il faut, pour diriger une Revue et la rendre viable, beaucoup de fonds d'abord — or, les spéculations du marquis ne permettaient pas à Villiers de grosses dépenses ; ensuite une souplesse de caractère et parfois de conscience incompatible avec certaine chevalerie. La fierté de Villiers ne pouvait admettre les compromissions nécessaires, accepter des articles réclames, des « attrape-public » plier sa conscience d'artiste à une réclame humiliante et trop commerciale. Il faut à un rédacteur en chef subir de véritables sacrifices pour sa Revue, admettre la présence et la prose de certains confrères susceptibles et influents, tolérer des affirmations qui déplaisent. Si réellement il sacrifie au but d'art qu'il se propose, c'est un héros ; il donne son cœur pour la jeune génération en laquelle il a foi. Mais, qu'il en est peu de ces directeurs de Revues ! Et combien pullulent ceux qui n'ont pas d'aspiration sincère et rêvent simplement leur succès personnel avec celui de quelques amis, satisfaction de vanité, ou bien espoir de réussite pécuniaire.

Villiers reprend la publication des *Derniers Soucis* dans *l'Artiste*, la luxueuse revue dirigée par Arsène Houssaye <sup>1</sup>.

1. *L'Artiste*, 1<sup>er</sup> avril 1868, *Les Derniers Soucis*, *Elen*, *A Elen*, *A une grande forêt*, *A une enfant taciturne*, *Les Présents*.

Cependant le dieu nouveau, auquel le public parisien avait fait un accueil dont le ridicule n'est pas encore oublié, continuait son œuvre : Wagner travaillait en Suisse. Il achevait *Siegfried*, au bord du lac de Lucerne, à Triebchen, petit village isolé, célèbre désormais dans l'histoire de la musique. Et Villiers, ne voyant pas revenir le Maître, imagina d'aller le trouver <sup>1</sup>. Ils étaient quelques-uns à faire ce pèlerinage à la délicieuse villa de paix et de rêve <sup>2</sup>. Villiers fit deux séjours en Allemagne : en 1868 et 1870.

Pendant les quelques semaines passées chez Wagner il put oublier un peu les tracasseries débilitantes de Paris. Sa situation financière commençait à lui donner des inquiétudes ; malgré les efforts de la tante Kérinou, la fortune se morcelait par suite des folles spéculations du marquis.

Il fallait tout l'enthousiasme héroïque du poète pour qu'il pût continuer à produire et publier. En souvenir de ces heures, il dédiait à Richard Wagner, « au prince de la profonde musique » un de ses poèmes en prose *Azraél* (*l'Annonciateur*,

1. Il est assez difficile de fixer les dates de ces séjours. D'après Villiers, dans *Chez les Passants*, il aurait été en 1870 en Suisse et en Allemagne : (*Le Tsar, les Grands Ducs* : « Pendant l'été 1870, etc. *Chez les Passants*, p. 68 : Deux mois avant la guerre allemande je remontai à Triebchen, près de Lucerne, etc. (*Souvenir*, p. 43) »).

2. M<sup>me</sup> Judith Gautier a publié dernièrement des souvenirs sur Villiers en Allemagne. Je n'ai pas manqué d'y faire quelques emprunts. J'ai laissé de côté quelques « chinoïseries » attribuées au poète. Il y en a tant déjà !



dans les *Contes cruels*) que la *Liberté* publiait le 26 juin 1869 <sup>1</sup>.

Des séjours comme ceux qu'il fit en Bretagne, en 1862, en Suisse, en 1868 <sup>2</sup> et en Allemagne, en 1870, furent pour lui des instants de repos, des haltes trop courtes et trop rares dans sa longue pérégrination d'exilé. Il nous a conservé le souvenir de son séjour à Triebchen et je ne puis faire mieux que de renvoyer le lecteur à ces pages publiées dans le recueil posthume *Chez les Passants* <sup>3</sup>. Augusta Holmès était parmi les pèlerins et fut l'occasion d'une aubade amusante. M<sup>me</sup> Judith Gautier en était aussi et nous conte ceci :

1. *La Liberté* du 26 juin 1869 publie *Azraël* en feuilleton à la deuxième page avec cette dédicace : « A Richard Wagner, au prince de la profonde musique, ce poème est dédié ». M. Longuet l'a retrouvé sur cette indication de M. Henri Roujon :

« *Azraël* a en effet paru chez Richard Lesclide (je n'ai pas « cette édition).

« A la fin du Second Empire, ce poème a été publié en feuilleton, dans *la Liberté*. »

*La Liberté* était alors dirigée par Emile de Girardin, esprit mercantile. Villiers dut peut-être l'insertion de son beau conte aux relations qu'il eut un instant (Cf. Calmettes : *Leconte de Lisle et ses amis*) dans les salons du Second Empire.

Quant à la brochure de Richard Lesclide à laquelle M. Roujon fait allusion, il a été impossible de la découvrir. M. Longuet a multiplié les recherches, mais en vain. On la mentionne cependant en plusieurs endroits.

2. « En automne 1868, je me trouvais à Lucerne, je passais presque toutes les journées et les soirées chez Richard Wagner. » *Chez les Passants*.

3. *Chez les Passants*, p. 88. (Cf. Mendès, *La Légende du Parnasse Contemporain*.)



Villiers fouille tout à coup dans ses poches et, après une exploration fébrile, en tire des feuilles très chiffonnées :

— Revenons au sérieux, dit-il, — soyons pratiques et prosaïques. Voici mon article sur l'exposition : il est fini.

— Comment ! m'écriai-je, il n'est pas encore parti ? Mais il sera trop tard : l'ouverture de l'exposition, c'est déjà vieux ; on ne voudra pas le publier.

— Oh ! si, vous verrez, avec quelques petites retouches, il sera tout rafraîchi... D'abord, j'ai changé le titre ; c'est maintenant « Munich pendant l'exposition ». L'article n'est pas trop mal, écoutez-moi :

Et il lit :

« Les salles du palais de cristal sont emplies, les envois français se sont brusquement abattus par caisses énormes ; à l'exposition, toute la cimaise est couverte, on parle déjà d'accrocher quelques toiles retardataires au restaurant d'en face, — notamment le *Casseur de pierres*, de Courbet. Disons toutefois que Courbet a envoyé ici un paysage magnifique dont l'eau naturelle et profonde fait véritablement songer ; c'est avec le *Fauconnier* de Couture, ce que nous aimons le plus dans le salon français, malgré le peu de sympathie que nous avons pour l'école réaliste.

« Les Allemands disent, à l'aspect des tableaux de Courbet : « Peinture aussi bonne que brutale : il voit comme un paysan et peint comme un professeur, — ce qui est déjà beaucoup, ajoutent-ils en riant. »

— Ici, j'intercale une phrase, dit Villiers : « Il est bien tard pour parler de l'exposition. » Et puis j'en parle tout de même :

« Il faut citer des grisailles de Ramberg, le *Saint Joseph* de Gysis, des portraits de Lembach, des pay-

sages de Zwangauer, le Daubigny allemand, des sépias académiques de Kaulbach, sur des sujets tirés des opéras de Wagner, et *la Femme à la robe de velours* de M. Canon, un jeune peintre autrichien, d'un talent hors ligne. L'on pense que le *Banquet de Platon*, de M. Anselme Feuerbach, aura sa médaille d'honneur. L'œuvre est grandiose, en vérité, et depuis Pierre de Cornélius on n'a pas mieux fait en Allemagne. L'art est donc bien portant. »

— Je vais encore glisser là une phrase, dit Villiers. « Laissons donc l'exposition, cette déjà vieille nouvelle, et promenons-nous par la ville... »

Et il continue sa lecture :

« Nous aimons Munich, mais tout le monde n'est pas de notre avis. Il est vrai que Munich manque un peu de sergents de ville, qu'on n'y chante pas *les Pompiers de Nanterre*, qu'on y remarque une absence de viols, d'escroqueries et d'assassinats vraiment désolante pour l'avenir de cette capitale. Par contre nous avons vu de magnifiques théâtres où l'on joue Goethe, nous avons visité des musées qui contiennent des trésors d'art et de génie, nous avons vu des monuments du plus pur style grec, des jardins grands comme le bois de Boulogne, des cafés immenses où l'on est servi par de belles filles que personne n'a l'idée de chiffonner outre mesure, à l'exception de quelques loustics de passage et qui en sont pour leurs frais.

« Nous sommes montés dans la *Bavaria*, l'énorme statue de bronze qui domine la ville et par les yeux de laquelle six personnes peuvent voir, de front, l'espace s'étendre jusqu'aux montagnes du Tyrol.

« Nous avons visité la salle des portraits des dames de beauté du pays. Qu'on se représente une sorte de

Galerie Montyon de l'amour, où — si son nez est d'un jet héroïque — la fille du cordonnier côtoie la fille d'une princesse. Le roi Louis I<sup>er</sup>, qui a logé dans son palais ce naïf exposé de la beauté germanique, aimait les jolies femmes. Et des bons Bavares racontent qu'à sa mort la scène suivante se serait passée à la porte du ciel :

« Toc!toc!

— Qui est là? demanda saint Pierre.

— C'est moi, Louis I<sup>er</sup> de Bavière!

— Un instant! répondit le bienheureux apôtre.

« Il s'écria d'une voix de tonnerre :

— Ramassez les onze mille vierges! Voici Louis de Bavière qui arrive!

« Mais ne rions pas trop de ce roi qui, au lieu de gloire militaire a légué à son peuple des écoles où l'on apprend aux enfants à se tenir l'esprit haut et fier... »

— Ça va bien, Villiers, mais ne m'en lisez pas davantage, dis-je, en l'interrompant. — Courons plutôt à la poste : il est encore temps pour le courrier du soir. Expédions l'article : plus vous laisserez passer le temps, moins vous aurez de chance qu'il soit publié, car malgré vos phrases conciliantes, l'actualité n'attend pas <sup>1</sup>.

Ces séjours aux bords du lac de Lucerne étaient un exquis réconfort. Il aurait voulu pouvoir les prolonger ; il souhaitait le droit au repos pour rêver. Mais, sans cesse la gent turbulente de ses

1. Judith Gautier, *Le Collier des jours*. Troisième rang « La Revue de Paris », 15 avril 1909, p. 757 ss). Ces articles viennent d'être réunis et publiés en volume : *Le troisième rang du Collier*, 1 vol. in-16. Librairie Félix Juven.

contemporains le forçait d'abandonner sa tour d'ivoire et d'écouter les revendications, les avis, les prophéties politiques, les conseils d'aimables confrères.

De ce heurt avec les obligations de la vie sociale et difficile qui lui était faite est sortie *La Révolte*, la première pièce de Villiers dont la critique ait vraiment daigné s'occuper. On en a depuis parlé souvent, à propos de *Maison de Pouppée* en signalant l'analogie des deux drames, en comparant l'action de chaque pièce, en tirant des conclusions plus ou moins justifiées sur les intentions des auteurs.

Ce brusque et inattendu revirement, cette révélation imprévisible de l'âme d'Elisabeth, pendant longtemps cachée, a pu paraître à Barbey d'Aurévilly un phénomène irrationnel et dont le théâtre supportait mal l'expression. Il est néanmoins étrange qu'un critique peu banal et doué de tempérament n'ait pas tenu à signaler au public l'originalité de ce drame et s'en soit tenu à quelques boutades ridiculisant la situation<sup>1</sup>. D'un Sarcey<sup>2</sup>, ou d'un Albert Wolff<sup>3</sup>, la chose devenait

1. Barbey d'Aurévilly. *Le Théâtre contemporain*. Tome III, p. 297 ss. — Cette phrase, pourtant, est à retenir; à propos de Villiers : *De tous les Parnassiens, c'est le seul qui ait dans le ventre quelque chose qui ressemble à de la passion*. Peut-être, plus tard, Barbey regretta-t-il son pamphlet. Il reconnut en Villiers un grand écrivain, à la fin de sa vie il recherchait sa compagnie. Il avait oublié le Parnasse...

2. Dans son article « Le Temps », 9 mai 1870, le critique du Sens Commun ne sut pas même reproduire le titre exact de la pièce.

3. *Le Figaro*, 9 mai 1870.

naturelle, ceux-ci étant des incompréhensifs merveilleusement complets.

Villiers d'ailleurs a fait le procès de ces critiques à courte vue que satisfait une éphémère célébrité. On trouvera leurs noms dans ces pages hautaines <sup>1</sup>. Et la gloire, en laquelle Villiers avait confiance, et que, d'ailleurs, il lui suffisait de se donner lui-même sans besoin de la consécration populaire, n'est pas loin, on peut l'espérer.

D'autres sont venus, après Villiers, reprendre sa tentative de rénover ce théâtre contemporain « qui nous encombre de sa morale d'arrière-boutique, de ses ficelles et de sa charpente <sup>2</sup> ». *La Révolte* n'en demeure pas moins la première tentative risquée sur la scène française « pour briser ces soi-disant règles déshonorantes ».

Hélas, depuis Villiers, malgré Ibsen, Maeterlinck, Curel, le théâtre se complait dans les prédications des Brieux, les pièces à thèses ou les Bernstein, Rostand et C<sup>ie</sup>.

Le temps n'est pas loin où les œuvres de valeur, s'imprimeront sans songer à la scène, puisque celle-ci sera trop encombrée de « chefs-d'œuvre » pour les recevoir.

*La Révolte* fut jouée au Vaudeville le 6 mai 1870. Il y eut cinq représentations.

Le lendemain de la première, Villiers publiait dans un journal hebdomadaire, *le Diable*, une

1. *La Révolte*, Lemerre, 1870. Préface.

2. *La Révolte*, préface, p. 16.

nouvelle, *Sigefroid*, qui n'a pas été reproduite<sup>1</sup>.

En une préface admirable de sage orgueil et de confiance en son final triomphe, Villiers répondit à tous les critiques. Le rire aujourd'hui n'est plus du côté de ceux-ci :

La postérité, d'ailleurs, fut toujours un peu comère — et les commentateurs futurs ne me sauront pas mauvais gré de leur avoir épargné des recherches sur les quelques noms (alors fort probablement tombés en oubli) — de ceux dont l'ire sentencieuse a cru devoir me couvrir de dédain vers l'an de grâce 1870<sup>2</sup>.

Voici donc ces messieurs de *la Critique de France*, dans l'ordre où Villiers les rangea. Mais d'abord place aux intelligents : Gautier, Banville, etc.

Le Vaudeville a donné vendredi *la Révolte*, pièce en un acte de M. Villiers de l'Isle-Adam qui avant sa représentation excitait une certaine curiosité car elle est d'un jeune poète dont les vers montrent du talent malgré des excentricités voulues. Ce n'est pas tout ce que disaient les amis zélés mais c'est quelque chose. Cela ne ressemble pas aux produits de la fa-

1. « Le Diable », 7 mai 1870. *Sigefroid*, nouvelle par A. Villiers de l'Isle-Adam. Cette nouvelle, annoncée au faux titre du *Nouveau-Monde* (Voyez p. 213) n'a pas encore été reproduite. Elle le sera avec plusieurs autres, en un volume en préparation. Ces pages ont été retrouvées par M. Marcel Longuet, à qui, nous le verrons au cours de ce volume, nous devons bien d'autres découvertes.

2. *La Révolte*, préface, p. 1.



brique courante et ce petit drame à deux personnages et en trois scènes contient une idée.

### Sur la scène muette :

Ce moyen employé par M. Villiers de l'Isle-Adam quoiqu'il ait pu surprendre un peu les spectateurs, est assez ingénieux et quelques thèmes de musique aident à combler l'intervalle.

Longue analyse de la pièce ; puis, à propos du retour d'Elisabeth :

Oui il y a une fatalité bourgeoise aussi tenace que celle qui pesait sur les personnages de la tragédie antique ; elle vous indique de son doigt de fer un chemin qui vous éloigne de votre but ; elle vous parque avec des êtres antipathiques, vous assigne des tâches contraires à vos goûts et à vos talents, vous fait jouer des rôles pour lesquels vous n'étiez pas fait, rapproche la femme que vous détestez, éloigne celle que vous adorez, charge votre table de mets dont la saveur vous répugne, verse dans votre coupe l'amer vin noir quand vous avez soif d'eau pure. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'au bout d'un certain temps vous ne luttez plus, vous prenez l'habitude de cette contrainte perpétuelle, votre col ne sent plus la meurtrissure du joug, et si on vous enlevait vos entraves, vous seriez gêné. Votre âme s'est déformée et courbée sous le sort inéluctable, on est incapable de se relever. On ressemble à ces étoffes longtemps renfermées dont on ne peut plus faire disparaître les plis.

## Eloges à l'égard des interprètes, puis :

En somme *la Révolte* n'est qu'une esquisse, mais c'est l'esquisse d'un peintre qui pourra faire des tableaux s'il a le courage d'abandonner ces dimensions de saynète auxquelles la jeune école parnassienne semble prendre plaisir à se restreindre <sup>1</sup>.

Elle a éclaté comme un orage furieux, cette terrible et sincère et violente pièce de M. Villiers de l'Isle-Adam, *la Révolte*. C'est, au milieu d'une implacable et patiente analyse à la Balzac, illuminée par des éclairs du génie de Balzac, une grande imprécation tragique aux invincibles élans, qui à la fois vous subjugué l'esprit et vous prend aux entrailles. M. Villiers de l'Isle-Adam, poète et prosateur n'est pas un artiste ordinaire, il a, non pas du talent, mais cette abondance d'invention, cette hauteur de conception, cette puissance de créer, parfois égarée, hésitante, mais parfois aussi complète et sublime, qui, en tous pays constitue une portion de génie.

Qu'un poète comme lui ait pu écrire *la Révolte*, et qu'une grande actrice comme M<sup>lle</sup> Fargueil ait magistralement exprimé l'éloquence d'un tel drame ; que les spectateurs à qui on montrait dans un miroir enflammé leur effrayante image, aient applaudi puisqu'ils n'ont pas sifflé ; il n'y a rien d'étonnant ; ce qui est vraiment prodigieux, c'est que la pièce ait été reçue, acceptée, jouée ailleurs que dans ce Royaume

1. Th. Gautier. *La Révolte* « Journal officiel », 9 mai 1870. (Communiqué par M. Longuet).

de France si plaisamment mis en scène jadis par les frères Cogniard.

Le sujet de *la Révolte* est bien simple...et bien terrible ! C'est le supplice d'une femme jeune, belle, aimée, profondément honnête et vertueuse, et douée même de la science des affaires et d'un remarquable esprit pratique, unie, mariée, enchaînée à un homme qui est un formidable imbécile. Non cet imbécile appelé Jocrisse, qui du moins réjouit les yeux par le vermillon acharné de sa veste et sa queue rouge envolée, surmontée du tricorne sur lequel voltige un papillon symbolique ; mais l'imbécile riche, heureux, beau, bien fait, banquier, considéré, pas voleur, au contraire *honnête par politesse*, vêtu à la dernière mode, comme le dictionnaire de Bouillet, membre de tous les conseils et de toutes les commissions, beau joueur, beau cavalier, ayant de la considération en portefeuille, mais bête à manger du foin, si bien que toutes les tortures inventées par le moyen âge ne sont rien auprès de celle qui consiste à voir sans cesse ses yeux atones qui contiennent des océans d'ineptie, ses lèvres où voltige un sourire plein de solécismes et son geste absurde ! et que la lente goutte d'eau tombant sans s'arrêter jamais sur le front du condamné enchaîné sous une roche, n'est rien auprès du lieu commun toujours prêt et toujours le plus vulgaire de tous qui, inévitablement tombe de la bouche de cet assassin. M. Tarbé, dans son article d'hier proteste sur ce point et affirme *que le type n'existe pas*. Certes, notre excellent confrère est personnellement assez spirituel et vit au milieu de gens assez spirituels pour avoir le droit de croire que la bêtise est absente de ce bas monde, et même que certaines âmes angéliques se refusent à croire au mal et aux

méchants. Cependant les imbéciles existent ; il y en a, et c'est un fait avéré. Malheur à la femme mal mariée, enchaînée à ce rocher ridicule où elle est dévorée par une oie <sup>1</sup>.

Voici M. Claretie, qui mérita l'indulgence :

Nous espérons avoir à applaudir sans réserve et de grand cœur au début de M. Villiers de l'Isle-Adam, *la Révolte*, un acte, un drame que le Vaudeville vient de représenter et qu'on nous annonçait bravement comme un chef-d'œuvre... M. Villiers de l'Isle-Adam est un jeune homme de grand talent que ses admirateurs veulent nous faire accepter pour un homme de génie.

Je ne suis pas du tout réfractaire à l'admiration, mais je n'aime pas beaucoup à être dupe. Dupe de mon propre enthousiasme, passe encore, mais de l'enthousiasme des autres, à aucun prix. Certes il est temps que le théâtre soit enfin débarrassé de certains amis sans style et sans caractère qui l'encombrent et qui, pour les débutants en obstruent la porte d'entrée. Il nous faut un théâtre vivant, humain, où la vérité des caractères, la puissance de la conception, la virilité ou les charmes du style occupent le premier rang.

... Mais encore faut-il que lorsqu'on prétend à nous donner cela, on nous le donne en réalité.

*La Révolte*, de M. Villiers de l'Isle-Adam n'est pas à coup sûr une œuvre ordinaire, au moins comme conception.

(Suit un exposé de la pièce).

1. Théodore de Banville, *La Révolte*. « Le National », 9 mai 1870.

Évidemment il y a là une somme très forte de cette *humanité* que nous cherchons au théâtre. Mais le reproche que j'adresserai à M. Villiers de l'Isle-Adam, c'est qu'il n'a pas assez fait ressortir cette idée du duel éternel entre la matière et l'idéal. Tous ses amis ont beau applaudir et jeter des fleurs sur le théâtre, sa pièce n'est pas claire, et il ne s'est point donné la peine d'expliquer le retour, si profondément navrant et vrai, de la femme domptée et qui a cru pouvoir s'affranchir. Au lieu de toutes les phrases maniérées qu'il lui met dans la bouche, que j'aurais mieux aimé alors un mot, un simple mot, un cri vraiment douloureux et sorti du cœur. « Sein brisé ferme-toi ! » dit-elle. C'est fort bien. Mais le *moindre grain de mil*, la moindre larme ferait bien mieux mon affaire. Et puis il n'est point nouveau votre sujet. Je le connais et il m'a fort ému déjà. Votre M. Félix, commerçant implacable, l'homme-chiffres, l'homme amer, je l'ai rencontré maintes fois. Il y a dans les *Temps difficiles* de Ch. Dickens un chapitre qui n'est pas sans analogie avec *la Révolte*. Je dis mieux : c'est *la Révolte* elle-même.

(Raconte ici Thomas Grandgrin).

Et voilà que Dickens comme l'auteur de la pièce du Vaudeville proclame le droit à la chimère pour toute créature humaine.

Mais d'où vient que Dickens nous émeut et que M. Villiers de l'Isle-Adam nous laisse froid ? D'où vient que j'ai pleuré en écoutant les *Temps difficiles* et que je me suis dit seulement, en écoutant *la Révolte* : il y avait là une superbe idée de drame ! C'est que Dickens est ému lui-même, c'est que Dickens n'est

pas seulement un artiste, mais un homme, c'est que Dickens en un mot, pour tout dire est sincère.

La sincérité voilà surtout ce qui manque à ce petit acte. Il est d'une conception forte, d'une exécution remarquable au point de vue du style. Il n'émeut pas, il ne touche pas. Il laisse froid celui qui l'écoute. Ce féroce et pontife négociant, il n'est ni comique, ni odieux, il est trop tragique ou trop sensible, à votre choix. Et cette femme ! que sa douleur nous atteint peu, quoique nous la comprenions.

C'est qu'en pareil cas et lorsqu'il s'agit d'une analyse de caractères aussi scrupuleux, la moindre exagération fait l'effet d'une fausse note. Or cette femme telle que M. Villiers de l'Isle-Adam nous la présente, n'est qu'une précieuse de la douleur.

... Croira-t-on qu'un aimable et spirituel garçon avec lequel je discutais là-dessus me répondait avant-hier :

— Vous n'y comprenez rien ! c'est du Shakespeare !

Un autre :

— C'est sublime.

Sublime tout bonnement. Du Shakespeare et pas autre chose.

Tout beau, mes amis ! j'ai la prétention de connaître et de comprendre Shakespeare et Shakespeare comme le génie, est essentiellement hospitalier. On le comprend vite quoi qu'on dise !

Mais si je ne dissimule point les défauts de l'œuvre de M. Villiers de l'Isle-Adam, je n'en veux pas cacher ses qualités rares. Il y a un tempérament de dramaturge dans l'auteur de ce beau poème d'*Isis* et de *la Révolte*. Il y a un homme. Et quand il le voudra il nous donnera ce que nous demandons, ce que nous attendions de lui, ce que nous aurons à coup sûr, un



drame poignant, hardi, violent et sincère. Que M. Villiers de l'Isle-Adam travaille un peu pour l'humble et bonne grosse Laforet. Il n'a travaillé que pour Armande et Bélise.

. . . . .  
J. CLARETIE <sup>1</sup>.

*La Révolte*, sur les instances de M<sup>me</sup> Segond Weber a été inscrite en 1902 ou 1903 au répertoire de la Comédie Française. Elle attend son tour...

De ceux qui suivent Villiers dit :

J'ai eu l'heur d'être inintelligible pour certains experts dont la sagacité, la profondeur et l'intégrité sont devenues, cependant, proverbiales en ce pays (et le lecteur vient de nommer, tout bas, — oh ! une pléiade !... à savoir : MM. Magnard, Fournier, Siraudin, Sarcey, Tarbé et Wolf) ; mais j'ai quelque tendance ingénue à m'en consoler plus aisément, peut-être, que si le contraire m'était arrivé <sup>2</sup>.

Voici M. Fournier :

...Au Vaudeville, pour le petit drame de *la Révolte*, pas d'espoir pareil (M. Fournier vient d'espérer quelque chose pour un drame de M. Jean de Vistre joué à l'Odéon), rien n'y est fait. Bon sens, esprit, action, tout manquait. C'était vouloir vivre sans poumons,

1. Jules Claretie. *La Révolte* « L'Opinion nationale », 9 mai 1870.

2. *La Révolte*. Préface, p. 12.

cœur ni estomac ; aussi la pièce est-elle morte. Après les quelques soirées d'agonie râlant qui ont été sa vie, on se demande même comment elle a pu naître. Vous savez si ces femmes incomprises sont ennuyeuses au théâtre, surtout lorsque c'est au sérieux qu'elles sont prises. Eh ! bien, figurez-vous la quintessence la plus impitoyablement concentrée de cet ennui, la dose la plus formidable de ce somnifère versé goutte à goutte par un de ces romanesques du camp bourgeois, par un de ces martyrs du comptoir, qui font du grand livre leur Golgotha et nous additionnent à chaque phrase toutes leurs douleurs, et vous n'aurez encore qu'une faible idée du cauchemar à centuple puissance que ce drame insensé *la Révolte* a fait abattre et peser sur nous <sup>1</sup>.

Le reste de l'article est dans ce ton. Suit M. Siraudin :

Ils vont bien MM. les Parnassiens. Après *les deux Douleurs*, ils nous donnent *la Révolte*. Après M. Coppée, arrive M. Villiers de l'Isle-Adam. Tout le cénacle qui se fait imprimer et éditer au passage Choiseul y passera.

M. Lemerre doit être content.

Ah c'est un joli spectacle à ravir la pensée que le théâtre comme le comprennent ces jeunes poètes. Les petites machines qu'ils font représenter ne leur coûtent pas cher comme invention. Leur première mise de fonds n'est pas l'imagination. Leur plus solide versement, c'est l'ennui <sup>2</sup>.

1. Édouard Fournier, *La Révolte*. « La Patrie », 16 mai, 1870.

2. P. Siraudin. « La Cloche », 9 mai 1870.

La pièce est exposée d'une façon ridicule.

A ce pâtissier qui se croyait critique, Villiers répond :

Quant à M. Siraudin, je suis au désespoir de ne pas avoir réuni ses suffrages car je n'ai, moi, que des éloges à lui faire. Oui, ses bonbons de l'année dernière m'ont paru excellents — c'est le mot ! Il y avait surtout un certain *coco* dans lequel l'illustre critique (toujours si goûté de ses lecteurs) s'était réellement surpassé !... J'espère que l'année prochaine il nous trouvera quelque nouvelle surprise, et qu'à l'avenir il me ménagera davantage dans ses articles, puisque au lieu de lui en vouloir, je lui fais une petite *réclame*, comme on dit, je crois, dans l'industrie<sup>1</sup>.

Voici M. Tarbé :

Une vingtaine d'enthousiastes ont valu à un petit lever de rideau prétentieux, joué hier au Vaudeville, quelques coups de sifflet bien regrettables.

Sans eux *la Révolte* de M. Villiers de l'Isle-Adam eût obtenu le succès d'estime que méritait cette saynète purement écrite ; grâce à eux, les vingt Parnassiens qui essayaient d'encombrer les couloirs du Vaudeville feront passer leur ami pour un martyr victime du crétinisme bourgeois.

Il fallait les entendre ces « impassibles en démente », Ils se criaient d'un bout du couloir à l'autre :

« Hein ! est-ce superbe ! C'est grandiose ! Dans cinquante ans ce sera un chef-d'œuvre. Nous aurons

1. *La Révolte*. Préface, p. 14 et 15, (éd. Lemerre).

une presse horrible demain. Les journalistes sont furieux. Ils se reconnaissent dans Delaunoy, etc. <sup>1</sup>. »

P. de Saint-Victor juge ainsi :

... Cette révolte soudaine est d'abord d'un très grand effet : une flamme jaillit de la glace ; c'est comme si l'on voyait la statue du commerce, assise dans la cour de la banque, se redresser en sursaut et secouer la torche d'une Euménide. Mais la paraphrase vient gâter ce frappant exode. Pour expliquer sa résolution M<sup>me</sup> Félix s'embarque dans une tirade pavoisée de métaphores et gonflée d'emphase, qui nous emporte, à perte de vue au clair de lune à travers des paysages d'idylles et des horizons de féerie. Son insurrection n'avait qu'une excuse, immorale, sans doute, mais vraie et vivante : un amant à rejoindre ou un amant à chercher, la crise d'un cœur affamé et vide réclamant sa pâture de vie et son arriéré de jeunesse. C'est en arborant l'adultère qu'elle devait s'insurger contre son mari. Tout au contraire, elle se drape dans sa vertu en quittant le toit domestique. Elle se met au ban du monde et se déshonore pour aller rêver aux étoiles et courir les champs. La « Marseillaise » de sa *Révolte* est un « Ranz des vaches ».

Le style ne rachète guère l'inconsistance et la langueur de ce petit drame ; il flotte vaguement de la banalité à l'emphase. Les élégies vaporeuses de M<sup>me</sup> Félix feraient peut-être de jolis vers, mais elles font à coup sûr d'assez mauvaise prose <sup>2</sup>.

1. E. T. *La Révolte*. « Le Gaulois », 8 mai 1870.

2. Paul de Saint-Victor. *Théâtres*. « La Liberté », 9 mai 1870.

Quant à Albert Wolff, ce serait gâcher du papier que de reproduire tout son article ; il conclut :

En somme *la Révolte* est un premier essai insignifiant qui ne mérite point d'être patronné par l'un des maîtres du théâtre contemporain, à qui toutefois il serait injuste de reprocher cet excès de bienveillance <sup>1</sup>.

On lira volontiers, je pense, pour se reposer de ces avis de boulevardiers, le récit de M<sup>me</sup> Judith Gautier concernant une lecture de *la Révolte* faite par le poète :

Villiers a promis de lire à Wagner sa pièce en un acte : *la Révolte* que Dumas fils, qui l'admire beaucoup, a fait recevoir au Vaudeville et que l'on doit représenter l'hiver suivant. Mais Villiers a toujours remis cette solennelle lecture. Comme le lendemain est le dernier jour avant le départ pour Munich, on se somme, au moment des adieux, le soir, de ne pas oublier d'apporter le manuscrit quand nous reviendrons demain.

Cette lecture de *la Révolte* à Tribschen, devant R. Wagner, fut pour l'auteur de cette œuvre un moment glorieux.

.....  
 Il n'était plus question, quand il lisait ou déclamait, de bredouillement, ni de phrases entrecoupées. D'une voix claire et bien timbrée, il détaillait le texte, avec un art parfait, et donnait aux sentiments et aux caractères un relief remarquable.

1. Théâtre du Vaudeville « Le Figaro », 8 mai 1870.

On l'écouta dans un religieux silence, avec une attention extrême et un intérêt croissant.

Il est certain, que si la pièce tomba, au Vaudeville, devant les philistins qu'elle flagellait, elle eut d'avance sa revanche à cette soirée, car elle remporta un éclatant succès.

— Vous êtes un vrai poète, — dit Wagner à l'auteur qui exultait de joie, — et je voudrais vous voir jeter sur le monde idéal, plus important que le réel pour nous artistes, le regard pénétrant dont vous avez transpercé le monde existant; je voudrais vous voir faire surgir des types aussi vivants que ceux que vous venez d'évoquer.

Villiers expliqua, mais clairement, cette fois, que c'est justement pour défendre l'idéal qu'il avait créé ce caractère de femme, hantée de si hautes aspirations, et mariée à l'homme « le plus terre à terre », le plus incapable de la comprendre, et qui la torturait sans le savoir.

— Un Prométhée femelle, — conclut-il, — dont le foie est dévoré par une oie...<sup>1</sup>.

Il y eut une autre lecture de *la Révolte*.

La comtesse de Muchanoff a rencontré Villiers qui lui a parlé de son succès de *la Révolte* chez Wagner. Il promet à la comtesse une seconde lecture à l'Hôtel des Quatre-Saisons.

Il avait grand air. Il me parut cependant un peu nerveux et inquiet...

1. Judith Gautier, *Le Collier des jours. Troisième rang*. « La Revue de Paris », 1<sup>er</sup> mars 1909, p. 183 et 184 et librairie Félix Juven, 1 vol. in-16.



Est-ce que le salon de l'hôtel trop vaste et trop orné, l'impressionne ? Est-ce que cette réunion de nobles dames très parées, et hauts fonctionnaires, d'artistes formant un demi-cercle, comme au théâtre, et qui le dévisagent en une attente silencieuse, l'intimide plus que l'olympienne intimité de Tribschen, debout contre le grand piano à queue, il semble hésiter, se tait. Enfin le voici qui, d'un crâne mouvement de tête rejette en arrière ses boucles ondulées, et il commence à lire d'une voix ferme.

Je me tranquillise, Villiers très sûr de lui, prend des temps, ménage ses effets, l'auditoire est intéressé, un murmure flatteur accueille certains passages, on applaudit discrètement, puis de nouveau, le respectueux silence se rétablit. On écoute.

1. Judith Gautier. *Le Collier des jours. Troisième rang, III.*  
« La Revue de Paris », 1<sup>er</sup> avril 1909, p. 573 et 574.

1870-1880

AXEL. LE PROCÈS PERRINET LECLERC  
LES CONTES CRUELS DANS LES PETITES REVUES

Villiers retourne en Allemagne <sup>1</sup>. On avait donné à la fin de 1869 les premières représentations de *l'Or du Rhin* <sup>2</sup> malgré le vœu de Wagner qu'on ne jouât la tétralogie que complète, une audition d'une des pièces isolées lui semblant néfaste <sup>3</sup>, Cependant le roi Louis de Bavière, depuis son avènement (1864), protecteur du musicien, était impatient de voir l'œuvre représentée <sup>4</sup>.

Les amis de Wagner étaient accourus malgré ses interdictions. Lui s'abstenait de paraître. Il avait confié les répétitions à Hans de Bulow, son ami.

1. *Chez les Passants*.

2. Lichtenberger, *Richard Wagner poète et penseur*, p. 367 : « Alors furent organisées les représentations modèles de *Tristan* (1868), ainsi que les premières auditions de *l'Or du Rhin* « et de *la Walkyrie* (1870). »

3. Voyez la *Correspondance* de Wagner.

4. Lavignac, *Le voyage à Bayreuth*, p. 71 : « Le roi Louis II « impatient d'entendre *l'Or du Rhin*, en avait exigé une représentation à Munich, malgré toutes les difficultés de mise en « scène et d'exécution qui se présentèrent. »

Je ne crois pas que Villiers ait été à Munich cette année-là. Il demeura à Lucerne, mais il est probable qu'en 1870 il y alla pour les représentations de *la Valkyrie*. Le souvenir de ce second séjour nous a été conservé. Il fut égayé par un épisode que Villiers raconte en quelques lignes<sup>1</sup>.

Du Pontavice explique cette surprenante hilarité :

Le maître qui faisait la pluie et le beau temps à la cour de Bavière présenta Villiers au roi et à ses augustes invités, parmi lesquels se trouvait le grand duc de Russie qui est le tsar actuel. Wagner avait si souvent parlé de *Tribulat Bonhomet* qu'il avait vivement surexcité la curiosité de son souverain, et, bon gré mal gré, le poète dut consentir à une lecture de son œuvre. Pour cette séance la cour s'était réunie au grand complet.

Dès le début il y eut un murmure de rires étouffés, d'éventails qui déferlent : à mesure que la lecture continuait, la gaieté des spectateurs s'accroissait, prenait des proportions bruyantes, la présence du roi n'y faisait rien : d'ailleurs il riait plus fort que les autres. Villiers était très étonné, un peu inquiet même de cette extraordinaire hilarité. Il savait bien que son *Bonhomet* avait des côtés profondément comiques ; mais il ne se serait jamais attendu à surexciter un tel accès de bonne humeur chez d'aussi graves personnages : enfin la tempête joyeuse devint telle, que le lecteur s'arrêta et jeta sur son auditoire un regard circulaire plein de vagues soupçons. Le

1. *Le Tsar et les grands ducs (L'Amour suprême)*. Réimp. ; *Derniers Contes*, (Mercure de France 1909), vol. in-16, p. 333.

duc de Weimar, qui se trouvait placé à côté de lui, lui toucha l'épaule et, du doigt, lui indiqua un personnage assis tout en face. Villiers poussa un petit cri aigu, laissa son manuscrit s'échapper de ses mains tremblantes et donna les signes manifestes d'un singulier effroi. Les rires redoublèrent. Qu'avait-il donc vu ? Là, vis-à-vis de lui, à quelques pas, entouré d'un essaim de jolies femmes, le Dr Tribulat lui-même, en chair et en os, en os surtout, le fixant avec des yeux brillants ! Son énorme bouche s'ouvrait pour livrer passage à un rire tonitruant et ses mains gigantesques donnaient le signal des applaudissements. De fait, c'était Liszt ; ... dès les premières lignes du manuscrit qui décrivent minutieusement le docteur, l'assemblée tout entière avait été frappée de la ressemblance singulière entre le grand pianiste et Tribulat Bonhomet ; à mesure que la description avançait s'accroissait la ressemblance : costumes, gestes, manies, tout était d'une similitude frappante. Une seule personne ne s'apercevait pas de ce calque et c'était Liszt lui-même : la situation se prolongeant, les accès de gaieté devinrent presque convulsifs, d'autant plus que Villiers, tout à sa lecture, conservait un sérieux imperturbable. Après cette péripétie *ce jour-là on ne lut pas plus avant*<sup>1</sup>.

Faute de documents il n'est pas possible de savoir la durée de ce séjour en Allemagne. On suppose la vie qu'il y mena toute de préoccupations esthétiques et dans une compagnie choisie.

1. R. du Pontavice, ouvrage cité, p. 241.

Mais ce sont là des hypothèses. Aucune lettre, aucun témoignage ne nous est conservé.

∴

La guerre éclate. Villiers vient de rentrer à Paris. Son existence, déjà précaire en temps de paix, sa pauvre vie de poète « exilé dans la foule au milieu des huées » devient un enfer. Il écrit cependant, parce que cela est pour lui plus nécessaire que le pain, parce qu'il n'est pas un écrivain improvisé, un boulevardier que seul un bon dîner et quelques alcools fins mettent en verve. Personne ne saura sans doute l'horreur de son atroce dénuement pendant cette terrible période, l'existence noctambule qui fut la sienne dans des gîtes inconfortables.

On ignore s'il fut soldat. On a raconté sur son existence pendant ces mois durs, les histoires les plus surprenantes <sup>1</sup>. Il convient de les accueillir avec une extrême réserve. Le type de Tribulat Bonhomet lui était prétexte à conter toutes sortes d'aventures dont le généreux docteur était le héros; on a pu lui attribuer beaucoup de ces hauts faits.

Il était déjà difficile à ses amis de suivre le poète en temps ordinaires. Cela devenait impos-

1. M. Marcel Longuet m'a donné à ce propos l'indication suivante : « *L'Artiste*, dans son numéro de juillet-août 1871, dit avoir relevé sur le registre d'une pension-restaurant du quartier latin la signature suivante : « Villiers de l'Isle-Adam, capitaine général des cavaliers de la République » (?).

sible avec les troubles de 1870. Ses changements de domiciles, l'incohérence de la vie d'alors, et l'insécurité, aussi bien que les préoccupations empêchaient les réunions habituelles. On ne se voyait presque plus.

Si Villiers a fait un volontariat, il dut être très éphémère. On ne trouve qu'un mot qui le laisse supposer : « Tous les trois nous portions une casaque de soldat <sup>1</sup>. » Il est peu probable qu'il ait été au feu. Cependant il s'amusait à raconter à ses amis des batailles fantastiques et meurtrières dont il venait d'être témoin.

Tribulat Bonhomet ne manquait pas d'y prendre part et d'inventer de nouveaux explosifs, une tactique extraordinaire, et de faire des expériences sur le courage des hommes, la tristesse immense de leur sort, et des constatations sur leur entêtement dans la sottise.

Villiers racontait ces exploits avec une verve étonnante. Beaucoup en furent dupes et lui en attribuèrent un bon nombre. La confusion eût été dissipée s'il avait pu écrire toutes ces improvisations. Le type du docteur se fût enrichi et précisé. Avec le *Tueur de cygnes* et *Claire Lenoir*, nous aurions eu d'autres contes d'une saveur forte et pénétrante. Mais la vie ne l'a pas permis. La guerre nous aura privé de vibrantes pages d'ironie hautaine ou d'exaltation suprême. Beaucoup des œuvres de Villiers en sont restées à cet

1. *Chez les Passants*. Augusta Holmès, p. 72.

état de lumineuses improvisations qui précéda toujours chez lui la rédaction. Et ces improvisations ne furent pas toujours dignement entendues.

Seule *l'Évasion* date de cette époque. Villiers l'écrivit en une soirée, mis au défi, par de gouailleurs confrères, de réaliser quelque chose en de courts instants<sup>1</sup>.

*L'Évasion* eut un succès réel lors de ses représentations au Vaudeville<sup>2</sup> et, dernièrement, en Angleterre<sup>3</sup>. Des admirateurs se sont rencontrés pour cette pièce brève et poignante. On se demande pourquoi, certains des applaudissements, d'avisés directeurs ne la donnèrent plus.

Villiers ne songea pas à faire jouer le drame tout de suite. Les révélations qu'il avait eues de l'esprit du public et de la critique influente lors de la représentation de *la Révolte* ne l'encourageaient pas. Il sentait que la mauvaise volonté d'un journalisme étroit et têtu ferait obstacle à la réussite de sa pièce. De plus, les événements étaient graves, et c'eût été perdre son temps que de tenter des démarches auprès des directeurs de théâtres très préoccupés d'autre chose.

La seconde série du *Parnasse Contemporain* paraît en 1871; elle contient *A une grande forêt*<sup>4</sup>.

1. Je tiens cette information de M. Longuet à qui le fils de Villiers avait raconté la chose.

2. *L'Évasion* fut reprise au Vaudeville en janvier 1891.

3. Mrs Th. Barclay, la traductrice de *la Révolte*, me le disait récemment.

4. Cette page avait paru dans *l'Artiste* en 1868.



On affirme généralement que de 1870 à 1880, Villiers ne produisit à peu près rien. Cela est inexact. Des difficultés résultant de la situation politique, des embarras provenant de la mort de M<sup>me</sup> de Kérinou, les ennuis du procès Perrinet-Leclerc et les recherches que cela nécessita, des démarches pour faire jouer *le Nouveau Monde* à Bordeaux, retardèrent le placement de ses œuvres. Et de tels soucis suffiraient pour expliquer même un arrêt dans la création du poète. Mais il n'y en eut pas. On peut l'affirmer aujourd'hui, M. Marcel Longuet a découvert en effet qu'*Axël* était terminé et prêt à paraître en 1872! *La Renaissance littéraire et artistique*, ' revue hebdomadaire, en publia, les 12 octobre, 9 décembre et 14 décembre 1872, toute la première partie. L'œuvre est ainsi annoncée : AXEL. TRAGÉDIE EN TROIS PARTIES. Le numéro du 12 octobre contient la note suivante :

Nous regrettons que le cadre un peu étroit de la *Renaissance* ne nous permette pas de publier l'œuvre entière de M. Villiers de l'Isle-Adam. Nous en donnons toute la première partie qui est un véritable prologue.

1. *La Renaissance littéraire et artistique*, dirigée par E. Blémont et Jean Aicar. Principaux collaborateurs, Banville, Champfleury, Cladel, Cros, Dièrx, Daudet, Glatigny, Goncourt, Hérédia, Leconte de Lisle, Mallarmé, Jules Michelet, Monselet, Pelletan, X. de Ricard, Rimbaud, Verlaine, Zola, etc.

Cette première partie publiée (*Le Monde religieux* dans les éditions qui suivirent) est à peu de variantes près le texte qui fut reproduit treize ans plus tard, en 1885, dans *la Jeune France*, lequel a servi à l'impression de l'édition définitive (Quantin, 1890).

L'œuvre magistrale de Villiers de l'Isle-Adam et l'un des chefs-d'œuvre de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle, était donc conçue, terminée (en trois parties), et Villiers n'avait que trente-quatre ans! Le plus grand nombre des *Contes cruels*, nous allons le voir, suivit; *Claire Lenoir* avait paru; ce merveilleux génie aurait donc pu donner à cet âge son œuvre total, sauf *l'Ève future*, qui nécessita de longues recherches scientifiques et repose sur une découverte, le phonographe<sup>1</sup> qui date de 1877.

Une partie du *Monde occulte* a paru, nous le verrons plus loin, en 1882 dans la *Vie Artistique*. Le texte de *la Jeune France* de 1885-1886 est donc, pour ces fragments une réimpression et non un texte original, comme jusqu'ici on était fondé à le dire.

À la version originale de 1872, Villiers a fait peu de modifications; il a changé quelques mots, complété certains passages. Parmi ces variantes j'en indiquerai quelques-unes: Au lieu de « Quoi, ne point vous retenir quand vous voulez plonger

1. Il est peut-être intéressant de rappeler à propos du phonographe, que Charles Cros en eut l'idée avant Edison.

dans les ténèbres », il écrit en 1885 : « Quoi, le vertige vous guette au bord du gouffre et je n'aurais pas le droit de vous préserver de son attirance »<sup>1</sup> ; plus loin il complète « dans ce feuillet détruit » par « ce feuillet consumé et à jamais détruit »<sup>2</sup> ; il ajoute quelques adjectifs qui précisent sa pensée : l'abbesse, en parlant de Sara : « la *séduitive* puissance de cette jeune fille. »

Ce sont là, on le voit, corrections peu importantes. Par contre, il ajoute en 1885 un passage un peu long : les pages 206 et 207 de *la Jeune France*<sup>3</sup>, un passage page 215. Toutefois, ces pages n'ont modifié en rien le sens de l'œuvre ou de la scène ; elles précisent la pensée des personnages, ajoutent un peu de mouvement, bref, ce sont des corrections littéraires et non des remaniements. On peut donc l'affirmer : toute cette partie d'*Arël* et les deux autres sans doute, la note précitée nous permet cette hypothèse, étaient achevées et dans leur texte définitif en 1872.

C'est certes une des plus étonnantes découvertes qui aient été faites sur l'œuvre de Villiers, et nous verrons que nous en devons d'autres à M. Marcel Longuet.

1. *Arël* (« La Jeune France », nov. 1885), p. 195.

2. *Id.*, p. 205.

3. *Arël* page 26 (E. Quantin), depuis le passage (l'abbesse : « Quant à votre homélie (*exhortation*, dans la J. F.), vous pouvez parler à Sara, mon père, etc. » jusqu'à (p. 29) (l'abbesse : « Voyez, elle vient de signer entre mes mains le renoncement à ses biens terrestres. »

Les belles années de vie tranquille et insouciantes ont cessé. La mort de M<sup>lle</sup> de Kérinou, survenue vers cette époque <sup>1</sup> plongea la famille dans la désolation. La fortune de la vieille demoiselle étant en viager, sa mort provoquait un désastre pécuniaire. Le vieux marquis promettait bien de parer à tout et demain, de tout arranger par quelque découverte heureuse d'une fortune enfouie que depuis longtemps il cherchait. Ah ! ce « demain », que de fois il s'est consolé en le prononçant avec un espoir profond et sincère qui mettait de la joie sur sa vieille figure. Il l'a répété si souvent que, après sa mort l'écho affaibli s'en est continué par son fils, dont ce fut aussi la suprême consolation. « Demain ! vous verrez », disait Villiers.. et les chimériques espoirs du père se réveillant, à son tour il croyait aux jours meilleurs et aussi à la fortune, à l'or bienfaisant et pacificateur. Demain...

Aujourd'hui, c'était la disparition de la bonne tante Kérinou, le deuil et le désespoir. Aujourd'hui commençait cette existence noctambule et houleuse qui lentement mina le poète. Sans argent, trop fier pour s'astreindre à des besognes de journalisme, et trop indépendant pour se plier aux exigences d'une occupation régulière qui lui eût assuré, en échange de quelques heures de liberté,

1. Je n'ai pu découvrir aucun document pour fixer la date de ce décès. On ne sait s'il survint en Bretagne ou à Paris ; il est bien impossible d'entreprendre des recherches dans les mairies.

l'indispensable, il descendit jusqu'au plus atroce dénuement, il fut contraint d'écrire par terre, faute d'un meuble, et avec un bout d'allumette : une partie de *l'Eve future* a été composée ainsi<sup>1</sup>. Dans cette vie « désorbitée », comme dit Huysmans, il égara ses manuscrits ; le tome II d'*Isis*, négligemment jeté sur une armoire, fut perdu dans quelque déménagement. Les chiffons de papiers sur lesquels étaient griffonnées des pages lumineuses erraient au hasard, le vent et les amis, — de ces amis empressés à prendre soin de vos trésors — les dispersèrent et il demeure encore aujourd'hui, inédit, maint feuillet qui fut un jour troqué contre beaux écus, par ces bienveillants « amis ». Villiers parlait peu de ses soucis quotidiens. On croyait qu'ils ne l'affectaient pas, tant il mettait de soin à les dissimuler. Mais le poète souffrit, malgré sa puissante faculté d'évasion dans le rêve. Torturé par une imagination évocatrice de splendeurs, il souffrit du contraste incessant de l'idéal et de la vie, les *Contes cruels* sont une œuvre assez douloureuse pour en convaincre. Villiers était ardent et enthousiaste et sans la dureté particulière de l'existence qu'il fut contraint de mener il serait demeuré, peut-être, le rêveur exalté de certaines pages d'*Arël*, d'*Akèdysséril*, *Morgane*, *Isis*. Une grande part de l'amertume des *Contes cruels* et des *Histoires insolites* vient sans doute

1. Gustave Guiches. *Villiers de l'Isle-Adam*. « Le Figaro », 31 août 1889.

de ce heurt d'une âme éprise d'idéal, enthousiaste et confiante, contre une vie et des hommes bas, veules et traîtres. On se méprendrait cependant, je crois, à ne considérer les *Contes cruels* que comme un cri de douleur vengeresse, c'est autant la critique acerbe et clairvoyante d'une époque rétive à l'art, d'un positivisme réfractaire à toute émotion élevée, au sens idéal où Villiers l'entendait. Sa nature affinée par une ascendance aristocratique et son perspicace génie ne pouvaient manquer de gifler l'ineptie moderne, sa prétention de tout comprendre et de tout expliquer. Les trouveurs de formules, certains d'avoir résolu le problème parce qu'ils l'ont transposé, pouvaient irriter une intelligence trop clairvoyante pour être dupe.

Villiers dès ses premiers essais, s'annonçait l'écrivain de race, de grand style que quelques admirateurs passionnés dont le nombre grandit, regardent aujourd'hui comme un des plus beaux prosateurs du XIX<sup>e</sup> siècle.

Sa vie fut alors celle de sa famille, une vie nomade installant de brefs séjours dans les tristes logements des quartiers extérieurs. La droite simplicité de son esprit le désignait aux exploiters d'idée, comme sa candide loyauté d'âme recommandait son père aux exploiters d'argent. Dans les sociétés bohèmes des cafés qu'il fréquentait, il exposait naïvement ses projets littéraires, ses inventions de nouvelles et de romans, ne se doutant pas que ceux qui l'écoutaient prenaient de furtives notes, utilisaient les confidences



et s'en appropriaient tous les bénéfices en les publiant sous leurs noms. Lorsqu'il s'aperçut enfin de ce pillage, qu'il comprit les dessous intéressés de ces transports avec lesquels on encourageait ses expansions faciles, une réaction se fit en lui, soudainement. Son âme tout en dehors se rétracta. Son ingénuité se retrancha derrière une méfiance excessive comme était excessive sa simplicité. Sa parole devint hésitante, n'eut plus la franchise des abandons primitifs. De fugitives lueurs de soupçons donnèrent à ses yeux des timidités sournoises. La poignée de main ne s'offrit plus. Elle attendit et se détacha de son bras, avec une indolence désenchantée.

Pourtant sa confiance renaissait lorsqu'il croyait sentir auprès de lui la présence de sentiments sincères, de véritables amitiés, d'intelligences à l'unisson de la sienne, des enthousiasmes que ses flammes d'art pouvaient fanatiser. Malgré tout, des doutes persistaient. Son regard d'une acuité anxieuse se tendait de toute sa pénétration sur les physionomies, cherchant à deviner, à travers les mystères des sourires, l'impression véridique, celle qu'on ne dit pas, qu'on garde égoïstement au plus profond de soi-même, pour le plaisir délectable de tromper, sentant d'ailleurs sa duplicité bien excusée par la duplicité réciproque de son frère et par les charitables usages de l'éducation. Villiers connaissait ces réserves d'âme que les superficiels ne soupçonnent pas. Mais son expérience le rendait souvent injuste par les applications trop générales et trop promptes qu'il en faisait.

Sa personne représentait ces deux états d'esprit. Elle jouait alternativement les personnages de sa double pensée. Nerveux, chétif, toutefois solidement muselé, d'une agilité de parfait gymnaste, boxeur



redoutable, fin tireur à l'épée et au pistolet, il parlait de ses supériorités physiques avec une exaltation surprenante, laissait poindre le désir enfantin de témoigner qu'il était en garde contre toute agression. Aimant la vie malgré les blessures qu'il en recevait, en idéalisant les laideurs, en sublimant les beautés, opposant aux souffrances les splendeurs réparatrices de ses rêves, il apparaissait souriant d'abord, prodiguant à tous les fantaisies merveilleuses de sa parole, puis, sur un mot de quelqu'un, un mot bien inoffensif, mais qui réveillait tout à coup sa méfiance, il s'arrêtait court en plein élan, armait son sourire de pointes ironiques, se ramassait dans une attitude défensive, dont il exagérait par une mimique peureuse la feinte humilité.

Puis subitement il relevait la tête d'un magnétique essor, rejetait ses cheveux en arrière, et la figure apparaissait dans toute son intellectuelle beauté. Le front large, plissé de rides parallèles, affichait le souverain ensemble des facultés spirituelles en le développement d'une superbe page d'art. Aux tempes, des dépressions profondes accusaient des aptitudes mathématiques justifiées en de fréquentes occasions. Les yeux bleu pâle avaient l'en dehors caractéristique des mémoires exceptionnelles, une ardente saillie des globes éblouis de mysticisme et les larmes qu'y faisaient monter les émotions religieuses ou de profondes sensations d'art, les rendaient parfois étrangement lumineux. Toute la vie de la figure avait gagné le sommet et s'y maintenait. Les parties inférieures semblaient disparues tant elles étaient réduites. Les maxillaires absorbés dans le renflement des joues ne détachaient plus les caractères d'animalité, l'activité des appétits de même que le menton,

caché sous une barbiche Louis XIII, laissait cependant deviner l'absence de volonté pratique par sa significative exigüité. Une moustache effilée, souvent relevée à la mousquetaire, travestissait l'expression réelle de la bouche qui était l'anxiété, l'anxiété du rêveur pourchassé par la vie dans la sécurité de son rêve, flairant de proches dangers, gardant aussi l'empreinte des paroles douloureuses dont les lèvres s'étaient humiliées pour de nécessaires sollicitations. De singuliers rires sortaient de cette bouche, des rires naïfs, interminables, éclatants, des rires brefs subitement interrompus, de petits rires aigus semblables à ceux de quelques savants maniaques lorsqu'ils ont découvert le sens précieux d'une inscription ou pareils à cette gaieté diabolique des vieux bonshommes que les livres fantastiques de l'Allemagne signalent dans de séculaires beffrois <sup>1</sup>.

Cependant le calme renaît peu à peu ; la vie normale reprend. Villiers essaye de placer ses œuvres et cette note de la *Renaissance*, le 19 avril 1873, nous en est un témoignage <sup>2</sup> :

M. Villiers de l'Isle-Adam, l'auteur de *la Révolte* et d'*Axël*, a dû présenter ces jours-ci au théâtre du Vaudeville le drame de *Morgane* dont quelques amis connaissent l'action singulière, la vigueur du style et les complications dramatiques. Nous souhaitons à M. Carvalho d'oser cette tentative. Succès d'affaire

1. G. Guiches. *Villiers de l'Isle-Adam* «La Nouvelle Revue», 1<sup>er</sup> mai 1890, p.98 et ss.

2. Retrouvé par M. Longuet, dans cette admirable revue *La Renaissance* qui contient une belle partie de la littérature de cette époque.

et succès d'enthousiasme. Le public reconnaît tous les jours que les poètes finissent par avoir raison <sup>1</sup>.

Des périodiques se fondent auxquels Villiers collabore. Le 30 novembre 1873, il publie à « la Renaissance » *la Découverte de M. Grave*<sup>2</sup> (*L'Affichage céleste* dans les *Contes cruels*).

*La Revue du Monde nouveau* publie le 1<sup>er</sup> janvier 1874 *le Convive inconnu* (Le convive des dernières fêtes dans les *Contes cruels*) et le 1<sup>er</sup> février une critique du *Candidat* de Flaubert (*Chez les Passants*).

Cette année fut particulièrement féconde. On a perdu la trace des revues qui paraissaient à l'époque et comme aucune bibliographie n'en est faite, les recherches sont très difficiles. C'est pourquoi on a cru que Villiers n'avait presque rien publié pendant dix ans, ce qui paraissait le plus étonnant paradoxe. M. Longuet qui a patiemment cherché les revues où collabora Villiers en a découvert beaucoup. Il a retrouvé la *Semaine parisienne*<sup>3</sup>, qui contient une quantité de nouvelles

1. « La Renaissance », 19 avril 1873.

2. Retrouvé par M. Longuet, *La Découverte de M. Grave* eut du succès. Dans son numéro du 12 décembre 1873 *la Renaissance* se plaint que *le Gaulois* ait reproduit la nouvelle sans indication d'origine sous le titre de « curiosités fantaisistes » et que *le Charivari* l'ait démarquée sans indiquer l'auteur. Cette nouvelle a été reproduite plusieurs fois et tout récemment encore, dans *le Journal* (20 août 1909).

3. *La Semaine parisienne*. Gazette artistique, littéraire et mondaine, in-4° paraissant tous les jeudis. Rédacteur en chef Jules de Clerville, secrétaire de la rédaction F. de Gantès.

et nous permet de dire que dès 1874, c'est-à-dire à l'âge de trente-six ans, Villiers avait conçu et écrit une partie des *Contes cruels*.

Le 12 mars 1874, la revue précitée publiait *Virginie et Paul* (*Contes cruels*). Ce conte est caractéristique de l'ironie de Villiers, que blessait le mercantilisme croissant d'une société sens dessus dessous où triomphe la plèbe instruite. C'est la caricature des enfants modernes dont les idylles sont des conversations de paysans autour d'un héritage; leur amour se gradue sur la fortune et leur cœur n'a de soucis que pour leur estomac. Le 22 et le 29 mars *la Renaissance* publiait *la Machine à gloire* (*Contes cruels*)<sup>1</sup> qui sera, comme *l'Affichage céleste*, réalisé peut-être, car on en parle, parfois, sans ironie, comme d'une invention américaine admirable !

Le 26 mars, la *Semaine parisienne* publie ce merveilleux conte *Les Demoiselles de Bienfilâtre*. Au-dessus du titre : **CONTES CRUELS**, avec ce renvoi : « Voir le numéro 2 de la *Semaine parisienne* contenant le premier de ces récits *Virginie et Paul*. »

Il apparaît donc clairement que dès cette époque, 1874, Villiers composait ce recueil, qui est un de ses chefs-d'œuvre, et pour le moment, un des rares volumes trouvables. Les indications typographiques fournies par la *Semaine parisienne* permettent en outre de dire que Villiers songeait à un autre groupement de ses nouvelles

1. Retrouvé par M. Longuet.

que celui auquel les circonstances l'ont contraint. *Virginie et Paul, les Demoiselles de Bienfilâtre* et les pages analogues, parentes par l'ironie devaient former les *Contes cruels*. *Véra, For populi, Impatience de la foule*, par exemple, auraient été groupées sous le titre *Histoires mystérieuses*, qui est indiqué, au-dessus de *Véra*, dans la *Semaine parisienne* du 7 mai 1874, qui publie cette œuvre. Pour d'autres articles critiques et divers, il se réservait sans doute de les réunir en un recueil; il n'en a pas indiqué le titre lors de la publication de ces pages à la *Semaine parisienne* qui donnait le 23 avril un article de critique sur *la Tentation de saint Antoine par Gustave Flaubert*, le 21 mai. *L'appareil du D<sup>r</sup> Abeille EE. pour l'analyse chimique du dernier soupir* (*L'appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir dans les Contes cruels*). Ces nouvelles, en tous cas ne devaient pas figurer dans les recueils auxquels il songeait, à cette époque: *Contes cruels*, ou *Histoires mystérieuses*.

Le 4 juin nous lisons: *CONTES CRUELS, III. Le plus beau dîner du monde* (*Contes cruels*) et le 18 juin *INTERMEDES I. Le Médaillon* (*Antonie dans les Contes cruels*).

Ces nouvelles, publiées dans d'éphémères revues que dirigeaient des inconnus ne parvinrent pas jusqu'au grand public. On en causa dans les cénacles, dans les amicales réunions où se forment les jeunes d'avenir, où vraiment l'on voit éclore les talents. Et c'est là que Villiers fut fêté

par de sincères admirateurs. C'est là aussi que des prétendus « amis » furent mis en garde contre cet écrivain dont la valeur commençait à leur porter ombrage et dont ils pressentaient confusément, que, malgré leurs efforts, un jour ils ne seraient que les satellites au jugement des générations futures. On verra, à propos de la reproduction des *Demoiselles de Bienfilâtre* dans la « Vie populaire »<sup>1</sup> dans une note qu'il n'a pas signée, songeant peut-être que le ton suffisait pour qu'on devinât l'auteur, comment s'exprime l'un d'eux, qui s'obstina, par les plus basses manœuvres à empêcher la gloire du poète. Ces sortes d'« amis », sans le laisser paraître, au contraire, se sentirent invinciblement haïr ce confrère de qui ils disaient eux-mêmes, afin de mieux dissimuler leur véritable sentiment : « Il eut vraiment cette flamme divine que nous nommons génie<sup>2</sup>. »

En 1875 un imprésario américain nommé Michaélis organise un concours en vue de l'anniversaire de l'Indépendance des Etats-Unis (4 juillet 1776). Il avait pour but d'inciter les jeunes auteurs dramatiques français à créer une pièce où seraient mis en valeur les événements les plus caractéristiques de la guerre de l'Indépendance. Il fallait exclure Washington du rôle principal et mettre en avant les faits plus que les hommes.

1. Voyez page 221.

2. Catulle Mendès. *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900* (Paris, Imp. Nationale, in-8, 1902, p. 128.



Le lauréat recevrait une médaille d'honneur, un prix de 10.000 francs et son drame serait joué sur une scène parisienne. Il devait être élu par un jury ainsi composé: Hugo, Sarcey, Emile Augier, Feuillet Legouvé, Creuille Mourray (du *New-York Herald*), Emile Perrin (administrateur de la Comédie-Française).

Il est assez surprenant que Villiers, réfractaire à toute discipline, ait songé à prendre part à ce concours. Mais il était sollicité par son père dont les spéculations malheureuses menaçaient de provoquer des événements tragiques. Il y avait eu procès et le marquis ne s'en était tiré que grâce à l'évidence de sa bonne foi et de son aveuglement. Villiers voulut l'aider. Il consentit donc, dans l'espoir de donner au fantasque chercheur d'or, un peu du précieux métal, qu'il désirait tel un opiomane sa drogue.

Le poète se mit au travail avec courage et autant de suite que la vie le lui permettait. Néanmoins il ne se claustra pas et continua de fréquenter ses camarades. D'ailleurs la compagnie lui était un indispensable stimulant. Le groupe qui collabora jadis à *la Revue Fantaisiste* venait de fonder *la République des Lettres*. On se réunissait chez son directeur ou à la Nouvelle-Athènes<sup>1</sup> café montmartrois.

C'est à *la République des Lettres* que Villiers

1. Georges Moore. *Confession d'un jeune Anglais*, Paris, in-18, 1889.



rencontra Huysmans <sup>1</sup>. Mais ils ne se lièrent que plus tard, après la publication d'*A Rebours*. Huysmans demeura vis-à-vis de Villiers intègre et affectueux jusqu'au bout. Néanmoins, si l'auteur d'*En Route* eut toujours pour Villiers un sentiment sincère de déférence, le poète, bien qu'il eût prouvé par ses dernières volontés, combien il estimait Huysmans, conservait à son égard certaines réserves. Leurs natures étaient opposées. Huysmans est un réaliste qui a fait du mysticisme son champ d'expérience, et c'est probablement ce qui déplaisait à Villiers. Sa foi simple et sincère était choquée par le sentiment compliqué et artificiel de ce dilettante du catholicisme, de ce curieux trop analyseur des Mystères qui semblait à Villiers manquer de pudeur d'âme, et traiter les choses sacrées un peu trop avec l'esprit d'un médecin qui dissèque. Huysmans se serait volontiers penché sur la figure de Claire Lenoir, pour saisir, dans ses yeux révulsés une preuve, de laquelle son âme avait un ardent désir, pour avoir enfin, une raison de croire...

Il m'a été donné de lire des lettres de l'auteur de *Là-Bas*, que malheureusement je ne pourrais retrouver, et qui sont fort curieuses. Il y parle d'expériences de satanisme et d'une certaine sorcière, d'un prêtre infâme qui l'attend pour des expériences de magie noire très peu orthodoxes.

Huysmans, au lieu de s'incliner devant le Saint-

1. Cf. R. du Pontavice de Heussey, lettre de Huysmans.

Sacrement avec la profonde humilité qui convient au parfait croyant, devait, j'imagine, céder plutôt à une impérieuse envie de regarder, sans en avoir l'air, Dieu en face, pour savoir ce qu'il éprouverait...

Ce christianisme d'amateur empêchait Villiers de se livrer complètement. L'auteur d'*A rebours* a été surtout un ami des derniers temps.

Le 20 janvier 1876, paraît *Sentimentalisme à la République des Lettres*. Les analyses que, dans son *Journal intime*, Amiel nous présente d'une façon si compliquée et abstraite, ont, dans *Sentimentalisme*, une acuité et un relief merveilleux. C'est un conte mélancolique, d'une tristesse réservée et fière comme tout Villiers. On y éprouve combien son âme, souvent s'est sentie seule, très loin de ceux à qui il la livrait dans ses admirables improvisations, dans les conversations noctambules où il confiait à l'ami de hasard le rêve dont l'éclosion l'émerveillait comme une aurore.

Jules de Clerville et Louis de Gramont fondent le *Spectateur*. Villiers y donne le 27 janvier 1876 *Les Demoiselles de Bienfilâtre* (Contes cruels) <sup>1</sup> puis, le 10 février *A s'y méprendre*. La tendance

1. Reproduction avec quelques variantes du texte de la *Semaine parisienne* de 1874. La conscience esthétique de Villiers était tellement scrupuleuse, qu'à un si bref intervalle, 2 ans, il modifie le texte d'une nouvelle à laquelle, sans doute, il avait longuement travaillé avant de la donner à l'impression. Il en résultait une lenteur dans la publication des œuvres qui contribue à expliquer les affirmations rencontrées dans les études diverses : « Villiers ne produisit presque rien de 1870 à 1880. »

ironique de l'esprit de Villiers s'y montre. Qui l'accusera, après la lecture de ces deux nouvelles, d'avoir ignoré les âmes de son époque?

Cependant le Concours Michaélis avait eu lieu. Villiers avait remis sa pièce *Le Nouveau Monde*. L'un des juges, celui qui incarnait le « bon sens » de la critique française, nous a confié comment procéda le jury <sup>1</sup> : les séances ne pouvant aboutir par suite des défections des jurés, trois critiques se partagèrent le paquet de manuscrits. Chacun analysa son lot et présenta son candidat. Sarcey-Edouard Fournier et le critique anglais proposèrent ainsi, le premier *Un Patriote*, drame de Dartois, le second une pièce qui fut jouée plus tard aux Bouffes du Nord <sup>2</sup> ; le journaliste anglais optait pour *Le Nouveau Monde*. Afin de ménager leurs amours-propres et par déférence réciproque, les jurés s'en remirent au dieu : on porta les cinq pièces chez Hugo demandant à l'oracle de choisir le lauréat. Mais le poète, par délicatesse, sans doute, par embarras, peut-être déclara les trois œuvres également dignes de la récompense. On s'inclina, du moins on eut l'air d'accepter le verdict. En fait, Dartois et Villiers reçurent chacun 2.000 francs, et M. Michel 1.000. Les 5.000 francs qui restaient représentent apparemment les frais de bureau de ces pénibles séances, encre, plumes, papier.

1. *Le Temps*, 26 février 1883.

2. Sarcey, n'ayant pas été convoqué à la représentation de cette pièce, en a oublié le titre et l'auteur qui est M. Michel.

M. von Kraemer a vu la quittance de ce versement. Elle est, nous dit-il, « datée du 5 février 1876, signée par les trois auteurs et par Michaélis qui déclare que l'argent a été versé en mains propres <sup>1</sup> ».

L'intention de l'imprésario était de donner la meilleure pièce. Il aurait été juste, puisqu'on récompensait également *Un Patriote* et *Le Nouveau Monde* de les représenter toutes deux. Sarcey fit jouer uniquement le drame de son élu, à la Gaité.

Villiers ne demanda rien. Que lui importait « même la justice ». N'était-il pas, malgré tout, le lauréat du concours ?

Il continue à travailler. La République des lettres redonne le 20 avril 1876 *Virginie et Paul*.

Le 30 décembre 1876, Villiers publie encore *La découverte de M. Grave au Spectateur*, reproduction du texte de *la Renaissance*

Jules de Clerville dirigeait une autre revue du même titre<sup>2</sup>. On y trouve le 1<sup>er</sup> mai 1876 : *CONTES CRUELS, L'Inconnue* (*Contes cruels*, même titre) avec cette épigraphe : *Le cygne se tait toute sa vie pour bien chanter.*

M. Godefroy von der Dussen d'Herpent, ou Jules de Clerville, n'était pas un homme de médio-

1. Alexis von Kraemer. *Villiers de l'Isle-Adam*. Helsingfors, 1900, page 17.

2. Retrouvé par M. Longuet. *Le Spectateur*, revue franco-russe, politique, littéraire, artistique et financière. Directeur Godefroy d'Herpent. Rédacteur en chef Jules de Clerville. Paris. 1 rue Lepelletier ; Saint-Petersbourg, Libr. Muller.

cre intelligence, méprisant la réalité, une de ces âmes éthérées, un rêveur... Il passa avec Villiers un contrat qui montre à quel prix il estimait son collaborateur. M. von Kraemer a pu lire ce document qui porte : « Paris, 1<sup>er</sup> août 1876, », et voici ce qu'il nous dit :

Villiers avait écrit le scénario d'un drame en cinq actes intitulé *Les Prétendants*. Après avoir examiné rapidement les grandes lignes du drame, d'Herpent s'offrit à travailler avec Villiers à achever la pièce. Le contrat stipulait : « Si, pour des circonstances imprévues, ce drame ne pouvait pas être joué, dans les deux années qui suivront la signature du traité, M. Villiers ne peut résilier le contrat, et se proclamer seul propriétaire dudit drame, à moins de payer comptant 25.000 francs de dommages-intérêts. M. d'Herpent, de son côté, s'engage à payer à M. Villiers de l'Isle-Adam une somme de 20 francs par semaine, pendant quatre mois, à partir de ce jour, et 50 francs lors de la signature du contrat <sup>1</sup>. »

Ainsi cet habile homme risquait 370 francs contre 25.000. Et Villiers aurait sans doute écrit le drame entier dont M. d'Herpent eût généreusement touché les droits d'auteur.

La chose eût été compréhensible s'il s'était agi d'un faiseur en renom ; mais il n'en était rien. La même cause qui avait amené Villiers à prendre part au concours Michaélis le faisait signer un

1. A von Kræmer, p. 18.

contrat mettant sa liberté aux gages d'un escroc de lettres,

On ne sait, achève M. von Krämer, comment se termina cette affaire, mais il est certain que Villiers n'écrivit jamais de pièce intitulée *Les Prétendants*. Le scénario s'est perdu et M. d'Herpent est demeuré tout à fait inconnu <sup>1</sup>.

Le 6 août, *La République des lettres* publie *Véra*; ce texte présente des variantes avec celui de *la Semaine parisienne*.

Il est probable que pendant l'été de 1876, Villiers fit un séjour à Bayreuth. On trouve en effet dans une revue de cette époque : *Paris à l'eau-forte*, un article de Villiers : *A propos des fêtes de Bayreuth*. C'est l'ébauche de *la Légende moderne* publiée plus tard (Histoires insolites) <sup>2</sup>.

#### A PROPOS DES FÊTES DE BAYREUTH

Il est des moments où l'artiste éprouve une inextinguible soif du mépris de ses contemporains. Victime de l'un de ces instants, j'adressais la question suivante à ceux qui liront ces lignes :

— Peut-il être relevé dans l'histoire de l'humanité, depuis l'expulsion de l'Éden l'exemple d'un fait analogue à celui-ci :

1. Alexis von Krämer, *ouv. cité*, p. 18.

2. M. Longuet, qui a retrouvé cet article, a bien voulu me le communiquer.

En plein siècle de lumières, un homme, perdu au fond d'une mansarde à Paris, un étranger, un malheureux être mourant de faim et de misère, abandonné même « de son chien », notifie ceci par un soir d'hiver à un brave homme souriant qui lui sert momentanément d'ami, sans doute à cause de quelques liards offerts pour avoir le droit de rire du *drôle de corps* qui lui parle.

— Écoute : Qui suis-je ? Un musicien, un CRIN-CRIN, le dernier des hommes, enfin, l'opprobre de la vie humaine ! Je te l'accorde, homme généreux ! Voici nonobstant, ce que j'accomplirai d'ici une quinzaine d'années (et je te parle pour que tu ries et que, par suite, tu sois heureux un instant, ce qui est l'important pour toi) ; car j'aurais beau te parler durant toute l'éternité, ta rate, ton âme et tes yeux, voire tes oreilles, entendraient à jamais toute autre chose que ce que je vais te dire puisque l'on n'entend que ce que l'on peut écouter, que ce que l'on a déjà entendu !... et que tu es un désert où le bruit du tonnerre même s'éteindrait dans la stérilité de l'espace.

— Est-y bête ! grommelle l'ami, pleurant de rire, et se plongeant dans quelque extase madrée et bonasse.

— Un jour viendra, où rusé musicastre, j'accomplirai une chose inimaginable et inconcevable !... Des hommes ont paru, dans mon art divin (pardon, je voulais dire dans *ma partie* !) qui s'appelaient, Orphée, Tyrtée, Sébastien Bach, Beethoven, Gluck, Rossini, Meyerbeer, Auber, Mozart, Grétry (Weber, mon maître, que j'oubliais !) Berlioz, Bellini, Donizetti, Boïeldieu, Pergolèse, Verdi, Hændel, ces hommes sont les vibrations de l'harmonie dans le cœur de la



race humaine. Eh bien, je suis, à moi tout seul, la somme de leurs âmes : et ce que l'humanité n'a jamais fait même en millième partie pour aucun d'eux, l'humanité le fera POUR MOI ; pour moi, que tous traitent d'insensé ! — Et cela en plein siècle des lumières, pour te servir de ton heureuse expression, mon éternel ami.

Je contraindrai d'abord les rois, les empereurs victorieux, les princes et les ducs militaires à oublier leurs vieux chants de guerre, au fort de leurs victoires immenses et terribles avec les CRINS-CRINS de mon insanité ! Toutes les musiques de leurs armées n'en exécuteront pas d'autres à l'heure du triomphe ? Je les ferai venir des recoins de leurs royaumes, ces princes, et je les tasserai, par 40 degrés de chaleur, pendant quatre jours de suite, derrière le parterre d'un théâtre, à ma manière, que je ferai construire aussi bien à leurs frais qu'à ceux de mes amis et ennemis !... Et ils viendront laissant là les soins politiques du Monde, à des heures solennelles ! De plus je ferai venir, sur simple invitation, des confins de la terre, du Japon et de l'Orient, de la Russie et de l'Amérique, à raison de QUATRE CENTS FRANCS la place, pour payer mon théâtre, dix à douze mille individus, dans une petite ville que mon caprice immortalisera.

Là au bruit des canons, des cloches, des tambours, au flottement des bannières, ils arriveront. Pourquoi ? Pour entendre trente heures MA MU... SIQUE... Pas autre chose. Et prêts à tous les enthousiasmes ! Les critiques de tous les pays ! Amis ! Ennemis ! Qu'importe ! Ils viendront là, pêle-mêle ! avec des rois te dis-je, et des empereurs ! Sans faire attention à autre chose qu'à ma musique !... Ils braveront les distan-

ces, les naufrages, les dangers ; ils accepteront même d'être au milieu de ma patrie les représentants d'une nation vaincue par la mienne et saignante encore, et de m'écouter (sourds aux bruits des toasts portés contre leur pays !...). — Ils abandonneront, pour ce voyage, femme, foyer, passions, intérêts financiers, (*fi-nan-ciers*, entends-tu !) pour venir là, entendre quoi?... *ma mu.si.que!* Et les plus grands artistes laisseront tous les théâtres pour venir là chanter!

Et après ces trente heures, trois fois répétées, après avoir dépensé trois ou quatre millions pour ces quatre-vingt-dix heures, je *détruirai* le théâtre ! Et chacun s'en ira dans sa patrie ! Et trop heureux !...

Et tel est mon bon plaisir.

— Oui, si l'on eût entendu Richard Wagner dire ceci à monsieur un tel, il y a quinze ans, dans son taudis de la rue Saint-Roch, un soir d'hiver, — ou d'été — franchement est-ce que l'on n'aurait pas fait accourir en toute hâte, un médecin pour le fourrer à Bicêtre, vu l'urgence?...

Regardez, aujourd'hui à Bayreuth!...

Le rêve est accompli ! Au point de vue pratique le seul qui soit estimé en France aujourd'hui en matière d'art, il faut avouer que si l'on a le droit de rire c'est de tout individu qui traitera de fou Richard Wagner, puisque voilà comme il traite les gens sérieux ! Et voilà comme ils lui obéissent. Que ceux qui prennent la peine de discuter fassent des économies de *cris-cris*, d'Amandas et de mère Angot et aillent discuter à Bayreuth ; autrement ils ne mériteront qu'un haussement d'épaules et le titre de farceur. Quant à parler des *Nibelungen*, on n'explique pas le bruit de la mer, des forêts, des montagnes et du vent, on n'ex-

plique pas le silence de la Nuit... Ce serait manquer de respect au lecteur.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM <sup>1</sup>.

Le 18 février 1877 paraît à la République des lettres *Le Traitement du D<sup>r</sup> Chavassus (Le traitement du D<sup>r</sup> Tristan dans les Contes cruels)*.

Ce traitement, on essaye de l'appliquer aujourd'hui à tous ceux que tourmente encore quelque besoin d'infini, quelque désir, vraiment criminel, « d'autre chose » que le désolant spectacle de la société contemporaine. Le D<sup>r</sup> Tristan guérit à tout jamais les hallucinations de tout genre, et de ce maladif besoin de poésie qui tourmente les pauvres hommes et les égare, la cure est radicale et vous n'entendez plus les mystérieux appels : votre égoïste individualité a disparu : vous êtes « devenu un homme de l'Humanité ». Les D<sup>r</sup> Tristan abondent. Mais il est des âmes incurables, dont le destin est de chanter malgré tout, et de maintenir haute et pure la fleur de lotus d'or, au-dessus des huées de la foule en délire. Villiers était de ces terribles malades à qui s'appliquait la *Motion du D<sup>r</sup> Tribulat Bonhomet touchant l'utilisation des tremblements de terre*, dont, avec un peu de prévoyance, on aurait pu faire l'an dernier une admirable application à Messine.

\*  
\* \*

1. « Paris à l'Eau-forte », 20 août 1876.

Cependant, les débats du procès Perrinet-Leclerc allaient s'ouvrir prochainement. Après *le Nouveau-Monde*, ce procès lui avait pris une grande partie de son temps, et au lieu de se montrer surpris du silence de Villiers de 1870 à 1880, on en vient à s'étonner que malgré de pareilles préoccupations, à travers des obstacles sans cesse amassés, dans une société désorganisée, un artiste scrupuleux soit arrivé à écrire un aussi grand nombre de belles choses.

Le 1<sup>er</sup> juillet 1877, il donne encore dans *le Parnasse* <sup>1</sup> *Ave, mater victa*, vers, pour cantate sans doute <sup>2</sup>.

L'ouverture des débats, le 1<sup>er</sup> août, vient interrompre ses travaux littéraires. Ce procès, intenté à des directeurs de théâtre eut du retentissement.

Pontavice nous en conte agréablement l'aventure <sup>3</sup>.

Voici, dans son style concis et avec tous les détails indispensables le compte rendu de la *Gazette des Tribunaux* du 2 août 1877.

#### Tribunal civil de la Seine.

M. Villiers de l'Isle-Adam, homme de lettres, a intenté un procès à M<sup>me</sup> veuve Anicet Bourgeois, MM. Lockroy, Tresse, éditeur. Ritt et Larochele,

1. Retrouvé par M. Longuet, *Le Parnasse*, in-4° : bi-mensuel, Réd. en chef F. de Gantès et Alceste.

2. Ces vers n'ont pas été reproduits ; ils feront partie du volume en préparation déjà mentionné.

3. R. du Pontavice, *op. cit.*, p. 96.

directeurs du théâtre du Châtelet, afin de faire ordonner la suppression ou tout au moins la rectification des articles 3, 4, et 5 du drame de *Perrinet-Leclerc*, en ce qu'ils ont d'attentatoire à la mémoire du maréchal de Villiers de l'Isle-Adam.

Le demandeur expose que M. Anicet Bourgeois et M. Lockroy ont composé une œuvre dramatique à laquelle ils ont donné le nom de *Perrinet-Leclerc ou Paris en 1418* <sup>1</sup>. M. Tresse l'a publiée et MM. Ritt et Laroche <sup>2</sup> l'ont fait représenter au Théâtre du Châtelet. Or dans ce drame, Jean de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam et de Villiers-le-Bel, conseiller et chambellan du roi, maître des eaux et forêts de Normandie, maréchal de France, chevalier de la Toison d'Or, lieutenant général du duc de Bourgogne, ancêtre du demandeur, y est représenté comme un traître et un lâche, ayant vendu son roi et sa patrie. Les auteurs l'ont représenté, contrairement à la vérité, d'après la prétention de M. Villiers de l'Isle-Adam :

1. « *Découverte de la porte des Cordeliers par les ouvriers du Métro.* Cette porte était située derrière la statue de Danton. Elle faisait partie de l'enceinte de Philippe-Auguste et avait pour but de faire communiquer avec l'abbaye et le bourg Saint-Germain la région centrale de l'Université à laquelle conduisait l'ancienne voie aboutissant au Palais des Thermes faisant suite à la grande rue du Four et de la Blanche-Oye.

C'est par cette porte que Perrinet-Leclerc introduisit dans Paris en 1418 les Bourguignons conduits par Jean de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam, partisan de Jean sans Peur, ce qui provoqua peu après le fameux massacre des Armagnacs. Cette porte historique va nous être conservée. »

« *La République Française* », 1907. (Communiqué par M René Martineau.)

2. Comme par une grâce réparatrice du sort, c'est le fils de ce Laroche qui monta *Arel* et en interpréta le rôle avec tant de cœur et de tact.

1° Comme ayant livré au duc de Bourgogne la ville de Pontoise, dont le comte d'Armagnac lui aurait remis le commandement ; 2° comme ayant une épée de traître, épée à deux tranchants, qui frappe aujourd'hui à droite et demain à gauche ; 3° comme ayant un brevet de fou et comme étant un heureux coquin ; 4° comme étant un traître ayant vendu aux ennemis de son pays la place forte de Pontoise que lui avait confiée, dit-on, son roi ; 5° comme ayant manqué de foi et ayant été appelé devant toute la cour chevalier traître et félon ; 6° comme ayant offert à la reine de France d'assassiner le comte d'Armagnac, et ce, dans les conditions de forfaiture, de lâcheté, et de trahison les plus révoltantes ; 7° comme étant l'homme le plus expert en trahison qui se puisse rencontrer.

M. de Villiers de l'Isle-Adam invoque le témoignage de plusieurs historiens, tels que Guizot, de Barante, et Henri Martin et les écrivains du xv<sup>e</sup> siècle qui représentent le maréchal de Villiers de l'Isle-Adam comme un gentilhomme des plus vaillants de l'histoire de France et un soldat fidèle à son chef, à son honneur et à la foi jurée, ayant embrassé au nom du roi le parti du duc de Bourgogne contre celui du comte d'Armagnac, ayant délivré Paris de la tyrannie de ce dernier et plus tard de la tyrannie des Anglais, en mettant son épée au service du roi Charles VI et de la France.

M<sup>e</sup> Doumerc, avocat de Villiers, cite plusieurs fragments de Barante, Monstrelet, des Ursins, chronique de Charles VI.

M. de Villiers de l'Isle-Adam demande au tribunal la juste satisfaction que sa qualité de descendant du maréchal lui fait un devoir de réclamer, et l'insér-



tion du jugement dans dix journaux aux frais des défendeurs.

Ceux-ci objectent d'abord que le demandeur ne fait pas la preuve de sa descendance en ligne directe du maréchal de Villiers de l'Isle-Adam qui figure au nombre des personnages du drame intitulé *Perrinet-Leclerc* ; qu'ainsi il ne doit pas être recevable en sa demande, et qu'au surplus, au fond, il doit être déclaré mal fondé dans ses fins et conclusions.

Le Tribunal après avoir entendu M<sup>e</sup> Doumerc, avocat de M. de Villiers de l'Isle-Adam ; M<sup>e</sup> Le Senne, avocat de M<sup>me</sup> veuve Tresse ; M<sup>e</sup> Cléry, avocat de M. Lockroy ; M<sup>e</sup> Huard, avocat de M<sup>me</sup> veuve Anicet Bourgeois et M<sup>e</sup> Bonnier-Ortolan, avocat de MM. Ritt et Laroche, a, sur les conclusions conformes de M. le substitut Louchet, rendu le jugement suivant :

Le Tribunal ;

Attendu que, sans qu'il soit besoin de statuer sur la recevabilité de la demande, il est établi qu'elle est mal fondée ;

Attendu que si l'historien a le droit d'asseoir ses jugements sur un travail de recherche et de comparaison qui comporte l'examen des sources, la critique des témoignages et l'indication des motifs qui déterminent ses affirmations, l'écrivain qui fait une œuvre d'imagination n'est pas soumis aux mêmes obligations.

Qu'un religieux de Saint-Denis, l'un des écrivains contemporains les plus dignes de foi, l'accuse formellement d'avoir trahi la cause de Charles VI, etc.

Qu'en présence de ce récit et sans avoir pesé les témoignages contraires des historiens bourguignons, le romancier et le dramaturge avaient le droit d'im-



puter à Villiers de l'Isle-Adam l'abandon de la cause royale et qu'il leur était permis, sans excéder leur droit, de prêter aux personnages qu'ils créaient les pensées de trahisons diverses qui servaient, suivant eux, à peindre les maux de cette lamentable époque;

Que dès lors l'action du demandeur doit être repoussée ;

Par ces motifs,

Déclare Villiers de l'Isle-Adam mal fondé en sa demande, l'en déboute et le condamne aux dépens<sup>1</sup>.

La pièce incriminée avait été jouée pour la première fois en 1832, puis reprise, au Châtelet, en l'été 1876.

Villiers avait écrit une lettre aux directeurs pour protester contre la tendance de la pièce jouée. Il avait demandé qu'on ne la donnât plus, exposant ses raisons que nous avons vues résumées. Mais, comme la pièce faisait de belles recettes, les directeurs refusèrent et Villiers intenta le procès dont il est question.

Quand fut publié l'acte d'assignation, on changea bien le programme, et le poète espérait l'affaire arrêtée. Mais les directeurs, au lieu de pacifier commencèrent une campagne de presse virulente. On traita les prétentions de Villiers de mal fondées; on nia sa filiation avec le chevalier de Malte outragé.

Le poète blessé au plus profond de son orgueil

1. *Gazette des Tribunaux*, 2 août 1877.

et ne pouvant répondre tout de suite aux attaques se mit à rassembler des pièces pour établir la filiation contestée, et fournir à son avocat la preuve de ses droits. Il écrivit aux journaux une lettre dont M. du Pontavice a conservé les fragments suivants :

Paris,

(sans date, probablement janvier 1877.)

Monsieur le Rédacteur en chef,

Voici ma réponse à l'article que vous avez publié à mon sujet. Je désire qu'elle suffise, pour le moment, à tous vos collègues de la presse qui ont bien voulu consacrer leur temps à s'occuper de mon nom, cette semaine.

On prétend qu'en intentant une action civile contre les intéressés au drame de *Perrinet-Leclerc*, je n'ai fait que céder au désir d'établir ma filiation. Or, je ferai remarquer que voici trente-huit ans que j'ai le tort grave de n'y pas songer, la trouvant, avec plusieurs qui ont été nommés à cet effet, assez solidement établie pour permettre de sourire devant toute discussion à ce sujet.

Je ferai remarquer de plus que ce n'est que sur la sommation judiciaire des parties assignées, que j'ai été contraint de la produire. Il est donc assez étrange qu'un tel reproche me soit adressé, puisque ce sont mes adversaires qui m'attaquaient sur ce point au moment même où je me désistais.

On a prétendu qu'il existait une lacune dans cette généalogie. La généalogie est une science exacte qui n'admet pas plus d'erreurs que l'algèbre. Cinq

siècles ne signifient rien. Cela s'appelle douze générations. La chancellerie de Malte, aux archives de laquelle tient toute la noblesse de France et d'Europe, fait foi dans le monde entier et ne statue pas au hasard sur le descendant d'un grand maître comme celui dont je porte le nom.

Qu'un clerc écrive un 3 pour un 9 sur l'expédition copiée à la hâte d'un bref de l'ordre, et que — malgré les deux ans d'enquête libre et ouverte que j'ai laissé à cet effet, — on invoque pareille erreur pour donner un démenti aux autorités absolues dont mes titres sont revêtus, ce n'est là, je le répète, que de quoi sourire, voilà tout. Du reste, je vais en saisir la chancellerie de France.

...Je descends de Jean de l'Isle-Adam aussi directement que M. un tel descend de son père et, malgré les Chroniques de Saint-Denis, j'ai lieu d'en éprouver quelque orgueil.

On me demande quel intérêt j'ai eu à m'irriter d'un drame où sa mémoire sacrée et pure se trouvait outragée et l'on prétend que j'ai voulu simplement me « faire de la réclame » à cette occasion. L'homme n'est que la pensée qu'il a. Pour toute réponse, je prie ceux qui ont eu cette pensée à mon égard de vouloir bien la conserver précieusement. Ils en sont dignes et je me garderai bien de revendiquer leur estime ou leur sympathie.

...Il en est de cette affirmation comme de celle qui, soi-disant, a relevé un intervalle de filiation dans mes titres généalogiques vers l'an 1535. C'est une chose merveilleuse de voir avec quelle facilité un avocat met en doute les signatures de la chancellerie de Malte, qui fait foi pour la noblesse du monde entier, des évêques attestant la notoriété publique, depuis

trois cents ans, dans leur province, les visas des ambassades, des consulats d'Angleterre et de France et celui du ministre de la Justice...

Je n'ai pas le droit d'accepter aucun examen du tribunal. L'examen de quoi ? De mes titres ? Mais le tribunal n'a d'autre ligne de conduite à suivre que de s'incliner devant eux. Ils ont établis par ceux-là seuls dont je relève. Une seule des signatures qui les couvrent suffirait pour qu'il en dût être ainsi...

Le texte de Malte porte : *Notum facimus et in verbo veritatis attestamus un in judicio pleno ac indubia fides adhibeatur...*

« Nous déclarons sous notre sceau et la bulle pontificale frappée en ce jour, pour témoignage qu'Armand de l'Isle-Adam, reçu chevalier de notre ordre, a fait ses preuves de la manière la plus irréfragable, etc. »

« Nous, Daumartin, intendant de Champagne, attestons la généalogie, etc... »

« Nous, évêque de Saint-Brieuc, qui tenons aux chevaliers de Malte nous-même par les Verdalle, attestons qu'il est de notoriété publique depuis près de trois cents ans, etc. »

Qu'est-ce que vous voulez que le tribunal statue ou ne statue pas là-dessus ? Quel verbiage de la presse pourrait mordre sur ceci ? Ce sont des siècles. Il est un peu tard. La chose est <sup>1</sup>.

Nous avons vu ce qu'il reste de ce travail malheureusement inachevé.

Cette campagne de presse diffamatoire valut à

1. R. du Pontavice, p. 119.

Villiers la révélation imprévue d'un homonyme qui voulait le confondre et venger, lui aussi, le grand nom insulté. Ce magnanime seigneur n'avait de commun avec le véritable descendant du héros des ducs de Bourgogne, que ce sentiment de l'honneur. Au reçu de sa lettre provocatrice Villiers envoya ses témoins. Au lieu de se battre on discuta.

L'antagoniste du poète était un Villiers des Champs. Son ancêtre avait sollicité du roi Louis XVIII l'autorisation de signer Villiers de l'Isle-Adam. On croyait la glorieuse famille éteinte, et pour maintenir vivant un aussi beau nom, autant que pour récompenser, sans doute, des services rendus, le roi accorda la faveur demandée. C'est donc par privilège et non par filiation, que Georges de Villiers des Champs signait comme le poète. Après avoir reconnu les titres incontestables du glorieux descendant, Georges de Villiers écrivit la lettre suivante le 16 février 1877.

« Monsieur,

Je ne puis que m'incliner devant les titres si incontestablement authentiques que vous avez bien voulu me communiquer et qui établissent d'une manière irrécusable, en effet, votre descendance directe de la famille de Villiers de l'Isle-Adam dont le nom est gravé en lettres si glorieuses dans les pages de notre histoire, et dans les rangs de laquelle figure le maréchal Jean dont la mémoire, quoi qu'on en ait pu dire, restera au-dessus de toute atteinte.

« Il n'en est pas moins certain, cependant, qu'une ordonnance royale, insérée au *Bulletin des lois*, à la date du 7 septembre 1815, autorisa à ajouter à son nom de De Villiers, celui de l'Isle-Adam, son grand-père, le vicomte Joseph-Gabriel, fils de François-Ignace de Villiers des Champs et de dame Deshéré Le Borgne de Villemeur.

« Il ne me semble pas utile de faire ici la généalogie de ma famille, qui a fourni à l'ordre de Saint-Louis des commandants, des chevaliers ; à la France, des maréchaux ; qui fut alliée aux Rohan, etc. Et pour terminer enfin, si, contrairement à mon attente, les explications que vous donne cette lettre ne vous semblaient pas suffisantes, restez bien assuré que je me tiens à votre entière disposition.

« G. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM <sup>1</sup>. »

Il n'en demeure pas moins que le nom des Villiers de l'Isle-Adam, celui que le poète défendit et honora, s'est éteint aujourd'hui.

M. Le Noir de Tournemine pourrait induire en erreur ceux qui liront son intéressante plaquette. Il a publié une lettre curieuse de Georges de Villiers qu'il est nécessaire de reproduire ici :

« Quand je fus, m'écrivit ce galant homme actuellement fixé à Nice, présenté au père du poète, ce dernier était bien jeune... Déjà il avait fait paraître un volume de poésies intitulé *Némésis* dont il m'offrit un exemplaire qui portait en dédicace à la première page : « A mon cher cousin ! »

1. G. Guiches, article cité.

« Je fis depuis la campagne de 1870-1871, avec le 1<sup>er</sup> régiment de zouaves d'Afrique, que je quittai, étant officier, pour aider mes parents sans ressources. Je perdis de vue le poète qui, pour des raisons que je n'ai jamais comprises, déclara bien des fois à des personnes étrangères, que seul il avait droit au nom de Villiers de l'Isle-Adam... La persistance de ces bruits parvenus jusqu'à moi, me mit dans l'obligation de les déclarer inexacts, puisque mon extrait de naissance, celui de mes frères et sœurs le prouvent de façon irréfutable.

« Ce procès dont vous parlez eut lieu en effet; un article d'alors déclarait que le poète avait à cette occasion entassé un tel nombre de matériaux, de documents de toute sorte, qu'on eût pu en remplir une chambre !... C'est peu après, que surpris de la prétention du poète qui me traitait auparavant de « cher cousin », je cherchai à le rencontrer pour lui demander une explication, et je ne pus y parvenir.

« Je fis alors insérer dans le *Figaro* sous la rubrique « Boîte aux Lettres », une note par laquelle j'affirmais parfaitement inexacte la prétention du dit poète. Celui-ci riposta, je crois, et enfin je pus le joindre un soir qu'il était, selon son habitude, au café du « Rat mort » où se réunissaient certains écrivains de l'époque, et surtout des gens à prétentions littéraires plus ou moins justifiées d'ailleurs... Il sortit du café, vint à moi et me dit avec force gestes qu'il était bien fâché que j'aie eu l'idée d'employer la voie de la presse... que nous serions forcés de nous battre... qu'il reconnaissait que plus que lui, je méritais de porter un nom dont j'avais enrichi le souvenir à Castelfidardo comme zouave pontifical, à Naples comme officier de S. M. François II, en



France, comme officier de zouaves pour la défense de la Patrie, etc., etc....

« Je lui répondis que s'il y avait lieu, nous nous battrions, mais qu'avant tout, je tenais à lui faire reconnaître mon droit au nom de Villiers de l'Isle-Adam, et lui fis remarquer que ce droit avait été octroyé à mon grand-père par le roi Louis XVIII... (ordonnance du 7 septembre 1815) <sup>1</sup>.

« Et de fait mon aïeul, Joseph-Gabriel vicomte de Villiers des Champs, officier supérieur, fils d'écuyer Ignace et de dame Eléonore Deshéré Le Borgne de Villemeur fut l'objet de cette ordonnance « autant pour se distinguer de plusieurs autres familles de Villiers, que pour continuer un nom que ses ancêtres auraient toujours porté, et auquel se rattachent de glorieux souvenirs ! » Le dit acte contenait, en outre, l'autorisation pour lui et les siens, de repren-

1. N° 121. Ordonnance du roi par lesquelles il est permis :

1° Au sieur Joseph-Gabriel vicomte de Villiers, capitaine d'Infanterie, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Sainte Louis et chevalier honoraire de Saint-Jean-de-Jérusalem, d'ajouter à son nom celui de l'Isle-Adam.

2° Au sieur . . . . .

A la charge par les impétrans, à l'expiration du délai fixé par les articles 5 et 8 de la loi du 11 germinal an XI de se pourvoir, s'il y a lieu, devant le tribunal de première instance compétent, pour faire faire les changements convenables sur les registres de l'état civil du lieu de leur naissance.

(Paris, 7 septembre 1815).

Certifié conforme par Nous, Ministre Secrétaire d'Etat au département de la Justice et garde des Sceaux de France.

PASQUIER.

(*Bulletin des lois du Royaume de France*, 7<sup>e</sup> série. Tome I, contenant des lois et ordonnances rendues pendant le second semestre de l'année 1815. Paris, Imprimerie Royale, février 1816).

dre les titres de : Messire, chevalier de nom et d'armes, haut et puissant seigneur... toutes qualités qui n'auraient pu être relatées en son extrait de naissance délivré le 5 pluviôse an XII, ce qui résulte de l'énoncé du dit : « Extraction faite des qualités nobiliaires et seigneuriales... »

« Le poète dut donc en convenir... Son père que j'ai connu, ressemblait étrangement au mien ; il en était de même pour le poète et un de mes frères...

« Agréez, Monsieur, etc...

« GEORGES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM <sup>1</sup>. »

Je voudrais bien voir ce volume de vers intitulé *Némésis* avec sa dédicace.

1. Comte H. Le Noir de Tournemine, *op. cit.*, p. 41-43.

Cette homonymie a causé des erreurs. Dans le *Journal de la Librairie*, on attribue à l'un les écrits de l'autre. Les marchands d'autographes s'y trompent. M. Martineau a copié chez l'un d'eux la lettre suivante :

Paris le 7 octobre 1888.

Monsieur,

Il y a un mois environ, j'ai envoyé à votre adresse par un commissionnaire payé, deux cents exemplaires de ma poésie *A. Balzac* ! Ma dernière lettre vous priait de me faire savoir si vous avez reçu mon envoi.

Je suis donc surpris qu'elle soit restée sans réponse et, en vous priant de vouloir bien me fixer à cet égard, je vous renouvelle, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

G. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Cette lettre est de l'auteur de *Honte et martyrs*, *l'Etoile du courage* et non de celui d'*Axël*.

De plus, d'autres homonymes pourraient amener des confusions. On trouve par exemple : *Notions d'agriculture à l'usage des écoles primaires*, par le baron A. de Villiers de l'Isle-Adam, agriculteur (Le Mans 1875).

A. de Villiers de l'Isle-Adam (traduit de Franc, ou le père Jean-Joseph) *L'Hypnotisme revenu à la mode* (Le Mans 1888).

Cependant M. Le Noir de Tournemine continue au sujet de la parenté des Villiers.

A mon sens elle ne fait pas de doute : je n'affirme rien toutefois, faute d'actes ; mais les vieux usages de famille et des ressemblances si renouvelées tant au physique qu'au moral, car le signataire de la lettre dont j'ai tenu à vous faire part, est également poète à ses heures, n'ont-ils pas aussi leur valeur, dont il importe de tenir compte ?

Ce point acquis, il me paraît qu'on n'a plus qu'à se préoccuper du « comment » de la descendance ; elle est évidemment commune à ces deux branches des Villiers <sup>1</sup>.

Vraiment, c'est aller un peu trop vite et, ce point ne me semble pas acquis du tout. On n'a, dans les notes du poète, aucune trace de Villiers des Champs, et il est un peu prématuré de conclure à une parenté parce que M. Georges de Villiers écrit *L'Orphelin de la guerre* <sup>2</sup>. Que dirait-il si, par suite de la ressemblance de leurs anuses on allait déclarer qu'il était cousin de Déroulède ?

Cette petite restriction, qui m'a paru nécessaire pour mettre en garde le lecteur contre les conclusions hâtives du conférencier, n'enlève rien à l'intérêt de sa plaquette augmentée de reproductions curieuses et où j'ai pris des renseignements précieux.

1. Comte H. Le Noir de Tournemine, *op. cit.*, p. 43-44.

2. Cette pièce se trouve reproduite dans la plaquette de M. Le Noir de Tournemine, p. 67.

Le Tribunal n'avait pas jugé nécessaire d'examiner les pièces généalogiques du demandeur. La question de droit seule retint son attention. En droit, la plainte était mal fondée, disent les conclusions, puisqu'un auteur dramatique n'est pas tenu de s'inquiéter de l'exactitude historique et peut se contenter d'un seul témoignage, sans avoir à en contrôler la valeur. Mais Villiers ne s'inclinait pas devant ces conclusions. Il est probable qu'il songea sérieusement à en appeler, car, dès son arrivée à Bordeaux, il reprend ses études généalogiques, prépare son Mémoire qui lui « paraît devenir à tous les points de vue une œuvre inattendue, curieuse et solide ». Il écrit en effet :

Vendredi, 27 septembre 1877.

Mon cher ami,

Je suis *obligé* d'attendre novembre ; d'ici là je ne compte sur rien de positif.

Mon cousin est parent du préfet. M. de Traly, on voulait que le *Nouveau Monde* fût joué à Bordeaux l'hiver prochain : il y aurait eu l'élite du monde d'ici, à la première. J'ai répondu que je ne verrais pas d'inconvénients à cette exhibition si des travaux plus importants ne me privaient de disposer de mon temps aujourd'hui, c'est-à-dire du temps que nécessiteraient les répétitions. De là, grand émoi. Je laisse dire.

Je passe ici ma vie aux Archives de Guyenne ; j'y ai découvert plusieurs choses dont je te ferai part en t'envoyant le *Mémoire*, qui, vraiment, me paraît

devenir, à tous les points de vue, une œuvre inattendue, curieuse et solide. J'ai réuni les citations de cent vingt-deux historiens ; il ne s'agit plus d'un fouillis rudimentaire, mais d'une œuvre pleine et une, qu'un enfant lirait avec intérêt, et où je mets, non pas les ressources de littérature dont je pouvais disposer ; mais où je fais concourir la clarté, et l'ordre d'une composition historique au but final que je me propose et vers lequel tendent tous les mots dont je me sers.

1° Le texte du religieux de Saint-Denis, qui *ne se trouve pas* dans la traduction originale de *le Laboureur* (grand historiographe de France) se trouve, paraît-il, dans une traduction ultérieure. J'ai des raisons de croire à une interpolation. J'aurai des experts jurés pour contrôler l'écriture sur le manuscrit original, aux Archives. Ce sera singulier à 460 ans d'intervalle mais cela *peut se faire*. L'introduction de MM. Guizot et de Barante permet cela. De plus le texte dont j'ai découvert une copie, ici, contient un mensonge *d'ignorance* dont le religieux ne me paraît pas capable. L'Isle Adam n'eût le *privilège d'Intendance des Fleuves et bois normands* (le texte latin, ici, porte : « Johannès, eques, dominus insule-adae, fluviorum ac nemorum Normadie magister », ce qui signifie : Jean, chevalier, seigneur de l'Isle-Adam, maître des eaux et forêts de Normandie) ne lui fut obtenue que par sa mère, fille de Charles de Châtillon, grand-maître des eaux et forêts de l'État. — Il avait perdu son père, Pierre II de Villiers, à seize ans. Blessé à Azincourt en 1415 et prisonnier à Harfleur, il avait été rayé de ladite charge, parce qu'il n'avait prêté serment qu'au prévôt bourguignon (en 1412), pendant que Jean de Bourgogne était au pouvoir,

lequel prévôt avait reçu la charge de Grand maître des eaux et forêts que lui avait cédée le comte de Saint-Pol, successeur de Châtillon, dans cette charge. En 1417, époque de la domination armagnac ; le comte Bernard d'Armagnac l'avait privé de tout commandement. Donc, Jean de l'Isle-Adam n'a jamais relevé, en réalité, ni par serment ni d'autre manière, que du duc de Bourgogne. Ce qui implique une absurdité dans le texte du religieux et par suite dans l'arrêt du tribunal. Mais passons. — J'ai trouvé bien autre chose *quant au point de droit lui-même*. — A cette heure, j'ai mis la main sur un livre merveilleux, huit volumes, Ordre de Malte, jusqu'à nos jours. — inconnu à Paris — venant de paraître, — auteur bénédictin. — J'attends l'ouvrage *aujourd'hui*. A la première découverte, je t'écris.

La généalogie de Jean est bien ceci depuis 1324... n'est-ce pas?

Jean I<sup>er</sup> — Marie de l'Isle — 1324 —

Adam I<sup>er</sup> — Alice de Crécy — 1335 —

{ Pierre I<sup>er</sup>  
 { Adam II le Bègue — Alice de Mery — 1370 —  
 { d'où Perrenelle et Léonore.

Acquéreur de l'Isle-Adam { Pierre — première femme Jeanne de Beauvais  
 { Pierre deuxième femme Marguerite de Bouchard de Vendôme  
 { porte-oriflamme (1364)

Les quatre enfants, Pierre, Jeanne, Isabeau et Catherine issus de Jeanne de Beauvais sont *inutiles*. Ceux de Marguerite de Vendôme sont bien : Pierre II et Perrenelle II (1390).

Pierre II meurt en 1400 ayant épousé Jeanne de Châtillon, d'où Jean II, Jeanne et Robert.

En 1384, Jean épouse Jeanne de Valengoujart, ce qui fait à Jean II, mon héros, trois générations pleines de noblesse et d'ascendance claire, dès 1324. — En remontant comme tu fais, à 1065, je doute qu'on puisse suivre les traces. Cela suffira donc... jusqu'à plus ample informé.

Ecoute : les preuves faites par un certain Pontau-bevoye de Lauberdière sont excellentes quant à lui mais contiennent deux erreurs radicales relatives à la descendance de Robert de Villiers de l'Isle-Adam, premier de nom, seigneur de Valmondois, dont il avait hérité par procès gagné en 1392. Je t'enverrai quelque chose à ce sujet mais *je n'y suffis plus*. A bientôt lettre. —

Autre chose.

Maintenant, veux-tu être bien gentil. Tu n'aurais, en passant au boulevard des Italiens, qu'à prendre le prospectus des petites *machines à vapeur pour fumigations*.

Voici pourquoi : mon cousin a des maux de tête nerveux et vraiment très douloureux et très opiniâtres. Les fumigations seules peuvent le guérir et il voudrait acheter et se faire envoyer un appareil. — La boutique en question se trouve en longeant le boulevard des Italiens ou des Capucines, à main gauche en descendant des Variétés. — Je lui ai dit que je t'en écrirais et que si tu passais par là, comme tu le fais habituellement, tu m'enverrais le dit prospectus, dans ta première lettre.

Quand tu viendras à Bordeaux, tu seras bien reçu ici. Robert est le descendant seul et direct de Latour d'Auvergne.

Je serai parrain ces jours-ci. — Si c'est un garçon, je l'appellerai Jean.



Dans un mois, après les relevailles, nous verrons un peu le monde, mes cousins et moi. Le résultat, je te l'écrirai au fur et à mesure. Mais, *mémoire, procès, et généalogie* d'abord. Procédons par ordre et terminons l'essentiel. Je vais écrire ce soir aux avoués et avocats de Paris.

Ta main.

Ton dévoué,

L'ISLE-ADAM <sup>1</sup>.

Les questions juridiques ne rebutaient pas Villiers<sup>2</sup>. Il s'occupe sérieusement du point de droit lui-même, puisqu'il allait écrire aux avoués et avocats de Paris. A-t-il été dissuadé, ou bien une nouvelle chicane lui parut-elle superflue? Il n'y eut pas d'autre procès. Son cousin du Pontavice sut le distraire un peu de ces préoccupations et insista pour qu'on donnât *le Nouveau Monde* à Bordeaux.

Il entreprend en effet des démarches auprès de

1. Lettre communiquée par M. Ricardo-Vinès à M. Martineau qui l'a publiée au « *Mercure de France* », le 1<sup>er</sup> mai 1908.

2. « Il n'acceptait pas l'épithète de rêveur, s'ingéniant au contraire à donner de lui l'idée d'un homme pratique, d'un esprit peu accessible aux illusions, ferré solidement en matière de chicane et volontiers processif. Des contestations fréquentes avec des propriétaires lui donnèrent maintes occasions de prouver son érudition juridique. Il se prévalait d'articles de lois formels, qu'il débitait textuellement et n'employait plus qu'un langage hérissé de technique judiciaire, de clauses restrictives, de demandes reconventionnelles, de permis de citer, etc. » G. Guiches, *Villiers de l'Isle-Adam*. Documents inédits « *La Nouvelle Revue* » 1<sup>er</sup> mai 1890. p. 101.

Godfrin, directeur du « Grand Théâtre ». Pont-vice nous en a fait l'amusante narration dans sa biographie, si vivante, écrite avec une verve enviable et dont l'inexactitude est si fâcheuse.

C'était un homme encore jeune, n'ayant rien du cabot, très affable, qui accueillit Villiers avec une déférence admirative. Une jeune femme en toilette sombre s'était levée à notre entrée : grande et svelte, le teint mat, elle considérait Villiers avec des yeux extraordinairement brillants.

— Je vous présente la petite Aimée, nous dit Godfrin, ma meilleure pensionnaire ; elle brûle du désir de créer un rôle tragique — et je la crois destinée à aller loin. Oh ! très, très loin ! Peut-être, cher maître (ceci à Villiers), trouverez-vous dans votre pièce un rôle pour elle !

Villiers ne répondit pas ; il s'était retiré dans un coin, il était déjà tout défrisé, et il nous regardait de son regard à la fois morne, soupçonneux et effaré, en roulant nerveusement entre ses doigts une cigarette.

— Eh bien, lisons-nous ! dis-je enfin pour rompre un silence qui devenait embarrassant.

On s'installa. Le poète devant la table, nous, au hasard, sur les sièges disséminés à travers le cabinet, et la lecture commença.

Dans le cours de ma vie j'ai été témoin de bien des scènes étranges, mais je ne pense pas avoir jamais assisté à un spectacle plus fantastique, plus irrésistiblement drôle que celui de Villiers de l'Isle-Adam lisant au directeur Godfrin les pages du drame *le Nouveau Monde*. Tout d'abord, les choses allèrent assez bien : Villiers s'installa, toussa, trempa ses lèvres

dans le verre d'eau placé en face de lui, rejeta de son coup de tête accoutumé la longue mèche blonde qui, en dépit de la récente frisure retombait déjà entre ses yeux, puis, nous lançant un regard circulaire et inquisiteur, il ouvrit son manuscrit et commença :

« Acte premier. Premier tableau : Swinmore. Le grand salon du manoir de Swinmore près Auckland, dans le comté de Cumberland. Au fond... »

A ce moment il s'interrompit, quitta sa place et, dans le but d'expliquer à Godfrin l'agencement de son décor, il se prit à bondir à travers la pièce, bousculant les chaises, traînant les fauteuils, décrochant les armes d'une petite panoplie accrochée au mur et accompagnant ses gestes désordonnés d'un bredouillement de phrases sans suite et de mots incompréhensibles.

« Le balcon de fer ouvragé; nuit, lune; étoiles... Ici, au loin, ta ligne d'argent, ô mer! Rehauts d'or. Ah! ah! ah! les voix, les voix, lointaines et fatidiques!... Les voix du départ! Oh hé! oh hé! de la barque. Ici Ruth, la triste châtelaine, ici la souriante Mary... Encore les voix... Les voix se rapprochent, l'adieu des voix!... »

Brusquement il avisa le piano, se précipita sur le clavier et plaquant quelques accords dolents, il chanta d'une voix plaintive :

Adieu, prairie,  
Adieu, berceau,  
Adieu, tombeau,  
Adieu, Patrie.

Puis continuant son accompagnement il récita d'une voix sépulcrale : Adieu, vieille maison où je

n'ai jamais donné ni reçu de joie ! Le devoir pour qui je t'abandonne est plus saint à mes yeux que tout autre devoir :

Dieu me jugera ! — Oui :

Adieu, tombeau !

A la fois apeuré et bouleversé, le très correct et redingoté directeur, réfugié dans un coin, pinçait les lèvres, pâle, roulant ses yeux méridionaux et hagards, lançant vers moi de temps à autre un regard éploré. L'actrice avait enfoui sa tête entre ses mains et je voyais soubresauter ses jolies épaules dans la tempête d'un rire convulsif.

Cependant Villiers, hérissé, l'œil méfiant, avait quitté le piano et les bras croisés, debout devant Godfrin, il interrogeait :

— Avez-vous compris ce mystérieux symbolisme, Monsieur ? *tout, tout* est là. L'arrachement à la vieille patrie, le déracinement du jeune arbre qui va aller porter sous des cieux étrangers, les fruits, le feuillage, les parfums d'un vieux monde corrompu à un monde nouveau et pur. Voilà, clairement établie, n'est-ce pas ?... l'exposition de mon drame !

Malgré son saisissement, le pauvre Godfrin trouva la force de répondre :

— Cher maître, votre idée est sans doute merveilleuse, mais j'avoue humblement que pour moi elle ne se dégage pas de ce que je viens d'entendre. Je vous supplie de me lire tranquillement votre drame, sans vous préoccuper des décors, des gestes et des symboles.

Villiers haussa les épaules, toute sa physionomie

exprimait le mépris ineffable et hautain ; se tournant vers moi :

— Viens-tu ? dit-il.

Et puis, prenant son chapeau, sa canne et son manuscrit :

— Monsieur, madame, au plaisir.

Et il se dirigea vers la porte.

Nous l'entourâmes, je le ramenai de force, je l'obligeai à s'asseoir, à m'écouter !

— Es-tu fou ? m'écriai-je sévèrement, ou bien te figures-tu qu'un directeur de théâtre est un voyant qui pénètre dans les arcanes compliquées d'un cerveau de poète pour y découvrir son idée avant qu'il ait daigné l'exposer en belle, bonne et intelligible prose ? Que diable ! si tu veux que Godfrin comprenne quelque chose à ton drame, ce n'est pas en remuant les chaises, en bouleversant le mobilier et en brailloquant avec accompagnement de piano que tu réussiras !... Suis mon conseil... donne-moi ton manuscrit (je le lui pris des mains), va t'asseoir dans le coin le plus éloigné, et laisse-moi faire une lecture de ta pièce, terre à terre, bourgeoise.

A mesure que je parlais, Villiers devenait sombre, il se retira dans une encoignure et, roulant son éternelle cigarette, les yeux à terre, il répondit d'une voix caverneuse, de cette voix qu'il prenait lorsqu'il voulait personnifier le docteur Tribulat Bonhomet :

— Parfaitement. Une lecture à la papa ! Donc soit !

— Bravo, cria Godfrin, nous allons enfin pouvoir admirer en connaissance de cause.

Il me faut abrégé le récit de ce souvenir ; je lus sans désespérer pendant deux heures, ne prenant que quelques instants de repos entre les actes. Lorsque je levais les yeux, je voyais Godfrin qui écoutait

dictatorialement, Villiers quirêvait à tout autre chose; quant à la petite Aimée, son regard ardent, incisif, concentré, pesait sur moi. Je comprenais, je sentais que tout son être buvait les paroles que je prononçais et que, dans sa vision, chaque rôle s'incarnait, devenait un être vivant, agissant et souffrant. Aussi, lorsque je fus arrivé au bas de la dernière page, instinctivement ce fut vers elle que mes yeux se tournèrent; elle s'était levée frémissante, et, courant vers Villiers, elle lui serrait les deux mains en criant :

— Monsieur, monsieur, je vous supplie, laissez-moi jouer mistress Andrews.

— Ce drame est admirable, dit l'imprésario de son côté; aucun sacrifice ne me coûtera pour monter une aussi belle machine d'une façon digne de son mérite et digne de son auteur.

Hélas! ce pauvre Godfrin connaissait mal la nature des poètes, plus capricieuse que le soleil d'avril, plus changeante que la mer. *Le Nouveau Monde* ne devait jamais être joué à Bordeaux: quelques mois après la scène que je viens de retracer, Villiers de l'Isle-Adam, de retour à Paris, séduit par les fausses promesses de Chabrillat, alors régénérateur de l'Ambigu, retirait sa pièce au directeur du Théâtre bordelais pour la confier à cet homme de lettres improvisé barnum. Il est très regrettable que Bordeaux n'ait pas eu la primeur de ce beau drame; j'ai la conviction que l'œuvre de Villiers y eût eu le succès d'enthousiasme dont elle est digne et chacun pensera avec moi qu'il n'eût pu trouver, sur aucune scène parisienne, un artiste plus capable d'interpréter le sombre rôle de son héroïne que cette petite Aimée, pensionnaire de M. Godfrin, car M<sup>me</sup> Aimée Tessandier de la Comédie Française est aujourd'hui considérée à juste titre

comme une de nos plus admirables et une de nos plus géniales tragédiennes, et Godfrin a été bon prophète lorsqu'il prédit qu'elle irait très loin <sup>1</sup>.

*La République des Lettres* publie le 3 juin 1877, *Succès d'estime* (Contes cruels : Sombre récit, conteur plus sombre).

*Le Parnasse*, où avait déjà paru *Ave, Mater cicta*, reproduit le 15 décembre 1877 *A Sara*, et le 15 mars 1878 *Hélène*, publiés en 1868, comme nous l'avons vu. Puis, le 15 juin, cette revue donne *Souvenirs occultes* (Contes cruels) reproduits, depuis, plusieurs fois.

Le début de ce conte plein de mystère, semble la voix lointaine aux étranges accents de celui qu'à l'aide de témoignages et de lectures on a tenté d'évoquer ici :

— Je suis issu, me dit-il, moi, dernier Gaël, d'une famille de Celtes, durs comme nos rochers. J'appartiens à cette race de marins, fleur illustre d'Armor, souche de bizarres guerriers, dont les actions d'éclat figurent au nombre des joyaux de l'Histoire <sup>2</sup>.

∴

Si nous en croyons le cousin bordelais du poète, Villiers travaillait à *Arël* ; d'après lui, la scène VIII de la deuxième partie aurait été composée à

1. R. du Pontavice, p. 142 à 159.

2. *Contes cruels* (Calman Lévy), p. 30).



Bordeaux. Il est plus probable qu'il l'a simplement revue, puisque *Artil* devait être terminé, en trois parties, en 1872. Les proportions s'agrandissaient. Dans le calme, loin des gens de plume, il put y songer longuement.

Combien de temps dura ce séjour ? Son hôte nous le laisse ignorer.

M. Le Noir de Tournemine<sup>1</sup> dans sa causerie sur Villiers nous informe que le poète envoya le 5 août 1878, pour le concours d'un journal, *la Pomme*, un éloge de Chateaubriand qui aurait eu une première mention.

Voici, d'après les indications complémentaires retrouvées par M. Longuet dans le *Journal de Caen* du 7 août 1878 et l'*Ami de l'ordre* du 27 juillet, ce que fut ce concours :

La Pomme, société régionaliste de Normands et de Bretons, avait organisé un grand concours de vers à Caen, le 5 août 1878. Le jury était ainsi composé : Ch. Monselet, président, E. de Pompéry, Louis Esnault, Charles Frémine, Julien Travers et A. Gasté (ces deux derniers, professeurs à Caen).

Le concours comptait : 1° un « éloge de la pomme et des pommiers », ode de cent vers ; 2° pour les Normands, l'éloge de Malherbe ; pour les Bretons, celui de Chateaubriand.

Villiers n'eut pas le premier prix pour l'éloge

1. Comte H. Le Noir de Tournemine. *Autour de Villiers de l'Isle-Adam. Causerie littéraire*. Saint-Brieuc. Francisque Guyon, 1906, p. 51.

de Chateaubriand, mais bien la mention dont parle M. Le Noir de Tournemine. Il est impossible de retrouver les vers de Villiers, M. Longuet a fouillé en vain tous les journaux régionaux. L'élément local prédomine et l'on peut considérer ces vers comme perdus<sup>1</sup>.

1. M. Longuet me communique une curieuse plaquette qu'il vient de découvrir « *Annuaire de la Pomme*, société littéraire et artistique fondée en 1877 entre Bretons et Normands, 1887. » Voici les indications que donne cet annuaire :

*La Pomme* est la seconde en date des sociétés provinciales fondées à Paris. Dans son numéro du 29 janvier 1877, le *Bien public* annonçait en ces termes la prochaine fondation de cette société : « On nous assure que les Bretons et les Normands habitant Paris vont prochainement fonder *La Pomme* qui sera pour les compatriotes de Duguesclin et de Corneille ce qu'est *La Cigale* pour les gens du Midi ».

Suivent les statuts et un compte rendu de l'activité de ce groupement. Puis, nous lisons, page 13 :

« Les concours de *La Pomme*. Une société avant tout artistique et littéraire, car c'est là le sous-titre que *La Pomme* porta dès le premier jour, ne devait pas se borner à réunir dans un banquet mensuel les Bretons et les Normands habitant Paris. Dès la seconde année, les fondateurs pensèrent qu'il était bon que la Société fit tous les ans un voyage, alternativement dans l'une des provinces de Normandie et de Bretagne et il fut décidé qu'à cette occasion, on instituerait un concours littéraire dont les sujets seraient empruntés en grande partie à des faits artistiques ou littéraires intéressant les deux provinces.

« Voici de 1878 à 1886, inclusivement, les sujets donnés ainsi que les noms des lauréats :

« I. Caen, 5 août 1878. Membres du jury : Ch. Monselet, président, Édouard de Pommery, Louis Esnault, Charles Frémine, Julien Travers, et Gasté, professeurs à la faculté des lettres de Caen :

« 1<sup>re</sup> partie : L'éloge de la Pomme ou du Pommier. Ode ou chanson de 100 vers au plus.

« (Suit la liste des lauréats).

Et c'est regrettable infiniment. C'eût été une pièce curieuse que cet éloge du grand attristé par un écrivain de sa race et de sa lignée, et dont le nom à côté de celui de *René*, dans les futures histoires de la littérature moins incomplètes que celles qu'on nous fait, figurera comme un des plus glorieux dont la Bretagne ait droit de s'enorgueillir.

C'est vers cette époque que parut, peut-être, en une plaquette introuvable, mais dont quelques-uns se souviennent <sup>1</sup>, *Azraël*, chez Richard Lesclide. Nous la verrons annoncée au verso du faux titre du *Nouveau Monde*. D'autre part, M. Longuet a retrouvé à ce sujet les indications suivantes: *Azraël* est annoncé au dos de la couverture d'un volume publié par Lesclide (librairie de l'Eau-forte) comme « à paraître ». De plus, une note de *la République des Lettres* du 16 août 1876 nous dit: « Villiers de l'Isle-Adam corrige la vingtième « épreuve de l'*Azraël* annoncé depuis six mois « par la Librairie de l'Eau-forte. Mais il y fait « peu de changements. Tout fait espérer que cet « ouvrage exquis sera publié avant la fin de l'an- « née. »

Au commencement de 1879, le 9 février, une

« 2<sup>e</sup> partie : Éloge de Malherbe, stances ou sonnet. Éloge de Chateaubriand. Stances ou sonnet. »

« Il n'y eut pas de prix. On décerna une première mention à M. A. Villiers de l'Isle-Adam, à Paris, et une seconde mention à M. Gustave Deranne déjà nommé. »

1. M. Roujon, par exemple. V. sa lettre citée plus haut.

revue éphémère, *le Molière*, reproduit *Souvenirs occultes*.

Tandis que *le Figaro*, la *Revue des Deux-Mondes*, et autres publications bourgeoises encombrées de « chefs-d'œuvre » n'avaient pas de place pour ces pages vraiment insignifiantes, démodées, je pense, comme du Chateaubriand, d'obscurs périodiques montraient encore ce trésor dont le XIX<sup>e</sup> siècle, à bon droit s'enorgueillira et qu'un jour, non lointain, il faut l'espérer pour l'honneur de notre « goût français » on encadrera, afin de le montrer au public, des épithètes louangeuses et signatures autorisées, signifiant pour lui : « Attention, il y a là quelque chose de remarquable que l'on n'avait pas aperçu, faute de lumière<sup>1</sup>. »

Deux autres contes non moins admirables ont été publiés dans les colonnes d'un journal, *La Croix et l'Épée*, dont Villiers était le rédacteur en chef : *Azraël* (*l'Annonciateur* dans les *Contes cruels*)<sup>2</sup> le 19 avril 1879, et *Impatience de la foule*, le 3 mai. La Bibliothèque Nationale possède les cinq numéros parus de cette feuille hebdomadaire ; c'est un journal quelconque où il n'est nullement question des Naundorff, bien que du Pontavice, qui nous l'a signalé dans son livre affirme que ce jour-

1. Le nom de Villiers de l'Isle-Adam ne figure dans aucune des « Histoire complète de la Littérature française » que publièrent MM. Petit de Julleville, Lanson, Brunetière, Faguet, etc. Seuls MM. Gidel et Lollée, dans leur petit opuscule, ont donné quelques lignes assez justes.

2. Publié, comme nous l'avons vu en 1869.

nal fut fondé par un pâtissier dans le but de soutenir la cause du prétendant. On n'y faisait pas non plus de littérature et je me demande où le biographe de Villiers a bien pu lire dans cette feuille des éloges de Mallarmé, Wagner, du symbolisme, etc. <sup>1</sup>.

C'est à cette époque qu'eut lieu, vraisemblablement, la rencontre rapportée par du Pontavice, et qui, selon lui, a donné à Villiers l'idée de *l'Ève future*.

Un soir, chez Brébant il vit entrer, au bras d'un attaché de l'ambassade britannique, un jeune seigneur anglais dont la physionomie singulière fit battre les ailes de son imagination.

« Il était tristement beau, me disait Villiers, avec cet enthousiasme dont il avait l'habitude, et je m'aperçus tout de suite qu'il portait dans l'expression de ses yeux cette mélancolie grave et hautaine dont l'ombre atteste toujours un désespoir. »

Ce jeune homme s'appelait, de son véritable nom lord E. W... Je ne le désigne ici que par ses initiales ; sa fin tragique occupa pendant quelque temps l'attention de Paris : il se tua très froidement quelques jours après sa rencontre avec Villiers ; on trouva étendu à ses côtés, dans une toilette somptueuse éclaboussée de sang, un mannequin admirablement fait

1. Du Pontavice, p. 167 et ss. D'autres ont répété ces allégations. Il y a eu confusion, cela est évident, entre *la Croix et l'Épée* et *la Revue des Lettres et des Arts* ; c'est là qu'on prônait Wagner, Mallarmé, Augusta Holmès, et non dans la feuille du pâtissier, point du tout littéraire.

représentant une jeune femme ; la figure de cire, modelée par un grand artiste, était à l'effigie d'une jeune fille de Londres, fort connue pour sa fulgurante beauté et qui avait été la fiancée du noble lord excentrique.

Ce suicide était-il le résultat d'une de ces étranges folies héréditaires qui hantent certaines familles aristocratiques d'Angleterre, ou bien fallait-il voir, dans la présence de cette merveilleuse poupée sur la couche mortuaire du lord, le dénouement mystérieux de quelque drame passionnel ? Le jeune attaché d'ambassade opinait pour cette dernière supposition : lord E. W..., selon lui, avait été la victime d'une singulière fatalité ; il adorait le corps de cette jeune fille ; il avait la perpétuelle obsession de sa beauté magnifique, mais il avait horreur de son âme, de son esprit, de tout ce qui en elle n'était pas la matière. De là sa folie, peu à peu développée, se terminant par la mort.

Le narrateur racontait ces choses au restaurant, un soir, devant Villiers et un petit cercle d'habitues.

Un ingénieur américain, un *électricien*, comme on les appelle là-bas, se leva en disant très paisiblement :

— Je suis au regret que votre ami ne se soit pas adressé à moi, je l'aurais peut-être guéri.

— Vous, comment ?

— By God ! en mettant dans sa poupée la vie, l'âme, le mouvement et l'amour.

L'assemblée était fort sceptique en matière de miracles : tout le monde se mit à rire, hormis Villiers qui semblait absorbé dans la confection de sa cigarette.

— Vous pouvez rire, *étrangers*, dit gravement l'Américain, en prenant son chapeau et sa canne, mais mon maître Edison vous apprendra bientôt que l'électricité est aussi puissante que Dieu.

Et il sortit.

De ces faits et de cette conversation nocturne est née l'une des œuvres les plus originales de cette fin de siècle: *L'Eve future*<sup>1</sup>.

L'année 1879 s'achève. Indiquons par quelques dates, l'activité de Villiers pendant cette dernière décade :

7 mai . . . . .	1870	Sigefroid.
. . . . .	—	L'Évasion.
12 oct. 9 et 14 déc.	1872	Axël (en trois parties).
30 novembre . . .	1873	La Découverte de M. Grave.
Janvier . . . . .	1874	Le Convive inconnu.
Février . . . . .	—	Le Candidat (de Flaubert).
12 mars . . . . .	—	Virginie et Paul.
22 et 29 mars . . .	—	La Machine à Gloire.
26 mars . . . . .	—	Les Demoiselles de Bien-filâtre.
23 avril . . . . .	—	La tentation de saint Antoine, par Gustave Flaubert.
7 mai . . . . .	—	Véra.
21 mai . . . . .	—	L'Appareil du D <sup>r</sup> Abeille E. E. pour l'analyse chimique du dernier soupir.
4 juin . . . . .	—	Le plus beau dîner du monde.
18 juin . . . . .	—	Le Médaillon.

1. R. du Pontavice, p. 168 à 171.



En . . . . .	1875	<i>Prépare</i> Le Nouveau Monde
20 janvier . . . .	1876	Sentimentalisme.
. . . . .	—	Le Nouveau Monde est remis au Jury.
20 août . . . . .	—	A propos des fêtes de Bayreuth.
18 février . . . .	1877	Le traitement du D <sup>r</sup> Chavassus.
3 juin . . . . .	—	Succès d'estime.
. . . . .	—	<i>Travaille au</i> « Mémoire sur les règnes de Charles VI et Charles VII ».
15 juin . . . . .	—	Souvenirs occultes.
1 <sup>er</sup> juillet . . . . .	—	Ave, mater victa.
1 <sup>er</sup> août . . . . .	—	<i>Procès Perrinet-Leclerc.</i>
5 août . . . . .	1878	Eloge de Chateaubriand.
. . . . .	—	Azrael, chez Richard Lesclide.
Septembre . . . .	—	<i>Séjour à Bordeaux. Tentatives pour y faire représenter le Nouveau Monde.</i>

Je n'ai pas indiqué les reproductions. On voit, par l'examen de ce rapide sommaire que de 1870 à 1880, l'activité de Villiers fut très grande. Il réussit à mener de front son travail littéraire, des affaires personnelles très absorbantes, faire de nombreuses démarches, dont il est resté quelques traces, pour placer ses œuvres. Depuis que M. Longuet a retrouvé toutes ces dates, il n'est plus permis de considérer cette décade comme presque stérile, bien au contraire, il faut admirer

que dans des circonstances aussi défavorables, le poète ait réussi à produire, nombreuses, des pages immortelles.

Nous savons de plus que Villiers travaillait mentalement longtemps avant d'écrire et que des scrupules d'artiste l'empêchaient de livrer ses contes avant d'en être satisfait.

Il portait en sa tête des quantités infinies de projets : il récitait des livres entiers dont pas une ligne n'était écrite et ces récitations étaient toujours diverses, et il passait d'un projet à l'autre avec une merveilleuse spontanéité. *L'Ève future* demeura des années sur le chantier : il en existe des fragments manuscrits dont on peut espacer la composition sur dix ou douze ans ; ce n'était qu'à force de réciter des bribes d'une œuvre, d'en noter des phrases, de courts chapitres, qu'il arrivait à voir clair, et encore, pour certaines œuvres, comme *Arël*, il demeura jusqu'au dernier moment, jusque sur son lit de mort, dans le doute, dans la douloureuse genèse d'un dénouement nouveau qui devait en modifier la signification.

Malgré une vie troublée, et souvent jusqu'à l'angoisse, il travaillait courageusement, mais sa pensée l'emportait, au lieu d'écrire le drame, il regardait se mouvoir les personnages et quand il revenait à lui, les scènes vues s'en allaient. C'est pourquoi il aimait à penser tout haut ; dites à mesure qu'il les voyait ces choses prenaient une extériorité plus sensible et plus durable <sup>1</sup>.

1. R. de Gourmont. *Promenades littéraires*, II<sup>e</sup> série, 1 vol. in-12, 1906, p. 16, 17.

1880-1889

*LES DERNIÈRES ŒUVRES*

A partir de 1880, la publication de ses œuvres devient plus facile au poète. Beaucoup de pages demeurées dans ses cartons malgré des efforts réitérés pour les publier, vont trouver un accueil plus favorable. Le précurseur approche de l'époque qu'il a pressentie, il va être compris bientôt. Nous connaissons quelques-uns des événements qui ont entravé son œuvre ; beaucoup nous resteront cachés. La fierté de Villiers et la vie errante à laquelle il fut contraint, nous voileront bien des tourments, les plus intimes et les plus décisifs. Un de ses vrais amis nous dit à ce propos :

... On disait, se prenant à part, entre les six ou sept que nous fûmes à le connaître : « J'ai vu Villiers » à quoi cette question inmanquablement : « Qu'a-t-il dit ? » avant que personne se préoccupât de la clémence de l'instant à son égard, ou des vicissitudes, à cause d'une réserve chez lui-même très stricte sur ce point, celle décidément d'un être envi-

sageant que rien ne reste à faire pour atteindre sa part au tas vulgaire ; préférant alors le silence. Accord qui très vite s'établissait, vu que c'est également une pudeur chez tous de fermer les yeux sur les maux placés au delà de l'assistance — l'aveu qu'on s'en ferait diminuerait la figure amicale choyée — lui y acquiesçait non sans un conscient sourire. Pêripicace sous la hâte parfois de sa mise, la diplomatique connaissance des hommes qu'il cachait ! Au besoin, il eût, dans ce cas, paré à la moindre gêne chez quelqu'un et insinué, pour en distraire le trouble momentané, une diversion mélancolique dans le genre de : « vraiment je porte un nom qui rend tout difficile » complétée par cette boutade à voix basse en manière d'explication : « et maudit, ma foi ! un de mes ancêtres ayant osé faire un doigt de cour à Jeanne d'Arc <sup>1</sup> ».

\*  
\* \*

Une liste des œuvres, à laquelle il a été fait allusion déjà a paru au faux titre du *Nouveau Monde*, publié en 1880 <sup>2</sup>. Elle est curieuse à lire.

#### POÉSIE

*Premières Poésies*. 1 vol. imprimé par Louis Perrin, Lyon. Scheuring éd., 1860. (Fantaisies nocturnes. Hermosa. Les Préludes. Le Chant du Calvaire.)

*Poésies Nouvelles*. 1 vol. (Intermèdes. Gog. Ave mater victa. Poésies diverses.)

1. Stéphane Mallarmé. *Villiers de l'Isle-Adam*. « Revue d'aujourd'hui », février 1890.

2. *Le Nouveau Monde*, 1 vol. in-8. Richard, 1880.

## POÈMES EN PROSE

*Azraël.* 1 vol., Paris, Richard Lesclide éd., 1878.

## ROMAN

*Isis.* 1 vol. Paris, Dentu, 1862.

*Claire Lenoir.* Etude physiologique, Paris, 1867.

*L'Eve future.* 1 vol.

## THÉÂTRE

*Elen*, drame en 3 actes, prose, 1 vol., Paris, Louis Davyl édit., 1864.

*Morgane*, drame en 5 actes en prose. 1 vol., Saint-Brieuc, Francisque édit., 1855.

*L'Evasion*, drame en 1 acte en prose. 1 vol., 1870.

*La Révolte*, dr. en 1 acte, prose. 1 vol., Paris, Lemerre, 1870.

*Le Nouveau Monde*, drame en 5 actes, prose, 1 vol., édit. in-quarto.

## NOUVELLES

*Histoires philosophiques*, recueillies en 1 vol. Véra. L'Impatience de la foule. La découverte de M. Grave. Antonie. La machine à gloire. Le Secret de l'ancienne musique. Sentimentalisme. Le Traitement du Dr Tristan. Succès d'estime. Les Demoiselles de Bien-filâtre. Isabeau. L'Intersigne. Virginie et Paul. L'Inconnue. A s'y méprendre. Le plus beau festin du monde. Le désir d'être un Homme. Aventure espagnole. Les Brigands. L'appareil du professeur Schneitzœffer. Une Lucrèce nouvelle. Sigefroid. Le Convive des dernières fêtes. Alaciel. Souvenirs occultes.

## MÉLANGES

*Méditations littéraires*, recueillies en 1 vol. Hamlet. Lettres d'Allemagne. Herculanium. A propos des fêtes de Bayreuth. Lohengrin. Rheingold. Peintures décoratives du foyer de l'Opéra. Lady Hamilton. Hypermnestra. Le Dragon impérial. Requête de quelques lions à la Société protectrice des Animaux. Paul Forestier. Le Candidat. La Tentation de saint Antoine. Le Thalar persan à l'Exposition universelle (1867). Réflexions diplomatiques.

Ces œuvres complètes paraîtront prochainement en 6 volumes in-8°.

## ŒUVRES NOUVELLES

Pour paraître prochainement :

Axël. 1 vol.

L'Adoration des Mages.

Le Vieux de la Montagne.

Quelques-unes de ses œuvres étaient déjà publiées. Les autres, il va les écrire et elles paraîtront successivement pour former les *Contes cruels*, *Nouveaux Contes Cruels*, *Propos d'Au-delà*, *Chez les Passants*. Cette longue liste prouve que Villiers avait d'autres œuvres en préparation, bien que pendant les années précédentes il ait relativement publié beaucoup. Son cousin prétend même avoir vu le manuscrit entièrement terminé du *Vieux de la Montagne* <sup>1</sup>.

Les allégations de ce biographe sont souvent

1. R. du Pontavice de Heussey. *Villiers de l'Isle-Adam*.

mal fondées ; néanmoins, pour que ce titre ait laissé un souvenir, il faut qu'il ait entendu parler de l'œuvre ; il est très possible que Villiers ait récité des pages et des chapitres entiers du livre auquel il songeait. Dans tous les cas, il en a écrit quelques feuilles, et M. R. de Gourmont les a pieusement publiées <sup>1</sup>.

En 1880, Villiers commence à réaliser quelques-uns de ses projets ; il termine les pages inachevées, rédige celles qu'il a confiées à sa mémoire prodigieuse <sup>2</sup>. La mort, hélas, guette et il n'a plus que neuf années de travail à peine. Il est en pleine force, son génie s'épanouit, son style possède toute sa magie et sa grandeur. Il va pendant ces derniers temps de lutte intense contre la misère qui augmente, contre l'envie muette mais active des anciens camarades vexés de cette gloire présente, contre les difficultés de tous genres, les

1. R. de Gourmont. *Promenades littéraires*, II<sup>e</sup> série, p. 25 et 26.

2. « L'abondante et presque morbide mémoire de l'auteur eût exclu toute déception ; des textes comme ceux-ci émanaient souvent :

« Cependant, au déclin de cette journée... etc.

(d'*Akédysséril*.)

Le cercle d'indifférents accru, leur jet visuel curieusement sur qui s'exprimait ainsi, même par cœur et raturant dans vos yeux de mentales épreuves, l'impression restait, au ramas, d'un extatique ou d'un halluciné et, à part cette profanation, la jouissance goûtée par l'admis s'avivait de l'incompréhension de tous, à mesure que resplendissait, en rapport avec la majesté de la veillée, dans le café, l'entretien : tard, si l'on sortait, ou je dirai tôt, à deux le labyrinthe nocturne imitait la sinuosité de quelque digression pas prête à conclure » (Mallarmé, article cité).



deuils, la solitude et la maladie, continuer avec un surhumain courage, « la main à l'œuvre » et portant au cœur l'ancestrale devise : « Va oultre », lutter pour la réalisation de l'Œuvre entrevue.

Combien sont mesquines, à côté de ces souffrances du génie, pourtant peu magnifiées, les petites douleurs qu'on exalte, des sacrifiés à la Morale-Moloch, dont cependant la plainte semble à l'humanité, la grande, la seule douleur supérieure et divine.

Les existences maudites des hommes supérieurs je dirais des surhumains, si ce mot n'avait maintenant une signification spéciale, des Beethoven, des Wagner, des Villiers de l'Isle-Adam, demeurent insoupçonnées du gros public. Et quand il vient d'entendre *Tristan*, il dit : « Ce n'est pas gai ; ce genre de musique est maladif, Wagner, il est vrai, avait une peine de cœur, lorsqu'il la composa, mais que diable, on atténue un peu. Les artistes sont étonnants ; ils exagèrent tout. » Il apprend la surdité de Beethoven et pensif, prononce : « Ça ne doit pas être drôle, tout de même, d'être sourd, quand on fait de la musique ! » Et quand il apprendra que Villiers écrit, *l'Ève future* dans une chambre dénudée, ayant à peine mangé, il ne trouvera que de basses plaisanteries.

Lorsqu'on songe à ce public, on a envie de cacher ces souffrances, au-dessus de ses forces.

Mais il y a ceux qui comprennent, les admirateurs du poète, les amants éternels de l'Art suprême, dont la ferveur respectueuse grandira de

connaître ou de relire simplement l'histoire de ces douleurs. Or j'écris pour eux seuls, ayant pour but unique en ce travail de leur dire ce que j'ai pu apprendre du génie que nous admirons ensemble et dont la gloire, un jour, doit venir, par eux, sauver l'œuvre tout entière de l'oubli où l'on s'efforça de l'enfouir.

\*  
\* \*

Après la tentative de Bordeaux, Villiers renonce à faire jouer *Le Nouveau Monde*. Il l'imprime en 1880 chez un éditeur qui fit faillite peu de temps après et vendit une partie de son fonds à un pâtissier de la rue de Rivoli. *Le Nouveau Monde* allait servir de sacs à ce Ragueneau ; des jeunes gens le sauvèrent du déshonneur. Le livre finit même par se vendre assez cher <sup>1</sup>.

La publication du *Nouveau Monde* n'attira pas l'attention. A part quelques fervents, personne ne s'en préoccupa.

En 1880, à la grande surprise de ses amis, Villiers fait tout à coup irruption dans la vie politique ; il accepte, pour prouver son sens pratique souvent contesté, de se porter comme candidat aux élections du Conseil général de la Seine.

M. Guiches, dans son long article consacré à Villiers cite le passage (extrait du *Succès* du 11 nov. 1885) où le poète a narré cette candidature <sup>2</sup>.

1. A. von Kræmer, p. 23, note: « Je tiens ces renseignements de M. de Gourmont lui-même. »

2. *Augusta Holmès* « Le Succès », 11 nov. 1885.

Ce besoin de distractions, de dérivatifs amena Villiers à entreprendre ce bizarre voyage en Angleterre, à se porter candidat aux palmes académiques et lui fit commettre d'autres actes déroutants.

L'explication de M. Guiches est très heureuse et me paraît fort exacte. Je connais un musicien, Breton aussi, rêveur et chimérique, idéaliste qui parfois cède à un impérieux besoin, lui sobre et sédentaire, de beuveries et de noctambulisme effréné. Il « lâche la bête. » Cela fait diversion.

Ce besoin de changer de préoccupations est d'ailleurs très général. Seulement on se délasse d'habitude en changeant de travail. Les sciences délassent de l'esthétique, les affirmations précises et incontestables des mathématiques ou de l'anatomie reposent de l'incertitude des doctrines du beau.

Il fallait à Villiers des actes. L'extraordinaire voyage en Angleterre qu'il entreprit en 1880<sup>1</sup> accompagné d'un agent matrimonial ne doit pas avoir eu d'autre cause. Villiers, au dire de ses amis<sup>2</sup> espérait un peu que la fortune lui viendrait avec le mariage. On flattait son idée; on essayait de l'entraîner dans d'in vraisemblables aventures. On écrivit même des fables dont il était le

1. A. von Kraemer, M. Guiches, Du Pontavice, tous les biographes narrent ce fait étrange. Se sont-ils simplement copiés l'un l'autre ? Il est difficile de vérifier s'ils avaient des preuves.

2. M<sup>me</sup> Judith Gautier me l'affirma.

héros <sup>1</sup>. Le bizarre et le fantastique ont beaucoup d'attrait ; la légende se crée vite et grossit rapidement, il est donc superflu d'insister sur les menus événements que certains seraient disposés à accréditer et à amplifier. Laissons la légende et tenons-nous-en à ce que nous savons de certain ou de presque certain car la certitude n'est pas toujours possible.

La situation pécuniaire devint, par la faute de son père<sup>2</sup> tellement critique, que, malgré les soins de Villiers pour cacher sa détresse, on en parla.

1. *Belles-Lettres et les environs*, « Le Figaro », 22 février 1903. (Retrouvé sur l'indication de M. Longuet.)

2. Le marquis avait perdu des sommes importantes dans les Galions de Vigo. A propos de ces galions je crois utile de reproduire ici quelques renseignements publiés dans la *Petite Presse* du 10 mai 1870 :

« Au moment de la guerre de succession d'Espagne, l'Angleterre et la Hollande étaient alliées de l'Autriche contre Louis XIV et Philippe V ; les troupes françaises et espagnoles étaient mal pourvues mais elles attendaient un convoi de galions parti des Indes chargé de 1 milliard 800 millions, sans compter les marchandises précieuses. Des navires français furent envoyés à la rencontre du convoi et le rejoignirent vers les îles Canaries. Les Anglais veillaient. Dès qu'ils virent le convoi, ils le poursuivirent ; les Français et les galions vinrent se jeter dans la baie de Vigo dont ils fortifièrent en hâte l'entrée et les abords (2 oct. 1702). On essaya de décharger le convoi mais les Anglais lancèrent leurs voiliers sur les chaînes qui fermaient la baie, et les brisèrent. On mit le feu aux galions et on les coula pour ne pas les livrer. Une Société française s'est constituée pour retrouver ces énormes richesses englouties. Après trois mois d'investigations toutes les épaves ont été retrouvées dans un état surprenant de conservation. L'Espagne touchera le tiers sur les valeurs retrouvées. »

Des bruits extraordinaires démentis même par ses ennemis <sup>1</sup> ont couru à ce moment <sup>2</sup>.

Il est à peu près certain, nous dit M. R. de Gourmont, qu'il fut moniteur de boxe dans un gymnase. Il me fit un jour une allusion précise à cela en me parlant de sa santé. Des coups de poing reçus dans la poitrine et l'estomac, il gardait une triste impression et des traces <sup>3</sup>.

Une revue de l'époque, *la Vie populaire* <sup>4</sup> que dirigea pendant une année l'ex-fondateur de *la Revue fantaisiste*, publie le 19 février 1880, avec des variantes sur les textes précédents, *les Demoiselles de Bienflâtre*. C'est la première fois qu'une œuvre de Villiers de l'Isle-Adam paraît dans un journal populaire. Un dessin vulgaire souille la couverture de cette revue. Une note, non signée, dont l'auteur se devine : le directeur même, précède ce conte :

1. *Belles-Lettres et les environs*. « Le Figaro », 22 fév. 1903.

2. On trouve dans le *Journal des Goncourt*, 2<sup>e</sup> série, vol. 3, à la date du 4 février 1882 :

« Samedi 4 février. Savez-vous, quelle est à l'heure présente la profession de Villiers de l'Isle-Adam ?

— Non, non.

— Eh bien, il est mannequin chez un médecin de fous... Oui, il est le faux fou dont le docteur dit : « Il n'est pas tout à fait guéri, mais il va mieux. »

C'est Bourget qui nous raconte cela ce soir. »

3. *Promenades littéraires*, 2<sup>e</sup> série, p. 32.

4. Retrouvée par M. Longuet sur les indications de M<sup>me</sup> de Villiers.

Voici une des pages les plus monstrueuses — en apparence du moins — qui aient été écrites en ce siècle! Non pas qu'elle soit répréhensible par la licence des expressions; à ce point de vue elle garde au contraire une extrême mesure. Mais l'atroce cruauté du sujet, la froideur implacable d'une ironie souvent imperceptible donnent par instant le vertige et vous font frissonner. En outre, on est choqué çà et là par des détails qui semblent témoigner d'un irrémédiable scepticisme. — Pourquoi donc publions-nous cette œuvre? Parce qu'elle est de celles qu'il faut connaître, ne fût-ce que pour les réprouver avec colère. Peut-être d'ailleurs s'en dégage-t-il — et tel a été à coup sûr le but poursuivi par M. Villiers de l'Isle-Adam qui est un penseur en même temps qu'un grand écrivain — peut-être s'en dégage-t-il un irréconciliable mépris pour les consciences perverties et l'on ne sait quelle terrible leçon de morale! On pourra être de cet avis après avoir lu attentivement *les Demoiselles de Bienfilâtre* <sup>1</sup>.

Il est tout entier là, le venimeux crapaud sur lequel, parfois, faute de l'avoir aperçu, Villiers glissa. Le poète dut relire et savourer ces mots, surtout : « *un irréconciliable mépris pour les consciences perverties et l'on ne sait quelle terrible leçon de morale!* »

Dans une éphémère revue hebdomadaire, le *Beaumarchais* <sup>2</sup>, Villiers donnait le 9 octobre, avec des variantes sur les deux textes précédemment

1. Communiqué par M. Longuet.

2. Communiqué par M<sup>me</sup> de Villiers.

publiés, *Véra* (*Contes cruels*) et le 30 du même mois paraissait, dans *la Comédie française* <sup>1</sup> sous le titre général *Conte d'amour* qui a été conservé définitivement (*Contes cruels*) <sup>2</sup> des vers dont la plupart avaient paru précédemment dans *l'Artiste* sous des titres différents : *l'Eblouissement* (*La Nuit*, dans *l'Artiste*, ce nouveau texte présente des variantes); *II. Aveu* (*A une enfant taciturne* dans *l'Artiste*); *III. Les Présents*; *IV. Réveil* (*A Helen* dans *l'Artiste*) et *V. Adieu* (même titre dans *l'Artiste* mais texte un peu différent.)

Le 20 novembre, la même revue publiait sous le titre *A une femme*, la poésie parue dans *la Revue des Lettres et des Arts* en 1868 <sup>3</sup> et réimprimée dans *l'Artiste* avec les précédentes sous le titre *Les Derniers soucis* <sup>4</sup>.

Le lendemain 21 novembre 1880, paraissait dans le *Beaumarchais* un conte, *Histoire d'amour du vieux temps*, qu'il redonnait le 5 décembre sous le titre *Une vengeance de reine* dans la *Vie Populaire*, et qui est la *Reine Ysabeau* des *Contes cruels*. A quelques jours d'intervalle, ce

1. Retrouvé par M. Longuet sur l'indication de M. J. Debaux.

2. Augmenté d'une pièce: *Au bord de la mer*.

3. « La Revue des Lettres et des Arts », 19 janvier 1868; *Les Présents*, 9-23 février; *Elen*, 15 mars: *A Elen*.

La pièce *A une femme*: *Au bord de La mer* en tête d'*Elen* (le drame),

4. *L'Artiste*, 1<sup>er</sup> avril 1868. *Les Derniers Soucis*: *Elen*, *A Elen*. *A une grande forêt*; *A une enfant taciturne*, *Les Présents*.

5. Communiqué par M<sup>me</sup> de Villiers.



même conte présente des variantes. Bien qu'écrivain spontané et merveilleusement doué pour atteindre rapidement la forme définitive, Villiers était tyrannisé par ce besoin de perfection absolue qui fit le martyr et la volupté de Flaubert.

La *Vie populaire* reproduit ensuite, le 26 décembre, *Virginie et Paul*<sup>1</sup>.

Pendant l'année 1881, c'est le silence. La misère était acharnée. Ses parents âgés et malades, des soucis pressants, un dénuement extrême et pas d'aide possible. Il connut des heures d'angoisse tragique.

L'événement le plus important de cette partie de la vie du poète est évidemment la naissance de son fils. Cette apparition, dans sa sombre existence, d'un enfant sur lequel il pouvait laisser déborder tous les trésors jusque-là jalousement conservés, de son admi-

1. Le directeur de cette publication change en 1881. La *Vie populaire* reproduit un très grand nombre de Contes de Villiers. En voici la liste, que me communique M. Longuet :

12 août 1886, *Souvenirs occultes* ; 6 janvier 1887, *Le jeu des grâces* ; 3 février 1887, *L'Héroïsme du Dr Hallidonhil* ; 21 juillet 1887, *Le secret de la belle Ardiane* ; 4 août 1887, *La céleste aventure* ; 30 août 1887, *Catalina* ; 15 septembre 1887, *Le secret de l'échafaud* ; 9 octobre 1887, *Les expériences du Dr Crookes* ; 27 novembre 1887, *Une profession nouvelle* ; 22 décembre 1887, *Les Phantasmes de M. Redour* ; 29 avril 1888, *Les délices d'une bonne œuvre* ; 2 juin 1888, *L'inquisiteur* ; 2 août 1888, *Ce Mahonin* ; 6 septembre 1888, *Sagacité d'Aspasie* ; 18 octobre 1888, *La véritable légende de l'Éléphant blanc* ; 15 novembre 1888, *Conte de fin d'été* ; 7 avril, 2 mai 1888, *Tribulat Bonhomet* ; 25 août, 7 nov. 1889, *L'Eve future*.

« La *Vie populaire* a été retrouvée sur les indications de M<sup>me</sup> de Villiers. »

nable cœur, donna de nouvelles énergies, de nouveaux ressorts à ce pauvre grand artiste qui, désormais, n'espérait plus rien d'heureux sur cette terre. Il est remarquable que la production littéraire chez Villiers a été beaucoup plus régulière, beaucoup plus féconde à partir de cette époque. Sans doute les soucis de la paternité l'obligèrent, pour la première fois, à envisager d'une façon pratique les réalités de la vie.

Je n'ai jamais connu celle qui porte aujourd'hui le nom glorieux mais lourd de Villiers de l'Isle-Adam et fut pendant près de dix années la fidèle et vaillante compagne du grand artiste, je sais qu'elle lui adoucit, par son affection et son dévouement les dernières amertumes de la vie, qu'elle partagea ses misères, soigna ses infirmités, qu'en lui donnant un fils, elle lui procura la seule pure joie qu'il ait goûtée ici-bas. Je sais, enfin, qu'à son lit de mort, en face de l'Eternité, Villiers de l'Isle-Adam n'a pas cru cette humble compagne indigne du grand sacrifice qu'il consumma en lui donnant son nom, devant Dieu et devant les hommes. Pour toutes ces raisons, la veuve de Villiers a droit à la déférence des admirateurs et des amis de son mari mort, et je crois ne pouvoir mieux témoigner la mienne qu'en désappoyant de malsaines curiosités et en enveloppant d'un silence respectueux l'histoire de cette liaison qui ne regarde personne <sup>1</sup>.

Il cherche sans doute à placer dans de bonnes conditions les *Contes cruels*; ses démarches auprès

1. R. du Pontavice, p. 263-265.

des éditeurs, ses devoirs de famille, l'inquiétude, les privations lui prennent son temps et ses forces.

Et cependant, il travaille à *l'Eve future* :

Rue de Maubeuge, dans l'horreur glaciale d'une chambre vidée de ses meubles, il a écrit, couché à plat ventre sur le plancher, délayant dans de l'eau les dernières gouttes de son encrier, des longs chapitres de *l'Eve future*, et l'on peut croire, qu'à de tels instants, Dieu laissait tomber en pluie de grâces sur le cerveau du grand artiste ses plus radieuses inspirations <sup>1</sup>.

Pendant toute cette année tragique, il ne publie rien, on ne saurait s'en étonner, sauf un conte, mais quel ! Un de ceux d'une si haute éloquence que c'est pour le lecteur un frisson de toute l'humanité souffrante à la poursuite de sa Chimère, une intense communion dans la misère de l'homme abandonné sans certitude dans une existence pleine de pièges et de désespoirs : *Vox populi* est publié le 24 décembre dans une revue dont le nom le fait paraître plus douloureux encore : *La Comédie humaine* <sup>2</sup>.

Le 18 février 1882, aux bureaux de cette revue, il édite en une plaquette, aujourd'hui raris-

1. G. Guiches, *Villiers de l'Isle-Adam intime*. « Le Figaro », s uppl. litt., 31 août 1889.

2. Retrouvé par M. Longuet. *La Comédie humaine*, hebdomadaire, in-f°, directeur F. de Gantès.

sime <sup>1</sup>, *La maison Gambade père et fils successeur. Le socle de la Statue dans Chez les Passants*. Le hasard m'a permis d'en avoir une page en communication. Je la reproduis ici :

Lorsqu'elle publia la plaquette, *la Comédie humaine* inséra la note suivante <sup>2</sup> :

Désireuse de toujours faire du nouveau et surtout de plaire à ses lecteurs *la Comédie humaine* vient de créer une publication mensuelle qui, nous n'en doutons pas, excitera le plus vif intérêt dans le public. *La maison Gambade père et fils successeur*, que nous publions cette fois est due à la plume délicate et si littérairement mordante de notre collaborateur Villiers de l'Isle-Adam. C'est en dire assez pour être à peu près assuré du succès.

Le 12 avril 1882, la mère de Villiers, la très douce marquise achève sa vie de calme résignation; elle avait soixante-douze ans.

Le faire part de ce décès a été conservé avec un soin pieux <sup>3</sup>. Il a échappé au pillage de 1889. Le voici :

1. Cette brochure est signalée dans le livre de M. René Martineau *Un vivant et deux morts*, avec cette note: « Brochure dont M. Pierre Dauze, directeur de la « Revue biblio-inconographique » possède un exemplaire. »

2. Communiquée par M. Longuet.

3. Il appartient à M<sup>me</sup> de Villiers qui a bien voulu m'en donner un des rares exemplaires qui lui restent.

## M.

Le Marquis JOSEPH DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, doyen des Chevaliers de l'Ordre de Malte de la Langue de France ; le Comte MATTHIAS PHILIPPE-AUGUSTE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM ; l'Abbé VICTOR DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, recteur de Ploumilliau, en Basse-Bretagne ; Sœur GABRIELLE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, dame du Sacré-Cœur d'Avignon ; le Comte et le Vicomte LE NEVVOU DE CARFORT, officier de marine, et leurs familles ; Monseigneur le Cardinal DE BONNECHOSE et le Marquis DE COËTLÈS, ainsi que leur famille ; le Marquis et la Marquise de COSSÉ-BRISSAC, née BOUCHARD DE MONTMORENCY, et leur famille ; le Marquis HENRI DE TINTÉNIAC et sa famille ; le Marquis DE LA CROIX et sa famille ; le Comte DE BLOIS et sa famille ; le Marquis GAUCHER DE CHATILLON et sa famille ; le Prince DE CLERMONT-TONNERRE ; le Duc et la Duchesse DE CLERMONT-TONNERRE et leur famille ; le Comte DU LAZ DE PRATULO et la Comtesse ADOLPHE DU LAZ, née DE SAISY, et leur famille ; la Comtesse DE GUISE, née de COURSON-VILLENEUVE, ainsi que le Comte ALFRED DE COURSON-VILLENEUVE et leurs familles ; le Marquis DE MIRABEAU et sa famille ; le Comte DU MAIN DE KEROUZIEN, le Comte DU MAIN DE LA JAILLE et leurs familles ; le Comte LOUIS DE KERSTRAT et la Comtesse DE KERSTRAT, née DE CATHELINEAU, et leurs familles ; le Baron HINGANT DE SAINT-MAUR et sa famille ; le Comte DU RUMAIN ; le Marquis et la Marquise DE KEROUART et leur famille ; le Comte JULES DE KERSAUSON et sa famille ; le Marquis DE MONTBOUCHER et sa famille ; le Comte CHARLES HAY DES NÉTUMIÈRES DE BRECQUIGNY et sa famille ; le baron EPHREM HOUËL, officier de la Légion d'Honneur, et la baronne HOUËL, née DE

KERSTRAT; le Comte et la Comtesse DE RODELLEC DU PORZIC et leur famille ;

Epoux, fils, beau-frère, belle-sœur, neveux et petits-neveux, cousins par alliances, cousins germains et issus de germains,

Ont la douleur de vous faire part de la mort de

MARIE-FRANCINE LE NEPVOU DE CARFORT

MARQUISE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

*Dame patronnesse-fondatrice de la Cathédrale  
de Moulins,*

décédée, avec les Sacrements de l'Eglise, en la sainte foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le 12 avril 1882, à Paris, rue Saint-Roch, en sa soixante-douzième année.

LUX PERPETUA LUCET EI

Paris, le 25 avril 1882.

De la part de M. le Comte DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM son fils, 38, rue de Bruxelles.

Ce décès augmenta le désarroi du poète. Seul avec un père infirme et maniaque, privé de la consolante présence de sa mère, il ressentit davantage les douleurs de la vie, les blessures incessantes infligées à son âme hautaine et trop sensible.

Il dissimule sa peine et ce serait manquer au respect dû à ce deuil que de parler des chagrins qu'il s'efforça de voiler à tous.

Il travaille activement à *Axël* et prépare la pu-

blication des *Contes cruels*. *La Vie Artistique* donne, en octobre de la même année tout un chapitre d'*Arël*, la troisième partie, *Le Monde tragique* <sup>1</sup>. La revue imprimait la note suivante :

M. de Villiers de l'Isle-Adam, dont les *Contes cruels* vont paraître à la fin de ce mois chez Calmann Lévy, a bien voulu nous adresser une scène d'un grand ouvrage, conçu dans les proportions du *Faust* allemand, et dont la publication doit suivre celle des *Contes cruels*. Nous nous empressons de publier cette scène qui nous a paru d'une profondeur métaphysique des plus extraordinaires.

L'éditeur Calmann Lévy bien conseillé par Coquelin Cadet <sup>2</sup> qui avait discerné en Villiers un écrivain remarquable, acheta le recueil <sup>3</sup>. Oh, il ne se ruina pas : 300 francs lui suffirent pour devenir propriétaire d'un des chefs-d'œuvre de

1. « La Vie Artistique », n° 4, octobre 1882, p. 51 ss. Ce texte est sensiblement le même que celui de la « Jeune France », d'après lequel a été imprimé le volume. Je ne le reproduis donc pas. Par contre, les Variantes publiées par M. R. de Gourmont dans la *Revue Indépendante* seront lues avec intérêt par les admirateurs du poète.

2. Coquelin Cadet, avant qu'ils soient publiés, disait, dans les salons plusieurs *Contes cruels* dont : *Le Secret de l'ancienne musique* et *Sombre récit, conteur plus sombre* qui lui est dédié.

3. Les *Contes cruels* avaient été offerts à Hetzel qui les refusa. Il avait refusé de même à Huysmans *le Drageoir d'épices*, en lui disant qu'il n'avait aucun talent et n'en aurait jamais. Evidemment, Villiers, Huysmans, cela vient bien après Jules Verne. André Laurie... (Cf. *Journal des Goncourt*, 1885-1888, p. 115.)



la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>. L'auteur était du reste content. C'était pour lui une recommandation auprès du public, dont il se croyait en droit d'escompter quelque attention. En fait, on lut un peu cette œuvre ; mais la critique, éclaireur en retard égaré dans la brousse de la petite littérature des confrères, n'aperçut l'ouvrage que longtemps après, quand elle en entendit parler. On ne trouve dans les quotidiens que de rares annonces comme celle-ci :

Un livre à sensation vient de paraître. *Contes cruels*, tel est le titre de cette œuvre étrange. L'auteur, M. Villiers de l'Isle-Adam, est, sans contredit, l'un des plus originaux écrivains de ce temps. L'impression qui se dégage de la lecture de son volume échappe à toute analyse : l'ironie, le trouble, l'émotion, la réalité et le rêve s'y combinent et s'y associent de manière à produire les effets les plus saisissants et les plus nouveaux <sup>2</sup>.

M. Bourget publia le 15 février un article sur Villiers ; il est dommage que ce critique n'ait pas attendu d'avoir lu les *Contes cruels*.

Voici les passages essentiels de cette analyse. Elle fera regretter que l'auteur d'*Axël* n'ait pas eu sa place dans les *Essais* ou dans les *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*.

1. A. von Kræmer, *op. cit.*, p. 25.

2. *Journal des Débats*, 10 février 1883.

Un drame de M. Villiers de l'Isle-Adam va être joué au théâtre des Nations cette semaine, un recueil de ses contes édité par la maison Calmann Lévy. Voici que le nom de cet énigmatique écrivain passe et repasse dans les chroniques — un nom à demi célèbre, car il représente au regard du gros public un littérateur d'excentricité, comme au regard de beaucoup de lettrés une légende, mais rien de plus. M. Villiers de l'Isle-Adam fut jadis — il y a vingt ans de cela — en compagnie d'Albert Glatigny, mort à la peine, et de M. Catulle Mendès, vivant celui-là, et bien vivant, un des chefs des néo-romantiques désignés vulgairement de l'appellation de Parnassiens. A ce titre seul il mériterait d'être étudié. Il le mérite d'autant plus qu'il était considéré par les écrivains de son groupe comme le plus fort. On disait couramment de lui aux environs de 1865 qu'il avait du génie, c'est pourtant de tous les soldats de cette campagne celui dont les œuvres sont le moins connues.

Des anecdotes fantastiques le représentent comme organisant des intrigues dignes des *Mille et une Nuits* ; il avait, disent les uns, conçu un jour le projet d'aller aux Indes prendre le trésor d'un Radjah.

M. Bourget parle d'autres anecdotes (celle du trône de Grèce par exemple) mais ne croit pas devoir y accorder d'attention. Il préfère s'en tenir aux « documents d'ordre littéraire ». Malheureusement il ne connaît que les *Premières Poésies*, *Claire Lenoir*, *Elen*, *Morgane*, dont il dit quelques mots. Par exemple, à propos des *Premières Poésies* :

La langue de ces vers est encore celle de la tradition semi-classique, mais dans d'autres passages déjà, la recherche du mot qui produit l'impression d'étrangeté se reconnaît.

M. Bourget note l'influence de Musset et remarque :

Dès le premier recueil le poète procède par symboles.

A propos de *Claire Lenoir* :

...Impression de cauchemar contée avec l'affectation d'ironie féroce chère à Swift, à Carlyle, à Edgar Poe. Les épigraphes de divers chapitres attestent une préoccupation de mysticisme.

Puis après quelques citations :

C'est comme on voit le procédé ordinaire des contes de Poe mais amplifié à la manière allemande par des théories hégéliennes sur l'esprit et une hypothèse de la possibilité de la renaissance sous une autre forme, le tout écrit dans un style d'une rare puissance d'évocation lucide.

Puis M. Bourget cite quelques pages d'*Elen* (Le songe d'opium, p. 139-140, éd. Chamuel) à propos desquelles il dit :

Vision de songe, taciturne, mystérieuse et magnifique. Et n'est-ce pas une belle vision de force et de

jeunesse aussi qu'évoque ce couplet de *Morgane* qu'on croirait traduit de l'*Endymion* de Keats :

*Si tu portais le thyrsse...* (*Morgane*, éd. Chamuel, p. 72).

Le critique termine ainsi :

L'homme qui a écrit certaines pages de *Morgane* est un écrivain de race. Je me souviens d'avoir vu des juges compétents affirmer que *Isis* contient des pages plus belles encore. Malgré tous mes efforts je n'ai pu me procurer ce roman. Mais les quatre lignes que Richelieu demandait pour pendre un homme suffisent à classer un artiste et ce n'est pas quatre lignes que M. Villiers de l'Isle-Adam a écrites de la valeur de celles que j'ai citées, c'est des centaines <sup>1</sup>.

Le public s'intéressant davantage aux « Premières » théâtrales qu'à l'apparition d'un nouveau livre, la critique — la grande — a pris l'habitude d'en faire autant. On n'a donc parlé des *Contes cruels* qu'à propos de la représentation du *Nouveau Monde* au théâtre des Nations, qui eut lieu quelques jours après la publication du volume. Les articles, d'ailleurs, sont rares <sup>2</sup>.

F. Coppée, le poète bon, écrit :

1. Paul Bourget. *M. Villiers de l'Isle-Adam*. « Le Parlement », 13 février 1883 (communiqué par M. Longuet).

2. Lorsque, trompé par le nom, on croit découvrir une analyse, au moins compréhensive, on trouve des appréciations comme celle-ci : « ... livre curieux, quelquefois génial, mais incomplet et qui en trop de pages sent la hâte » (!). Edouard Rod. « Le Parlement », 17 mars 1883 (Communiqué par M. Longuet.)

Dans les *Contes cruels* de M. Villiers de l'Isle-Adam, chez Calmann Lévy, nous avons trouvé quelques vers de notre connaissance, et, pour vous prouver que nous parlons ici d'un véritable poète, nous citerons deux pièces, courtes, mais exquises<sup>1</sup>.

C'est chez Catulle Mendès que Villiers récitait jadis ces charmants vers ; c'est là aussi qu'il nous fit connaître, pour la première fois, un grand drame en prose, intitulé *Morgane*, qui nous a laissé le souvenir d'une œuvre confuse, mais puissante et écrite dans un style admirable.

Depuis lors, nous avons un peu perdu de vue Villiers de l'Isle-Adam. Il n'était pas facile de suivre cet errant, ce noctambule.

Depuis *la Révolte*, petit drame de la plus pénétrante psychologie, qui ne fut pas compris des spectateurs du Vaudeville, on n'avait plus guère entendu parler de Villiers. Mais voici que tout à coup, il se manifeste doublement, qu'il s'incarne sous les deux espèces : le drame et le livre.

S'il y avait une justice littéraire, les *Contes cruels* auraient le plus vif succès ; car partout dans ce volume, même dans les moins bonnes pages, se révèle et s'affirme un écrivain très particulier, qui souvent tombe dans la manière et la préciosité, mais parfois aussi s'élève jusqu'à la plus haute poésie et la véritable éloquence. Les deux nouvelles *Véra* et le *Convive des dernières fêtes* nous semblent parfaites, et, dans les contes ironiques, tels que *les Demoiselles de Bien-filâtre* et *la Machine à gloire*, il y a un genre de plaisanterie froide et « pince sans rire » absolument nou-

1. Je ne reproduis pas ici ces vers qu'on pourra lire dans les *Contes cruels*, p. 302 et ss. (Il s'agit, bien entendu, de l'édition complète des *Contes cruels* (vol. in-18).

veau, un comique « cruel » comme dit le titre, auquel nous ne connaissons pas d'analogie.

.....  
 Arrivons maintenant au *Nouveau Monde*.

.....  
 Ce drame assez incohérent est grandiose là où la froide raison et le médiocre sens commun pourraient protester, passe un souffle d'enthousiasme et de poésie qui vous emporte. Plusieurs scènes de toute beauté, et, à chaque instant de superbes effets de style, de merveilleuses pensées de lyrisme ont décidé du succès de cette œuvre, incomplète, mais qu'un esprit supérieur a pu seul concevoir et exécuter.

Ce succès eût été plus décisif sans l'interprétation qui est défectueuse<sup>1</sup>.

D'autre part, M. Maxime Gaucher, qui a la confiance des lecteurs de *la Revue bleue*, renseigne ainsi son public :

*Contes cruels*, nous dit M. Villiers de l'Isle-Adam. Ah! les contes bien nommés! oui, bien cruels en effet. Une ironie sanglante, un sophisme amer, un désenchantement glacé, un rire funèbre comme celui du fossoyeur d'*Hamlet*. Ça et là quelque gaieté, mais une gaieté nerveuse et comme spasmodique. Si nous rions, nous aussi, c'est d'un rire douloureux. Il est question dans ces contes cruels, d'un hoberau vindicatif qui, ayant surpris sa noble épouse en conversation criminelle, blessa mortellement le préféré; puis, pendant que le malheureux rendait l'âme et comme la femme éplorée se penchait en grand déses-

1. F. Coppée. « La Patrie », 26 fév. 1883.

poir sur l'agonisant, l'Othello sans pitié se mit à chatouiller dans l'ombre les pieds de la femme infidèle afin de la forcer d'éclater d'un fou rire au nez expirant de l'être de son cœur. C'est ainsi que M. Villiers de l'Isle-Adam agit avec nous. Il nous chatouille la plante des pieds pour nous faire rire devant nos illusions, nos rêves, nos amours, qu'il vient de mettre méchamment à mort. Ah ! le bourreau !

Ne soyons pas dupes cependant. Beaucoup de ses victimes ne sont qu'étourdies par un coup de casse-tête et n'en mourront pas. Il chante un *De profundis* sur des ennemis qui vivront plus longtemps que lui. Le paradoxe à outrance peut faire illusion un instant ; mais la vérité reprend bientôt ses droits. Il faut dire cependant que le fantaisiste cruel joue de ces paradoxes avec une remarquable virtuosité. Il y a une grande dépense de talent mal employé dans ces pages implacables. Avec cela, du précieux, de l'alambiqué, de la poudre de riz surnageant sur le poison des Borgia. En somme, une œuvre irritante, mais distinguée. Jusqu'ici M. Villiers de l'Isle-Adam était un peu comme les barbiers du village qui raseront demain pour rien : il devait demain faire ses preuves ; ce demain n'est plus demain, c'est aujourd'hui<sup>1</sup>.

Cependant l'élite, artistique, vigilante s'en préoccupait. Son jugement, après tout seul importe et finit par prévaloir. Elle suivait la révélation de ce grand écrivain dont ceux-là mêmes qui l'ont

1. Maxime Gaucher. *Causerie littéraire*. « La Revue politique et littéraire » (Revue Bleue), 24 février 1883.



ignoré vont bientôt célébrer la gloire, et avec quelle conviction<sup>1</sup>.

Les admirateurs du poète renseignés un peu sur son existence très dure, les trahisons des aimables confrères, les déboires et les injustices d'une presse myope et butée, ne s'étonnèrent pas de la hautaine ironie de ces pages. Ils sympathisèrent avec l'aristocrate blessé par la mesquinerie d'une époque mercantile et positiviste.

Le volume comprend vingt-sept contes et une page de vers. Beaucoup, et non les moins beaux avaient déjà paru, les suivants :

1868. — *Conte d'amour.*

*L'Intersigne.*

1869. — *L'Annonciateur.*

1873. — *L'Affichage céleste.*

1874. — *Le Convive des dernières fêtes.*

*Virginie et Paul.*

*La machine à gloire.*

*Les demoiselles de Bienfilâtre.*

*Véra.*

*L'appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir.*

*Le plus beau dîner du monde.*

*Antonie.*

1. Le Comité du monument Villiers compte en effet beaucoup d'inconnus pour les amis du poète, muets pendant sa vie, et du zèle courageux desquels il est permis de se montrer surpris, agréablement.

1876. — *Sentimentalisme.*  
*A s'y méprendre.*  
*L'Inconnue.*
1877. — *Le traitement du D<sup>r</sup> Tristan.*  
*Sombre récit, conteur plus sombre.*
1878. — *Souvenirs occultes.*  
 — *Conte d'Amour (sauf Au bord de la mer<sup>1</sup> et Rencontre).*
1880. — *La reine Ysabeau.*
1881. — *Vox populi.*

Comme inédits, le volume contenait donc les contes suivants (à moins qu'ils n'aient été publiés dans des revues ou des journaux inconnus où on les retrouvera peut-être un jour) :

*Deux Augures.*  
*Duke of Portland.*  
*Le secret de l'ancienne musique.*  
*Le désir d'être un homme.*  
*Fleurs de ténèbres.*  
*Les brigands.*  
*Maryelle.*

Malgré le mutisme ou la malveillance des critiques, le volume se lisait un peu. On retarde la gloire d'un écrivain de génie, mais on ne l'empêche pas : la disparition d'un critique suffit pour nous le prouver.

1. *Au bord de la mer* avait paru dans « l'Artiste » en 1868, sous le titre de *Elén*.

Les *Contes cruels*, dit M. de Gourmont, sont une date littéraire. De les avoir lus, des jeunes gens se sentirent troublés. Vers le même temps, on avait connu *Sagesse* et découvert Mallarmé. *A Rebours* acheva la moisson, en fournissant le lien. Il y eut une nouvelle gerbe, qui se récolte encore tous les ans ; il y eut une nouvelle littérature<sup>1</sup>.

Cependant, des difficultés de tous genres empêchaient Villiers de s'occuper de son volume. Son père cloué chez lui par une hémiplegie demandait des soins coûteux. Le vieillard continuait à se faire sur sa situation de fortune les illusions les plus magnifiques<sup>2</sup>.

Cette hantise de l'or qui, tel un esprit malfaisant insatiable en suggestions occultes poussa toute sa vie le marquis Joseph de Villiers de l'Isle-Adam ne laissa pas le fils exempt de ses tortures.

Les grandes âmes élèvent à la hauteur de symboles éternels leurs souffrances et leurs joies. Le poète a senti les grandes tentations de la richesse en un moment où il était dans la pénurie la plus absolue ; il a éprouvé la force persuasive de l'or tout puissant devant la sagesse désarmée par la

1. R. de Gourmont. *Promenades littéraires*, II<sup>e</sup> série, p. 22.

2. M. Longuet a retrouvé dans *l'Annuaire de la Presse* de 1882 le titre d'un journal dirigé par le marquis J. de Villiers de l'Isle-Adam, *Plaisirs et bureaux de Paris* sans grand intérêt. La rédaction était rue Saint-Roch. Nous avons vu que les Villiers habitaient cette rue lors de la mort de la marquise. Donc, en 1882, il continuait encore ses chimériques entreprises.

misère. Bien des pages d'*Axël* en sont nées. Tandis que le marquis monomane ne savait que tenter l'immédiate réalisation de ses rêveries, le poète en mesure tout l'impossible en même temps que la grandeur. Et, en son âme une voix disait :

Le Destin me force à vivre de rêves.

Et une autre répondait :

Et de quoi voudrais-tu vivre? De quoi vivent les vivants, sinon de mirages, — d'espoirs vils, toujours déçus<sup>1</sup>.

La vie devenait de plus en plus triste. Seul avec son père infirme et divaguant, harcelé par la nécessité, sans amis proches, Villiers connut des heures d'épouvantable détresse, rendue plus tragique par l'interdiction que son nom lui faisait de chercher un appui, de dire sa peine. Il mettait tant de soins au contraire à la cacher que les admirateurs de son œuvre lui croyant toute liberté d'esprit pour s'occuper d'elle exclusivement, le persuadèrent de tenter une représentation du *Nouveau Monde*.

Les promoteurs de l'entreprise sont : le comte d'Osmoy<sup>2</sup>, Jean Marras, Yveling Rambaud, l'ar-

1. *Axël*. Le Monde occulte. Scène première (éd. Quantin, p. 214).

2. Le comte d'Osmoy, député de l'Eure, collabora avec Louis Bouilhet et Flaubert au *Château des Cœurs*.

tiste dramatique Pop, M<sup>lle</sup> Doucet, un libraire de la rue de Tournon, M. Lalouette <sup>1</sup>. Le directeur du « Théâtre des Nations », Ballande, loua sa salle. L'interprétation fut confiée aux artistes suivants :

Lord Cécil.	MM. Villeroy.
Stephen Aswell.	Charpentier.
Le Chevalier H. de Vaudreuil.	Rosambeau.
Georges Washington.	Revel.
Moscone.	Legrenay.
O'Keene.	Raymond.
Sir Edward Clifton.	Ponetal.
Benjamin Franklin.	Chatelun.
Ruth Moore Ctesse Cécil.	M <sup>mes</sup> Passa.
Mistress Andrevs.	Rousseil.
Mary Maits Ellis.	Henriot.
Mistress Noella.	F. Genat.
Maud Eadie.	Dax.
Dahn.	Carsan.

Tous les acteurs n'y mirent pas une égale bonne volonté ni surtout une égale valeur.

M<sup>me</sup> Rousseil troubla les répétitions par des

1. « On parla ensuite de l'affaire à l'éditeur Lalouette.

Le comte d'Osmoy s'y intéresse, lui dit-on.

— Mais moi aussi, s'écria l'éditeur, et je ferai tout ce qu'il faudra.

— Même s'il s'agissait de dépenser cinquante ou soixante mille francs ?

— Oui, oui, marchez ! »

Un Monsieur de l'Orchestre (Arnold Mortier). *Les soirées parisiennes de 1883* (un vol. in-16, Paris, p. 67).

exigences : elle voulait un cachet de 100 francs par répétition et de 300 par représentation.

La Première eut lieu le 19 février 1883. M. Villeroy eut un geste vulgaire lorsque lord Cécil quitte sa femme : « Adieu vous êtes veuve », l'acteur enfonça son chapeau sur sa tête comme un garçon marchand de vin sa casquette. Rosambeau fait prendre à Vaudreuil, au siège de Capetown, la lorgnette par le mauvais bout. Ces maladresses suffirent pour distraire certains spectateurs et amener l'hilarité hostile à toute émotion.

M. Alexandre Georges, alors secrétaire du comte d'Osmoy, avait composé une musique de scène.

La critique donna cette fois tout entière.

Voici quelques-uns des articles publiés alors. Je les ai retrouvés grâce aux indications précises de M. Longuet, à qui je dois une liste semblable pour *la Révolte*.

L'opinion de nullités aussi remarquables que Sarcy et consorts est à noter ; elle est représentative d'une certaine mentalité omnipotente. C'est la grande voix de la médiocratie qui parle. Artistes, écoutez !

Voilà certes une situation forte et neuve, éloquemment et puissamment déduite.

Je ne dirai pas qu'elle a tenu tout ce qu'elle promet, et le peu qu'elle donne, elle le fait bien attendre.

Par une similitude singulière avec la composition des *Mères ennemies*, le drame de M. Villiers de l'Isle-Adam superbement commencé par une exposition

magistrale, s'enchevêtre ensuite dans les aventures décousues d'une pièce militaire.

Le drame de M. Villiers de l'Isle-Adam renferme assez de beautés dans le fond comme dans la forme, pour qu'on en pût espérer le succès. Cependant l'impression de la soirée demeure indécise et confuse. On a jugé la pièce obscure et l'on avait raison en ce sens que l'œuvre primitive a subi pendant la représentation et à la veille même de paraître devant le public des suppressions considérables dont les sutures ont été mal ajustées. D'ailleurs l'auteur a lui-même, comme à plaisir, surchargé son travail de complications inutiles au fond desquelles l'esprit du spectateur, même attentif, ne pénètre pas aisément.

Mais, ayons le courage de le déclarer en toute franchise, l'œuvre de M. Villiers de l'Isle-Adam a principalement souffert d'une interprétation défectueuse<sup>1</sup>.

Le journal d'un monde élégant informait son public par les lignes suivantes :

Il règne dans ce mélange de combat pour l'indépendance, de duels pour l'amour, un certain souffle de passion qui a le tort de se traduire parfois en paroles emphatiques et bizarres. Il y a des dessous subtils que l'auteur a pris la peine d'indiquer dans la préface de sa pièce imprimée mais auxquels le public ne prendra pas garde.

... Il se contentera d'être ému aux deux ou trois scènes vraiment intéressantes du drame<sup>2</sup>.

1. Auguste Vitu (*Premières représentations*). « Le Figaro », 20 février 1885.

2. H. de Pène. *Le Gaulois*, 20 févr. 1883.



L'homme du sens commun disait :

Tout ce premier acte est d'un grand goût. Mais déjà se trahit dans l'interprétation un défaut qui ne fera que s'accroître, à mesure que se déroulera la pièce. Les acteurs, stylés par l'auteur sans doute ont pris leur rôle terriblement au sérieux. Ils semblent avoir à cœur de détacher et de mettre en relief chaque syllabe de cette prose, qui est extrêmement travaillée, toute pleine de métaphores parfois précieuses et mièvres, le plus souvent emphatique, toujours pleine et retentissante. Ils officient, ils pontifient; ce n'est plus une pièce qu'ils récitent, ils disent la messe <sup>1</sup>.

Voici l'important Jean-Jacques Weiss, aux prénoms illustres.

M. Villiers étant poète, c'est-à-dire de cette secte à part qui se complaît dans l'extraordinaire, on pouvait s'attendre à quelque chose d'extatique et d'inouï renouvelé des mystères d'*Isis*. On a eu tout au contraire un drame politique d'un ton élevé, mais écrit avec sagesse, qui a de belles parties, une allure générale simple et grave, et qui là où il trébuche, choque beaucoup plus par la banalité que par la bizarrerie.

Le théâtre est proprement le tombeau des malins et la fin des cénacles.

M. Villiers de l'Isle-Adam a bien voulu condescendre à parler pour nous.

La plupart de nos lecteurs ne connaissent guère, je suppose, les œuvres de M. Villiers de l'Isle-Adam. Je

1. Francisque Sarcey. *Le Temps*, 26 févr. 1883.

ne les connais pas beaucoup plus qu'eux. Ce n'est ni de leur faute ni de la mienne.

Mais dans ce drame décousu et semé de péripéties triviales autant que brusques, qui ne nous causèrent même pas le plaisir mécanique de la surprise, il y a le souffle de l'héroïsme <sup>1</sup>.

L'interprétation a été tout à fait défectueuse, il faut en tenir compte en lisant ces jugements ; du Pontavice s'indigne d'une pareille falsification :

Je ne parlerai que très sommairement de la ridicule représentation du *Nouveau Monde* qui eut lieu au Théâtre des Nations en 1883. Il est inutile, maintenant, de ressusciter d'anciennes querelles. Villiers, dans cette occasion, fut cruellement berné, honteusement trahi : il n'eût jamais dû consentir à ce que sa pièce vît le feu de la rampe dans des conditions qui, d'avance, en assuraient infailliblement la chute. Je n'étais pas à la première représentation ; il y en eut cinq. M<sup>lle</sup> Rousseil fut grotesque ; on m'a affirmé qu'elle avait joué mal exprès. Un de mes frères assista, un soir, à ce massacre ; il m'a dit que, dans la salle, le vacarme était étourdissant ; Villiers conduisait le tapage armé d'une énorme clef sur laquelle il exécutait de bruyantes tyroliennes. Ce remarquable drame historique (le plus beau peut-être qui ait été écrit sur ce sujet) attend toujours le bon plaisir d'un directeur intelligent et artiste ; mais je ne sais si cet oiseau rare existe en France <sup>2</sup>.

1. J.-J. Weiss. *La semaine dramatique* « Journal des Débats », 26 févr. 1883.

2. R. du Pontavice, p. 167.

M. Elémir Bourges, aujourd'hui grand et probe artiste, était alors un critique peu enthousiaste. Il a depuis lu et relu les œuvres du poète. Il écrivait à propos du *Nouveau Monde* :

*Axël* de M. Villiers de l'Isle-Adam, qui parut il y a longtemps déjà dans un petit journal oublié, était un drame fort singulier. On voyait là, s'il m'en souvient bien, une nonne, une vieille abbesse, force noirceurs et fantasmagories, et le sujet demeurait comme il sied, aussi mystérieux qu'un roman de Lewis. Par ci, par là, le lecteur approuvait, à travers son étonnement prodigieux, quelque mot bien humain, quelque phrase sonore, puis, la lecture terminée, lorsqu'on se ressaisissait, qu'on s'était bien ébroué, secoué et frotté les yeux comme un homme qui revient de l'autre monde, l'impression qui subsistait était à peu près celle-ci : qu'il est des gens qui se lèvent matin, afin d'attraper du génie, et que M. Villiers de l'Isle-Adam a bien du talent.

(Exposé du drame).

Le drame de M. Villiers de l'Isle-Adam, fort supérieur aux productions du mélodrame contemporain, fournit pourtant, comme on vient de le voir, matière à de justes critiques. Il est confus et peu intelligible, languissant en certains endroits, puis soudain comme pris de vertige. Le style en est parfois aussi un peu bien rare et précieux, et Cathos ainsi que Madelon auraient vite pris langue avec ces personnages. Mais d'autre part, il faut reconnaître que la prose de M. Villiers de l'Isle-Adam témoigne d'un esprit vigoureux et d'un fervent amour des chefs-d'œuvre. Pour dire toute ma pensée, elle me sem-

ble meilleure à lire, comme le « Spectacle dans un fauteuil » qu'à voir représenter sur les planches. C'est la marque des œuvres fortes.

Nos pensées finissent toujours par modeler la destinée à leur image.

Je voudrais pouvoir également adresser des félicitations aux interprètes du *Nouveau Monde*. Mais il me faut bien avouer que M. Villiers de l'Isle-Adam a été mal servi par eux <sup>1</sup>.

Voici, pour terminer, quelques lignes de M. Henry Roujon en qui nous respectons profondément un ami de Villiers et un de ses sincères admirateurs :

C'est exclusivement un homme de lettres, doué d'un tempérament d'apôtre. Il appartient à cette race exemplaire qui a produit dans notre âge les types uniques d'Edgar Poe et de Théophile Gautier, de Henri Heine, de Charles Baudelaire, de Gustave Flaubert, de Leconte de Lisle, spécimens miraculeux d'une de ces périodes d'individualisme effréné qu'on appelle, sans savoir pourquoi, époques de décadence.

On a fait des légendes, écrit des calomnies.

Nous qui connaissons depuis de longues années le héros de ces absurdes légendes, nous n'avons vu en lui qu'un artiste laborieux, souvent maltraité par la vie, qui parvenait à désarmer le sort à force de bonne humeur.

1. Elémir Bourges. *Chronique théâtrale*. « Le Parlement », 26 février 1883.

L'auteur déplore l'insuccès du *Nouveau Monde* et dit à ce propos :

Mais quelle duperie est-ce donc que le théâtre si le rêve d'un poète dépend de la digestion d'un millier d'oisifs ! s'il suffit de la maladresse d'un comparse pour faire huer des traits que M. J.-J. Veiss déclare cornéliens ! si la situation la plus poignante que la fatalité puisse imposer à deux parfaits amants<sup>1</sup> semble pour de misérables raisons de mise en scène, un logogriphe indéchiffrable ! et si les mots : liberté, patrie, humanité, qu'on applaudit au café-concert quand ils sortent de la bouche d'un pitre, sont salués d'un éclat de rire lorsqu'ils terminent une phrase française !

Il a manqué à M. Villiers des acteurs.

M. H. Roujon critique la tendance du théâtre et l'importance exagérée que l'on donne aux interprètes.

On a dit que le sublime de cette pièce ne se soutient pas :

En vérité ! Voyez-vous ce poète qui donne à la foule dans une soirée trois ou quatre sensations sublimes et qui pousse l'inconvenance jusqu'à ne pas se maintenir d'un bout à l'autre à un tel niveau ! On n'a pas l'idée d'un sans gêne pareil. Mais, bonnes gens, une seule sensation de cette qualité vaut bien

1. *Le Nouveau Monde*, 3<sup>e</sup> acte.

le prix d'un fauteuil d'orchestre et vous avez vraiment pour votre argent de dures exigences <sup>1</sup>.

Le 19 avril 1883, le *Figaro* publiait *Louis Veillot, bénédictin (Une entrevue à Solesmes dans les Histoires Insolites)*, souvenir de la visite que Villiers rendit à l'Abbaye <sup>2</sup>. C'est le premier article de Villiers au *Figaro*, auquel les *Contes cruels*, le *Nouveau Monde* avaient peut-être inspiré confiance.

Le même journal publiait le 12 mai, *le Tsar et les Grands Ducs* <sup>3</sup>, souvenir du séjour en Allemagne (*L'Amour suprême*).

Le 9 juin, le *Chat Noir* publiait *Gog* <sup>4</sup>, fragment.

Le 19 juillet nous voyons paraître au *Figaro*, *l'Avertissement (Chez les Passants)* <sup>5</sup> et le 23 octobre, le *Secret de l'Echafaud* <sup>6</sup>.

Une partie des *Contes cruels* furent reproduits dans les journaux.

Le *Figaro*, auquel Villiers avait plusieurs fois collaboré, donne le 29 septembre *Vox Populi* <sup>7</sup>.

1. H. Roujon : *Les Hommes de la Jeune France*, XV. Villiers de l'Isle-Adam. « La Jeune France », 1<sup>er</sup> avril 1885.

2. Indiqué par M. Longuet.

3. Communiqué par M<sup>me</sup> de Villiers.

4. M. Longuet a trouvé cette pièce. Elle fera partie du volume d'inédits, en préparation.

5. Retrouvé par M. Longuet.

6. Communiqué par M<sup>me</sup> de Villiers.

7. Cet admirable conte est signé « Un Passant ». Pourquoi ce pseudonyme ? on l'ignore.

D'autres contes suivront, dans le *Gil Blas* surtout, que j'indiquerai à mesure de leur publication.

Villiers consacrait la plus grande partie de son temps à deux œuvres : *l'Eve future* et *Axël*.

Des fragments de ce drame avaient été publiés en 1882 dans *La Vie Artistique*. Cette œuvre d'ailleurs demandait moins d'efforts ; le travail était tout artistique. *L'Eve future* au contraire exigeait un patient labeur de documentation. Avant la joie douloureuse de créer, c'était la besogne pénible d'un interprète expliquant à des profanes, en un langage clair et harmonieux, les procédés mécaniques, les secrets de l'électricité.

Il fallait, pour travailler à une œuvre aussi ardue, dans les conditions où se trouvait Villiers, un enthousiasme d'art extrême. Le marquis continuait de l'obséder de ses rêves fantasques, et les spéculations malheureuses auxquelles il ne cessait de se livrer aggravaient la situation.

Néanmoins, tout en travaillant à ses deux grandes œuvres *Axël* et *l'Eve future*<sup>1</sup>, le poète écrivait de petites nouvelles.

Le 1<sup>er</sup> mars 1884, il publiait au *Figaro* (suppl. litt.) *l'Aventure de Tsé-i-la* (l'Amour suprême)<sup>2</sup> ;

1. R. de Gourmont (*op. cit.*, p. 30) a publié des fragments de *l'Eve future*, M. Guiches, la préface à laquelle il est fait allusion. On trouvera ces pièces à l'Appendice.

2. *L'Aventure de Tsé-i-la* a été reproduite dans un recueil paru en 1885 chez E. Monnier et Cie rue des Vosges (illustrations de Myrbach) intitulé *Contes de Figaro*.



le 12 avril il écrivait dans ce journal un article sur le général Margueritte : « La mort d'un héros »<sup>1</sup> ; puis le 10 mai *les Expériences du D<sup>r</sup> Crookes (l'Amour suprême)*.

Villiers y affirme à la fois son vif intérêt pour les tentatives de cette nature, et son scepticisme sur leur issue. Il se réfugie dans le dogme chrétien :

Règle générale : tout ce dont l'impression n'augmente pas, en nos âmes, l'amour de Dieu, le détachement de l'univers, l'union substantielle avec Jésus-Christ, tout cela vient du Mal, émane de l'Enfer, nécessairement, absolument, sans autre examen ni compromis oiseux. Car ce qui trouble, ce qui étonne est ennemi de la Paix divine, seul héritage du Fils de l'Homme. Il nous a prévenus : *Vous les connaissez par leurs fruits* ; et nous n'avons que faire de tels fruits.

Nous nous en tenons, comme toujours, à la Parole, à l'esprit seul de l'Évangile ; il est, strictement, sans discussions ni réserves, notre unique doctrine. Et quand bien même, par impossible, comme nous en prévient le concile, un Ange de Dieu descendrait du Ciel pour venir nous en enseigner une autre, nous resterions fermes et inébranlables dans notre foi<sup>2</sup>.

Évidemment cela est bien affirmatif et l'on peut en déduire que la foi de Villiers était celle du charbonnier. Il est cependant difficile de croire

1. Indiqué par M. Longuet

2. *Les Expériences du D<sup>r</sup> Crookes (l'Amour suprême)*.

cela de l'auteur d'*Axël*, de l'hégélien convaincu des soirées de l'Hôtel d'Orléans. Ces affirmations ne seraient-elles pas plutôt les preuves qu'essaie de se donner un chrétien très ébranlé dans sa croyance et qui veut se débarrasser du doute pour retrouver « la Paix divine »... C'est une auto-suggestion inconsciente.

Il est difficile de se prononcer nettement. Il y a les deux avis.

Il est certain toutefois que son intérêt pour les recherches de la science demeura très vif jusqu'à la fin de sa vie. Pendant les derniers mois, alors que la maladie le minait, il se fit conduire (déjà trop faible pour marcher), en petite voiture, à travers les salles de l'Exposition pour en visiter les sections scientifiques <sup>1</sup>.

Cependant, descendant des Croisés il se devait de demeurer croyant et d'affirmer son catholicisme, comme aussi son royalisme : *le Droit du Passé* qui paraît le 18 juillet 1884 <sup>2</sup> en est une preuve. En un conte admirable où se présentent comme en toute cette œuvre grande et pleine d'infini, de mystérieuses correspondances, il affirme sa fidélité au fils de Louis XVI.

Mais Villiers de l'Isle-Adam, prince aussi, s'il respectait son roi, ne s'abaissait pas devant lui. A ce propos, du Pontavice nous conte une anecdote caractéristique :

1. Communiqué par M<sup>me</sup> de Villiers.

2. Communiqué par M<sup>me</sup> de Villiers.

Quoi qu'il en soit Villiers était encore, en 1870, partisan enthousiaste de Naundorff, mais un incident les sépara cette année même.

Les quelques fidèles du monarque en expectative s'étaient réunis pour lui offrir un dîner. Villiers de l'Isle-Adam était assis à la droite du prince, absorbé et silencieux. Parmi les convives se trouvait le vieux comte de F..., qui depuis quarante ans, avait tout sacrifié, son intelligence, son énergie, son temps et sa fortune pour le bien et le succès de celui qu'il considérait comme son souverain légitime. Je ne sais à quel propos l'auguste invité s'irrita contre cet ancien et dévoué serviteur ; devant tous il l'accabla de reproches et d'injures, le traitant avec une dureté et une cruauté, sous lesquelles ce pauvre vieillard s'effondra en sanglotant. Une stupeur faite d'étonnement et d'indignation planait sur la petite assemblée. Alors, au milieu du silence général, Villiers se leva, le verre en main, et se tournant vers le prince :

— Sire, dit-il, je bois à Votre Majesté. Vos titres sont décidément indiscutables. Vous avez l'ingratitude d'un roi <sup>1</sup> !

Il donnait aux journaux, pour se procurer des ressources, quelques contes. Le *Figaro* publie le 18 février 1885 *le Réalisme dans la peine de mort (Chez les Passants)*. Une nouvelle publication fondée par Édouard Rod et Adrien Remacle paraissait depuis le 1<sup>er</sup> janvier : *La Revue contemporaine*. Elle insère le 25 avril *Idylle moderne (La Maison du Bonheur dans Histoires insolites)*. Le 28 mai

1. R. du Pontavice, p. 246.

un quotidien éphémère au titre confiant : *Le Succès* publiait *l'Instant de Dieu (l'Amour suprême)* et le 1<sup>er</sup> juillet un des chefs-d'œuvre de Villiers, un conte qui émerveilla les amants de la Beauté, et dont M. Camille Mauclair disait : « Les cinquante premières pages d'*Akédysseril* dépassent tout ce que Flaubert a écrit <sup>1</sup> », paraît dans la *Revue Contemporaine* le 1<sup>er</sup> juillet 1885 <sup>2</sup>.

Pendant l'année 1885 Villiers publie beaucoup. Il collabore à toutes les nouvelles revues. *La Revue Wagnérienne* reproduit le 8 mai la *Légende de Bayreuth* (la *Légende moderne* dans les *Histoires insolites*) publiée en 1876 <sup>3</sup>; le 26, le *Succès* publie *l'Instant de Dieu (l'Amour suprême)*; le 19 mai *Une profession nouvelle (l'Amour suprême)*.

Dans quelques-uns de ses numéros du 30 mai au 3 juin 1885, le *Succès* publia le placard suivant :

Nous commencerons ces jours-ci *l'Eve future* par M. le comte de Villiers de l'Isle-Adam. *L'Eve future*

1. Camille Mauclair. *Villiers de l'Isle-Adam*. « La Revue », 15 avril 1907.

2. Dans la *Revue Contemporaine*, *Akédysseril* est un sous-titre. Le titre est *l'Inde*. Un renvoi indique : « Cet ouvrage illustré par Félicien Rops doit paraître en septembre prochain chez l'éditeur Monnier. C'est le premier récit de *l'Amour à travers les âges*, livre légendaire écrit par MM. Leconte de Lisle, Alphonse Daudet, Ernest Renan, Catulle Mendès, Henri de Bornier, Eugène Burnouf, etc., etc. »

De ce projet, il n'est resté, que je sache, que le frontispice de Rops pour *Akédysseril*.

3. Voyez plus haut.

a pour héros principal et vivant encore le célèbre inventeur américain Thomas Alva Edison. Il s'agit donc du merveilleux, mais transporté dans le réel. Les domaines de cette vaste et puissante conception, les idées qui s'y trouvent exprimées en un style magistral sont d'un ordre tellement extraordinaire que nous voulons en laisser au lecteur toute la surprise. D'ailleurs le grand renom de penseur et d'écrivain que s'est acquis l'auteur d'*Isis*, du *Nouveau Monde*, et des *Contes cruels* nous dispense d'appeler sur cette œuvre l'attention de nos lecteurs <sup>1</sup>.

Le 4 juin, le *Succès* annonce qu'il avait promis « une étude de M. le comte de Villiers, mais que par suite de retards de M. Villiers de l'Isle-Adam la revue publiera un autre roman. »

Le 18 juillet, la *Vie Moderne* commence la publication de *l'Eve future* <sup>2</sup>. Malgré le travail absorbant qu'était pour Villiers, artiste scrupuleux ne pouvant jamais se décider à donner le bon à tirer, entrevoyant toujours la possibilité de quelque modification heureuse, dans le choix ou l'arrangement des mots <sup>3</sup>, il publia en outre au *Succès*, le 18 septembre, *le Sadisme anglais* (Histoires insolites), le 14 octobre *Trente têtes sur les*

1. Communiqué par M. Longuet.

2. D'après du Pontavice, *l'Eve future* aurait d'abord paru au *Gaulois*. J'ai cherché sans rien trouver dans les années indiquées. Mais les dates de ce biographe sont malheureusement toujours fantaisistes. M. Longuet a de son côté poussé les recherches plus loin sans rien découvrir.

3. M. Longuet, qui connaît toutes les publications successives des pages de Villiers, et à qui je dois beaucoup d'informations à ce sujet, a pu constater ces corrections faites par le poète.

planches (non reproduit), le 11 novembre *Augusta Holmès* (Chez les Passants). Ces nouvelles, il est vrai, étaient peut-être écrites et n'eût-il qu'à les revoir. Le souvenir de son voyage chez Wagner avec la cantatrice remonte à plusieurs années.

Il prend même part à un concours littéraire du *Figaro*.

Et pour terminer cette féconde année, il commence, en novembre, à la *Jeune France* la publication d'*Arël*<sup>1</sup>.

Villiers perdit son père en 1883, il est difficile de fixer la date précise. La note suivante, parue dans la *Jeune France* en décembre, nous permet d'indiquer simplement ce mois :

Notre éminent collaborateur, M. Villiers de l'Isle-Adam, vient d'avoir la douleur de perdre son père. Le marquis Joseph de Villiers de l'Isle-Adam s'est éteint muni des sacrements de l'Eglise en sa quatre-vingt-cinquième année. Il était le doyen des Chevaliers de l'Ordre de Malte, pour la Langue de France. Par un bref tout spécial de l'Ordre en date du 14 avril 1840, et d'après sa généalogie justifiée, le Conseil souverain de l'Ordre et le Grand-Maître Carlo Candido faisant une solennelle exception en sa faveur l'avaient reçu dans l'Ordre comme descendant *incontestable* et *incontesté* de la branche aînée de la maison de Villiers de l'Isle-Adam, d'où est sorti le fondateur même de l'Ordre, après le siège de Rhodes. Malgré de très grandes pertes de fortune, le marquis

1. *Arël* avait été offert, pour la *Revue Contemporaine*, à Ed. Rod qui le refusa. (In lication de M. de Gourmont.)

de l'Isle-Adam n'avait jamais sollicité d'emploi, depuis la mort de Charles X, sous aucun gouvernement. Il avait épousé, en 1838, Marie-Francine de Carfort qui était d'une grande famille de Bretagne. Nous nous associons de tout cœur à la douleur de leur fils.

Le marquis mourut sans angoisse au sujet de son fils. Il croyait au contraire lui laisser un héritage magnifique.

Le bonhomme, couché sur un lit misérable, parlait difficilement ; cependant il profita d'une sortie de son fils pour dire, en phrases hoquetées, à l'un des amis qui vinrent le voir : « Je suis perdu, mais j'attends la mort avec sérénité ; j'ai réalisé le rêve de ma vie ; je laisse à Matthias une fortune égale à celle des plus grandes familles princières du monde. » L'ami, désireux de procurer un suprême plaisir au vieillard, en faisant semblant de croire à la réalité d'un si beau rêve, voulut énoncer un nombre énorme et parla de cinquante millions. Le père de Villiers répondit par une grimace de dédain. « Quelle misère ! Cinquante millions ! <sup>1</sup>. »

En réalité, Villiers avait dépensé tout ce qu'il avait pu gagner pour soutenir le vieillard et, lorsque celui-ci le laissa, père inconscient mais coupable de ce dénuement, il fallut encore, pour éviter de scandaleuses publicités, signer des

1. Fernand Calmettes. *Leconte de l'Isle et ses amis*. 1 vol. in-12. Paris, s. d., p. 200-201.



reconnaisances de dettes et proposer que la Société des Auteurs dramatiques verse aux créanciers le produit des droits du poète. Les obsèques du marquis coûtèrent beaucoup ; l'écrivain se trouva, après la mort de son père, dans une situation angoissante. Et, comme il n'avait pas d'amis immédiats dont il eût pu, sans humiliation, accepter l'appui, il fut sans ressources contre les gens d'affaires acharnés.

Cependant, il travaillait ; il faut attribuer tant à son héroïsme qu'à ses dons merveilleux d'idéalisme sa résistance à de telles difficultés.

Pour celui qui déploya de pareils rêves, dit M. de Gourmont <sup>1</sup>, voilures gonflées vers l'infini, la vie quotidienne n'existait que très peu : il ne fut ni pauvre, ni malade, ni dédaigné, mais royalement riche, comme Axël, jeune et fort, comme Axël, et comme Axël aimé de Sara, l'énigmatique princesse. C'est la perpétuelle revanche des grands idéalistes, ignorés de la foule — et de plus d'un de leurs amis — qu'en réalité ils habitent un autre monde, un monde créé par eux-mêmes, simplement évoqué par de simples paroles, car « tout verbe, dans le cercle de son action, crée ce qu'il exprime. » Grâce à ce sortilège, Villiers dompta les mauvaises aventures où d'autres auraient sombré, et il lui fut accordé d'écrire ces drames et ces contes, ces ironies et ces lyrismes par lesquels il demeure, pour nous, amis de la première ou de la dernière heure, le maître inoubliable et absolu.

1. R. de Gourmont. *Axël* « Mercure de France », mars 1890. (Les Livres).

Oui, mais n'y a-t-il pas aussi beaucoup de vérité dans cette phrase d'un écrivain de nos jours :

La poésie n'est pas, comme certains l'ont affirmé, la langue des dieux. C'est l'idiome de pauvres diables qui souffrent plus que les autres parce qu'ils sont plus sensibles et plus naïfs<sup>1</sup>.

Il fallait, en plus d'un génial pouvoir imagina-  
tif, un héroïque courage pour évoquer, dans de  
telles circonstances, les personnages de *l'Eve  
future* et les splendeurs du rêve séducteur de  
Sara.

Peu après la mort de son père, Villiers abandonnant les garnis, par économie et par lassitude, loue un petit logement où il installe les quelques meubles, parmi lesquels un piano, laissés par ses parents. La musique fut encore sa divine consolatrice pendant ces heures de tourmente et de solitude.

Qui voyait-il ? Quelle était sa vie à cette époque ? Peu de documents peuvent nous fixer. Il est probable qu'il vécut très retiré, voyant quelques amis : Huysmans, Dièrx, Mallarmé, Nina de Villars et M<sup>me</sup> Méry Laurent, qui fut pour lui l'amie désintéressée, sœur très bonne et discrète, employant son influence et sa bonté à aider le poète

1. John Antoine Nau, Autographe communiqué à M. Walch pour son *Anthologie* et reproduite dans cet ouvrage, t. III, p. 401.

dans sa lutte contre le sort injuste, contre les privations et les détresses devinées, car il ne disait rien, et il fallait une sollicitude pleine de tact pour lui adoucir l'existence.

Il s'évadait d'ailleurs un peu de la vie dans ses rêves. Il avait de grandes œuvres en train et il en pensait d'autres. Son activité était fébrile.

Au commencement de l'année 1886, *Akédysé-riil* paraissait chez Brunoff dans une luxueuse édition ornée d'un frontispice de Rops en trois couleurs. Pour le poète, si scrupuleux craignant les redoutables surprises des *typos*, la publication de ses œuvres était un labeur. Il demandait quatre ou cinq épreuves, voulait tout revoir. Les lettres publiées par G. Guiches nous montrent sa crainte et nous laissent deviner l'impatience de l'éditeur, qui parfois, ne sut pas attendre.

Je ne citerai qu'une de ces lettres :

Mon cher M...

Voici les bons à tirer : mais, au moment de tirer, il serait bon de me communiquer la tierce générale du livre, simplement pour *vérifier* (pas autre chose, je le jure) si les corrections ont été faites.

A moins qu'un homme sérieux et compréhensif s'en charge. J'attends les épreuves avec une impatience fébrile. Il va sans dire que vous avez dû donner *Midas* à composer ? Cela fera un fort volume, et c'est pour le mieux ; de plus, je vous dirai que les numéros des pages de ces épreuves que je vous envoie ne se suivent pas. On arrangera cela sur la totalité des

Page inédite

— ~~Ardeur~~ dit tout hyoumet, — car elle  
 je croyais, d'ailleurs, vous avait dit  
 récemment, — ce qui n'est pas un  
~~l'homme~~ consacré de la veille ~~sur~~  
 sorte de moult où <sup>surnaient les</sup> ~~fontaines~~ les  
 une odeur d'aigre ~~autres des~~  
~~avant~~ pour le ~~reconnaitre~~, que le  
 crise; c'est la fermeur du novice  
 moins un ou deux siècles, pour  
~~faible~~ ~~de soldats~~, ~~mais~~, simple  
 médiocre étant une chose ~~de~~

le l'EVE FUTURE.

e pourrait pas avoir cette âme-là. ~~je~~  
 elle était d'une bonne famille, noble  
 de race préférée ~~entièrement~~ un vrai bourgeois <sup>à son</sup>  
~~je~~ ; au contraire, le sang, bourgeois  
~~ne parle pas~~, entre d'autres  
~~de hauts~~  
~~doises~~ qualités de sa nature, de sa  
 se qui fait que les gens de race, à  
~~comme les gens de bien en santé~~  
 se soit un peu reposé. C'est un  
 et un moment de folie qu'il faut au  
 lner, surtout lorsqu'il s'agit  
 t, d'une bonne famille, de noblesse  
 asseyée. - A ce propos, voici une  
~~de~~

sur la noblesse en général, dans  
 au dessus de toute noblesse, il y a la R  
 Jamais, il n'y a que deux <sup>mais</sup>  
 héros -  
 génie et le ~~gentilhomme~~, ~~ou~~  
 Tous deux <sup>portent</sup> leur signe avec eux ! Tous les  
~~est une abstraction~~. La noblesse  
~~le savoir et non de celle d~~  
 La race qui est en eux, dans  
 comme des ~~flambeaux~~ <sup>de flambeaux</sup> - ~~les~~  
 ce qu'il <sup>trouche ou le</sup> ~~trouche~~ <sup>est</sup> commun !  
 eux, et levons belle !... For  
 d'un intérêt, d'une courtoisie  
 gentilhomme lutte par ce  
~~intérêt~~ <sup>il</sup> ne peut ~~rien~~ pas  
 pendant ~~avec~~ le combat. A cette ~~est~~  
 de race, un gentilhomme  
~~n'est pas~~ <sup>aussi</sup>  
 gentils hommes, ~~ou~~  
 et ne fait pas être digne de  
 jamais rien signifie

le l'humanité <sup>la consécration</sup> qui est l'essence même  
 le type sublime qui est l'essence même  
 l'aspiration de la Race - l'homme de  
~~un pays par le noble état~~  
~~blesse par son état~~ <sup>le noble état</sup>  
~~qui fait partie de la noblesse~~ <sup>qui fait partie de la noblesse</sup>

~~ils sont~~ <sup>ils sont</sup> ~~les pays~~ <sup>les pays</sup>  
 Mais de la noblesse humaine  
 l'un comme l'éclair et dans l'instant  
 fait ~~par~~ <sup>par</sup> ~~un feu~~ <sup>un feu</sup>  
 qui purifie  
 et action se transforme ~~en~~  
 L'innocent peut soulever son courage.

de grades ou de dignités, le  
 sa cause est belle et qu'il l'aime, et  
~~est bon~~ <sup>est bon</sup> ~~un noble~~ <sup>un noble</sup>  
~~le noble~~ <sup>le noble</sup> ~~qui~~ <sup>qui</sup>  
 à préoccuper ~~de~~ <sup>de</sup> ~~son~~ <sup>son</sup> intérêt  
 itérément ~~seul~~ <sup>on</sup> reconnaît un homme.

~~Les~~ <sup>Les</sup> ~~qui ont agi différemment~~  
 - il y a très difficile sur mille  
 - un homme un seul, par tous  
 noblesse, voilà tout, cela n'a  
 est un gentleman réel.



épreuves classées d'après l'ordre que nous avons choisi des nouvelles.

### Poignée de main.

VILLIERS <sup>1</sup>.

*L'Eve future* est l'une des œuvres les plus remarquables de Villiers, son chef-d'œuvre de l'avis de plusieurs fervents. Nous avons vu comment l'idée lui en était venue. Il transforme en symbole ce quelconque fait-divers narré dans un café, et en une œuvre qui précède les romans de Wells, il fait le procès de la science à tendance positiviste et platement utilitaire, proposée comme panacée à tous les maux de l'intelligence et du corps.

M. Remy de Gourmont nous a donné de précieux détails sur la genèse de *L'Eve future* dont il a publié plusieurs fragments inédits <sup>2</sup>.

Une conception aussi nouvelle ne pouvait manquer d'intéresser les critiques. M. Camille Mauclair analyse le roman et le compare aux œuvres d'Edgar Poe et à *Bouvard et Pécuchet*. Il relève plus de grandeur chez Villiers et plus d'humanité envers des héros battus par la vie :

1. G. Guiches. *Villiers de l'Isle-Adam. Documents inédits* « La Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> mai 1890.

2. *Mercur de France*, août 1890, janvier et mai 1891.

La page autographe que nous publions, page également inédite, nous a été aimablement offerte par M. Henri Girard. (Cf. *L'Eve future*, éd. Charpentier, p. 69).

*L'Eve future* force l'admiration de qui n'en adopte pas les idées, et c'est mon cas ; mais c'est un livre infiniment supérieur au réquisitoire creux et disgracieux de M. Brunetière, et d'ailleurs à toutes ces déclarations qui, à sa suite ont accusé les savants de faillir à des engagements que d'autres sophistes avaient pris en leur nom sans les consulter. Villiers a simplifié le désir suprême de la science sans le déformer, en étudiant l'hypothèse de son suprême souhait, la récréation d'un être vivant par la recombinaison logique des substances des centres nerveux. Il a su s'élever à l'équité absolue en entrant avec Edison dans l'étude minutieuse des moyens d'une telle création, et il a su s'élever dans le spiritualisme absolu en juxtaposant à cette étude l'analyse de la désespérance grandissante de lord Ewald secondant l'effort d'Edison de tout son désir de voir vivre une seconde Hadaly plus parfaite que l'autre. Là le chef-d'œuvre est authentique, le contact de la réalité et du rêve est continu, homogène et merveilleusement complet. Et la beauté morale de *L'Eve future*, c'est cette loyauté dans l'examen, le respect de l'adversaire, cette tristesse de Villiers en présence de tant de génie qui ne put avoir raison de Dieu, parce qu'étant génie il s'y confond. Si *L'Eve future* n'était pas un des plus admirables livres qui aient brillé au firmament des lettres françaises par la beauté de son style et le rythme lyrique de son développement, il resterait un des plus purs témoignages de pensée intègre qu'un homme ait laissé <sup>1</sup>.

M. de Gourmont nous dit :

1. Camille Mauclair. *Opinions sur Villiers de l'Isle-Adam*. « L'Œuvre et l'Image », juillet-septembre 1902.

Dans *l'Eve future*, Villiers ne raille pas la science ; il la nie encore moins. Mais au lieu d'accepter comme des merveilles les progrès physiques de la science appliquée, il en montre la vanité en en montrant les bornes. Il dépasse exprès et de tout un infini, le possible de la science, sans pourtant violer les vraisemblances de demain <sup>1</sup>.

L'article le plus complet consacré à cette œuvre est celui de M. Jean-Aubry. C'est une longue analyse, dont je reproduis les passages principaux :

Sans cesse, durant tout le livre se poursuit cette double préoccupation du phénomène matériel et du phénomène psychique et c'est le génie de Villiers d'avoir su balancer d'un bout à l'autre le double intérêt de cette hypothèse qui, basée sur des faits encore irréalisés, atteint des réalités occultes dont il ne nous appartient pas encore de démêler l'essentiel.

Nous sommes loin ici des divertissements de Jules Verne ; la fantaisie touche à l'effroi. Non pas l'effroi des situations terrifiantes parsemées aux romans d'aventure, mais un effroi né d'une émotion de pensée. C'est un labeur insensé et qui passionne avec une telle force qu'on n'y sent pas, à un seul moment, la lassitude. Là, la réalité touche au monde invisible ; le roman atteint au prestige de l'ouvrage philosophique, et la fantaisie rejoint la métaphysique du roman scientifique compris comme un divertissement.

1. R. de Gourmont. *Promenades littéraires*, II, p. 31.

Nous atteignons l'exemple le plus fameux du roman scientifique conçu à la fois comme une œuvre d'art et comme un objet de méditation.

L'hypothèse scientifique utilisée par Verne comme un auxiliaire de la fantaisie romanesque, comme un prétexte à la seule imagination, se transforme, sous la plume de Villiers, en un prétexte à l'examen de notre destinée et sert ainsi de base aux plus hauts problèmes qui peuvent solliciter l'esprit humain. Entre le rôle pratique et féerique de l'hypothèse scientifique, dans la vie des simples, et le rôle puissant de ses proportions dans la pensée du philosophe, il y avait place pour l'étude de l'hypothèse scientifique, dans le domaine social ; c'est au romancier anglais Wells qu'il appartenait d'en considérer quelques espèces. Aucun de ses livres, il faut le reconnaître, sauf en quelques pages d'*Anticipations* et en quelques pages de *l'Île du Dr Moreau* n'atteint à la grandeur de *l'Ève future*, mais il fallait le génie de celui dont M. de Gourmont a dit : « Nouveau Goethe, mais si moins conscient, si moins parfait, plus acéré, plus tortueux, plus mystérieux et plus humain, et plus familier » ; il fallait ce génie, pour, en nous expliquant de petits mécanismes ingénieux et irréels, nous faire sans cesse songer aux idées éternelles d'existence d'âme, de matière, de force, qui sont le fond même de notre conscience, l'aliment de notre inquiétude ou les motifs de notre foi.

Dans *l'Ève future* il y a une préoccupation principale, celle de la nature de l'homme en général, l'essence commune de l'humanité. Chez Wells, la préoccupation constante est l'ensemble des fins de l'humanité sociale. Dans *l'Ève future* il y a un homme,

il y a *l'Homme* et ses deux éléments, corps et âme; chez Wells, il y a *les Hommes*, l'humanité visible occupe Wells et l'invisible Villiers; c'est pourquoi Wells reste éminemment représentative d'une autre conception du roman à hypothèse scientifique. J. Verne avait vu l'aventure, Villiers de l'Isle-Adam, la métaphysique, Wells l'ordre social <sup>1</sup>.

La seconde partie du roman publiée, Villiers cherche un éditeur. M. de Brunoff accepte. L'œuvre paraît chez lui le 4 mai 1886. Cette édition est rare aujourd'hui. On en a réimprimé une nouvelle, mais le nouvel éditeur s'est arrogé le droit, pour simplifier et la jugeant inutile, en sa haute compétence de « marchand de papier mal imprimé et mal cousu », comme disait Barbey, de supprimer l'épigraphe du livre « Aux rêveurs, aux railleurs ». Ne pourrait-on protéger davantage les œuvres? L'inventeur d'un nouveau bouton de guêtre peut faire emprisonner l'imitateur. Le public s'indigne du vol d'un brevet. Mais qu'importe la falsification d'un chef-d'œuvre...

*La Pléiade*, nouvelle revue paraissant depuis le mois de mars, publie, en mai, des pages insignifiantes sur *l'Ère future* <sup>2</sup>. Le seul intérêt de cet article, d'un écrivain des plus médiocres, est

1. Jean-Aubry. *Des origines et de quelques aspects du roman moderne à hypothèse scientifique* « La Revue des Idées », 15 déc. 1906.

2. Rodolphe Darzens. *Villiers de l'Isle-Adam*. « La Pléiade », mai 1886.

la reproduction de quelques lignes écrites par Villiers au-dessous du frontispice de Rops, pour *Akèdysséril*, lignes manuscrites sur plusieurs exemplaires. Les voici :

Déité des feux mortels, nonchalante Satane, révilant le tranchant de tes ailes sur les riches envolées écloles à ton ombre, tu ris d'effleurer du bout de ton escarpin noir, notre Etoile.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Les articles un peu complets n'ont d'ailleurs été publiés que plus tard. On est parfois obligé d'attendre leur mort pour glorifier ses amis. MM. Henri Roujon <sup>1</sup>, Jules Bois <sup>2</sup>, Kahn <sup>3</sup>, Aubry <sup>4</sup>, Mauclair <sup>5</sup>, ont parlé de cette œuvre.

Parmi les admirateurs sincères, beaucoup n'avaient pas encore accès aux grands journaux ou aux périodiques importants.

Le 15 mai paraissait au *Chat Noir* <sup>6</sup>, *Poèmes pour assassiner le temps : Premier dizain*, et le 26 juin le *Tueur de Cygnes* que nous verrons reproduit dans le *Gil Blas* sous le titre : *Un Mécène*,

1. « La Revue bleue », 21 septembre 1889 (M. Roujon avait déjà publié son bel article dans « la Jeune France » en 1883).

2. « La Revue bleue », 8 mars 1890.

3. *Symbolistes et décadents*, Vanier, 1902.

4. « La Revue des Idées », déjà cité.

5. « L'Œuvre et l'Image », déjà cité.

6. Revue in-f°. Retrouvé par M. Longuet. Voyez la Bibliographie.

avec quelques variantes. Le titre auquel Villiers avait tout d'abord songé était donc bien celui qui a été conservé dans *Tribulat Bonhomet*.

En juillet 1886<sup>1</sup>, *l'Amour suprême* paraît chez Brunoff. Ce recueil contient les nouvelles précédemment publiées plus quelques-unes inédites : *L'Amour suprême*, *Sagacité d'Aspasie*, *Une Profession nouvelle*, *l'Agence du Chancelier d'or*, *la Légende de l'Éléphant blanc*.

Le poète fut mécontent de cette édition au point d'avoir songé à intenter une action. Il y a renoncé d'ailleurs et je ne blesserai, j'espère, personne en indiquant une page où le poète résume ses griefs. Elle a été publiée par *l'Hermine* le 1<sup>er</sup> août 1894 sous le titre : *Une protestation de Villiers*. C'est une pièce communiquée par M. Maurice Clouet et signée : Comte de Villiers de l'Isle-Adam.

L'importance de ces publications n'arrêtait pas le travail de Villiers. Il donnait le 10 août, à la *Revue illustrée*, *La Légende de l'Éléphant blanc*, (illustrations de Carbouin, gravées par Laly) une des nouvelles, peut-être, visées dans la « Protestation » ci-dessus désignée. Le 14 novembre le *Gil Blas* publie *Un Singulier Chelem* (Histoires insolites) et le 29, *le Jeu des Grâces* (Histoires insolites).

Cependant, on parlait peu des œuvres, si nombreuses et belles.

1. Annoncé au « Journal de la Librairie » du 24 juillet.



C'eût été le désir de Villiers pourtant et M. Henri Roujon nous le dit : « Il serait lu, discuté, célébré, applaudi, c'était son premier vœu, sa chimère incessamment caressée <sup>1</sup>. »

Bien que dans l'admiration des fervents, *L'Eve future* et *Axël* tiennent une place également prépondérante, les articles consacrés au poème dramatique sont plus nombreux que les études accordées à *L'Eve future*. C'est par suite de la récitation d'*Axël* à la Gaité. Il serait du devoir de la critique de lutter contre cette tendance du public à s'intéresser davantage aux pièces de théâtre même mauvaises qu'aux meilleurs livres, et davantage aux acteurs qu'à l'œuvre qu'ils interprètent.

Il y eut peut-être aussi quelque timidité de la part des arbitres. Sauf Emile Bergerat <sup>2</sup> qui osa dire toute sa pensée superficielle, incompréhensive et enthousiaste tout à la fois, on observa une prudente réserve.

*L'Eve future* causa une sorte de stupeur dans les rangs de la critique : ces messieurs ne savaient véritablement pas ce qu'ils devaient en dire : cela ne ressemblait en rien à ce qui s'écrivait habituellement : de plus, la réputation de Villiers leur faisait craindre quelque mystification <sup>3</sup>.

1. « La Revue bleue », 21 septembre 1889, art. cité.

2. Emile Bergerat. *Le Fumisme* « Le Figaro ».

3. Pontavice, p. 277.

Le cousin du poète nous a dit l'impression profonde que produisait sur lui l'improvisation, par Villiers, de fragments de *l'Eve future* :

Outre le prestige de l'amitié, il y avait chez moi deux choses qui possédaient le don précieux de retenir Villiers pendant quelques heures de la soirée : c'étaient mon balcon et un excellent piano de Pleyel qui faisait le principal ornement de l'étroit salon.

Quand les nuits étaient douces et claires, nous restions longtemps, côte à côte, accoudés au balcon, fumant, parlant peu, laissant planer nos rêves joyeux ou mélancoliques au-dessus du vaste et tumultueux océan des toits dont les sombres vagues immobiles se perdaient dans les brumes de l'horizon. Parfois Villiers se dressait debout et très pâle ; il étendait sa main blanche comme pour réclamer l'attention de la nuit et, d'une voix vibrante, il récitait quelque passage de l'œuvre en train ; telle était sa mémoire qu'il savait par cœur presque tout ce qu'il avait écrit. Dans un tel cadre l'effet était profondément troublant ; très haut au-dessus de nos têtes, les étoiles palpitaient dans le ciel ; Paris monstrueux s'épandait à nos pieds, son mugissement continu montait vers nous, et claires, sonores, mélodieuses et étranges, les périodes harmonieusement balancées coulaient sans effort des lèvres du poète ; il s'exaltait lui-même au bruit de ses paroles, son regard se fixait en une sorte d'extase, son geste montait vers Dieu ; il n'appartenait plus à la terre ; j'écoutais, admirant et muet, et lorsque enfin il se taisait, il me semblait qu'une lueur venait de s'éteindre et que le monde autour de moi apparaissait plus sombre. Villiers m'a ainsi récité les plus beaux passages de *l'Eve future* et je garde l'inoubliable sou-

venir du transport où nous mettais tous deux le chapitre intitulé : *la Poupée parle à la nuit*<sup>1</sup>.

Le 25 mars 1886, paraît à la *Revue contemporaine*, *l'Évasion*, écrite en 1870, et en juin, la fin d'*Arël* à la *Jeune France*.

Il entrevoit des modifications à faire à *Arël*; un rêve le poursuit. Il écrit à M. Émile Pierre :

Mon cher ami,

Voilà : ne pouvant travailler chez moi (et il faut que ça marche vite) je viens te demander encore et toujours un service sans jamais pouvoir t'en rendre un.

Peux-tu me laisser le jour *chez toi*? J'allumerai Choubersky, j'y verrai clair et les choses profondes que j'ai positivement à coucher sur le vélin, dans *l'Arël* rêvé, n'étant plus troublées par les cris de ma smala, pourront être livrées dans les trois semaines aux yeux égrillards de nos semblables. Est-ce possible?

A toi, la main, bien à la hâte.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

*A dimanche*

18 septembre 1886

A Monsieur Emile Pierre<sup>2</sup>.

La lettre suivante, écrite quelques jours après, nous a été conservée par M. Guiches.

1. Dans l'édition définitive, ce chapitre porte le titre : *Dieu*. Pontavice, p. 196-197.

2. *La Revue encyclopédique*, 15 avril 1894.

Lettre de Villiers écrite le 25 octobre 1886.

Venez, mon cher ami ; ce sera le déjeuner des hypocondres. Si nous rédigeons d'avance le menu de la conversation ? Pourquoi, puisque tout est régulier de nos jours, ne pas mettre en regard de la carte des choses à manger, celle des propos à tenir ?

De cette sorte on aurait d'avance la couleur morale du repas. Essayons :

Potage queues de mots.

Entrées. Poissons et venaisons. Scoll normandes.

Abatages d'oies lyriques.

Amas ressassés et recuits dans leur jus, sauce aux conserves de 1840 par l'éminent professeur Villiers, docteur ès-frivolités littéraires, journaliste sans portefeuille, grand déverseur de malices

cousues de fil noir.

Légumes et desserts.

Fatras philosophique à la Pascal sauce Swift, par le même.

Symboles confits au vinaigre et sauce verte. Visées hyper-sublimes, sautées sur le gril, frisant le schisme et sentant le fagot, suivies d'un coulis de

Sombres Aperçus.

Prâlines incrustées de pierreries, perles géminées à la gelée de Nidulariums, fromages d'Assyrie.

Eau-de-vie de Saint-Marc-Girardin.

Je suis à peine convalescent et c'est avec un doux sourire, en remuant la tête de haut en bas, que j'écris tout cela tranquillement et avec le plus grand plaisir, etc.<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Guiches. *Villiers de l'Isle-Adam intime*. « Le Figaro ». supp. litt., 31 août 1889.

Villiers, cependant n'abandonne pas les jeunes revues, qui l'ont accueilli avant sa notoriété, auxquelles il doit beaucoup, en somme, les petites revues, courageux éclaireurs, qui se risquent au milieu des barbares, moqueurs sinon hostiles, pour proclamer, malgré les huées, un idéal, qui souvent triomphe, et révéler aux initiés quelques méconnus. *La Revue indépendante* fut de celles-là. Dans son numéro du 1<sup>er</sup> décembre 1886, elle donne *l'Etna chez soi* (*Histoires Insolites*), une des ironies de Villiers les plus « actuelles ». Le 26 décembre le *Gil Blas* publie *Les Phantasmes de M. Redoux*.

Ce conte fait partie d'une série à part où il faudrait ranger : *Le Convive inconnu, le Réalisme dans la peine de mort, l'Instant de Dieu, le Secret de l'Échafaud, ce Mahouin !, l'étonnant couple Moutonnet*.

Toutes ces nouvelles ont pour thème la peine de mort.

Villiers, disent ceux qui l'ont connu<sup>1</sup>, était attiré par le spectacle des exécutions capitales. La secousse donnée à sa sensibilité par cette mort violente d'un être, avait pour lui l'attrait du vertige. Il sentait en cette minute toutes les angoisses du pauvre diable qu'on faisait basculer sur la planche. Ce spectacle l'attirait, non pas uniquement pour l'émotion ressentie à la vue de l'acte tragique, mais par le mystère de cette

1. Par exemple M<sup>me</sup> Judith Gautier, M. Léon Dierx.

brusque suppression d'une pensée, par l'effroi que produisait en son âme de chrétien cette subite séparation du corps et de l'esprit, par le vent d'immortalité qui passait dans ces instants sur les têtes tendues de tous ces curieux massés pour avoir, un peu avant l'heure, la sensation terrifiante de la fin.

On s'est même amusé de cette curiosité particulière. Le *Petit Bottin des Lettres et des Arts* publia en 1886 le couplet suivant :

Barbey rêve un bon bureau  
 Au Ministère des Cultes.  
 Je voudrais être bourreau

Bloy suit le cours de Caro  
 Dierx, tu peins ! Sarah, tu sculptes !  
 Barbey rêve un bon bureau

C'est à l'ombre du sureau  
 Que Cladel fuit les tumultes.  
 Barbey rêve un bon bureau,  
 Je voudrais être bourreau <sup>1</sup>.

Vers cette époque apparemment un traducteur, demeuré inconnu, des poèmes d'Edgar Poe <sup>2</sup> sollicita de Villiers une préface. Le poète répondit :

1. *Petit Bottin des Lettres et des Arts*. Paris, in-12. Giraud, 1886, p. 142.

2. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'Émile Hennequin qui publia en 1882, chez Ollendorff : *Edgar Poe, Contes grotesques*. A cette époque Villiers n'obtenait pas encore pour ses *Contes* une rétribution méritée.

Monsieur,

Vos éloges bien que trop indulgents, m'ayant été sensibles, j'en suis d'autant plus aux regrets de ne pouvoir accepter l'honneur d'écrire une préface aux poèmes d'Edgar Poe.

En ce moment les épreuves de deux livres, des nouvelles à donner aux journaux, etc., me prennent mon temps. Je ne puis que décliner un travail qui nécessiterait, — surtout après les études et notices de Baudelaire, — au moins dix, à douze jours, sinon plus, attendu qu'il faut vivre et que j'ai des devoirs.

En d'autres circonstances, je me serais fait un plaisir d'attacher mon nom à votre ouvrage, à l'œuvre traduite d'Edgar Poe, mais vous voyez vous-même si cela m'est possible.

En douze jours je puis écrire deux nouvelles, lesquelles me sont payées, chacune une moyenne de cent cinquante francs, prix que doublent les reproductions. De plus elles servent à mon œuvre (si peu qu'elle soit). Me demander une préface c'est me demander de jeter littéralement dans l'eau vingt-cinq louis environ. Ce que je m'empresserais de faire, encore une fois, pour cette seule circonstance, si mes moyens d'existence me le permettaient.

Il va sans dire que je ne pourrais en aucun cas écrire cette préface sans avoir pris connaissance du manuscrit ou des épreuves. Et enfin, étant donné le genre de lecteurs, que, paraît-il, j'ai su me concilier, cette préface convenablement faite, équivaldrait à quinze cents exemplaires de plus dans la vente puisque mes livres sont cotés en librairie pour le double, d'une manière certaine. Or, n'ayant l'honneur de connaître ni votre œuvre, ni votre personnalité,



il est assez naturel que je ne prenne pas sur moi de sacrifier des intérêts et même des devoirs à l'inconnu.

Veillez donc bien ne vous offenser en rien de cette légitime réponse, que certes vous feriez vous-même à ma place. Vous ne pouvez manquer de trouver bon nombre d'écrivains plus autorisés que moi, qui, exempts de mes soucis, s'empresseraient d'accomplir au mieux la tâche que vous désirez.

Recevez, Monsieur, mes vœux sympathiques pour votre succès.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM <sup>1</sup>.

Cette démarche prouve que la notoriété de Villiers commençait à grandir. Sa signature prenait une valeur... commerciale.

La publication d'*Akédysseril*, *l'Ève future*, *Axël*, *Contes cruels*, l'avaient fait connaître de toute l'élite et les nouvelles imprimées au *Figaro* et au *Gil Blas* avaient attiré sur lui l'attention des non initiés même, du grand, du gros public. Le *Gil Blas* continuait d'ailleurs la publication et l'on éprouve quelque surprise de son audace : le 1<sup>er</sup> janvier 1887, comme lecture de nouvel an, il donnait au Bourgeois *Un Mécène* <sup>2</sup>. Le directeur se fiait-il à l'incompréhension des abonnés ou n'avait-il pas

1. Je dois communication de cette lettre à Mrs Barclay, qui l'a acquise chez un marchand d'autographes dont elle n'a pu obtenir d'indication précise sur sa provenance.

2. Reproduction avec variantes du *Tueur de Cygnes* paru au *Chat Noir* le 26 juin 1886.

entrevu lui-même, combien ces pages étaient cruelles pour d'honnêtes gens. Chacun songeant, d'ailleurs : « oh ! cela ne me concerne pas ! » il n'y eut pas de protestations.

Le 8 janvier paraît *l'Héroïsme du Dr Hallidonhil*, œuvre subversive aussi, dont il est non moins surprenant qu'on n'ait pas relevé la nocivité. Le 29 paraissait *le Secret de la belle Ardiane*, soit trois nouvelles en un mois. Villiers commençait à placer ses œuvres dans des publications payantes.

Le 1<sup>er</sup> février 1887, *la Revue indépendante* publie la fin de *l'Etna chez soi*. Cette nouvelle nous prouve une fois de plus les soins que Villiers apportait à l'exactitude scientifique. Il n'a pas redouté de donner dans ces pages une quantité de formules chimiques, bien qu'il se le soit interdit dans *l'Ève future*. *L'Etna chez soi* devient d'une terrible actualité. L'épigraphe, mot du prince Kropotkine : « L'avenir est aux bombes », semble une prophétie. Les cours d'anarchie existent et les professeurs de chambardement ne manquent pas. *Le Banquet des Eventualistes*, qui paraît au *Gil Blas* le 10 février 1887 ne semble-t-il pas écrit ces jours derniers ?

Les meneurs de la presse radicale, aiguillonnant sans cesse le taureau populaire, à la longue un concert d'explosifs, — de nouveaux et terribles explosifs, — pouvait, d'un moment à l'autre, troubler la paix publique. Oui. De récents procès, — où les accusés,

appuyés d'un auditoire menaçant, avaient parlé de faire tout sauter, osant même prétendre, en pleine cour d'assises, que l'honorable président et ses assesseurs en tremblaient « SUR LEURS TIBIAS », démontraient l'irritation des nécessiteux. Déjà, dans tels clubs des banlieues, on ne rêvait que dynamiter, de panclastiter même, ou de méliniter comme par distraction, — « pour voir ce que ça donnerait, » — le Corps législatif, le Sénat, la Préfecture de police, l'Elysée, etc., etc. L'on ne parlait que de miner les synagogues, les israélites paraissant être les gens les plus à leur aise, — partant les plus coupables. L'idée, émise d'abord en se jouant, passait irrésistiblement. — il fallait bien se l'avouer, — à l'état de projet !...<sup>1</sup>.

Il en est de même de beaucoup des contes et nouvelles parus cette année ; ainsi cette *Motion du D<sup>r</sup> Tribulat Bonhomet touchant l'utilisation des tremblements de terre*, publiée le 15 mars au *Gil Blas* ; au Banquet des Éventualistes, le fantastique docteur s'était contenté de boire à la santé de nos gouvernants sagaces qui savent nous préserver en accordant au peuple un droit exagéré de beuverie<sup>2</sup>.

Le Docteur devient plus audacieux, dans sa *Motion* remarquable et dont les cataclysmes de Calabre eussent permis de tenter une application décisive ; il rêva cette chose toujours plus actuelle, de supprimer toute l'inspirée ribambelle de ces

1. *Tribulat Bonhomet* (Stock), page 29 et 30.

2. *Tribulat Bonhomet*, page 32.

*prétendus rêveurs qui s'obstinent malgré l'évidence à croire encore au mystérieux*<sup>1</sup>.

Et la *Machine à gloire* et *l'Affichage céleste* et *l'Etna chez soi*, et *Virginie et Paul*, et combien d'autres ! Ne sont-ce pas des contes devenus très actuels ? Villiers fut empêché d'arriver, dans la vie moderne, par son génie et la petitesse de ses contemporains. On n'aime pas les prophètes, et ceux que la sincérité oblige à dire des vérités gênantes ; on n'aime pas les précurseurs. *Surtout pas de génie ! Devise moderne*<sup>2</sup>.

En mai 1887, Villiers groupe en un volume *Le Tueur de Cygnes, Motion du D<sup>r</sup> Tribulat Bonhomet touchant l'utilisation des tremblements de terre, Le Banquet des Eventualistes, Claire Lenoir*, et, comme épilogue, ajoute *les Visions merveilleuses du D<sup>r</sup> Tribulat Bonhomet*, dont le nom immortel resplendit sur la couverture du volume suivi de cet épigraphe : « *Je m'appelle LÉGIOS* »<sup>3</sup>.

D'après R. du Pontavice c'est à l'hôtel d'Orléans que Villiers aurait eu l'idée du fantastique personnage<sup>4</sup>.

C'est dans *Claire Lenoir*, parue en 1867, que l'on vit pour la première fois le curieux docteur. Mais depuis, il est devenu davantage « l'Archétype de son siècle ». Villiers y songeait donc depuis longtemps, et, selon son habitude, en avait

1. *Tribulat Bonhomet* (Ed. Stock, 1908), p. 22-23.

2. *Deux Augures (Contes cruels)*.

3. *Tribulat Bonhomet*, 1 vol. in-16 jésus. Paris, mai 1887. Stock.

4. R. du Pontavice, p. 68.

souvent parlé à ses amis. Comme son personnage était extraordinaire, pour en faire mieux saisir l'excentricité, il le mimait. Cela faisait les plus étonnantes scènes qu'aient vues les salons de M. Xavier de Ricard et de Leconte de Lisle. Ceux qui en furent témoins gardent le souvenir de ces pantomimes pittoresques accompagnant la féconde improvisation du génial ironiste. L'histoire complète de Tribulat Bonhomet devait comprendre toutes les farces, découvertes et tentatives que Villiers prêta au Docteur. Il n'en écrivit qu'une très faible partie. Il lui attribuait des aventures folâtres de tous genres et des propos dignes de mémoire. M. von Kraemer dit de ce type fameux : « Il est à M. Prudhomme ce qu'est un caïman à un lézard des jardins. » L'expression est heureuse. En effet auprès de Bonhomet, symbole effrayant de la médiocrité à demi instruite, Prudhomme est une silhouette, et Bouvard et Pécuchet même, les deux illustres bonshommes par trop gonflés de sottise, perdent de leur intérêt.

Il y a dans *Tribulat Bonhomet* une puissance tragique absente des autres types voisins. Lorsque cet être étrange joue avec la mort et trimbale le cadavre de Claire Lenoir, veut voir l'au-delà par ces yeux révoltés, un frisson d'épouvante vous arrête. En ces pages intenses Villiers a dit, avec plus d'éloquence que Flaubert en de longues et patientes digressions, le redoutable pouvoir exercé sur un cerveau médiocre par les demi-notions scientifiques.

Il y exprime son mépris du positivisme contemporain, ridicule foi au catalogue des constatations de laboratoire, qui a la prétention d'enfermer l'âme en des cornues, de la réduire à la plus stricte observance des lois de la matière, que l'on croit connaître. Une sorte de positivisme moral l'exaspérait aussi. Ces êtres mesquins qu'emprisonne l'action quotidienne, incapables de s'évader dans le rêve, désireux seulement d'arriver à la réputation — pas à la gloire — ou à la fortune et déployant à cet effet les plus vils subterfuges, s'abaissant aux plus sottes et monotones occupations, toute cette vilénie aiguësait sa verve. Il se laissait aller à tous les sarcasmes et à de lumineuses évocations, joie des auditeurs captivés. R. du Pontavice nous a conservé ces souvenirs. Les créations de Bonhomet chasseur d'hermines, de Bonhomet à Pathmos répétées par beaucoup de chroniqueurs sont trop connues des lettrés pour qu'il soit utile de les redire<sup>1</sup>.

Des fragments de l'œuvre ont dû se perdre, quelques-uns sont peut-être encore dans les tiroirs de certains qui n'osent les publier, se souvenant de la manière dont ils se les ont procurés, comme ils conservent aussi des lettres et des papiers intimes du poète, à moins que tout cela ne soit en sûreté chez quelques marchands d'autographes. M. Remy de Gourmont y a fait une discrète allusion :

1. Voyez R. du Pontavice, p. 239.

Les manuscrits de Villiers ont été divisés au hasard en plusieurs lots. J'ai analysé celui qui a passé en mes mains et j'en ai tiré, outre divers fragments, un des plus beaux contes, *les Filles de Milton*. Dans les autres, il reste, je le sais, beaucoup d'inédit. Parmi les pages les plus curieuses, on m'a signalé le « carnet de Tribulat Bonhomet », le recueil des pensées de ce grand philosophe. Pourquoi tout cela demeure-t-il enfoui?

L'heure serait bonne cependant. Villiers devient classique à l'étranger, on l'explique comme un ancien dans les universités. On le traduit, on joue ses pièces, *la Révolte* a été représentée à Helsingfors dans une fête donnée par les membres de l'Alliance française. Un jour ou l'autre Bonhomet sera illustre en Allemagne. Quand les Allemands connaîtront ce docteur universel, ils seront surpris et peut-être vexés, de ne pas l'avoir inventé <sup>1</sup>.

D'autre part, M. Guiches nous laissait espérer une publication des inédits :

Villiers laisse de nombreux manuscrits tout prêts à paraître, car les innombrables remaniements exigés par ses scrupules d'artiste sont entièrement terminés. Ces œuvres seront publiées sous la direction de MM. J.-K. Huysmans et Stéphane Mallarmé qu'il a désignés comme les seuls exécuteurs testamentaires de sa pensée.

Ils réaliseront son vœu spirituel le plus cher et,

1. R. de Gourmont, « *Mercur* de France », août 1901. *Variétés*.



par eux, sera consacrée cette gloire qu'il ne lui aura pas été donné de connaître pleinement ici-bas.

« Aux chers indifférents ». Cette dédicace de *Tribulat Bonhomet* est d'une tristesse infinie, révélatrice de quelles déceptions éprouvées au contact de ses camarades quotidiens, de certains Judas (de sa race sinon de sa tribu). Elle correspond aux vœux informulés de beaucoup, cette si mélancolique et douce phrase. Que de solitaires et d'abandonnés tourmentés d'un irrésistible et humain désir d'affection ont donné de leur âme « aux chers indifférents », et combien furent consolantes ces heures d'abandon immense.

À propos de *Tribulat Bonhomet*, il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici la preuve d'incompréhension donnée par beaucoup de critiques au sujet du style de cette œuvre.

... Ces excentricités de style lui attirèrent force railleries de la part des petits journaux ; déjà lors de l'apparition de *Claire Lenoir* dans la *Revue fantaisiste*, le *Tintamare* et d'autres feuilles satiriques, s'étaient copieusement moquées des expressions étranges employées par le jeune écrivain. Une phrase sur-

1. Gustave Guiches. *Villiers de l'Isle-Adam intime*. « Le Figaro », supp. litt., 31 août 1889.

Quel est donc cet autre exécuteur testamentaire qui ajoute aux pages publiées de Villiers des notes suivies des initiales R. D. (Voyez *Nouveaux Contes cruels et Propos d'Au-delà*, p. 237). Aurait-il vu, quelque part, le testament de Villiers, et renferme-t-il une clause à son sujet, ce mystérieux Monsieur R. D.

tout était devenue célèbre ; l'auteur l'avait placée dans la bouche du D<sup>r</sup> Bonhomet lui-même, la voici : « Je lui fus grat de cette injure <sup>1</sup>. »

Lorsque parut Claire Lenoir dans la *Revue des Lettres et des Arts*, le *Hanneton*, petite revue de l'époque publiait les lignes suivantes le 31 octobre 1867 où la même incompréhensions s'affirme :

Parmi les nouveau-nés voici la *Revue des Lettres et des Arts* fondée par M. Armand Gouzien avec M. Villiers de l'Isle Adam pour rédacteur en chef. Deux numéros ont déjà paru. Ils ont suffi pour poser le succès de cette publication hebdomadaire qui s'adresse surtout aux lettrés. M. Villiers de l'Isle-Adam a commencé une « histoire morose » intitulée *Claire Lenoir* qui rappelle, suivant nous, les contes d'Edgar Poe. Le début a de l'intérêt ; il exhibe un certain docteur qui nous paraît le type de l'hypocrisie sous les lunettes du parfait bonhomme. L'auteur manie sa langue avec pas mal de facilité ; il donne toutefois trop dans l'archaïsme et quelques détails de style nous ont paru choquer l'ensemble. Attendons la suite pourtant. MM. Leconte de Lisle, Théodore de Banville, Asselineau, Mallarmé collaborent à la revue de M. Gouzien qui sous le pseudonyme de X... rédige un bulletin musical piqué de notes et de traits humoristiques. C'est la faute à Rossini si les compositeurs de musique se font échetiers ; où allons-nous, je vous le demande<sup>2</sup>.

1. R. de Pontavice, p. 67.

2. Communiqué par M. Longuet.

Le *Corsaire* du 28 octobre 1867 cite un passage de *Claire Lenoir*, ne distinguant pas que c'est Tribulat Bonhomet qui parle :

Son attitude méditative ne m'échappait pas, bien qu'il fût derrière moi, parce que comme tous les gens de tact, j'ai deux yeux derrière la tête <sup>1</sup>.

Et pourtant Villiers n'avait pas négligé de glisser à l'intention de ces myopes une petite note au début du volume :

Il serait peu juste en effet, d'attribuer à un auteur même les prud'homies, monstruosités blasphématoires ou vils jeux de mots que — pour des raisons spéciales et peut-être très hautes — il se résout, tristement, à prêter à certains ilotes de son imagination <sup>2</sup>.

1. Quelques mois après, ce journal citant une pièce de Verlaine, *les Loups*, parue dans la *Revue des Lettres et des Arts*, parlait « d'insanité ». (Com. M. Longuet.)

2. *Tribulat Bonhomet*, p. 1.

J'ai lu à la fin d'un article « Mode » dans la *Revue Libre* (mai-juin 1888, nos 117, 118), la curieuse note suivante :

« On a cru longtemps que, à l'exception de *Claire Lenoir*, toutes les œuvres du Dr Tribulat Bonhomet avaient péri dans les incendies de la Commune. La plupart en effet ont malheureusement disparu, mais nous avons retrouvé, dans un cabinet de lecture, une traduction de Barnabé Rudge de Dickens (Hachette, 2 vol.), où l'emploi de divers mots pompeux et insolites, tels que : rudomier, griève dolence, vespérale tièdeur, etc., auraient suffi à nous faire reconnaître la main du savant docteur, si même la couverture ne portait pas cette mention : *l'ouvrage a été traduit par M. Bonhomet.* »

Le 12 juin paraît au *Gil Blas*, *la Céléste aventure*, l'histoire terrestre du miracle de sainte Euphrasie, merveilleuse et émouvante. M. Anatole France doit lire parfois, avec envie, le conte et se dire que, peut-être, il ne l'eût pas mieux écrit...

Villiers éprouva sans doute un peu de joie mystificatrice en écrivant ce conte. Ce descendant des Croisés ne pouvait vaincre une certaine aversion héréditaire pour « la race réprouvée » dont certain amour exagéré de lucre et une proverbiale tendance à thésauriser le choquaient comme un vice<sup>1</sup>. Il avait, conte son biographe, manifesté son dédain à l'un des descendants de Sem.

Immédiatement après l'apparition de la *France juive*, les Juifs cherchèrent à acheter dans Paris, un écrivain qui fût de taille à répondre aux meurtriers coups de boutoir du terrible Drumont : on proposa Villiers de l'Isle-Adam : nom illustre, talent merveilleux, pauvreté aiguë ; sans doute on l'aurait à très bon compte ! On lui dépêcha donc un joli petit youtre luisant et bien peigné qui faisait alors et fait encore, peut-être, de la censure dans l'arrière-bureau d'un éditeur à la mode.

Villiers, aux prises avec la misère la plus noire, n'ayant pas souvent dans sa poche une pièce de cinquante centimes, gitait, à cette époque, dans une

1. « Au sujet des Juifs, dont la grandissante puissance l'inquiétait, Villiers disait songeusement : « Ils se convertiront. Seulement ce sera la conversion du trois pour cent. »

(Gustave Guiches. *Villiers de l'Isle-Adam intime* « Le Figaro », supp. litt., 31 août 1889.

grande chambre sombre, nue et froide, quelque part sur les hauteurs de Montmartre. Il lui restait un vieux fauteuil, une table boiteuse, un lit de camp et un pauvre piano poussif dont les recors n'avaient pas voulu. C'est là que le jeune circoncis trouva le dernier descendant du grand maître de l'Ordre de Jérusalem.

Onctueux, servile, avec des gestes d'un respect exagéré, le messenger exposa les désirs de la Synagogue ; il termina en disant qu'avec un écrivain d'une telle valeur on ne marchanderait jamais. Le comte de Villiers de l'Isle-Adam n'avait qu'à fixer son prix.

Puis il se tut et attendit. Villiers avait écouté sans interrompre, roulant une cigarette entre ses doigts blancs, le regard vague, le front caché sous sa grosse mèche pendante. Lorsque son interlocuteur eut fini, il releva la tête et le fixant de ses deux yeux bleu clair devenus soudain pleins de flamme, il répondit d'une voix vibrante :

— Mon prix, monsieur ! — Il n'a pas changé depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ. — C'est trente deniers !

Et se levant, se drapant dans sa vieille robe de chambre en loques, montrant la porte en un geste que lui eût envié l'illustre maréchal, son ancêtre :

— Sortez ! ajouta-t-il <sup>1</sup>.

Le 15 juin, la *Revue Wagnérienne* publiait *Souvenir (Chez les Passants)*. Ces pages relatives à son séjour en Allemagne étaient peut-être écrites depuis quelque temps déjà. Il les donna pour contribuer à l'œuvre de cette revue qui s'était donné pour tâche de faire mieux connaître Wagner

1. R. du Pontavice, p. 180-182.

en France. En août, paraissent deux nouvelles *Ce Mahouin!* (*Histoires insolites*) à la *Revue indépendante* et *l'Agrément inattendu* (*Histoires insolites*), le 6 au *Gil Blas*.

En octobre, la *Revue de Paris et de Saint-Petersbourg* publie les *Plagiaires de la foudre*<sup>1</sup>.

Au lieu des pamphlets injurieux et des chicanes basses, réponses habituelles aux procédés employés à l'égard de Villiers par de lâches confrères, quelle aristocratique et immortelle leçon que cette ironie hautaine. Ils furent tant, autour du poète, *les plagiaires de la foudre*, surtout à la fin de sa vie !...

Et même après sa mort, ils n'eurent aucun respect. Sous prétexte de ne rien laisser perdre, de réunir pour une publication digne d'elles, les pages posthumes ils s'emparèrent de tout, même des souvenirs les plus intimes et des papiers les plus sacrés. Hyènes de lettres, ils se terrent, fuyant, lâches.

∴

C'est en 1887 qu'Antoine entreprend son audacieuse campagne et aboutit à la fondation du Théâtre Libre. La première représentation d'essai avait eu lieu le 30 mai dans une salle située Passage de l'Élysée des Beaux-Arts; on y avait joué quatre petits actes, dont l'un, *Jacques Damour*,

1. Communiqué par M<sup>me</sup> de Villiers.

tiré par Léon Hennique de la nouvelle de Zola, fut immédiatement reçu à l'Odéon.

Malgré les découragements prodigués, l'obstination des critiques à ne rien vouloir entendre, Antoine trouve l'argent et la salle nécessaires et organise le 12 octobre 1887, pour la nouvelle saison théâtrale, un spectacle comprenant *Sœur Philomène* pièce tirée du roman des Goncourt, et *l'Évasion*. Le directeur avait choisi ces deux œuvres de tendances différentes, la première, naturaliste, et celle de Villiers romantique, afin de bien montrer au public à la fois l'absence d'exclusivisme de l'entreprise et sa volonté de jouer du nouveau et des jeunes.

Toute la presse était convoquée à cette première et l'on sait qu'elle n'y manqua pas.

Voici quelques-uns des jugements de ces Messieurs, tout puissants arbitres près le Grand Public :

M. Adolphe Brisson, en critique consciencieux, renseigne ainsi ses lecteurs :

Nous ne dirons rien de ce petit drame qui dormait depuis vingt ans du sommeil du juste et qu'on a eu le grand tort de réveiller <sup>1</sup>.

Arnold Mortier parle de l'acteur à propos du drame <sup>2</sup>. M. Auguste Vitu écrit :

La donnée est ingénieuse mais parfaitement chimerique. L'idée de faire luire un rayon de tendresse

1. « Le Parti national », 18 octobre 1887.

2. « Le Figaro », 12 octobre 1887.



humaine dans l'âme de cette brute, qui voudrait manger la chair crue du bourgeois est de pure théorie, et par conséquent touche peu 1.

Nous trouvons dans le *Voltaire* :

Cet acte d'un effet mélodramatique est un peu trop terrifiant. Les sentiments du forçat paraissent cependant, autant qu'on peut s'en rendre compte, profondément analysés, et nous y avons surtout applaudi à certaines ironies amères où nous avons retrouvé tout entier l'auteur de *l'Ève future* 2.

Enfin voici le plus lourd des critiques :

Je ne dirai pas grand'chose de *l'Évasion* de M. Villiers de l'Isle-Adam. Il m'a paru voir, à travers la phraséologie des compliments de commande, que tout le monde passait condamnation sur cette œuvre, qui est fautive en sa donnée, prétentieuse en ses développements et en son style. Au reste, l'accueil a été froid, même chez ce public ami et surchauffé. Peut-être même n'aurais-je rien dit de cet ouvrage tortillé et précieux, si je n'avais tenu à présenter au public l'artiste qui jouait le rôle du forçat 3.

Cette stupide habitude d'accorder plus d'importance au cabotin qu'à l'œuvre, aux décors

1. « Le Figaro », 12 octobre 1887.

2. « Le Voltaire », 13 octobre 1887. (L. Serizier).

3. « Le Temps », 17 octobre 1887. (F. Sarcey).

qu'à l'orchestre se généralise un peu trop et fait le plus grand tort à bien des jeunes.

A ces articles, Villiers répond, dans le *Gil Blas* du 26 octobre 1887, en étudiant avec malice *le Cas extraordinaire de M. Francisque Sarcey* (Chez les Passants) idole encore de beaucoup, représentant une mentalité assez générale, un de ces impersonnels qui malgré leur grosse bonnasserie font un tort véritable. M. de Gourmont l'a appelé, « ce dangereux vieillard » et M. Emile Faguet, qui est un « esprit fin, très fin » et révèle les artistes au grand public nous dit très sérieusement que Sarcey fut le plus étonnant journaliste de son temps, qu'il eut les qualités essentielles qui sont : avoir l'air d'un penseur et ne pas l'être, paraître original en étant très banal, avoir un style amorphe et qui semble parfait. La qualité principale c'est de ne rien mettre du tout dans ses chroniques :

Vingt ans encore, et Francisque Sarcey, journaliste plus que jamais, doué plus que jamais de l'instinct du journalisme, n'aurait plus écrit d'articles du tout <sup>1</sup>.

Je combats des moulins?... Cela devient nécessaire, ils sont tant : la rotation monotone de leurs ailes empêche de voir ce qui point à l'horizon. Que leur importe le soleil et sa gloire dans les nuées ; le vent seul les trouble.

∴

1. Emile Faguet, *Deux Morts* « La Revue de Paris », 1<sup>er</sup> juin 1899.

A la fin de l'année, Villiers publie, en novembre, à la *Revue Indépendante*, *Conte de fin d'été* (*Histoires insolites*), et au *Gil Blas*, le 22 décembre, *les Délices d'une bonne œuvre* (*Histoires insolites*), puis le 31 *l'Inquisiteur* (*Histoires insolites*).

La réputation du poète croissait. Accueilli dans les grands journaux, sollicité par les revues, fêté par les jeunes, il commençait à jouir de ses labeurs et à voir enfin son œuvre faire violence à l'obstination du sort et triompher.

Il faut le dire : sans la traître opposition de quelques critiques, masquant sous des éloges leur haine et leurs basses actions, on aurait plus vite rendu justice au grand écrivain. On voit en effet, depuis la disparition de l'un d'eux, les langues se délier, les timides revendiquer une place parmi ceux qui demandent aujourd'hui une réparation, offerte sous forme de monument, en attendant la glorification suprême qui serait l'édition des Œuvres complètes. Le monument est d'un artiste qui le conçut spontanément, après avoir admiré l'œuvre et connu la vie du poète. Il n'a pas été commandé par l'État. Il est digne de celui qu'il veut glorifier. Il est l'expression, par le marbre, d'un vœu, celui de tous les admirateurs du génie méconnu : que Villiers surgisse enfin de l'oubli où on a pendant vingt ans tenu son œuvre, qu'il se dresse devant la vilénie humaine et soit magnifié — et ce n'est que la stricte justice — comme un des plus grands et des plus complets

écrivains de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'érection du monument de M. Frédéric Brou sera le commencement de cette œuvre réparatrice à laquelle les artistes sincères applaudiront<sup>1</sup>.

∴

L'année 1888 est une année de grande fécondité littéraire. Villiers publie deux volumes et une grande quantité de nouvelles.

*La Revue de Paris et de Saint-Petersbourg* donne en février la *Suggestion devant la loi*<sup>2</sup> (*Chez les Passants*) ; le 25 février paraissait au *Gil Blas*, *Sœur Natalia* (*Nouveaux Contes cruels*).

Réunissant en un recueil les nouvelles récemment publiées, auxquelles il ajoutait trois contes : *les Amants de Tolède*, *le Navigateur sauvage*, *Aux Chrétiens les lions*, (écrit peut-être depuis 1880, car il figure sur la liste d'œuvres publiées à cette époque<sup>3</sup>), il publie *Histoires insolites*.

Il n'a pas été fait à ce volume un accueil plus attentif qu'aux autres. Et pourtant ceux qui se glorifient aujourd'hui d'avoir connu Villiers auraient pu attirer l'attention de quelques chroniqueurs ou, mieux, parler eux-mêmes de cet ouvrage. N'auraient-ils voulu mentionner que les principaux de ces contes ils auraient trouvé de

1. A propos du monument Frédéric Brou, voyez l'éloquente plaquette de M. Léon Bloy, *la Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam*, Blizot, 1906, et *l'Invendable*, « *Mercur de France* », 1909 où se trouve la photographie du monument.

2. Communiqué par M<sup>me</sup> de Villiers.

3. Cf. page 215.

quoi faire un bel article, en étudiant *les Plagiaires de la foudre, les Phantasmes de M. Redour, la Maison du Bonheur, l'Inquiéteur, l'Etna chez soi*. Il y a là une série de contes dont la beauté diverse et suggestive n'exigeait pas beaucoup d'effort pour être dite. D'autres contes paraissaient tous les jours suivants, et pouvaient rappeler l'attention de ces personnages, que d'importantes affaires, pensons-le, retenaient. Le 10 avril c'est *l'Incomprise au Gil Blas*, le 1<sup>er</sup> mai, *le Chant du Coq*, à la *Revue libre*. A propos de cette nouvelle, M. de Gourmont nous a conservé l'intéressant souvenir que voici :

Villiers de l'Isle-Adam avait, autant que j'ai pu m'en rendre compte, cette méthode de travail : l'idée entrée dans son esprit, et il arrivait qu'elle y entrât soudain, au cours d'une conversation principalement, car il était grand causeur et il profitait de tout, l'idée entrée d'abord par la petite porte, timidement, sans faire de bruit, s'installait bientôt comme chez elle, envahissait toutes les réserves du subconscient, puis, de temps à autre, montait à la conscience et obligeait réellement Villiers à obéir à l'obsession ; alors quel que fut son interlocuteur, il parlait : il parlait même seul, et d'ailleurs, quand il parlait son idée, il parlait toujours comme s'il eût été seul. J'entendis ainsi, par lambeaux, plusieurs de ses derniers contes ; et même un jour que nous étions assis à la terrasse d'un café du boulevard, j'eus l'illusion d'écouter de véritables divagations, où revenait périodiquement cette affirmation : « Il y avait un coq ! Il y en avait un ! » Je ne compris que plus tard, après plusieurs mois

quand parut *le Chant du Coq*. Parlant sur un ton sourd, il ne s'adressait pas à moi. Cependant, son but conscient, en retournant ses idées à haute voix, était de chercher à deviner l'effet qu'elles produisaient sur un auditeur; mais peu à peu, ce but s'obscurcissait; c'était le subconscient qui parlait pour lui.

On me permettra de continuer la citation. Des témoignages de la valeur de celui-ci sont assez rares pour n'en rien laisser perdre.

On dit assez souvent d'un homme qui n'a écrit que peu, qu'il a peu travaillé; je suis persuadé que Villiers de l'Isle-Adam n'a jamais cessé un instant de travailler, même pendant son sommeil. Malgré le blocus quelquefois absolu que ses idées établissaient autour de son attention, nul esprit n'était plus rapide ni mieux doué pour la riposte; il ne connaissait pas le crépuscule du réveil: après la nuit la plus brève, il se retrouvait, au coup même du sursaut, en pleine possession de toute sa lucidité, de toute sa verve. Quoiqu'il fût bien l'homme de sa littérature, on trouverait en lui l'esquisse d'une double personnalité, mais où le conscient et l'inconscient seraient si enchevêtrés l'un dans l'autre qu'il serait difficile d'en faire le départage: il serait aisé, au contraire, d'écrire deux vies de Mozart, l'une de l'homme social, l'autre de l'homme en état second, toutes les deux parfaitement légitimes<sup>1</sup>.

C'est ici que doit prendre place une lettre publiée par M. G. Guiches et qui nous montre que Villiers,

1. R. de Gourmont, *La culture des Idées*, p. 63, 64. (La création subconsciente.)

à cette époque, songeait à publier d'autres pages sur Tribulat Bonhomet.

Je tiens à ta disposition, écrivait-il à un ami, le 10 avril 1888, le narré d'un Bonhomet à Pathmos. Bonhomet veut « accomplir les Écritures » lesquelles affirment qu'il ne restera pas pierre sur pierre de Jérusalem. Or il voit quelques arceaux, des murs, etc... Il part avec une nuée de maçons pour accomplir la lettre des Écritures et ne pas laisser pierre sur pierre. Il commence par établir, pour son usage, un lavatory sur le Thabor, un bar à Gethsémani, un tramway de Haceldama au Calvaire et un petit café chantant, un beuglant avec Paulus au Jardin des Oliviers. Ses factures sont datées du Sinaï <sup>1</sup>.

Le *Gil Blas* continue la publication des pages qui formeront les *Nouveaux Contes cruels*. Il publie le 13 août *la Torture par l'Espérance*, un des plus beaux contes.

M. Chapoutot, dans son analyse de l'œuvre complète de Villiers <sup>2</sup> après un rapprochement <sup>3</sup> qui se commande conclut :

1. G. Guiches. *Villiers de l'Isle-Adam intime*. « Le Figaro » supp. litt., 31 août 1889.

2. Henri Chapoutot. *Villiers de l'Isle-Adam*. 1 vol. petit in-12. Ce volume est jusqu'à ce jour, avec celui de M. von Kraemer, le seul où l'analyse de l'œuvre complète de Villiers soit tentée. Souhaitons que nous ayons bientôt une étude maitresse sur les écrits de Villiers. L'ouvrage de M. Chapoutot n'est qu'une indication. Il faut que cette étude soit entreprise par un écrivain qui ait l'expérience et l'autorité qui manquent aux jeunes pour oser, sur un pareil sujet, autre chose que des opinions, alors que le public attend les jugements fondés et qu'il puisse croire définitifs.

3. A propos de rapprochement, je signale à ceux qu'intéresse



Il n'y a, dans *la Torture par l'Espérance*, ni puits béant à la gueule ouverte, ni pendule d'acier qui siffle en se rapprochant d'une victime enchaînée, ni murs de fers chauffés au rouge qui s'avancent et se resserrent ; non, il suffit à Villiers de l'Isle-Adam, pour tous moyens, d'une porte entr'ouverte, d'un corridor obscur, d'un jardin parfumé sous une nuit étoilée pour que nous frémissions avec le rabbin Aser Abarbanel dont le cœur se dilate à l'espoir de la liberté et de la vie. L'extase à laquelle l'arrache subitement le Grand Inquisiteur nous émeut peut-être plus profondément que ces contes souvent mélodramatiques où Edgar Poe accumule l'horreur d'extraordinaires et surnaturels événements <sup>1</sup>.

L'émotion de *la Torture par l'Espérance* a les qualités de la grande œuvre d'art : elle est à la fois très particulière et très générale ; un être bien déterminé l'éprouve, mais elle peut ébranler tous les hommes. Et puis quelle géniale idée, et simple, et nouvelle : la torture *par l'Espérance* ! Si je m'attarde un instant sur cette évidence, c'est que le grand reproche que beaucoup font à Villiers, c'est de n'avoir rien inventé. Ils retrouvent *l'Ève future* dans *l'Homme au sable*, *Véra* dans *Ligéïa*, et *l'Intersigne* dans *la chute de la maison Usher*. *Claire Lenoir* dans *les Souvenirs de M. Bedloé*, Mais, toutes ces histoires aux ingénieuses coïnci-

une comparaison fine et bien faite, les articles de M. Camille Mauclair (voir la Bibliographie) où il discute les points de contact entre Edgar Poe, Flaubert, Barbey d'Aurévilly.

1. Henri Chapoutot, *Villiers de l'Isle-Adam*, p. 186-187.

dences, qui ne laissent que l'impression de la terreur et un sentiment de malaise devant l'inexpliqué sont dépassées de tout un infini par *l'Intersigne*, *la Torture par l'Espérance* et *Claire Lenoir*.

Edgar Poe se confine dans la vie et ses possibilités, bien que mystérieuses, et après tout explicables, tandis que Villiers la dépasse de tout un au-delà terrifiant. Si l'œuvre du conteur américain se retrouve dans l'écrivain français, c'est magnifiée d'un éclat magique et qui la fait nouvelle. Les grands créateurs ont tous transposé. Bach, Weber, Beethoven, Wagner sont d'une filiation certaine, et pourtant !... Il est donc vain de vouloir, pour des analogies incontestables, et par suite d'un rapprochement légitime, conclure en rapetissant l'un des poètes pour grandir son prédécesseur.

Le 24 août le *Gil Blas* publie *Une soirée chez Nina de Villars (Chez les Passants)*. Ce souvenir remonte à quelques années. L'hospitalière amie des artistes, qui sut réunir chez elle tout un petit cénacle de fervents de la Beauté, était morte en 1884. Ses amis, pour sauver son nom de l'oubli, avaient recueilli ses vers<sup>1</sup>. Et Villiers, se souve-

1. Nina de Villars. *Feuillets parisiens*, 1 vol. avec portrait à l'eau-forte par Guérard. Librairie Henri Messager, 105, bd. Saint-Michel, 1885.

Sur Nina de Villars (Nina Callias, Nina Gaillard, Nina de Villard et enfin Nina de Villars) voyez Lepelletier, *Vie de Verlaine*, p. 170 et ss.

M. von Kraemer, rappelant la collaboration des hôtes de

nant des heures de repos et de joie passées chez elle lui consacrait quelques pages.

M. G. Guiches, l'un des hôtes de Nina, nous en parle ainsi :

Villiers fut un des hôtes les plus fréquents de Nina de Villars. Beaucoup d'écrivains parmi ceux de sa génération se souviennent de cette hospitalière table, de ces repas que singularisait une profusion inouïe de boîtes de sardines et de médiocres hors-d'œuvre destinés à distraire l'exigence des estomacs et à excuser l'absence des rôtis.

Là, parmi la houle des discussions esthétiques, Villiers narrait de surprenantes histoires, obtenait bientôt le silence et l'attention de tous par la stupéfiante fantaisie de ses récits, le subjuguant pathétiquement de ses improvisations, l'imprévu mystificateur, l'originalité typique et la profondeur de ses mots. De bonne grâce, il acceptait d'exécuter, devant ses auditeurs, des tours de force de mémoire, récitant, sans une hésitation, les plus longues, les plus abstruses nouvelles d'Edgar Poe, d'interminables poèmes de La Fontaine et plus de deux mille vers de Ponsard, qu'un

Nina, à ces *Feuillets parisiens* cite les vers suivants comme ayant été donnés par Villiers :

Parle !

Mon Dieu ! je n'entends pas ! Suis-je devenu sourd ?  
Oh ! la surdité... Quoi ! N'ouïr plus le tambour,  
L'orgue, le piano ! Courbé sur ton octave,  
Que tu devais souffrir, ô Beethoven Gustave !

Je me demande en quoi M. von Kraemer qui est en général si prudent, reconnaît l'œuvre de Villiers en ces vers que n'eût pas désavoué certain jeune versificateur contemporain.

mépris zélé pour l'auteur de *Lucrèce* l'avait engagé à apprendre afin de les ridiculiser en les déclamant<sup>1</sup>.

Le 27 août, paraissait au *Gil Blas*, *l'Estime laïque* (*Les Amies de pension* dans les *Nouveaux Contes cruels*).

Cependant la réputation de Villiers ayant eu des échos en Belgique, on le demanda :

L'année suivante, un comité de conférences, ayant son siège social à Bruxelles, faisait à l'auteur de *l'Eve future* de lucratives propositions. Bien que déjà très atteint du mal qui devait l'emporter, Villiers accepta avec enthousiasme cette occasion d'émettre publiquement ses idées sur l'art et sur les hommes. Il partit et n'eut pas, comme Baudelaire, à se plaindre des excellents Belges. Son succès fut très grand<sup>2</sup>.

J'ai tenté de vaines recherches pour ajouter quelques détails à ces renseignements du biographe. Je dois me borner, comme lui, à reproduire les quelques lettres sans date que Villiers écrivit à l'un de ses amis, Marras probablement, et que M. Guiches a publiées<sup>3</sup>.

C'est après la publication des *Histoires insolites* (27 février) et avant celle des *Nouveaux Contes cruels* (13 novembre) que ce séjour eut lieu. Il est impossible de préciser davantage.

Voici les quelques lettres écrites par Villiers :

1. G. Guiches, « Figaro », art. cité.

2. R. de Pontavice, *op. cit.*, p. 278.

3. G. Guiches. « Le Figaro », art. cité.

Mon cher M...

Je vous écris à la hâte. Je ne puis envoyer au *Gil Blas*, pour la note, que demain, venant de faire une conférence et me trouvant fatigué, malgré l'étonnant succès qui m'arrive.

Je vous prie en grande hâte (la poste part) de faire le service avec envoi de l'éditeur (en l'absence de l'auteur). Cela se fait tous les jours. J'ai huit cents francs de conférences à gagner. Je ne peux pas revenir si vite. Mais, demain, je consacre toute la journée à rédiger notes et le reste pour le volume. Sans compter que j'ai tout un autre livre d'épreuves à corriger d'un coup.

Il y a au moins cinq cents exemplaires de vendus d'avance en Belgique, à cause des conférences où j'en ai lu et où je vais en lire quelques extraits. Je vais mardi à Liège, puis à Anvers, Gand, etc. Je serai à Paris sous dix jours.

Votre main.

Mon cher M...,

Vous ne m'envoyez pas de livres et cependant vous ne sauriez croire l'enthousiasme avec lequel je suis reçu ici et comme plus de deux ou trois cents lettrés achètent les livres qui, à tort ou à raison ne sont pas uniquement écrits pour le cabinet ou pour allumer le feu.

Les journaux disent des choses étonnantes et je suis bien content. Je vais faire des conférences dans plusieurs villes et j'espère revenir avec un peu d'argent. Je ne pourrai guère repartir avant samedi ou

dimanche. Il n'est pas possible que les *Histoires insolites* ne soient pas encore brochées.

Je vous serre bien la main,  
VILLIERS.

P. S. J'ai déjà contracté l'accent belge.

Mon cher ami,

En toute hâte, le courrier part. Succès colossal, cinq rappels, la reine, etc. Tous les journaux, trois colonnes sur moi. Je demeure au Grand-Hôtel, chambre 147<sup>1</sup>.

Poignée de main en hâte.  
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

P. S. — Envoyez *Histoires insolites* pour des lectures.

∴

J'ai écrit à la Société d'émulation de Liège. M. Goéthals a bien voulu me répondre ceci :

Diékirch, le 27 avril 1908.

Monsieur,

Votre lettre du 6 avril me rejoint ici. Je regrette vivement de ne pouvoir vous donner que des indica-

1. Le Grand-Hôtel de Bruxelles n'ayant plus les registres de 1888, n'a pu m'indiquer, comme j'espérais, la date du séjour de Villiers. Je remercie le directeur de son aimable réponse.

tions peu précises sur le point qui vous intéresse : je n'ai conservé aucun document relatif au voyage de Villiers de l'Isle-Adam en Belgique et ma mémoire n'est pas très sûre. Il y a quelque vingt ans et au plus tard au cours de l'hiver 1888-1889 Villiers consentit à faire en Belgique une « tournée » de conférences ou plus exactement de lectures. Dans quelles villes ? Je n'oserais me fier à ma mémoire pour en établir la liste. Il est vraisemblable que le *Cercle artistique* de Bruxelles eut l'honneur de le recevoir, et aussi ceux d'Anvers et de Gand. Il se peut encore qu'il ait poussé jusqu'en Hollande ; car généralement les Cercles de La Haye et de Leyde accueillaient avec joie les hommes de lettres français qui faisaient en Belgique une tournée de conférences. Mais je le répète, je n'ai que des souvenirs indistincts. Je suis certain seulement que Villiers fit une lecture à la *Société libre d'émulation de Liège*, dont le Comité littéraire était alors présidé par feu Emile de Lavaleye. Ce ne fut pas un triomphe. Villiers était presque aphone. Mais si la lecture publique ne fut pas un grand succès, j'ai gardé le souvenir de l'enthousiasme que Villiers excita dans des réunions moins nombreuses, plus intimes. Il en fut de même, je crois, dans les autres villes.

Ces notes incertaines ne pourront vous être — je le crains bien — d'aucune utilité ; et je vous renouvelle l'expression des regrets que j'ai de ne pouvoir vous documenter avec plus de précision.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

ALB. GOÉTHALS,  
54, rue de Louvain,  
Bruxelles.



J'ai été jusqu'à demander à la Police bruxelloise, espérant que, sur quelque registre des étrangers, on trouverait des traces. Il n'en est rien.

Nous savons simplement que ce séjour fut une des dernières joies de Villiers. Il eut, là, le sentiment d'être, enfin, compris, applaudi. Plus tard, Mallarmé devait en remercier pour lui, l'auditoire, dans la salle même où il avait parlé :

... Oui, chez celui en qui sourdit toujours l'allégresse sans cause prudemment et supérieurement soustraite à l'alliage des bonheurs possible, un fait, le seul, depuis d'infinis jours, qu'il ait consenti à associer à son jaillissement personnel de délices même au milieu de tracas, je veux dire sa venue ici dans cette bienveillante salle, assis qu'il fut un soir sur ce siège, où je prends indûment sa place, sans en rendre l'équivalent : n'était que j'ai, en les citant, éveillé plusieurs de ses immortelles pensées. Il se sentait las déjà, du vieux combat ; et dans la main, très proche de sa vue anxieuse, battait d'une blancheur particulièrement fébrile le papier de tous ses instants intimes ou d'apparat (du moins me l'a-t-on dit), mais il crut éprouver, fût-ce une illusion, accordez-la lui rétrospectivement, qu'il n'avait pas été inaperçu. Ah ! comme il nous revint transfiguré, et ceux, vous, d'autres, dont la poignée de main distante lui suggéra une foi émue en un enthousiaste accueil, ne me direz pas que non : il le savait mieux que tous ! et on ne peut dénier à autrui lui avoir procuré un plaisir, sans que ce soit le reconnaissant qui a raison ; rappelez-vous, il dut y avoir, ce soir de 1888, comme aujourd'hui pour son

absence, qui déjà l'accompagnait, l'enveloppait, de votre part un muet encouragement, qui lui fit du bien. L'écho vous en revient avec moi<sup>1</sup>.

C'était le dernier rayonnement avant le déclin. Les fatigues des derniers temps, les privations, l'avaient beaucoup affaibli. Un mal s'était installé en lui, qui traîtreusement minait sa vie, rongea ses forces, allait, après ces journées de complet espoir, de gloire entrevue, de communion avec un auditoire enthousiaste, l'emmener à l'écart de la vie, l'obliger à se reposer d'abord, à attendre, à se taire enfin et à souffrir... Il semble que la vie jalouse de ces exaltations de 1888 ait craint un trop brusque épanouissement, une glorification réparatrice de ce martyr de l'idéal. Ah ! la vie fut terriblement avare de ses heures lumineuses pour ce grand poète.

Villiers débuta sans doute par Bruxelles pour continuer par Anvers, Gand, Bruges. Il lut des fragments de ses œuvres.

Son séjour dut être bref. Il était d'ailleurs préoccupé par la publication prochaine des *Nouveaux Contes cruels*<sup>2</sup> qui paraissent le 14 novem-

1. Stéphane Mallarmé, *Villiers de l'Isle-Adam* « Revue d'aujourd'hui » février 1890. (Réimprimé en une plaquette chez Lacomblez, à Bruxelles en 1892 dans la collection « Les Miens ».)

2. « ... J'ai vécu des minutes merveilleuses... Pouvant incorporer mes rêves, je les possédais réellement » (*Nouveaux Contes cruels* et *Propos d'au delà* (Calmann Lévy), p. 144-145.

bre à la Librairie illustrée <sup>1</sup>. Quelques jours auparavant, il avait donné deux contes: le 2 novembre, au *Figaro*, *l'Amour du naturel*, le 9 au *Gil Blas*, *l'Élu des Rêves*.

L'Élu des Rêves, c'est le sage suprême, gardant le trésor au lieu de le réaliser.

Il fut, lui, l'Élu des Rêves, *dépossédé par les hasards de l'exil et la risée des gens du siècle* <sup>2</sup>.

Il ne put demeurer dans une paisible thébaïde. Il en fut chassé par les médiocres et forcé de crier aux blasphémateurs de son Dieu, de chasser aussi les marchands du temple. Le 15 décembre, il en fustigeait un, auteur sans talent, dont le drame <sup>3</sup> mettait *Notre Seigneur Jésus-Christ sur les planches* <sup>4</sup>, d'une façon jugée, par le poète, assez vulgaire et choquante pour mériter quelques lignes de critique. Elles parurent au *Gil Blas*.

1. C'est peut-être à la préparation de ce volume que se rapporte la lettre suivante publiée par M. Guiches dans son intéressant article de la *Nouvelle Revue*, 1<sup>er</sup> mai 1890:

Mon cher ami,

Voici des épreuves. Elles sont un peu chargées, mais il n'y aura plus d'autres corrections. C'est définitif. On pourra peut-être faire seize pages avec les placards que j'ajoute.

Vous recevrez une bonne partie du reste à la fin de la semaine, d'un seul bloc. Le temps de recopier six pages. Envoyez-moi les deux premières corrigées pour le bon à tirer.

Je vous serre la main.

VILLIERS.

2. *L'Élu des Rêves* (*Nouveaux Contes cruels et Propos d'Au-delà*), p. 137-138.

3. *L'Amante du Christ* a été jouée au Théâtre Libre le 19 octobre 1888.

4. *Chez les Passants*.

Villiers ne ménagea personne ; l'orientaliste mal inspiré, candide sans doute, qui préfaça la chose se vit aussi fort malmener.

Et une critique de Villiers, à cette époque, avait de l'importance. Le nombre de ses lecteurs s'était beaucoup augmenté. Des jeunes commençaient à se grouper autour de lui.

Tout souriait à Villiers en cette année 1888, la gêne l'avait abandonné, la célébrité était venue, les éditeurs l'accueillaient d'un sourire bienveillant ; on l'appelait « Maître », aux soirées de Charpentier le nenu fretin des lettres répandait autour de lui un bourdonnement flatteur <sup>1</sup>.

On présentait, dans l'élan de son œuvre si au delà des mesquines compositions de ses contemporains, tout un renouveau d'art éloigné du positivisme obtus et du bas naturalisme, et qui, maintenant les droits imprescriptibles de l'Infini et du Mystère redonnerait à l'âme la grandeur que lui voulaient les romantiques.

La plaquette publiée à la Librairie illustrée le 23 novembre contenait les contes précédemment parus et un inédit, *Sylvabel*. La liste des œuvres indiquées au faux titre de cette édition nous prouve qu'à la fin de 1888, Villiers espérait encore pouvoir publier plusieurs œuvres. Nous voyons en effet annoncé, *en préparation* :

1, R. du Pontavice, *op. cit.*, p. 282.

*Axël*. Pour paraître en février 1889. Paris. Quantin.  
*L'Adoration des Mages*.

*Le Vieux de la Montagne*.

*Chez les Passants* (Fantaisies, Pamphlets et Souvenirs).

#### THÉÂTRE

Théâtre libre: *Catherine de Médicis, l'Évasion*, etc.,  
 2 vol.

#### HISTOIRE

*Documents sur les Règnes de Charles VI et de Charles VII*.

#### OEUVRES MÉTAPHYSIQUES

*L'Illusionnisme*.

*De la connaissance de l'utile*.

*L'Exégèse divine*.

*Axël, Chez les Passants, l'Évasion* seuls ont paru.

Villiers a travaillé beaucoup pendant les derniers mois de sa vie à préparer la publication de son poème dramatique. Il écrivait à un ami :

Mon cher M...,

Voici la lettre recopiée et raccordée de la *Revue indépendante*. C'est à mettre en pages et définitif. Cela fera certes une nouvelle demi-feuille avec le texte de la revue.

Il serait bon de nous voir aujourd'hui. Comme vous avez bien voulu me promettre de passer chez moi, je vous attendrai avec impatience. Le reste d'*Axël* sui-

vra très vite cette fois, c'est certain. Il faudrait rappeler aux ouvriers la manière particulière dont les titres, les noms, et indications de scènes sont imprimés dans les feuilles précédentes.

A deux ou trois heures.

Poignée de main<sup>1</sup>,

VILLIERS.

Il ne put achever la revision d'*Arël* qui fut composé sur le texte de la Jeune France, pour la seconde moitié. Villiers préparait aussi *Propos d'Au-delà*, titre funèbre, qui laisse deviner un pressentiment de la fin, M. Guiches nous a conservé à ce sujet la lettre suivante :

Je viens de remettre à M... toutes les autres nouvelles du volume *Propos d'Au-delà*. Je ne les avais gardées que pour en reviser l'ensemble et en arrêter le point d'unité au point de vue livre.

Merci de votre empressement à me répondre. Je n'en attendais pas moins d'ailleurs de votre confiance et de votre gracieuseté, et certes, je suis bien persuadé que ce qui m'arrive chez M. X..., c'est-à-dire un désappointement inconcevable et au moins surprenant, ne saurait jamais se produire dans une maison comme la vôtre. Car, en vérité, c'est inouï de voir plus de sept cents volumes disparus comme d'un coup de vent.

Lorsque j'aurai l'occasion, qui se présentera bientôt, je l'espère, de faire votre connaissance, je crois

1. G. Guiches. « Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> mai 1890, p. 105.

pouvoir compter sur un peu de surprise de votre part, au récit sommaire de cette aventure.

En attendant, monsieur, veuillez agréer mes salutations empressées.

#### VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

P. S. — Je me remets aux épreuves d'*Axël*. Je pense que M... pourra le plus prochainement possible me faire parvenir une réponse définitive quant à notre second volume et que vous voudrez bien le presser un peu de ne pas m'oublier <sup>1</sup>.

Des autres œuvres annoncées au faux titre des *Nouveaux Contes cruels*, aucune trace, sauf les quelques souvenirs et feuillets publiés par M. Remy de Gourmont. A moins que, parmi les derniers papiers du poète, dilapidés, il ne se trouve des fragments que l'on n'ose publier faute de pouvoir dire comment on s'en est rendu possesseur ?...

La vie errante et difficile avait usé le poète. Bien qu'il eût maintenant, à l'insu encore du monde, une compagne et même un enfant très aimé, toutes les sollicitudes désirables ; les privations passées, les jeûnes fréquents et les mauvaises nourritures des gargotiers de faubourgs avaient abîmé sa santé. Un cancer de l'estomac le minait. Il prit bien du repos, des soins, écouta les avis, consulta les docteurs. Il était trop tard ! Le mal allait lentement ravager son corps et, atteignant toute son acuité en été 1889, l'obliger à

1. Guiches. « Nouvelle Revue », article cité, p. 104.



renoncer à ses occupations, à quitter Paris, abandonnant *Axël* en plein travail d'achèvement, pour se reposer, et attendre la santé implorée en vain.

Tout au commencement de l'année 1889, le 12 janvier, à M<sup>me</sup> Méry Laurent, qui fut pour lui l'amie discrète, d'une aide réellement efficace de toutes sortes de façons : en éveillant pour lui la sollicitude d'amis sensibles, en lui faisant avoir les petites gâteries appréciées des malades, et en venant aussi le voir et causer, comme une sœur exquise et tendre avec le pauvre poète, découragé, il écrivait :

Tout d'abord, je ne vous ferai pas l'injure de vous remercier !

Quand on est aimable comme ça, c'est que c'est de nature. On constate, et cela ne peut s'oublier, voilà tout.

Voyons ; je vous en prie, ne m'apportez pas de gourmandises et ne venez pas, en souveraine, dans mon taudion de prince moderne.

Cela me crisperait de ne pouvoir vous accueillir avec les effets de candélabres, de fleurs et de choses délicates toutes servies. Je suis de ceux, assez rares, pour qui la détresse n'est qu'un rêve — dont on s'éveille, même dès ce monde. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour que bien des Elysées pâlisent devant les *Mille et une Nuits* de mon quatrième : — Mais si vous venez, vous, réalité, songez quel serrement de cœur de ne pouvoir projeter dans l'illusion de la vie le radieux palais où je pourrais vous recevoir convenablement !

— Je laisse, maintenant, les phrases dont le fond

est bien affectueusement sincère pour vous dire combien, si vous le permettez, je suis votre ami, — et bien de cœur, c'est si charmant, à vous, de vous être un peu préoccupée, en bonne camarade, d'un loup de brousses de ma sorte, et d'un loup malade, encore.

— Oui, cela va mieux. Je serai bientôt sur pied, et c'est moi qui viendrai vous prendre la main, sans rhétorique et, là, de mon mieux.

Avec Totor.

A dimanche donc, sans doute — et au plus tard ! j'en ai vraiment hâte !

Votre ami,

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Ce 12 janvier 1889.

Sa maladie avait donc commencé de le tourmenter dès cette époque. Et cependant, *Axël* le préoccupait beaucoup. Il voulait absolument en modifier la scène finale qui lui paraissait hétérodoxe <sup>1</sup>.

Pendant cette année, il tenta bien encore de jouir des choses qui l'intéressaient. Nous l'avons vu, il se fit conduire à l'exposition pour en visiter les sections scientifiques. Y rencontra-il, inconnu, le physicien américain dont il a fait dans *l'Eve future*, un si haut symbole?... Pontavice a prétendu que l'inventeur avait compris cette œuvre où il est un héros <sup>2</sup>.

1. Voyez R. de Gourmont, *Axël*. « *Mercur* de France », mars 1890

2. Pontavice, p. 172.

C'est inexact. Des amis de Villiers ont bien été lui porter le volume ; mais il n'a rien répondu <sup>1</sup>.

Au plus beau moment de sa production littéraire, tandis qu'une relative tranquillité, un foyer lui permettaient la réalisation de ses multiples projets, l'achèvement de nombreuses ébauches, la maladie l'arrête... Quelques jours après, le 16, il écrivait :

Chère amie,

Cette fois, je vous en supplie, n'est-ce pas, n'envoyez plus ! Vous me comblez et vous vous donnez du souci pour cela, ce que je ne me pardonne pas. Songez qu'être venue me voir est suffisant pour que je n'oublie plus.

A la hâte, et ne sachant ce qu'ajouter.

Votre

VILLIERS.

Ce 16 janvier 1889.

Puis, il quitte Paris, s'exile à Fontenay-sous-Bois. Ce changement semble lui apporter un léger mieux.

Fontenay-sous-Bois (Seine)

Avenue des Marronniers, n° 9.

Bien chère amie Méry, je suis impardonnable de ne pas vous avoir écrit les louanges de Sœur Macaron,

1. Communication de M<sup>me</sup> de Villiers.

mais c'est que je comptais bien venir vous les offrir de vive voix ! Quels macarons ! C'est à dégoûter du pain.

Et puis, d'avoir pensé à moi là-bas à Nancy !... Ça c'est charmant !

Enfin, je trouverai bien, à mon tour, quelque petite surprise à vous faire maintenant que je suis debout et courant les chemins de fer de Nogent, de Paris et de Fontenay, malgré le froid noir.

Je n'ai pas encore lieu d'être d'une gaieté communicative. Il m'est arrivé de connaître une chose bizarre... c'est que le mieux est de ne plus s'inquiéter de rien... sinon de demeurer joyeux quand même.

Il ne m'a pas été permis de venir vous voir — car les heures où je *devais* être ici, sont précisément celles où vous êtes chez vous. Je reviens à Paris ce soir dimanche ; certes j'espère bien venir vous baiser le bout des doigts demain ou après-demain au plus tard ; avant mon départ pour la Belgique... si toutefois je pars.

Votre

VILLIERS.

Ce 10 février 1889.

Il a bientôt quitté Fontenay pour Nogent-sur-Marne où beaucoup se souviennent de l'avoir visité.

Au commencement d'avril il consulte un médecin sérieux, qui réussit à le tranquilliser. Villiers craignait une maladie de cœur, et il reprend courage en apprenant qu'il n'a rien à redouter de ce côté :

Ma chère amie Méry,

Je viens de recevoir la visite du docteur \*\*\*, c'est vraiment un homme de premier ordre et sympathique au plus rare degré immédiat. Quelle bonne grâce — et quelle solide science ! Il a passé vingt minutes à m'ausculter et se rendre compte ; — et m'a positivement *affirmé* que, chez moi, le cœur était sauf.

(A l'état physique, du moins).

De l'hygiène, de l'air et du soleil, peu de médicaments — des gouttes de Fowler, — des frictions à l'eau-de-vie (j'ai oublié de demander si c'était à l'alcool camphré), enfin c'est très rassurant, car cela signifie que l'on peut améliorer — sinon tout à fait guérir — mon état d'existence. Or, si je retrouve un peu de souffle, je pourrai travailler, ce qui est le salut.

Quant à la maison de campagne, il m'a recommandé de fuir Saint-Germain et les hauteurs. Au premier soleil j'irai la chercher, soit à Virolloy, soit au Vésinet ; j'ai une liste de localités. Près des bois, un petit jardin, avec un arbre à ombrage, dans les mille francs par an. L'on va m'envoyer un gros chien de garde qui fera les délices de Totor pendant le jour et ma tranquillité pendant la nuit. Il faut que je m'en aille d'ici pour le 15 avril, dans quinze jours : par conséquent je n'ai que le temps de prendre ce que je trouverai.

Chère amie voici une lettre où, me couvrant de l'égoïsme effrayant des malades, je ne parle que de moi. Mais, c'est égal, je vous remercie bien vraiment de m'avoir fait connaître le docteur ! Pour lui épargner tout dérangement futur et toute perte d'un temps trop précieux pour de plus malades que moi, je vais

composer une page de simple questionnaire très précis — et il lui suffira d'écrire un oui ou un non à la suite de mes demandes; il m'a suffisamment deviné, comme maladie et nature, je le parie bien, pour que cela supplée à tout et me guérisse.

Votre

VILLIERS.

Ce 30 mars 1889.

Cependant le mal se précise; il sait maintenant que l'estomac est atteint, qu'il faut prendre des précautions. Il écrit :

Chère amie Méry,

C'est pourtant vrai que, quand on est malade on cherche à avoir des douceurs, tout ce que l'on peut, c'est l'égoïsme naïf, l'état sauvage, une douce animalité.

Je ne suis pas allé chez Cazalis. Vous avez eu raison. Je ne pourrai sortir qu'après la mouche. Et alors vive la joie! Je serai d'une grande activité pratique.

Et puis, j'irai vous voir, d'abord, ma chère Méry.

Ce soir, si vous avez un peu de pancréatine, — et un peu de quelque chose dont vous mangerez, du ragôût, ou enfin, un petit morceau de votre dîner, ça me ferait bien plaisir d'en avoir.

Votre

VILLIERS.

Ah! tenez, tant pis, puisque j'y suis, je vais être cynique.

Ne me donnez plus de champagne, chère amie; — mais si, par hasard (le Dr Robin m'ayant *défendu le vin rouge*) si vous aviez une bouteille de vin blanc

*naturel* (puisque'on ne peut pas en avoir chez les marchands), — j'en mettrais avec l'eau de Vichy, si vous me la donniez.

Hein? Croyez-vous que je sois étonnant de cynisme! Mais dame, c'est vous qui m'avez rendu toujours à demander (*sic*).

Au printemps, il est à la campagne, à Nogent, 15, rue de la Croix. Ses amis vont le voir.

Cependant le mal empirait. Des soins assidus devenaient nécessaires. Huysmans recommande à Villiers la Maison de Santé des Religieux hospitaliers de Saint-Jean de Dieu, rue Oudinot<sup>1</sup>. Le malade suit cet avis et il est transféré dans cette maison le 12 juillet.

1. J'extraits de la plaquette de M. Le Noir de Tourmine la lettre suivante :

MAISON DE SANTÉ DES RELIGIEUX HOSPITALIERS  
DE SAINT-JEAN DE DIEU.

Paris, le 12 juillet 1905.

Monsieur le Comte,

En réponse à votre honorée lettre d'hier, je m'empresse de vous exprimer mon regret de ne pouvoir vous fournir aucun renseignement utile à la cause que vous poursuivez concernant M. Villiers de l'Isle-Adam

Les registres de l'époque, qu'à cet effet j'ai consultés, n'indiquent rien que vous ne sachiez déjà. De plus, depuis le temps éloigné où ce monsieur était notre pensionnaire, le personnel a été renouvelé plusieurs fois. Quant aux papiers et écrits ayant pu être laissés à la mort, ils ont nécessairement dû être rendus à la famille comme cela se fait ordinairement.

Notre Maison étant située sur le 7<sup>e</sup> arrondissement (Mairie, rue de Grenelle), peut-être pourriez-vous vous procurer là quelques renseignements relatifs à son mariage.

Voici maintenant le relevé textuel de la matricule : De Villiers de l'Isle-Adam, Mathias-Philippe-Auguste, né le 7 novem-



Et c'est là <sup>1</sup> que se passèrent ses derniers instants. Huysmans, en une lettre connue de tout le monde les a narrés avec détails <sup>2</sup>.

De rares amis fidèles vinrent le voir : Mallarmé, Léon Dierx, Huysmans, M. Guiches.

Huysmans avait tenu au courant M<sup>me</sup> Méry Laurent absente. Il lui écrivait quelques lettres, lui contant les dernières difficultés du sacrifice consenti par Villiers de toutes les prérogatives de ses ancêtres à la fidélité : il oublia un instant le passé, pour songer à l'avenir. N'était-ce pas rendre hommage à ses aïeux que d'assurer la continuation de leur nom ?

Lundi soir.

Madame,

La première et unique publication a été affichée, dimanche, c'est-à-dire hier. Le mariage peut, avec les délais de rigueur du Code, avoir lieu jeudi.

bre 1838, à Saint-Brieuc. Homme de lettres. Domicilié à Nogent-sur-Marne, 15, rue de la Croix.

Entré le 12 juillet 1889, décédé le 18 août de la même année à 11 heures du soir. Inhumé à Batignolles.

Veillez agréer, Monsieur le Comte, l'expression de ma respectueuse considération.

Fr. Jean de Dieu.

1. « Par une émouvante coïncidence, le dernier jardin où Villiers aura promené sa rêverie fut celui dont mourant, accoudé à la croisée de son tourne- bride de sous-lieutenant, rue Rousselet, Barbey d'Aureville respira les derniers parfums.

« Pauvre évêque dit en son style splendide l'un de ses admirateurs, admirable lui-même, Georges Rodenbach. Pauvre évêque qui meurt au seuil du sacre avant d'avoir vu tomber les échafaudages de ses tours » (« Le Clairon », 22 août 1889).

2. Cette lettre écrite à R. du Pontavice est citée *in extenso* dans son volume, p. 283 et ss.

Mais je tremble. Je viens de voir le père franciscain qui trouve notre pauvre Villiers très mal — plus mal que personnellement je ne le trouve — cet homme s'y connaît ! — Demain, j'espère avoir la dispense du procureur pour la seconde publication — mais arriverons-nous à temps? j'en doute, car il s'affaiblit, avec cet affreux flux d'entrailles qui n'arrête point.

En tout cas, je vous tiendrai fidèlement au courant. Je sais combien vous avez été bonne pour Villiers et comme je l'aime bien je vous suis vraiment reconnaissant de tout cœur, des soulagements délicats que vous avez su lui donner.

Je suis affreusement inquiet — à cause de ces quelques jours qui restent à courir.

Veillez agréer, je vous prie, Madame, l'assurance de mes respectueux sentiments.

J. HUYSMANS.

### Dimanche soir.

Que je vous remercie tout d'abord, Madame, et vraiment de votre bonne et charmante lettre. Dans la solitude navrée où je la reçus, en sortant de chez Villiers et en rentrant chez moi le soir, elle m'a fait si plaisir !

Je reviens encore de chez notre pauvre ami, il est bien mal, lutte avec espoir de s'en tirer, avec rage, mais il s'affaiblit de jours en jours, la tête si creusée déjà s'amointrit encore, c'est effrayant. Maintenant il ne peut même plus se soulever lui-même sur son lit, parle à peine, murmure seulement : mon Dieu ! est-ce possible? Je suis parvenu, pour le soutenir, à lui faire avaler, chaque jour, avec une paille le jaune

d'un œuf à la coque échaudé à peine, mais il s'en dégoûte comme du jus de viande, des peptones, des bouillons concentrés, de tout, et l'affreuse diarrhée persiste !

Il doit recevoir l'extrême-onction, ce soir, c'est vous dire, hélas ! que je désespère de lui voir traîner son reste de vie jusqu'à la fin de la semaine qui vient !

Quant à la question pécuniaire que vous voulez bien aborder, voici comment, après entente avec Malarmé, nous supputons les sommes. L'Instruction publique donnera sans doute un secours de 250 francs au moins. D'autre part, Coppée m'a remis, avant de quitter Paris, une lettre pour l'agent de la Société des Auteurs Dramatiques. J'espère lui extraire de 150 à 200 francs. Enfin le complément nécessaire sera de si peu, je pense, que nous le réaliserons aisément. Magnard, du *Figaro*, donnera bien aussi 100 francs, pour un collaborateur de son journal !

Si donc, ces prévisions étaient justes, mieux vaudrait, en effet, qu'après les obsèques simples, nous nous arrangions pour aider la malheureuse veuve et l'enfant.

Enfin, Villiers possède en Bretagne deux parents, dont un oncle, abbé, ils seraient dans une situation d'argent facile.

Je vais leur écrire et peut-être enverront-ils une petite somme.

En tout cas, je vous tiendrai fidèlement au courant de la situation, lorsque le moment sera venu.

Comme vous le voyez, les renseignements que je vous envoie sur l'état de santé de Villiers sont bien tristes. M... qui est maintenant établie dans la maison, à demeure, nous devons cela à la délicate bonté du franciscain, soigné avec un incomparable dévoue-

ment le malade, mais son séjour, rue Oudinot, se complique d'une persistante inquiétude pour Villiers qui craint avec raison pour Totor, laissé seul à Nogent.

Il est en outre ulcéré par cette idée qui le hante, qu'il meurt à l'hôpital ! Je le calme de mon mieux, en lui assurant que dès qu'il entrera en convalescence, je l'installerai dans un logement. Mais... mais... je n'agis plus sur lui, depuis que j'ai tant hâté le mariage, il me considère visiblement comme un homme qui le croit perdu.

Je vous souhaite traitement thermal pas trop fastidieux dans la vieille Auvergne.

Votre respectueux et dévoué,

J. HUYSMANS.

Une femme demeurait auprès de lui : celle qui lui fut fidèle au delà de la mort et dont le grand respect pour le génial disparu éleva son âme modeste à la hauteur des grandes actions dont certains humbles d'élite sont capables. Elle veille encore aujourd'hui sur la mémoire du Maître défunt, et se souvient de leur enfant dont le cœur, l'intelligence et le caractère étaient dignes de son nom, parti douze ans plus tard, rançon aussi de la misère obstinée, des peines, de l'existence haineuse envers les races trop illustres.

D'autres que les amis venaient aussi. La horde haïssable des reporters, des petits chroniqueurs

ignorants, et de ceux qui « préparaient l'article <sup>1</sup>... »

Le dernier jour, après avoir congédié ses amis, il dit à sa compagne, seule autorisée à ne plus le quitter : « Maintenant, vienne l'agonie... Tiens-moi bien, que je m'en aille doucement... »

Pendant la nuit, il glissa lentement à l'abîme...

Le 19 août Villiers de l'Isle-Adam, le grand méconnu, avait cessé de souffrir de la vilénie humaine.

Mallarmé s'occupa des obsèques, avec l'auteur d'*A Rebours*. Ce fut simple et grand.

Le *Gil Blas* publiait le lendemain le compte rendu suivant de la cérémonie :

Les obsèques de notre regretté collaborateur Villiers de l'Isle-Adam ont eu lieu hier à midi.

Un grand nombre d'amis de l'éminent écrivain s'étaient réunis, 19, rue Oudinot, chez les frères de Saint-Jean de Dieu, d'où le cortège s'est rendu à l'église Saint-François-Xavier.

Beaucoup de couronnes de fleurs sur l'humble char de sixième classe portant l'écusson aux armes du défunt : une main tendue à manche d'hermine sur champ d'azur, surmontée de la couronne comtale. Ces armes sont celles d'un de ses ascendants qui fut grand prieur de l'Ordre de Malte.

Les admirateurs de Villiers de l'Isle-Adam et tou-

1. R. de Gourmont. *Promenades littéraires*, II, p. 14. « Pendant sa dernière maladie, M. G... Roden..., qui avait un article sur lui, *l'article* à passer au *Figaro*, venait deux fois par jour demander s'il était toujours en vie. »

tes les notabilités du monde des lettres et des arts avaient tenu à suivre le corps de l'artiste jusqu'au cimetière des Batignolles, où s'est faite l'inhumation.

Le deuil était conduit par MM. Diernx et Stéphane Mallarmé, entre lesquels marchait le jeune fils du défunt, enfant de sept ans, tout blond et tenant à la main une magnifique rose coupée à la couronne que la rédaction du *Gil Blas* avait offerte à celui qui portait.

Dans l'assistance, nous avons remarqué, outre les rédacteurs du *Gil Blas* MM. Leconte de Lisle, Léon Cladel, Coquelin Cadet, Ephraïm Mikael, Victor Wilder, G. Montorgueil, Elémir Bourges, Maurice Bouchor, Paul Alexis, Taupier-Bézier, Mévisto, J. Marras, Paul Hervieu, Goudeau, Emmanuel Chabrier, Fleury, Henri Lavedan, Huysmans, etc.

Au cimetière, devant la terre fraîche et le trou béant qui s'ouvrait, M. J. Marras, un des plus anciens amis de Villiers de l'Isle-Adam, a prononcé ce discours qui a vivement touché les assistants :

« Je n'ai qu'un adieu à donner au nom de quelques-uns de ceux qui aimèrent le plus Villiers de l'Isle-Adam. D'autres, mieux que je ne ferais, ont dit et diront quelle a été son œuvre littéraire.

« Quant à ses qualités de cœur, je ne saurais me plaire, malgré la consécration de l'usage, à répéter ici quelque banale apologie.

« Je ne veux que saluer, pour la dernière fois, le compagnon de rêveries qui vient de nous laisser et de qui nous resterons lors à jamais séparés par quelques pelletées de terre. Je voudrais savoir dire l'intimité d'esprit qui nous unit à lui, et qui nous permet d'affirmer qu'il n'est personne à qui puisse mieux s'ap-



pliquer cette pensée courante, quoique juste : nul, en cette vie, ne réalise son espoir.

« C'est qu'aucun de nous, je crois, d'instinct et de volonté, ne porta plus haut que lui l'activité de son intelligence dans la sphère des illusions.

« En dépit de ses facultés d'ironie, de l'amertume de son railleur désenchantement, malgré la dérision des grossières réalités et l'habituel avortement de nos ambitions, jamais il ne cessa de poursuivre les chers fantômes de son imagination et de compter sur l'accomplissement prochain de ses multiples espérances.

« Cependant, quel que fût son désir de tous les triomphes, son besoin de toutes les fortunes, il n'eut vraiment qu'un seul amour, toujours absorbant et vivace, le simple amour des belles-lettres. Nul, plus que lui, en effet, ne crut inébranlablement à la magie créatrice des mots, écrits ou proférés, à leur mystérieuse harmonie, à la toute puissance de la parole humaine. La joie de graver en quelque noble phrase une idée profonde ou subtile, une poignante ou rare sensation suffisait à lui faire oublier, chaque jour les cruautés stériles de sa dure existence.

« Et, comme il n'aimait à vivre que dans l'expansion constante des incubations et des enfantements de son vaste cerveau, nous avons sans cesse éprouvé, nous ses amis intellectuels, le contre-coup de tous les efforts supérieurs de son âme ; et durant trente années, dans ce passionnant échange d'impressions reçues et données, d'étranges ou d'abstraites spéculations, — dont la forme d'expression peut, seule, racheter la vulgarité redoutable, — enfin, dans cette ardente aspiration vers l'œuvre d'art presque réalisée, de toutes les chimères, qui constituent la vie elle-même, la plus sublime et parfois la moins decevante, — nous avons



eu le bonheur d'être initiés au merveilleux labeur idéal de cet être d'exception que fut Villiers de l'Isle-Adam.

« Il n'appartient qu'à la mort de rompre cette communion... Et la mort est venue, toujours brutale, inattendue, dernière mystification de notre énigmatique destinée. Or, pour quelques-uns d'entre nous, c'est beaucoup de notre propre âme, et pour les autres — qu'ils en aient ou non conscience — c'est un peu de la leur, qu'emporte avec lui désormais le haut rêveur que nous ne verrons plus.

« Et maintenant, vieil ami qui nous as quittés, d'ailleurs, nous précédant à peine dans la tombe, adieu ! »

Et l'on se sépare après cet éternel et dernier adieu pendant que le fossoyeur, à pleines pelles, complète l'œuvre de la mort <sup>1</sup>.

1. Le « Gil Blas », 22 août 1889. On trouvera à l'Appendice plusieurs articles nécrologiques, ainsi que tout ce qui concerne les *Œuvres posthumes*. La vie du poète s'arrête ici, mais celle de ses écrits se continue.



## APPENDICE

### NÉCROLOGIE

De nombreux articles ont paru lors de la mort de Villiers. J'ai pu les retrouver grâce à une liste très complète dressée par le fils de Villiers. M<sup>me</sup> de Villiers a conservé aussi beaucoup de coupures des journaux de l'époque ; j'en transcris quelques-unes ici. On se faisait de ce grand écrivain une étrange idée, dans le public lecteur de quotidiens. Les anecdotes d'une authenticité douteuse sont nombreuses. Chacun ayant cru devoir manifester son regret il y eut un débordement d'articles hâtifs. Il y traîne des mots comme ceux-ci : « Passons de la politique aux choses plus gaies de la littérature. Villiers de l'Isle-Adam, qui vient de mourir... » « Il avait des crises d'amertume qui se traduisaient par des mots qui sont un poème », « un état d'esprit dangereux mais qui n'est pas sans charme, etc., etc. » M. Henry Fouquier écrit dans le *XIX<sup>e</sup> siècle* : « *L'Ève future* qui est avec le conte d'*Axël*, l'œuvre la plus caractéristique de M. Villiers de l'Isle-Adam. » Le dénommé Hugues Le Roux y va carrément de sa familiarité : « Notre ami... le camarade. » Pauvre petit ! Le courage est venu à quel-

ques-uns qui (par égard sans doute ?) n'avaient pas osé dire leur opinion franchement, tels : Champsaur, Maizeroy, Henry Fouquier, et autres chroniqueurs d'une égale grandeur d'âme. Ces petits plunitifs ignorent l'œuvre dont ils parlent, inventent au besoin des anecdotes, ne respectent rien, se croyant l'autorité de tout affirmer. L'un d'eux reproduit une lettre du poète. Villiers la lui avait adressée pour suppléer à son indigence intellectuelle, ce monsieur ayant exprimé le désir de « faire un article ». Le ton hautain de la lettre est au-dessus de sa compréhension. L'orgueil n'est pas pour « ces vanités chétives »<sup>1</sup>. L'auteur déclare qu'il ne s'est pas servi de la lettre : il a eu tort ; il en aurait tiré gloire ; ç'eût été sa seule page littéraire : la voici :

... Quant à M. Villiers de l'Isle-Adam, les lecteurs du journal *le Figaro* n'ont pas oublié le genre d'étonnement que produisirent ses chroniques. Jusqu'alors, en effet le public ne connaissait guère ce littérateur que d'après d'assez amusantes légendes, imaginées sur son compte par ses petits amis, lesquels trouvaient principalement à redire sur la façon fort négligée dont il portait sa cravate. Voici qu'en trois temps le prétendu rêveur devenait un penseur, le fantaisiste un artiste des plus sérieux, que le « parnassien Villiers » enfin se révélait comme un écrivain d'un incontestable mérite. Mais, chose plus surprenante encore, voici qu'aujourd'hui la jeunesse littéraire et même nos grands lettrés, lorsqu'ils parlent ou écrivent de l'auteur de ces œuvres, *Contes cruels*, *Axël*, *le Nouveau Monde*, *Isis*, paraissent lui témoigner une admiration toute spéciale.

1. *La Révolte*. Préface.

J'ai sous les yeux des notices, des livres à succès même, entre autres *A Rebours*, de Huysmans; il y est parlé de M. Villiers de l'Isle-Adam comme d'une sorte de novateur de génie.

Sans aller jusqu'à ces propos enthousiastes je ne laisserai cependant pas échapper ici l'occasion de déclarer ma modeste opinion personnelle au sujet de l'homme et de l'œuvre. Tout d'abord le fait d'avoir résisté pendant plus de vingt ans aux duretés de l'existence quotidienne, aux injustices quelconques, à l'indifférence du temps envers des œuvres de haute envergure et cela pour forger dans l'isolement son œuvre et rien qu'elle, me paraît chose trop rare pour critiquer à la légère celui qui a su l'accomplir. Voilà pour l'homme, quant à l'œuvre je l'ai lue en grande partie et j'ai ressenti l'impression d'un styliste qui a force de clarté et de coloris arrive à une profondeur très réelle, une audition très positive, une puissance d'ironie très intense sous les dehors d'un conteur amusant et parfois d'une sorte de grave charmeur.

Voilà tout et c'est déjà quelque chose il me semble<sup>1</sup>.

Les vrais amis du poète et ses sincères admirateurs ont manifesté leur étonnement de ce nombre de témoignages subits :

Villiers de l'Isle-Adam est mort le 19 août. La littérature française a perdu en lui un railleur et un rêveur

1. *Chronique parisienne*. « L'Événement », 6 septembre 1889. F. Champsaur. Ce Champsaur obtint un certain succès dans le monde des lettres pour s'être fait comparer par un confrère obligeant à Balzac, un Balzac qui aurait eu du style, le style des Goncourt !

de génie, la jeune poésie reste en deuil du plus fier de ses précurseurs. L'imbécillité des mêmes chroniqueurs qui avaient organisé autour de son nom une conspiration de silence s'est pâmée d'admiration sur des œuvres qu'aucun d'eux n'eût certes lues ou pu comprendre; seul M. Henry Fouquier a bavé quand même sur le cercueil d'un pareil mort! Tels petits jeunes gens, plus sincères, se sont rués dans les rédactions des grands journaux quotidiens, proposant, sur le méconnu, des articles fabriqués d'avance pour le jour prévu de son décès, se targuant sans pudeur de leurs relations avec un homme qui se plaignait, nous le savons, de leurs importunités trop indulgemment tolérées. J'estime qu'un tel défunt méritait plus de respect, et l'hommage que nous comptons lui rendre sera du moins digne de lui : nous relirons ses livres, tous ses livres, et l'étude que, pieusement nous leur consacrerons, le consolera peut-être, s'il pouvait la lire, de l'exploitation de son nom par le zèle inopportun d'articliers bâcleurs, intéressés ou fanfarons <sup>1</sup>.

Beaucoup, devant un tel débordement d'articles, écœurés et tristes, se sont tus. Ils ont relu l'œuvre admirée. Quelques-uns cependant ont voulu parler, et ces voix isolées au milieu des fausses plaintes et des hypocrites protestations d'amitié posthume, il faut pieusement les recueillir, en regrettant que la bêtise des chroniqueurs ait empêché de se faire entendre d'autres amis sincères et peïnés.

Parmi les regrets qui ne furent rendus publics que plus tard, une lettre de Verlaine à Cazals nous a été

1. Louis Pilade de Brinn-Gaubast. « La Pléiade », sept.-oct. 1889. *Calendrier*.

heureusement conservée. Pauvre Lélian était à Aix quand la nouvelle du décès lui parvint.

Lettre du samedi 24 août 1889<sup>1</sup>.

A peine arrivé ici j'apprends par un article de Rondenbach en tête du *Figaro*, la mort de Villiers de l'Isle-Adam. Deux jours après j'apprends encore que j'étais parmi les quelques amis qui l'accompagnaient à sa dernière demeure, ceci par lettre de toi qui l'avais ouï dire à des amis d'après un journal dont tu oublies le nom. Enfin, aujourd'hui, j'apprends de nouveau qu'on a enterré l'infortuné cher grand ami au cimetière de Batignolles, celui où j'ai mon caveau de famille.

Cette coïncidence dans la mort (ou tout comme, car au fond je suis une façon de mort) après ces similitudes dans la vie, misère, insuccès, mêmes croyances, maladroitement mises en œuvre avec la même bonne volonté, ne peut manquer de te frapper et d'en frapper d'autres qui seront moins indulgents que toi envers ton pauvre vieux P. V... surtout en face de la vie, triste aussi, moins pourtant je pense, mais plus vraiment digne malgré tout et pas coupable en somme, elle, de Villiers. Je ne parle pas des œuvres, étant partie. Pourtant j'eusse voulu dire mon mot sur la sienne, après même la vive et tendre admiration exprimée dans « Poètes maudits » (2<sup>e</sup> série) et aux « Hommes d'aujourd'hui » de chez Vanier, qui eut maille à partir également avec Villiers, de même d'ailleurs qu'avec nous tous un peu de marque, toi compris, cher ami

1. Je ne cite de ces lettres que les lignes concernant Villiers. La lettre du 7 septembre contient le beau sonnet publié dans le tome III des *Œuvres complètes* (Dédicaces), Vanier, 1889.



que j'estime presque autant comme artiste et comme esprit que je t'aime comme homme.

### Lettre du 7 septembre 1889.

Je repense à Villiers et à ce que j'en disais l'autre fois.

Certes sa vie fut plus digne que la mienne, mais pas plus fière au fond. J'ai fait plus d'efforts que lui et je fus — hélas! je fus — un chrétien plus logique. Mes chutes sont dues à quoi? Accuserai-je mon sang, mon éducation? Mais j'étais bon, chaste... Ah! la boisson qui a développé l'acarie, le bacille, le microbe de la luxure à ce point en ma chair faite pourtant pour la norme et la règle.

As-tu remarqué qu'Edison était à Paris lors de la mort de Villiers? Cet Edison qui est peut-être un intelligent comme nous l'entendons et sans doute une brute de mécanicien, sait-il que *l'Ève future* l'a comme héros et que ce héros est une merveille de symbolisme, science moderne aboutissant à une catastrophe énorme: la mort littérale d'une âme, puis close subsidiairement par la ruine de la machine inventée par lui (petit dommage). Le roman finit par l'anéantissement moral de l'Edison fictif devant ce résultat. Relis donc ça et *Akédyséril* (Raymond a les deux livres).

Très déclamatoire, mais si bien! Bossuet, Chateaubriand et Poe, ça me semble la formule, d'ailleurs pas de moi seul. — du génie et du talent de Villiers, — à parler analyse, — oserai-je ajouter Féval, un brin? (Mais Féval n'a rien de méprisable et on y reviendra)<sup>1</sup>.

1. Paul Verlaine. *Lettres d'Aix-les-Bains à F.A. Cazals*. « La Revue Blanche », 15 nov. et 1<sup>er</sup> déc. 1896 (Fragments).

M. Émile Michelet, qui connut et aima beaucoup Villiers donnait dans *l'Indépendance roumaine*, le 10 septembre, ce très bel article :

Sans doute on a beaucoup parlé de lui. Toute sa vie, on en parla beaucoup. Oh ! les chroniqueurs le connaissaient. Ils citaient ses mots ; ils traçaient son portrait. C'était une espèce de bohème hagard et falot, dont l'existence était semée d'anecdotes extravagantes. On contait les anecdotes, vraies ou fausses, puis on s'écriait avec indulgence : « Quel fumiste ! »

Or cet homme qui donna tant matière aux sourires de ses contemporains était l'un des plus magnifiques cerveaux de ce temps. La mort de Villiers de l'Isle-Adam est pour la France une perte immense. Il était dans la pleine vigueur de son génie. L'œuvre qu'il avait à accomplir il le laisse inachevé. La mort a clos cette bouche dont nous attendions encore tant de belles paroles, tant de grandes idées. Le comte de Villiers de l'Isle-Adam dominait de toute sa stature de chevalier de l'idéal, la littérature de ce temps. Quand sera tombée la vogue des romanciers à gros tirages, quand seront retournées au néant originel les renommées académiques, quand le temps au pied boiteux aura mis chacun à sa place, un trio apparaîtra, trio de défunts, planant au-dessus de la littérature de la seconde moitié du siècle : Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurévilly.

Je sais fort bien que telle n'est point l'opinion courante. Je sais fort bien qu'on taxerait ce jugement d'absurdité. Raison de plus pour le proclamer.

Dans l'anarchie intellectuelle du temps, une élite disséminée et restreinte a seule conservé le sens de la hiérarchie. Cette élite se renouvelle incessamment. Ses

décisions anticipées sont plus sûres — étant immuables à travers le temps — que celles fluctuantes des postérités. Il y a longtemps qu'elle a placé Villiers au rang qui lui est dû. Elle sait qu'*Axél* est un drame philosophique qui ne pâlit pas auprès d'un drame de Shakespeare. Elle sait que dans *l'Eve future*, il est des pages dans lesquelles sont ouverts des horizons immenses sur le Mystère qui enserme effroyablement l'Humanité. Elle sait que des contes comme *l'Annonciateur* et *Akédys-séril* sont des chefs-d'œuvre de langue française. Elle sait encore hélas que Villiers de l'Isle-Adam n'a pas dit tout ce qu'il a médité. Elle pleure une espérance. Sur la tombe de cet homme de cinquante ans, fauché dans la fleur du génie, que l'on mette, comme sur la tombe des jeunes hommes, une colonne brisée !

Pour désigner Villiers, Paul Verlaine a trouvé le mot véritable : un maudit. C'est la destinée commune aux hommes de cette taille. La souffrance les trempe. Le malheur décuple leur énergie. Sous les flagellations de la vie, ils marchent toujours droit vers le but de leur mission. Sans quelques amis dévoués, il fût mort dans la détresse. Il avait vécu dans une pauvreté souvent terrible. Ce sera là l'une des hontes de ce temps comme l'anecdote du soulier de Corneille a fait la honte du XVII<sup>e</sup> siècle.

Ses livres ne se vendaient pas. Le public les jugeait ennuyeux. Evidemment, pour le lecteur vulgaire, ils sont incompréhensibles. On a beau avoir voué toutes ses énergies à la seule perfection d'un œuvre, on a beau se cuirasser du légitime orgueil de l'artiste supérieur, les blessures malpropres de la vie ordinaire demeurent sensibles. Villiers souffrait de la situation qui lui était faite.

— Travaillez, vous qui êtes jeune, me dit-il un jour.

Quand vous aurez, comme moi, travaillé trente ans, vous pourrez, comme moi, placer, de temps à autre, quelques lignes à trois sous l'une dans des feuilles qui payent quelquefois.

Il se sentait considéré comme une sorte de toqué. Il savait que des imbéciles lui appliquaient ce mot d'immonde bassesse :

— Villiers, c'est un raté !

Alors il voulut s'armer de son rire. Il était, ce rêveur, un polémiste effrayant. Son ironie ressemblait au couteau de la guillotine. Il inventa un personnage qui prit immédiatement sa place dans le Panthéon des types définitifs. Il l'appela Tribulat Bonhomet. Ce Bonhomet synthétisait la sottise prétentieuse et féroce. Il incarnait un personnage très contemporain : le Joseph Prudhomme dans lequel des notions scientifiques ont fait éclore un monstre. Chose étrange, ce Dr Tribulat Bonhomet, dont tous les mots étaient des railleries farouches, mais lointaines, mais difficilement perceptibles, ce Tribulat Bonhomet fit plus pour la réputation de Villiers qu'une œuvre comme *Isis* ou comme *Axël*.

Tout mystificateur est un être souffrant. Toute mystification est une vengeance. Si la sottise ambiante ne l'avait pas froissé, Villiers fût demeuré sans doute dans la sérénité des cygnes. Les circonstances le forcèrent à s'armer de terribles griffes. Il était né avec des ailes, il créa des serres.

Et le railleur fut redouté quand le penseur était dédaigné. Il s'ensuit que Villiers devint un personnage à la fois très notoire et très inconnu.

Il resta toujours un maudit.

\*  
\* \*

Quand il était arrivé de la Bretagne natale, vers les

vingt ans, il avait donné à toute sa génération l'impression d'un jeune homme aux dons extraordinaires. Les Parnassiens se sont toujours inclinés devant lui comme devant leur maître. Les poètes qui vinrent depuis se sont unanimement courbés devant son génie.

Il était l'un des pasteurs de la nouvelle génération. En ses dernières années il eut la joie de voir le soleil levant de l'avenir illuminer sa gloire. Parcourez les revues où s'exercent les jeunes gens. Partout vous y verrez la douleur de cette mort, l'admiration fanatique de ce génie.

La génération qui fera justice des renommées fausses exaltera cette gloire. C'est notre devoir, et, je pense, nul de nous n'y faillira. Nous dirons ce qu'il fut : un grand méconnu.

Son frère intellectuel, Baudelaire, qui admira sa jeunesse a fait sans doute pour lui, dans un jour d'intuition sublime, le divin sonnet de la Mort des artistes. Villiers eut pour espoir cet étrange et sombre Capitole :

C'est que la Mort, planant comme un soleil nouveau,  
Fera s'épanouir les fleurs de son cerveau.

Je sais combien elles sont indignes de la chère mémoire de cet ami, ces notes que j'ai écrites le cœur serré. Lui qui souffrit, lui qui pensa, lui qui rêva, que le sommeil éternel soit clément à ce martyr de l'idéal. Il nous a donné assez de son génie pour que sa gloire soit éblouissante <sup>1</sup>.

1. Émile Michelet. *Un maudit*. « Indépendance roumaine » (Bucarest), 10 septembre 1889. (Chronique) Communiqué par M<sup>me</sup> de Villiers.

Le 25 août 1889, M. Paul Margueritte publiait un article dans « le Parti national ».

M. Gustave Guiches donnait dans le supplément littéraire du *Figaro*, le 31 août, un article : *Villiers de l'Isle-Adam intime*, contenant plusieurs documents inédits.

Une étude assez complète de M. Henri Roujon paraissait à la *Revue Bleue* le 12 septembre <sup>1</sup>. Cet admirateur sincère du poète déplore aussi le débordement de regrets dont la presse a fait preuve. J'espère avoir répété assez complètement, au cours de ce travail, ce que j'ai lu dans les divers articles consacrés à Villiers, pour me dispenser de reproduire ici les belles pages de M. Henri Roujon. Les admirateurs de Villiers pourront d'ailleurs les lire facilement.

Enfin, en octobre, le cousin du poète, Robert du Pontavice de Heussey, commençait dans *l'Hermine* la première étude un peu longue et qui voulait être complète sur Villiers. Cet article était le premier d'une série qui s'acheva en juin 1893 <sup>2</sup> et forma le volume si connu et apprécié, qui était avant le travail de M. von Kræmer le seul ouvrage un peu complet sur le poète. Si l'on se met en garde contre l'inexactitude du biographe et son amour de la légende, on lira l'ouvrage avec beaucoup d'intérêt ; il évoque le poète d'une façon très vivante ; c'est un livre émouvant, sympathique et enthousiaste. Il est malheureusement épuisé ; aussi ai-je pensé rendre service en y faisant d'abondants emprunts.

Parmi tous ces articles il en est peu de biographi-

1. Henri Roujon *Villiers de l'Isle-Adam*. « La Revue politique et littéraire », 21 septembre 1889. Voyez de plus *La Galerie des Bustes*, 1 vol. in-18 (Rueff, éditeur) p. 109 ss.

2. Voyez la Bibliographie.

ques. La vie de Villiers était demeurée inconnue de ces panégyristes et même de beaucoup de ses vrais amis.

Quelques études sur l'œuvre signées : Lepelletier, Fulgence Ridal, Dutreil, A. Dethez, Maurras, L. M. etc., et des articles anecdotiques nombreux ont paru après la mort du poète. M. Remacle m'en voudrait peut-être de citer ses lignes <sup>1</sup> dont le ridicule lui a sans doute échappé; les *Annales* <sup>2</sup> font preuve d'une méconnaissance complète de l'œuvre en donnant pour inédit une paraphrase du passage de Tribulat Bonhomet qui aurait dû figurer dans les « Pages oubliées » de cette publication.

M. Fulgence Ridal nous affirme que Villiers débuta au *Mousquetaire* d'Alexandre Dumas, en 1853-1854 <sup>3</sup>. Je n'ai pu trouver trace de cette collaboration. M. Ch. Dutreil, en un long article <sup>4</sup> accuse très justement les signataires des proses dithyrambiques écrites sur Villiers depuis sa mort; l'un d'eux que par respect pour le poète trahi je n'ai pas mentionné, a mérité tout particulièrement ces reproches. Il est mort aujourd'hui et son nom ne lui survivra guère.

Un article bien fait paraît à l'*Indépendance belge* sans signature <sup>5</sup>.

M. Dethy publie dans *Le Siècle*, le 21 août, quelques lignes où il fait un parallèle entre Villiers et

1. « La Liberté », 21 août 1889.

2. « Les Annales politiques et littéraires », 1<sup>er</sup> septembre 1889.

3. Fulgence Ridal. *Villiers de l'Isle-Adam*. « L'Événement », 27 août 1889. — « Le Mousquetaire » 1<sup>re</sup> série 1853 à 1857, 2<sup>e</sup> série 1868. — On n'y trouve rien de Villiers.

4. « Le Courrier du Soir », 27 août 1889.

5. « L'Indépendance belge », 21 août 1889.



Barbey d'Aurévilly <sup>1</sup>. M. Jean de France publie une étude très similaire dans la *Petite Presse* <sup>2</sup>. M. Jean Lorrain oublieux de ce qu'il doit à Villiers écrit une étude où le sérieux se mêle au badinage irrévérencieux d'un ton très vulgaire et qui surprend désagréablement <sup>3</sup>. M. Charles Maurras parle des plagiaires nombreux, du silence obstiné des confrères et laisse deviner une certaine inaptitude à comprendre cet écrivain dont « les livres sont, dit-il, couverts d'un quadruple voile » <sup>4</sup>. M. Gaston Jollivet est gêné dans son admiration par la peur d'être dupe <sup>5</sup>.

Enfin voici le jugement d'un de ces pontifes de l'erreur dont la puissante médiocrité reparaît chez d'autres; elle s'appela Sarcey; elle s'appela Doumic, Gaston Deschamps : la voici sous le nom d'Alexandre Weill :

Villiers de l'Isle-Adam n'était qu'un Baudelaire <sup>6</sup> ruolzé et prosaïque, fou comme lui, mais sans avoir comme lui des moments lucides pour forger des vers solidement martelés, car Baudelaire avait le travail lent et difficile. Je connais des pièces de vers de lui dont il m'avait récité le commencement et qu'il n'avait finies

1. « Le Siècle », 21 août 1889. Chronique.

2. « La Petite Presse », 22 août 1889.

3. Jean Lorrain. *Conte de fin d'été*. « L'Événement », 30 août 1889.

4. Charles Maurras. *Un Mort*. « L'Observateur français », 27 août 1889.

5. « Paris illustré », 31 août 1889.

6. Weill écrit sur Baudelaire des vilénies de ce genre : « le jour il faisait la sieste, cuvant son ivresse de la nuit ». Ces guides de l'Opinion publique, caniches d'aveugle, ne peuvent retenir un impérieux besoin de salir ce qu'ils ont flairé.

qu'un mois plus tard. Il lui fallait des stages entre Bacchus et Vénus avec lesquels il avait dépensé son petit capital qu'il avait hérité de son père.

On a fait un demi-dieu de Villiers de l'Isle-Adam depuis qu'il est mort. Il n'est pas de journal qui n'ait inséré trois ou quatre colonnes de louanges et de regrets sur ce bohème de lettres. A-t-on lu ou a-t-on essayé de lire un livre de cet aliéné d'esprit brandissant le pessimisme comme un fou son couteau, menaçant tout le monde et finissant par se couper le cou? Je défie de trouver n'importe quel lecteur ayant commencé un livre de ce Baudelaire en similor, et le finissant sans l'avoir jeté de côté. On admire son style. Si c'est avoir du style que de parler correctement même avec un certain purisme à tort et à travers, point n'est besoin d'avoir de l'esprit et du cœur. Rien n'est plus facile que de ne penser à rien, de n'avoir ni principe ni idée et de se moquer de tous ceux qui pensent et qui sentent quelque chose. Avec des bribes de Schopenhauer on devient facilement un Tartufe du néant car c'est une pose. S'ils croyaient au néant, ils ne finiraient pas <sup>1</sup>.

J'ai dû me borner à ne parler que de quelques-uns des nombreux articles nécrologiques; on trouvera leur liste à la bibliographie.

1. A. Weill. *Le pessimisme une blague ou une folie*. Chronique. « Les Petites Nouvelles », 28 octobre 1889.

## ŒUVRES POSTHUMES

La mort, si brusquement est venue interrompre la floraison. Ces œuvres magiques, *Le Vieux de la montagne*, *l'Adoration des Mages*, dont Villiers parlait à ses amis sont demeurées à l'état de rêve, d'ébauches bien imprécises dont de pieux admirateurs ont conservé la mémoire et sauvé des fragments<sup>1</sup>.

Cependant, malgré la mort, malgré ses détracteurs obstinés, des curiosités s'éveillèrent, et, avec le secours des amis du poète, on sauva de l'oubli quelques pages.

La *Revue d'aujourd'hui* donne le 15 janvier 1890 *L'Amour sublime* avec cette note, dont, malgré de patientes recherches, je n'ai pu vérifier l'exactitude : « Une esquisse de cette nouvelle a paru sous le titre « Un mari centre gauche » dans un journal quotidien avant la mort de Villiers de l'Isle-Adam ».

Le 17 janvier paraissait *Axël* à la librairie Quantin. Le grand drame symbolique de Villiers, auquel il songea de longues années, n'était pas achevé quand vint la mort. Il voulait en modifier toute la fin. Un

1. Voyez les fragments du *Vieux de la Montagne* publiés par R. de Gourmont dans les *Promenades littéraires*, II<sup>e</sup> série.

appendice joint au volume nous en avertit et M. R. de Gourmont dit à ce propos :

*Axël* devait être plus profondément remanié, et on trouve en effet, lorsque l'on compare les deux versions, quelques traces de reprises en sous-œuvre dans les trois premières parties. Malheureusement, c'était surtout la conclusion pour laquelle il avait médité de notables modifications, et, comme l'indique une note finale, la maladie puis la mort ne lui ont permis qu'à peine d'en relire les épreuves. Dans le suicide des deux vierges amants, la Croix devait apparaître, réprobatrice de l'acte par lequel « deux êtres humains viennent ainsi de vouer eux-mêmes leur âme à l'exil du ciel ».

On peut cependant juger que cette simple phrase suffit pour affirmer la croyance chrétienne de Villiers. En appuyant il eût aggravé le malentendu qui déjà pèse sur le drame et en obscurcit la signification : Conçu par un idéaliste hégélien, *Axël* a été écrit par un catholique adonné — oh ! théoriquement — aux sciences secrètes ; de là une triple antinomie que le génie de l'écrivain ne pouvait concilier. L'idéalisme triomphe puisque *Axël* et Sara admettent, en fauchant volontairement la fleur de leurs joies d'amour, que l'accomplissement *réel* de leurs désirs, que la jouissance des baisers, des voyages, des richesses, palpables à leurs pieds, seraient inaptes à leur donner un bonheur inexistant hors de l'*idée*. Mais le suicide laisse l'impression que les magnifiques amants se sont trompés de porte, qu'ils auraient dû frapper, étant chrétiens, non pas à celle de l'enfer, mais à celle du renoncement <sup>1</sup>.

1. R. de Gourmont. *Axël* « *Mercur*e de France », mars 1890. (*Les Livres*). M. R. de Gourmont a publié dans la *Revue Indépendante* du 1<sup>er</sup> juillet 1890 des fragments importants d'*Axël* inédits.

Il m'a paru intéressant de recueillir toutes les pages d'*Axel* éparses dans les revues: ces différents textes, je voudrais qu'on vît dans leur publication un hommage et non une exhumation documentaire. Qu'ils soient pieusement examinés par les admirateurs et négligés par ceux qui ne comprendraient pas cette intention. Je ne me dissimule pas qu'il est un peu délicat de publier des pages non revues par l'auteur, surtout lorsqu'il s'agit d'un artiste d'une hautaine et exemplaire probité. Et je serais attristé de voir cette publication mal interprétée. Ces pages de Villiers, dont beaucoup sont admirables, malgré leur inachèvement, sont pour ses amis et admirateurs, précieuses, et c'est à eux que j'ai pensé en les recueillant. Elles dormaient dans des revues disparues, dont seuls de rares collectionneurs possèdent encore quelques exemplaires.

\*  
\* \*

Les critiques s'occupent de cette œuvre magique, évocatrice de splendeurs, et de surhumaines pensées. Mallarmé publie à la *Revue d'Aujourd'hui* la conférence qu'il avait faite en Belgique sur son ami défunt. Elle a paru plus tard à Bruxelles, chez Lacomblez.

Après M. R. de Gourmont que j'ai cité plus loin, M. Jules Bois écrit un article critique sérieux, analysant la pièce, ses tendances et sa portée <sup>1</sup>.

M. Gustave Guiches <sup>2</sup> publie le 1<sup>er</sup> mai 1890 un

1. Jules Bois. *Villiers de l'Isle-Adam et l'occultisme moderne*. « La Revue bleue », 8 mars 1890.

2. G. Guiches. *Villiers de l'Isle-Adam. Documents inédits*. « La Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> mai 1890.

long article très documenté, un de ceux auxquels je dois une bonne partie des informations ici reproduites et quelques lettres citées plus haut.

*Axël* avait été suivi de *Chez les Passants, fantaisies, pamphlets et souvenirs*, paru le 8 février 1890.

Ce volume réunit plusieurs des articles publiés au *Gil Blas* et dans quelques revues.

Villiers avait songé à la publication de *Chez les Passants*, il s'était même entendu avec un éditeur.

Villiers s'était entendu avec Bailly pour publier à la *Librairie de l'Art indépendant* un recueil de pages qu'il appelait *Chez les Passants*. Or ce Bailly, homme fort ésotérique et qui avait grand plaisir à éditer des livres « d'art indépendant » aux frais des auteurs, désirait encore faire des affaires. Pour cela, il avait ouvert une succursale sous le nom de « Comptoir d'édition » et les livres qui se publiaient là ne prétendaient certes ni à l'art, ni à l'indépendance, ni à l'ésotérisme.

Villiers, trouvant à cette expression, « Comptoir d'édition », je ne sais quelle beauté ironique à force de franchise mercantile, exigea pour son livre cette marque. Il escomptait de ce comptoir d'immenses bénéfices <sup>1</sup>.

L'ouvrage a paru en effet au Comptoir d'édition. Il est orné d'un frontispice de Rops qui serait mieux en tête de *Tribulat Bonhomet* qu'il concerne.

La publication de ces deux volumes attire l'attention de la critique et des articles lui sont consacrés de tous côtés.

1. R. de Gourmont. *Promenades littéraires*. II<sup>e</sup> série, 1906, p. 67.

M. Henry Bordeaux donne aux *Entretiens politiques et littéraires* <sup>1</sup>, un article qui reproduit quelques-unes des premières poésies de Villiers, entre autres *Zaïra*.

En août 1890, afin de maintenir l'attention qui s'éveillait autour du poète aimé, M. R. de Gourmont réunit des *Notes sur Villiers de l'Isle-Adam*, publiées dans le *Mercure de France* et fort heureusement reproduites dans les *Promenades Littéraires* <sup>2</sup>. Elles contiennent des fragments du *Vieux de la Montagne*, de la nouvelle *Le Tsar et les Grands Ducs* et le fac-similé d'une page autographe de *l'Ève future* <sup>3</sup>.

M. Henry Bordeaux publie en plaquette l'article paru dans le *Magasin littéraire* de Gand <sup>4</sup> et agrémenté de la petite « note de la rédaction » que voici : « Nous rappelons à propos de cet article que nous laissons à nos collaborateurs toute la responsabilité de leurs opinions. Nous croyons certaines œuvres de Villiers de l'Isle-Adam répréhensibles au point de vue moral. »

M. Henri de Régnier publie le 14 mai dans les *Entretiens politiques et littéraires* un *Commentaire sur l'argent* <sup>5</sup> dont la comparaison avec son récent article <sup>5</sup> ne manque pas d'intérêt.

1. Henry Bordeaux. *Les premières poésies de Villiers de l'Isle-Adam* « Les Entretiens politiques et littéraires », 25 mai 1890 et 10 juin, p. 440 ss.

2. R. de Gourmont. *Notes sur Villiers de l'Isle-Adam*. « *Mercure de France* », août 1890, le même article, très peu modifié a été reproduit dans l'« *Ermitage* » 15 avril 1906. *Un carnet de notes sur Villiers de l'Isle-Adam* et publié tel quel dans les *Promenades littéraires*, 2<sup>e</sup> série, Paris. *Mercure de France*, 1906.

3. Voyez plus loin.

4. Henry Bordeaux. *Villiers de l'Isle-Adam*, plaq. in-18. A. Sifver, Gand, 1891.

5. *Le Gaulois*, 15 avril 1909.



A la fin de l'année 1890 paraît à la librairie Fasquelle une nouvelle édition de *l'Ève future*. On est surpris de n'y point trouver la dédicace « Aux rêveurs, aux railleurs ». Cette omission sera sans doute réparée dans une prochaine réimpression.

Au commencement de 1891, on reprend *l'Évasion* à la Porte Saint-Martin. Cette pièce est celle qui eut le plus de reprises. On la joua au Théâtre des Gobelins, Montparnasse, Grenelle et Bouffes du Nord <sup>1</sup>.

Les plus indifférents aux choses de l'art mentionnent Villiers dans leurs études <sup>2</sup>.

M. Remy de Gourmont, qui eut trop petite part, malheureusement aux manuscrits posthumes de Villiers de l'Isle-Adam a publié (ainsi auraient dû agir tous ceux à qui le hasard ou l'audace a procuré des pages du poète) tout ce qu'il avait. En janvier 1891, il donne des fragments inédits de *l'Ève future*, et réussit à faire publier le 17 février, à *l'Echo de Paris*, les *Filles de Milton*, pages qui furent réimprimées dans *Nouveaux Contes cruels et Propos d'au-delà*.

En mars *l'Évasion* paraît à la librairie Stock. Le 25 du même mois, une nouvelle revue, le *Magazine français illustré*, honorait son premier numéro d'une pièce inédite, *Tarentelle*, qui n'a pas été réimprimée <sup>3</sup> et publiait, *M<sup>e</sup> Pied*, le 10 septembre 1891.

1. *Le Théâtre Libre*. Plaquette, mai 1890. Sans nom d'auteur, p. 17.

2. Ch. Le Goffic. *Les romanciers d'aujourd'hui*, Paris, Vanier, 1890, p. 281. Hugues Le Roux. *Portraits de Cire*, Paris, Lecène Oudin, 1891. Marcel Fouquier, *Profils et Portraits*, Paris, Lemerre, 1891, p. 172-78.

3. On trouvera cette pièce, déjà citée par M. von Kraemer, dans le volume en préparation qui contiendra les pages délaissées.

Le 1<sup>er</sup> mai 1892, paraît à la *Revue de l'Evolution : Entre l'Ancien et le Nouveau (Propos d'Au-delà)*.

Le 15 décembre 1892, *l'Ermitage* propose à ses lecteurs de participer à une nouvelle édition d'*Elen*. Ce projet n'a malheureusement pas abouti. L'édition devait comprendre 10 exemplaires sur japon à 20 francs, 10 sur hollande à 15 francs et 100 sur vélin à 5 francs. La première liste de souscription comptait les noms suivants : Octave Mirbeau, Louis de Saint-Jacques, Camille Maryx, F. Herold, Mamuce, Dulloers, Talmor, T. E. Sornier, Marcel Boullenger, Stuart Merrill, Ferdinand Dufau, J. Marie, André Bosc, Joseph Declareuil, René Tradivaux, Calixte Placide, Henri Mazel <sup>1</sup>.

M<sup>me</sup> Judith Gautier avait voulu écrire en collaboration avec Villiers un roman épistolaire. L'unique lettre rédigée, parut au *Mercur de France* en janvier 1893 et fut réimprimée dans *Propos d'Au-delà* la même année. Cette tentative avait pour but, l'auteur du *Livre de Jade* me l'a dit, d'encourager Villiers à un travail régulier. Chimère ! Il n'était pas de ceux qui disciplinent leur plume. On le croyait paresseux, on voulait l'aider. Comme il écrivait au lit et préférait la nuit au jour, ses amis s'imaginaient qu'il ne faisait rien.

Ce fragment de roman est une des dernières pages inédites de Villiers. Sauf un poème en prose *Le Convive* qui paraîtra en mars 1894 au *Journal* <sup>2</sup>, et deux contes, tout ce qu'on publiera depuis n'est plus que de la réimpression.

1. Dans *l'Ermitage* du 15 déc. 1893, à propos de la réimpression des *Premières poésies*, on fait remarquer que, lors de la tentative d'édition d'*Elen*, deux libraires, et deux libraires belges seuls, MM. Deman et Lacomblez offrirent une aide efficace.

2. Communiqué par M<sup>me</sup> de Villiers.

En 1893, Lacomblez, à Bruxelles, fait une nouvelle édition des *Premières poésies*.

En mai, Calmann Lévy publie *Nouveaux contes cruels et Propos d'Au-delà*. La première partie de ce recueil avait été publiée par Villiers lui-même à la Librairie illustrée. Nous avons vu dans les lettres citées plus haut qu'il avait préparé *Propos d'Au-delà*. Sauf *le Meilleur Amour*, le recueil ne contient rien d'inédit.

Au début de 1894, deux articles importants sont à signaler. L'un de M. Camille Mauclair, au *Mercur* de France en janvier, l'autre de M. R. de Gourmont le 24 février au *Journal*, intitulé « Souvenirs sur Villiers de l'Isle-Adam ».

Les admirateurs et amis du poète organisent à la Gaité les 26 et 27 février 1894, deux représentations d'*Axël* qui furent suivies d'une troisième au Théâtre Montparnasse. Chose curieuse comme je l'ai fait remarquer, c'est le fils de Larochelle, à qui Villiers intenta le fameux procès à propos de Perrinet-Leclerc, qui mena cette audacieuse entreprise à bien.

... Il y a lieu de rappeler d'abord que ce fut M<sup>me</sup> Tola Dorian, la sympathique directrice de l'ex-*Revue d'aujourd'hui* et la grande enthousiaste des œuvres de Villiers, qui tenta, la première, de réunir les éléments conditionnels d'une représentation. Malgré de très louables efforts, elle ne réussit pas à réaliser ce projet, que M. Larochelle vient d'accomplir avec autant d'obstination laborieuse que de belle générosité, sacrifiant trois années à cette tâche sans doute glorieuse mais ingrate, et consacrant 30.000 francs à un spectacle dont il n'avait même pas escompté d'unique lendemain. M. Larochelle n'a pas eu besoin d'attendre les éloges

tardifs que je suis cependant heureux d'avoir l'occasion de lui offrir : d'autres, plus autorisés, lui en ont prodigué d'infiniment plus précieux. Et l'on s'est plu à constater que, servi par son talent et soutenu par l'enthousiasme, Laroche a su composer le rôle écrasant d'*Axël* avec une autorité telle que Villiers n'eût pas manqué d'applaudir <sup>1</sup>.

Voici la distribution des rôles :

Axël. . . . .	MM.	Laroche.
Maître Janus. . . . .		E. Raymond.
L'Archidiacre. . . . .		Depas.
Le Commandeur. . . . .		Valcourt.
Ukko . . . . .		Paul Franck.
Herr Zacharias . . . . .		Siblot.
Gottholb . . . . .		Dorval.
Hartwig . . . . .		Saint-Charles.
Miklaus . . . . .		Prévost.
Sara. . . . .	M <sup>mes</sup>	Camée.
L'Abbesse. . . . .		Rose Lion.
Sœur Aloyse. . . . .		Lara.
Sœur Laudation. . . . .		Bartel.

L'aubade d'Ukko chantée dans la coulisse par M. Roudeau.

M. Camille Mauclair écrivait dans ce même numéro de la *Revue encyclopédique* un bel article enthousiaste et sincère, éloge d'un artiste à un créateur admiré :

... Je ne puis analyser les idées philosophiques d'*Axël* :

1. Lettre de M. F. Depas *Revue encyclopédique* du 15 avril 1894.

la lecture seule en peut contenter l'auditeur, et je n'en ai ici qu'indiqué la trame. Je ne reviendrai pas non plus sur la question controversée de l'opportunité de mettre à la scène une œuvre si considérable : je crois que Villiers eût retouché et allégé ses répliques, le second acte surtout, qui est presque intolérable à la récitation et dont la grande beauté se savoure cent fois mieux dans le silence du livre et de la lampe. Il est certain seulement que, si des coupures étaient indispensables, on ne peut rien couper dans une telle prose sans regrets. Considérer *Arël* au point de vue des lettres, c'est un ouvrage des plus admirables dans le siècle. C'est une symphonie héroïque. Villiers a accumulé tous les motifs de beauté avec une opulence déconcertante. Le faste religieux et sacerdotal, le luxe ancien du vieux château d'Auüersperg, encadrent en tapisseries hautaines les personnages. L'ombre descend solennelle avec le crépuscule, les cierges et l'écroulement du trésor irradiant les ténèbres d'un ruissellement surnaturel de clartés. L'insolite, le secret, l'étrange et le magnifique s'entrelacent ; et dans ce sombre et princier décor, la chevelure de Sara fulgure comme un vitrail effrayant. *Arël* est comme une grande fresque tragique : Delacroix n'a rien peint de plus éclatant et de plus altier. Tout s'allie pour l'héroïsme ; la passion des amants fleurit dans le sang, dans l'obscurité et dans l'or, et rien de bas ou d'ordinaire ne saurait être proféré. C'est l'humanité sublimée en êtres exceptionnels selon la conception de l'art romantique, mais avec une noblesse intérieure que les romantiques n'ont point exprimée.

Sur tout cela la prose de Villiers luit comme un rideau de diamants. Quelque opinion qu'on se forme de sa philosophie et de ses conceptions esthétiques, je

pense qu'on ne saurait sans injustice dénier à cet homme un don absolu de maîtrise du style. L'écrivain d'*Akédysséril*, l'artiste qui a inventé ici toute la scène entre Sara et Axël, est évidemment un prosateur parmi les plus hauts, et souvent plus souple que Flaubert, avec autant de solidité et de richesse. Comme on dit : la langue de M. Renan, la langue de Saint-Simon, on peut dire : la langue de Villiers de l'Isle-Adam. Pour les lettrés cela signifie quelque chose de précis, un chant spécial donné à la parole française avec une clarté constante et un arrangement des mots d'une indéfectible sûreté. Ce sera, en toute sincère réflexion, un titre inaliéné pour cet homme et quelque chose de grand — un vestige opulent et considérable <sup>1</sup>.

M. Gustave Kahn publiait à la *Société nouvelle*, le 10 mars, les lignes suivantes :

L'œuvre a paru empreinte de deux influences, l'influence du romantisme allemand, l'influence wagnérienne ; on pense à Siegfried et Brunnehilde devant l'existence et les destinations d'Axël et de Sara, peut-être encore la retrouve-t-on non dans la structure des phrases, mais dans leurs ambitions et l'entente des scènes <sup>2</sup>.

A propos de cette représentation, on a beaucoup discuté si ce n'était pas trahir l'auteur d'un poème

1. Camille Mauclair. *Axël* « La Revue encyclopédique », 15 avril 1894.

2. Gustave Kahn. « La Société nouvelle », mars 1894. *La Vie mentale, Théâtres*.

dramatique que de jouer son œuvre comme si c'eût été une pièce de théâtre. M. Depas, dans l'article précité répond :

Voici, au surplus, textuellement, ce que M. Émile Pierre m'a déclaré : « Certes Villiers ne se serait pas refusé à une représentation d'*Axël*, si l'occasion lui en avait été donnée avec la sérieuse garantie d'une bonne interprétation. Mais quelle rude besogne on entreprendrait là, me disait-il souvent, et quel souffle n'exigerait-elle pas, *malgré toutes les coupures auxquelles il faudrait se résoudre*. Je ne sais pas, ajoutait-il, si tu te rends bien compte de la somme d'efforts qu'il faudrait accumuler, pour affronter tous les obstacles, y compris ceux que ne manquerait pas de susciter, de complicité avec l'esprit étrangement éclairé du public des premières, l'hostilité natalement basse du gratin de la Bourse et de la fine fleur des boulevards. Rappelle-toi les représentations du *Nouveau Monde* : le Théâtre des Nations évoquait alors, au retentir de l'imitation, mieux que nature, des cris d'animaux de toutes sortes, le souvenir de l'Arche biblique » <sup>1</sup>.

Voici au surplus quelques extraits des comptes rendus publiés :

*Axël* apparaît comme un somptueux manteau d'apparat tout gemmé de pierreries qui seraient des idées. Un simple étalage ne saurait en dérouler toutes les beautés. Nous l'avons aperçu sur des épaules, fléchissantes peut-être, mais de bonne volonté et les replis

1. Fernand Depas. *Axël*, lettre citée.



ont frémi et les feux de la rampe ont éclairé des coins obscurs <sup>1</sup>.

C'est devant une salle absolument comble qu'a eu lieu hier après-midi la récitation d'*Axël*. Le succès a été éclatant. Lorsque M. Laroche est venu proclamer avec une émotion qu'il avait peine à contenir le nom de Villiers de l'Isle-Adam, toutes les voix se sont unies dans une vive et longue acclamation <sup>2</sup>.

Un aussi généreux projet ne pouvait germer que dans le cœur d'une femme. M<sup>me</sup> Tola Dorian, poétesse impétueuse, dramaturge fascinante, songea à traduire devant un public d'élite l'émotion sublime de ce chef-d'œuvre. Elle se buta d'abord à une jeunesse littéraire trop respectueuse du maître pour supporter qu'on le mît en lumière, et à des cabotins qui trahirent sa volonté.

Elle plia, obstinée, et, maintenant, M. Laroche accomplit avec, je pense, l'inspiration de la hautaine poétesse, l'effroyable tâche. Il l'a menée à bonne fin, selon un dévouement hors ligne, un talent incontestable d'acteur, et, les prodiges d'une mise en scène parfaite. Cela est très beau et très doux pour les cœurs des rares jeunes hommes gardant intact, le culte de notre maître à tous <sup>3</sup>.

M. Pierre Veber publie l'article suivant :

1. Jacques des Gachons. *Autour des Théâtres* « L'Ermitage » Paris, 1894.

2. H. F. G. *Récitation d'Axël au théâtre de la Gaité* « Journal des Débats », 27 fév. 1894.

3. Jules Bois. *Récitation d'Axël* « Gil Blas », 28 fév. 1894.

Nous devons à l'initiative de quelques amis de Villiers de l'Isle-Adam, et au dévouement de M. Larochelle une récitation d'*Axël* à la Gaité. Les excellents chronomètres de chefs-d'œuvre, que sont nos habituels *théâtresmen*, éprouvèrent quelque ennui à écouter cet unique drame; les plus gros avalaient leur langue, les plus maigres avalaient leur canne. Notez que les mêmes trouvent le temps trop court lorsqu'on leur dévide de l'*Alexandre* père et fils.

C'est avec plus de respect que les meilleurs d'entre nous ont entendu *Axël*. Ils ne cherchèrent pas à « excuser » Villiers, alléguant qu'il « eût sans doute remanié la pièce afin de l'adapter à la scène ». Ils ne se récrièrent pas sur « l'impiété qu'il y avait à représenter un drame fait pour la lecture. » Ils ont pensé qu'il importait de réaliser l'œuvre telle que Villiers l'avait conçue.

On pourrait définir *Axël* : le drame de l'humanité, joué par des êtres au-dessus de l'humanité, dégagés de toute passion.

### L'auteur analyse *Axël* puis :

Sur ce simple thème somptueux et fabuleux, Villiers a écrit le drame le plus étrange; de ce que les personnages ne sont pas en proportion avec la réalité, il s'ensuit une certaine gêne; nous restons interdits devant l'inattendue grandeur du sujet; c'est comme une revanche de notre faiblesse que nous prenons en déclarant la pièce confuse, longue, obscure. L'intérêt dramatique dépasse notre niveau personnel: notre faculté de compassion ne saurait se hausser jusqu'au drame d'idées. Les caractères ne se présentent plus dans une action scénique, puisque toute action leur est inférieure, mais dans une action inextérieure que nul autre signe

que la parole ne peut traduire. C'est donc un théâtre tout différent du théâtre ordinaire, un spécial théâtre d'élite au répertoire duquel on mettrait, avec *Faust* et *Axël*, les drames philosophiques de Renan.

Le drame de Villiers semble inégal ; à côté de passages admirables, tels que le « droit au silence » et la dernière scène de Sara et Axël, il se trouve des récits minutieux, tels que l'histoire du trésor, et la description des travaux de défense : le souci d'expliquer égare l'attention vers les détails épisodiques ; on dirait des nouvelles intercalées dans le récit. Mais par-dessus tout, il y a l'éclat de cette phrase incomparable, puissante, insolite, abondante en images singulières. Tandis que s'élève au loin le chant des bûcherons, Axël dit à Sara : « Laisse une belle syllabe tomber en paix dans l'âme des derniers bois. » Sans doute, il eût fallu que ces choses fussent dites sans hâte, au milieu d'un auditoire attentif <sup>1</sup>.

En juin 1894, l'éditeur Chamuel réimprime *Morgane* qui était introuvable.

En mars 1895, le *Rêve et l'Idée* publie *Gog*, qui avait paru dans le *Chat Noir* en 1883. Cette note le précède :

Ce poème inédit nous a été communiqué et prêté aimablement par M. Rodolphe Salis.

La *Revue Blanche* publié le 1<sup>er</sup> janvier 1896, *Lady Hamilton*<sup>2</sup> annoncée en 1880, au faux titre du *Nou-*

1. Pierre Veber. *Notes dramatiques*. « La Revue blanche » avril 1894.

2. Communiqué par M<sup>me</sup> de Villiers.

veau Monde de même qu'*Hypermnestra*, publié le 28 mars de la même année à la *Revue Encyclopédique* et qui porte la date du 24 septembre 1876.

Il y a donc lieu de supposer que ces nouvelles étaient écrites toutes deux lorsque parut le *Nouveau Monde*. Peut-être un heureux chercheur les découvrira-t-il quelque jour dans une obscure revue égarée sur les quais.

Le 23 octobre 1896, *Elen* est réimprimée chez Chamael. Divers articles paraissent sur Villiers.

Le 2 décembre l'Odéon reprend *la Révolte* avec Gémier et M<sup>me</sup> Segond-Weber. La pièce est mieux accueillie, le public a fait des progrès depuis 1870, et M. Sarcey lui-même, l'écho de la foule, se montre plus sympathique. Cependant il ne comprend pas encore « cette folle » ; il pense à Nora, à Lélia surtout, qu'il préfère, évidemment<sup>1</sup>.

Une nouvelle édition de *La Révolte* paraît en 1897. Mrs Barclay, la fervente admiratrice de Villiers, traduit cette pièce pour la *Fortnightly Review* en décembre.

En 1898, un journal quotidien, *La Volonté*, fit une enquête pour savoir quel était le prince des prosateurs parmi les écrivains vivants. M. V. E. Michelet écrit le 17 décembre :

Au prince d'un art il faut une suprématie incontestable... Je n'aperçois pas un prince des prosateurs. A un prince des Lettres il faut une foi — ou une certitude métaphysique — une tradition et une originalité. J'admire plusieurs écrivains actuels mais chez aucun je

1. *Le Temps*, 7 décembre 1896. Chronique.

ne trouve réunis tous ces dons princiers. Sur le trône de Villiers de l'Isle-Adam je ne saurai poser à l'heure présente qu'un voile de crêpe.

En 1839 un bel effort est tenté par un éditeur belge bien connu pour son goût et ses belles publications, M. Deman, pour glorifier, par son œuvre même — ce qui est la seule manière définitive à l'égard d'un génial écrivain — l'auteur de *l'Ève future*. Dans une édition magnifique, publiée sous un titre auquel Villiers avait songé pour un recueil futur « Histoires Souveraines », il réunit :

Vera;  
Vox populi;  
Duke of Portland;  
Impatience de la foule;  
L'Intersigne;  
Souvenirs occultes;  
Akédyssénil;  
L'Amour suprême;  
Le Droit du Passé;  
Le Tsar et les Grands Ducs;  
L'Aventure de Tsé-i-la;  
Le Tueur de cygnes;  
La Céleste aventure;  
Le Jeu des grâces;  
La Maison du Bonheur;  
Les Amants de Tolède;  
La Torture par l'Espérance;  
L'Amour sublime;  
Le Meilleur Amour;  
Les Filles de Milton.

Cette belle édition, malheureusement épuisée, a contribué beaucoup à faire connaître Villiers à l'étranger, où l'on a reconnu, depuis longtemps en lui un des grands écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, ayant créé une langue à lui, ce qui est la prérogative des maîtres absolus, et demeure, comme le dit M. Mauclair, « un titre inaliéné, et quelque chose de grand — un vestige opulent, et considérable <sup>1</sup>. »

Les *Histoires Souveraines*, ornementées de dessins par Théo van Rysselberghe parurent le 1<sup>er</sup> mars 1899.

En 1900 *Isis* est réimprimé à Bruxelles à la Librairie internationale.

En 1905 *l'Annonciateur* paraît chez Ferroud orné de compositions de Louis-Ed. Fournier gravées à l'eau-forte par X. Lesueur, en un volume in-16, imprimé par Hérissé à Evreux.

En 1906 *Akédyséril* est réimprimé chez Louis Cornard avec des illustrations de Rochegrosse, en un superbe volume.

Depuis on n'a plus rien réimprimé.

Le *Mercur* de France vient de nous donner une édition, en un volume, de *Histoires insolites* et *l'Amour suprême*.

Puisse cette étude, plus complète que le travail de M. von Kraemer, grâce à la collaboration de M. Marcel Longuet, contribuer à faire mieux connaître Villiers de l'Isle-Adam. Que bientôt, un écrivain autorisé nous donne sur ce grand homme une étude critique complète. Je ne me suis ici occupé que de sa vie. L'analyse de son œuvre est à faire. MM. Remy de Gourmont, Camille Mauclair, G. Kahn l'ont esquissée. M. Chapoutot l'a tentée. Souhaitons que, bientôt,

1 C. Mauclair. *La Revue encyclopédique*, 15 avril 1894.

---

quelque chose de complet paraisse. Et que grâce aux efforts persévérants de ses admirateurs, nous possédions enfin une édition des Œuvres complètes. Car c'est peu de chose que les éloges que l'on distribue. Il faut que le public puisse lire les pages merveilleuses auxquelles on fait allusion.

Paris, juin 1907 — décembre 1909.



## BIBLIOGRAPHIE

### I

#### LES ŒUVRES

N.-B. — Lorsque la date suit le mois : août (30) elle indique le jour où l'ouvrage est annoncé au *Journal de la librairie*. Quand elle précède : 30 août, elle indique le jour de publication d'après le même journal. Ceci toutefois ne peut être qu'une indication approximative, la date de publication des ouvrages étant annoncée à l'avance pour que les libraires prennent leurs dispositions.

Les chiffres qui suivent le titre des œuvres indiquent le nombre des réimpressions. Les lettres entre parenthèses renvoient au bas de la page.

#### 1858

Juillet. **DEUX ESSAIS DE POÉSIE**, plaquette in-8°, 16 pages. *L. Tinterlin et Cie*, 3, rue Neuve-des-Bons-Enfants, Paris, juillet 1858.

#### 1859

Décembre. **PREMIÈRES POÉSIES**. 1856-1858, 1 vol. in-8°, 182 p. Fleurons. Lettres ornées. Imprimerie Perrin. *Librairie Scheuring et Cie*, 9, rue Boissac, Lyon, 1859.

## 1861

15 février. *Lasciate ogni speranza* (2) « *La Revue Fantaisiste* » (a).  
(*Premières Poésies*).

## 1862

**L'Espérance**; Saint-Brieuc (b).

Août (30). **ISIS**, 1<sup>re</sup> partie (c), 1 vol. in-8°, 235 p. Imprimerie  
Poupart-Davyt et Cie. *Librairie Dentu*. Paris, août 1862. 5 fr.

## 1863

1<sup>er</sup> décembre. **Philoméla**, livre lyrique par Catulle Mendès  
« *Revue Nouvelle* » (d).

## 1865

Janvier (14). **ELEN**, drame en trois actes, en prose, 1 vol.  
in-8°, à 2 col. 24 p. Imprimerie Poupart-Davyt et Cie. *Librai-  
rie Louis Davyl*. Paris, janvier 1865.

## 1866

3 mars. **Hélène — A une enfant taciturne**, (*Contes cruels :  
Conte d'amour*) « *Le Parnasse Contemporain* » (e). — **Esquisse  
à la manière de Goya** (non reproduit).

(a) *La Revue Fantaisiste*. Directeur : Catulle Mendès, 15 février —  
décembre 1861.

(b) Indiqué par M. Le Noir de Tournemine, p. 47.

(c) Les autres parties n'ont pas été publiées. Le manuscrit du tome II  
a été perdu.

(d) *Revue Nouvelle*, mensuelle. Albert Collignon, décembre 1863 —  
juin 1865.

(e) *Le Parnasse Contemporain*, 1<sup>re</sup> série, 3 mars 1866, 1 vol. in-8°.  
Lemerre.

Mars (24). **MORGANE**, drame en 5 actes en prose, vol. in-8°, 155 p. Guyon Saint-Brieuc, mars 1886 (Hors commerce).

## 1867

13 octobre. **Histoires moroses : I. Claire Lenoir** (*Tribulat Bonhomet*) « Revue des Lettres et des Arts » (a). — 8 décembre. **Hamlet** (*Chez les Passants*) « Revue des Lettres et des Arts ». — **Histoires moroses : II. L'Intersigne** (*Contes cruels*) « Revue des Lettres et des Arts ».

## 1868

12 janvier. **Histoires moroses : II. L'Intersigne** (fin) (*Contes cruels*) « La Revue des Lettres et des Arts ». — 19 janvier. **Les Présents** (*Contes cruels : Conte d'amour*) « La Revue des Lettres et des Arts ». — 2 février. **Paul Forestier** (*Contes cruels : Conte d'amour*) « La Revue des Lettres et des Arts ». — 9-23 février. **Elen** (*Contes cruels : Conte d'amour*) « La Revue des Lettres et des Arts ». — 15 mars. **A Elen** (*Contes cruels : Conte d'amour*) « La Revue des Lettres et des Arts » — 1<sup>er</sup> avril. **Derniers soucis : Elen** (2). **A Elen** (2) « L'Artiste » b). — **A une grande forêt**. — **A une enfant taciturne** (2). — **Les Présents** (2) « L'Artiste ».

## 1869

26 juin. **Azraël** (*Contes cruels : L'Annonciateur*) « La Liberté ».

(a) *La Revue des Lettres et des Arts*. Villiers de l'Isle-Adam rédacteur en chef, 13 octobre 1867-29 mars 1868.

(b) *L'Artiste*, le 1<sup>er</sup> et le 4. Arsène Houssaye, 32<sup>e</sup> année, Nouvelle période, janvier 1868.

## 1870

7 mai. **Sigefroid** « *Le Diable* » (a).

Juillet (16). **LA RÉVOLTE**, drame en un acte en prose, 1 vol. in-16, 58 p. Impr. Claye. *Librairie Alph. Lemerre*. Paris, 1870. 1 fr. 50.

## 1871

A une grande forêt (2) « *Le Parnasse Contemporain* » (b).

## 1872

12 octobre. **Axël** « *La Renaissance* » (c). — 9 décembre. **Axël** (suite) « *La Renaissance* » (c). — 14 décembre. **Axël** (suite) « *La Renaissance* » (c).

## 1873

30 novembre. La découverte de M. Grave (*Contes cruels*: *L’Affichage céleste*) « *La Renaissance* ».

## 1874

1<sup>er</sup> janvier. **Le Convive inconnu** (*Contes cruels*: *Le Convive des dernières fêtes*) « *Revue du Monde nouveau* ». — 1<sup>er</sup> février. **Le Candidat** (de Flaubert) (*Chez les Passants*) « *Revue*

(a) *Le Diable*, hebdomadaire, in-8°, 19 février-6 août 1870 (cesse de paraître à la suite de la déclaration de guerre). Principaux coll. : Banville, Goncourt, Dumas fils, Mendès, Zola, etc. (Com. Marcel Longuet).

(b) *Le Parnasse Contemporain*, 2<sup>e</sup> série, 1869-1871.

(c) *La Renaissance*, littéraire et artistique. Dir. : Emile Blémont et Jean Aicard. Principaux collaborateurs : Banville, Champfleury, Cladel, Gros, Dièrx, Daudet, Glatigny, Goncourt, Heredia, Leconte de Lisle, Mallarmé, J. Michelet, Monselet, Pelletan, Xavier de Ricard, Rimbaud, Verlaine, Zola, etc., in-4°. 1872-1874 : 1872, 42, rue Jacob ; 1874, Librairie de l’Eau-forte, 63, rue Lafayette. (Com. M. Longuet.)

du Monde nouveau » (a). — 12 mars. **Virginie et Paul** (*Contes cruels*) : « La Semaine Parisienne » (b). — 22 mars. **La machine à gloire** (*Contes cruels*) « La Renaissance ». — 26 mars. **Contes cruels : Les demoiselles de Bienfilâtre** (*Contes cruels*) « La Semaine Parisienne ». — 29 mars. **La machine à gloire (fin)** (*Contes cruels*) « La Renaissance ». — 23 avril. **La tentation de saint Antoine, par Gustave Flaubert** (*Chez les Passants*) « La Semaine Parisienne ». — 7 mai. **Histoires mystérieuses : Véra** (*Contes cruels*) « La Semaine Parisienne ». — 21 mai. **L'Appareil du D<sup>r</sup> Abeille E. E. pour l'analyse chimique du dernier soupir** (*Contes cruels : L'Appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir*) « La Semaine Parisienne ». — **Contes cruels. III. Le plus-beau diner du monde** (*Contes cruels*) « La Semaine Parisienne ». — 18 juin. **Intermèdes. I. Le médaillon** (*Contes cruels : Antonie*) « La Semaine Parisienne ».

## 1876

20 janvier. **Sentimentalisme** (*Contes cruels*) « La République des Lettres (c) ». — 27 janvier. **Les demoiselles de Bienfilâtre (2)** « Le Spectateur » (d). — 10 février. **A s'y méprendre** (*Contes cruels*) « Le Spectateur ». — 20 avril. **Virginie et Paul (2)** « La République des Lettres ». — 1<sup>er</sup> mai. **Contes cruels : L'Inconnue** (*Contes cruels*) « Le Spectateur » (franco-russe) (e). — 6 août. **Véra (2)** « La République des

(a) *Revue du Monde nouveau*, mensuelle. Ch. Cros, réd. en chef. H. Mercier, dir., 1<sup>er</sup> janvier-1<sup>er</sup> mai 1874.

(b) *La Semaine Parisienne*, gazette artistique, littéraire et mondaine, in-4<sup>o</sup>, tous les jeudis, 54, rue Taibout. Réd. en chef, Jules de Clerville. Secrétaire de la rédaction, F. de Gantès, 5 mars-6 juillet 1874. (Com. Marcel Longuet).

(c) *La République des Lettres*, hebdomadaire. Dir. Catulle Mendès. Secrétaire de la rédaction, H. Laujol, 20 déc. 1875-3 juin 1877.

(d) *Le Spectateur*, tous les jeudis. Revue théâtrale, littéraire et artistique. Réd. en chef, Jules de Clerville. Secr. de la réd. Louis de Gramont.

(e) *Le Spectateur. Revue franco-russe*, politique, littéraire, artistique et financière. Directeur : Godefroy d'Herpent. Réd. en chef : J. de Clerville. Paris, 1, rue Lepelletier. St Pétersbourg, Muller. Librairie Cour Impériale. (Com. M. Longuet).

Lettres. — 20 août. **A propos des fêtes de Bayreuth** (*Histoires insolites* : La Légende moderne) « Paris à l'Eau-forte » (a). — 30 décembre. La découverte de M. Grave (2) « Le Spectateur ».

## 1877

18 février. **Le traitement du Dr Chavassus** (*Contes cruels* : Le traitement du Dr Tristan) « La République des Lettres ». — 3 juin. **Succès d'estime** (*Contes cruels* : Sombre récit conteur plus sombre) « La République des Lettres ». — 1<sup>er</sup> juillet. **Ave, Mater victa**; Le Parnasse. — 15 décembre. **A. Sara** (*Contes cruels* : Rencontre, (Conte d'amour) « Le Parnasse ».

## 1878

15 mars. **A Hélène** (2) « Le Parnasse ». — 15 juin. **Souvenirs occultes** (*Contes cruels*) « Le Parnasse ». — 5 août. **Eloge de Chateaubriand** « La Pomme » (b). **AZRAEL** (2); *Richard Lesclide*.

## 1879

9 février. **Souvenirs occultes** (2) « Le Molière ». — 19 avril. **Azraël** (3) « La Croix et l'Épée » (c). — 3 mai. **Impatience de la foule** (*Contes cruels*) « La Croix et l'Épée » (c).

(a) *Paris à l'Eau-forte*, hebdomadaire, in-8°. Publiée par Richard Lesclide et Régamey, 1872-1877, 103, rue Montmartre.

(b) Indiqué par M. Le Noir de Tournemine.

(c) *La Croix et l'Épée*, (indiquée par R. du Pontavice, la date a été précisée par R. de Gourmont : *Bibliographie des petites revues*). Hebdomadaire, paraissant le samedi. Villiers de l'Isle-Adam, rédacteur, 19 avril-17 mai 1879.

## 1880

29 février. Les Demoiselles de Bienfilâtre (3) « La Vie Populaire » (a). — Octobre. Véra (2) « Beaumarchais » (b). — 30 octobre. (Conte d'amour : *Contes cruels*). Il comprend six parties qui avaient toutes déjà paru, plusieurs sous un titre différent. — I. Eblouissement (l'Artiste) (2). — II. Aveu (A une enfant taciturne) (3). — III. Les Présents (2). — IV. Réveil (A Elen) (3). — V. Adieu. — VI. Rencontre (A Sara: le Parnasse) ; « La Comédie française » (c). — 20 novembre. A une femme (Elen) (3) « La Comédie française ». — 21 novembre. **Histoire d'amour du vieux temps** (*Contes cruels* : La reine Ysabeau) « Beaumarchais ». — 5 décembre. Une vengeance de reine (2) (*Contes cruels* : La reine Ysabeau) « La Vie populaire ». — 26 décembre. Virginie et Paul (3) « La Vie populaire ».

**I.E NOUVEAU MONDE** : 1 vol. in-8, Richard et Cie.

## 1881

24 décembre. — **Vox populi** (*Contes cruels*) « La Comédie humaine » (d).

## 1882

18 février. — **LA MAISON GAMBADE PÈRE ET FILS, SUCC.**, plaq. petit in-12. (*Chez les Passants* : Le Socle de la Statue) ; Edité par *la Comédie humaine*.

Octobre. **Axël** (III<sup>e</sup> partie, scène XII) ; *La Vie Artistique* (e).

a *La Vie populaire*, hebdomadaire, édition hebdomadaire du *Petit Parisien*, in-4°, 18, rue d'Enghien (Com. M. Longuet).

b *Beaumarchais*, journal satirique, littéraire et financier, hebdomadaire. Directeur : Louis Jeannin, 9 octobre 1880-1883. Marcel Longuet.

c *La Comédie française*, in-1°. hebdomadaire. (M. Longuet, sur indication de M. Debaux.)

d *La Comédie humaine*, in-f°, 33, rue Richer, hebdomadaire. Dir. F. de Gautès, nos 1, 14, XII. (M. Longuet).

e *La Vie artistique*, Lucile Delarue. Partie artistique : Henry Boulet, in-4°.



## 1883

9 février. **CONTES CRUELS**, 1 vol. in-18 jésus, 356 p. Impr. Mouillot. *Librairie Calmann-Lévy*. Paris, 9 février 1883. Ce volume contenait les inédits suivants : **Deux Augures**. **Duke of Portland**. **Le Secret de l'ancienne musique**. **Le désir d'être un homme**. **Fleurs de ténèbres**. **Les Brigands**. **Maryelle**.

19 avril. **Louis Veillot, bénédictin** (*Histoires insolites : Une entrevue à Solesmes*) « *Le Figaro* ». — 12 mai. **Le tsar et les grands ducs** (*L'Amour suprême*) « *Le Figaro* ». — 9 juin. **Gog** « *Le Chat noir* » (a). — 19 juillet. **L'Avertissement** (*Chez les Passants*) « *Le Figaro* ». — 29 septembre. **Vox populi** (3), signé : un Passant ; « *Le Figaro* ». — 23 octobre. **Le Secret de l'Echafaud** (*L'Amour suprême*) « *Le Figaro* ».

## 1884

1<sup>er</sup> mars. **L'Aventure de Tsé-i-la** (*L'Amour suprême*) « *Le Figaro* ». — 12 avril. **La mort d'un héros** « *Le Figaro* ». — 10 mai. **Les expériences du D<sup>r</sup> Crookes** (*L'Amour suprême*) « *Le Figaro* ». — 16 juillet. **Le Droit du Passé** (*L'Amour suprême*) « *Le Figaro* ». — 10 août. **Le meilleur amour** (*L'Amour suprême*) « *Le Figaro* ».

## 1885

18 février. **Le réalisme dans la peine de mort** (*Chez les Passants*) « *Le Figaro* ». — 25 avril. **Idylle moderne** (*Histoires insolites : La Maison du Bonheur*) « *La Revue Contemporaine* » (b). — 8 mai. **La Légende de Bayreuth** (2) (*Histoires insolites : La Légende moderne*) « *La Revue Wagnérienne* ».

(a) *Le Chat noir*, in-f<sup>o</sup> hebdomadaire, 82, boulevard Rochechouart, 1882. (M. Longuet).

(b) *La Revue Contemporaine*, série I. Dir. : Adrien Remacle. Réd. en chef : Edouard Rod, 1<sup>er</sup> janvier 1885-1<sup>er</sup> août 1886.

— 19 mai. **Une profession nouvelle** (*L'Amour suprême* « Le Succès ». — 28 mai. **L'Instant de Dieu** (*L'Amour suprême*) « Le Succès » (a). — 1<sup>er</sup> juillet. Akédysséril (2). (*L'Amour suprême*) « La Revue Contemporaine ». — 18 juillet. **L'Ève future**, I « La Vie moderne » (b). — 18 septembre. **Le Sadisme anglais** (*Histoires insolites*) « Le Succès ». — 14 octobre. **Trente têtes sur les planches** « Le Succès ». — 1<sup>er</sup> novembre. Axël « La Jeune France » (c). — 11 novembre. **Augusta Holmès** (*Chez les Passants*) « Le Succès ». — L'Aventure de Tsé-i-la (2) « Contes de Figaro » (d).

## 1886

- 1<sup>er</sup> janvier. Axël « La Jeune France ». — 30 janvier. **L'Ève future** « La Vie moderne ». — 1<sup>er</sup> février. Axël, poème dramatique, 3<sup>e</sup> partie « La Jeune France ». — 1<sup>er</sup> mars. Axël, poème dramatique, 4<sup>e</sup> partie « La Jeune France ». — 24 mars. **L'Ève future** (*fin*) « La Vie moderne ». — 25 mars. **L'Évasion** « La Revue Contemporaine ». — 1<sup>er</sup> avril. Axël, poème dramatique, 5<sup>e</sup> partie « La Jeune France ». — 4 avril. **Souvenirs occultes** (2) « La Vogue » (e).
- 4 mai. **L'ÈVE FUTURE**, 1 vol. in-18 jésus, ix, 379 p. Couverture par Gorguet. Imp. Rougier et Cie. Librairie de Brunoff. Paris, 4 mai 1886.
- 13 mai. **L'Auxiliatrice** (Extr. de *L'Ève future*) « La Vogue ». — 15 mai. **Poèmes pour assassiner le temps : Premier dizain** « Chat noir ». — 1<sup>er</sup> juin. Axël, poème dramatique, 5<sup>e</sup> partie « La Jeune France ». — 26 juin. **Le Tueur de Cygnes** (*Tribulat Bonhomet*) : « Chat noir ».
- Juillet (24). **L'AMOUR SUPRÊME**, vol. in-18 jésus, 375 p. avec vignettes. Imp. Majesté à Châteauroux. Librairie de

(a) *Le Succès*. Emmanuel Arène, 1<sup>er</sup> février 1885-1<sup>er</sup> déc. 1886.

(b) *La Vie moderne*, hebdomadaire, illustrée; le samedi. Charpentier, 1879-1886.

(c) *La Jeune France*. Paul Demeny, 1<sup>er</sup> mai 1878-1887, in 8°, 35, rue de Clugny, le 1<sup>er</sup> de chaque mois.

(d) *Contes de Figaro*, 1 vol. in 8°; III, de Myrbach. Ed. Mounier, 16, rue des Vosges, 1887.

(e) *La Vogue*. Red. en chef: G. Kahn. Secrét. de la réd. Ad. Rette, 1886.

*Brunoff*. Paris, juillet 1886. Ce volume contenait les inédits suivants : **L'Amour suprême. Sagacité d'Aspasie Une profession nouvelle. L'agence du Chandelier d'or. La légende de l'Éléphant blanc. Catalina.**

1<sup>er</sup> août. La Légende de l'Éléphant blanc (2), illustrations de Carbouin gravées par Laly « *La Revue illustrée* ». — 12 août. Souvenirs occultes (3) « *La Vie populaire* ». — 14 novembre. **Un singulier Chelem** (*Histoires insolites*) « *Gil Blas* ». — 29 novembre. **Le jeu des grâces** (*Histoires insolites*) « *Gil Blas* ». — 1<sup>er</sup> décembre. **L'Etna chez soi** (*Histoires insolites*) « *La Revue indépendante* » (a). — 26 décembre. **Les Phantasmes de M. Redoux** (*Histoires insolites*) « *Gil Blas* ».

**AKÉDYSSÉRIL**, plaq. in-4<sup>e</sup>, vignettes noires et rouges. Frontispice de Félicien Rops en trois couleurs, noir, bleu, sanguine ; de Brunoff, Paris, 1886.

## 1887

1<sup>er</sup> janvier. Un Mécène (2) (*Tribulat Bonhomet* : Le Tueur de Cygnes.) « *Gil Blas* ». — 6 janvier. Le jeu des grâces (2) « *La Vie populaire* ». — 8 janvier. **L'Héroïsme du D<sup>r</sup> Hallidonhil** (*Histoires insolites*) « *Gil Blas* ». — 29 janvier. **Le Secret de la belle Ardiane** (*Histoires insolites*) « *Gil Blas* ». — 1<sup>er</sup> février. **L'Etna chez soi** (*fin*) (*Histoires insolites*) « *La Revue indépendante* ». — 3 février. Le D<sup>r</sup> Hallidonhil (2) « *La Vie populaire* ». — 10 février. **Le Banquet des Éventualistes** (*Tribulat Bonhomet*) « *Gil Blas* ». — 13 mars. **Motion du D<sup>r</sup> Tribulat Bonhomet touchant l'utilisation des tremblements de terre** (*Tribulat Bonhomet*) « *Gil Blas* ».

Mai. **TRIBULAT BONHOMET**, 1 vol. in-18 jésus, vi, 286 p. Imprimerie Colin à Lagny. Librairie *Tresse et Stock*, Paris. Mai 1887. Ce volume contient l'inédit suivant : **Les visions merveilleuses du D<sup>r</sup> Tribulat Bonhomet.**

(a) *La Revue indépendante*, série I. Félix Fenéon Mensuelle, in-18, mai 1884-mai 1885. Série II, mai 1885-nov. 1886. Dujardin. Série III, nov. 1886-1888, Fenéon. En 1868, une série paraissait avec G. Vérau pour directeur. Le titre est beaucoup plus ancien.

15 juin. **Souvenir** (*Chez les Passants*) « La Revue Wagnérienne ». — 21 juin. **La Céleste aventure** « Gil Blas ». — 21 juillet. **Le Secret de la belle Ardiane** (2) « La Vie populaire ». — 1<sup>er</sup> août. **Ce Mahouin !** (*Histoires insolites*) « La Revue indépendante ». — 4 août. **La Céleste aventure** (2) « La Vie populaire ». — 6 août. **L'agrément inattendu** « Gil Blas ». — 30 août. **Catalina** (2) « La Vie populaire ». — 15 septembre. **Le Secret de l'échafaud** (2) « La Vie populaire ». — 9 octobre. **Les expériences du D<sup>r</sup> Crookes** (2) « La Vie populaire ». — Octobre. **Les plagiaires de la foudre** (*Histoires insolites*) « La Revue de Paris et de St-Petersbourg ». — 26 octobre. **Le cas extraordinaire de M. Francisque Sarcey** (*Chez les Passants*) « Gil Blas ». — 1<sup>er</sup> novembre. **Conte de fin d'été** (*Histoires insolites*) « La Revue indépendante ». — 27 novembre. **Une profession nouvelle** (2) « La Vie populaire ». — 12 décembre. **Les délices d'une bonne œuvre** (*Histoires insolites*) « La Revue indépendante ». — 22 décembre. **Les Phantasmes de M. Redoux** (2) « La Vie populaire ». — 31 décembre. **L'Inquisiteur** (*Histoires insolites*) « Gil Blas ».

## 1888

- 1<sup>er</sup> janvier. **Le couronnement de M. Grévy** « Librairie de la Revue indépendante » (a). — Février. **La suggestion devant la loi** (*Chez les Passants*) « La Revue de Paris et de Saint-Petersbourg ». — 23 février. **Sœur Natalia** (*Nouveaux Contes cruels*) « Gil Blas ».
- 27 février. **HISTOIRES INSOLITES**, vol. in-18 jésus, 315 p. Imprimerie de la maison Quantin. *Librairie Moderne*, Paris, 27 février 1888. Ce volume contient les inédits suivants: **Les Amants de Tolède**. **Le Navigateur sauvage**. **Aux Chrétiens les lions**.

(a) Annoncé dans la *Revue indépendante* de janvier 1888 : « La librairie de la *Revue indépendante* s'est procuré et met en vente quelques exemplaires d'un curieux pamphlet de Villiers de l'Isle-Adam, publié au mois de décembre dernier, dans le format des journaux quotidiens et dont la vente sur la voie publique a été interrompue immédiatement. *Le couronnement de M. Grévy*. Prix franco, 4 fr. »

- 10 avril. **L'Incomprise** (*Nouveaux Contes cruels*) « Gil Blas ». — 29 avril. Les délices d'une bonne œuvre (3) « La Vie populaire ». — 1<sup>er</sup> mai. **Le Chant du Coq** (*Nouveaux Contes cruels*) « La Revue libre » (a). — 2 juin. **L'Inquiéteur** (2) « La Vie populaire ». — 4 juin. **L'Enjeu** (*Nouveaux Contes cruels*) « Gil Blas ». — 2 août. **Ce Mahouin!** (2) « La Vie populaire ». — 13 août. **La torture par l'espérance** (*Nouveaux Contes cruels*) « Gil Blas ». — 24 août. **Une soirée chez Nina de Villars** (*Chez les Passants*) « Gil Blas ». — 27 août. **L'estime laïque** (*Nouveaux Contes cruels*: Les amies de pension) « Gil Blas ». — 6 septembre. **Sagacité d'Aspasie** (2) « La Vie populaire ». — 15 octobre. **La véritable légende de l'Éléphant blanc** (2) « La Vie populaire ». — 2 novembre. **L'Amour du naturel** (*Nouveaux Contes cruels*) « Le Figaro ». — 9 novembre. **L'Élu des rêves** (*Propos d'au-delà*) « Gil Blas ».
- 13 novembre. **NOUVEAUX CONTES CRUELS**, vol. in-18, 151 p. Impr. Hennuyer. *Librairie illustrée*. Paris, 13 nov. 1888. Ce volume contient l'inédit suivant : **Sylvabel**.
- 15 novembre. Conte de fin d'été (2) « La Vie populaire ». — 15 décembre. **N.-S. Jésus-Christ sur les planches** (*Chez les Passants*) « Gil Blas ».
- LE SECRET DE L'ÉCHAFAUD**, 1 vol. in-18, Marpon et Flammarion (Reproduction du texte de *L'Amour suprême*).

## 1889

- 7 avril-2 mai. **Tribulat Bonhomme** (2) « La Vie populaire ». — 18 avril. **L'Amour sublime**. (*Propos d'au-delà*) « Universal Review ». — 25 avril-7 novembre. **L'Ève future** (2) « La Vie populaire ». — 10 août. **Le Meilleur Amour**. (*Propos d'au-de-là*) « Le Figaro ».

## Posthumes

## 1890

- 15 janvier. **L'Amour sublime** « La Revue d'aujourd'hui » (b).  
17 janvier. **AXEL**, 1 vol. in-8. 300 p. Paris, Quantin, 1890; Quantin.

(a) *La Revue libre*. Réd. en chef. Paul Demény, mai 1888. Comme suite à la *Jeune France*.

(b) *La Revue d'aujourd'hui*, mensuelle. Tola Dorian, 15 janvier 1890.

- 8 février. **CHEZ LES PASSANTS**, fantaisies, pamphlets et souvenirs, 1 vol. in-18 jésus, 324 p. Frontispice de F. Rops. Impr. Destenay, St-Amand (Cher). *Comptoir d'édition. Librairie de l'Art indépendant*. Paris, 1890, 15 exemplaires sur japon, numérotés 1 à 15, contenant une double suite de frontispices. Ce volume contient les inédits suivants : **L'étonnant couple Moutonnet. Peintures décoratives du grand Opéra. La couronne présidentielle** (distribué en placard, note *Revue indépendante*).
- 1<sup>er</sup> mai. **Préface inédite de l'Ève future** « La Nouvelle Revue » (a). — 15 mai. **Vers inédits** « La Revue d'aujourd'hui ». — 1<sup>er</sup> juillet. **Variante d'Axël** « La Revue indépendante » (b). — 1<sup>er</sup> août. **Fragments inédits de l'Ève future, le Vieux de la Montagne, le Tsar et les Grands Ducs** « *Mercur de France* » (c).
- 7 novembre. **L'ÈVE FUTURE**, 1 vol. in-18 jésus, IV, 383 p. Imp. Imbert. Librairie Charpentier (Reproduction du texte de la première édition. On a omis la dédicace : *Aux rêveurs. aux railleurs*).

## 1891

- Janvier. **Fragments inédits de l'Ève future** « *Mercur de France* » (c). — 17 février. **Les filles de Milton** (*Propos d'au-delà*) « *L'Écho de Paris* » (c). — 25 mars. **Tarentelle** « *Le Magazine français illustré* » (d).
- 28 mars. **L'ÉVASION**, vol. in-18 jésus, 32 p. Impr. Nezan à Mayenne, libr. *Tresse et Stock*, Paris, mars 1891 (Reproduction du texte de la *Revue Contemporaine*).
- 1<sup>er</sup> mai. **Pages inédites : Lord Lyonel** « *Mercur de France* » (c). — 10 septembre. **M<sup>e</sup> Pied** (*Propos d'au-delà*) « *Le Magazine français illustré* ».

(a) Publiées par G. Guiches. (Voyez plus loin, p. 492).

(b) Publ. par R. de Gourmont.

(c) Publié par R. de Gourmont.

(d) *Le Magazine français illustré*, mensuel, A. Lacroix dir. litt. Albert Daudy l. dir. administratif, 1891, le 25, puis le 10 du mois depuis mai

## 1892

Janvier. Pages inédites « *Mercur de France* » (a). — 1<sup>er</sup> mai. **Entre l'ancien et le nouveau** (*Propos d'Au-delà*) « *Revue de l'Évolution* » (b).

## 1893

Janvier. **Fragment de roman** (*Propos d'Au-delà*) « *Mercur de France* ».

*PREMIÈRES POÉSIES*, 1 vol. *Lacomblez, à Bruxelles*. Reproduction du texte de la 1<sup>re</sup> édition.

10 mai. **NOUVEAUX CONTES CRUELS ET PROPOS D'AU-DELA**, 1 vol. in-18 jésus, 288 p. *Librairie Calmann-Lévy*, 10 mai 1893. Reproduction pour les *Nouveaux Contes cruels* du texte de la 1<sup>re</sup> édition.

## 1894

9 mars. **Le Convive** « *Le Journal* ».

Juin 23. *MORGANE*, 1 vol. in-8, 232 p. *Le Mans. Impr. Monnoyer, Librairie Chamuel*, juin 1894. (Reproduction du texte de la 1<sup>re</sup> édition).

## 1896

23 octobre. *ELEN*, 1 vol. in-8, 171 p. et portrait : *Villiers sur son lit de mort*, par *Franc Lamy*. *Librairie Chamuel*, 23 octobre 1896 (Reproduction du texte de la 1<sup>re</sup> édition).

## 1897

Mars (13). *LA RÉVOLTE*, vol. in-18 jésus, 61 p. *Lagny. Impr. Colin. Paris, libr. Stock*, mars 1897 (Repr. du texte de la 1<sup>re</sup> édition).

(a) Publ. par R. de Gourmont. (Voyez plus loin, p. 411).

(b) *La Revue de l'Évolution*, Com. par M<sup>me</sup> de Villiers.



## 1899

1<sup>er</sup> mars. HISTOIRES SOUVERAINES, vol. in-4. Deman, Bruxelles. Culs-de-lampe, ornements de Teo Van Rysselberghe.

## Choix d'œuvres comprenant :

Véra. Vox populi. Duke of Portland. Impatience de la foule. L'Intersigne. Souvenirs occultes. Akédysséiril. L'Amour suprême. Le droit du passé. Le tsar et les grands-ducs. L'aventure de Tsé-i-la. Le tueur de cygnes. La céleste aventure. Le jeu des grâces. La maison du bonheur. Les amants de Tolède. La torture par l'espérance. L'amour sublime. Les filles de Milton.

## 1900

ISIS, 1 vol. in-18 jésus. M. Thone, Imp. Bruxelles. *Librairie internationale*. Paris et Bruxelles, 1900. (Reproduction du texte de la 1<sup>re</sup> édition).

AXEL, vol. in-18. *Société française d'édition d'art*, 9-11, rue St-Benoît, Paris, 1900. (Reprod. du texte de la 1<sup>re</sup> édition).

## 1905

L'ANNONCIATEUR, 1 plaq. in-16. Impr. Hérissey, Évreux. *Libr. Ferroud*, Paris. Compositions de Louis-Ed. Fournier gravées à l'eau-forte par X. Lesueur, 350 exemplaires, dont 1 à 15 sur japon et 15 à 359 sur vélin d'Arche.

## 1906

AKÉDYSSÉIRIL, 1 vol. in-8, *Louis Conard*, Paris. Illust. de G. Rochegrosse. 50 japon ancien, 20 japon impérial, 15 japon, 150 vélin teinté.

1909

*HISTOIRES INSOLITES* et *L'AMOUR SUPRÊME* en un vol.  
sous le titre *DERNIERS CONTES*, Paris. *Mercure de France*.

## Traductions

### *En anglais.*

*L'Aren*, traduit par A. Symons. Days and Wight, 1889.

*La Révolte*, trad. par Mrs Th. Barclay. Fortnightly Review, décembre 1897.

*L'Évasion*, traduite par la même.

Ces deux pièces ont été publiées à Londres en 1901, chez Durkworth, 1 vol. in-18 jésus avec introduction.

*Les Contes cruels*.

*La torture par l'Espérance*, a paru en 1896 dans le Strand Magazine, avec illustrations. Le traducteur a signé l'œuvre, tout simplement!

### *En allemand.*

M. Hans Eins Ewers a publié sous le titre *Grausame Geschichten*, le premier volume de sa traduction des Œuvres complètes de Villiers. Ce volume contient 23 contes; tous ne font pas partie des *Contes cruels*.

## II

### A CONSULTER

*Les articles principaux sont indiqués par un \*.*

- Barbey d'Aurévilly. — *Les trente-sept médaillonets du Parnasse contemporain*. « Le Nain Jaune », novembre 1866.
- Anonyme. — *La revue des lettres et des arts*. « Le Corsaire », 23 octobre 1867.
- E. T. (Tarbé). — *La Révolte*. « Le Gaulois », 8 mai 1870.
- L. d'A. — *La Révolte*. « Paris Journal », 8 mai 1870.
- Albert Wolff. — *Villiers de l'Isle-Adam. La Révolte*. « Le Figaro », 8 mai 1870.
- Paul Foucher. — *La Révolte*. « La France », 9 mai 1870.
- André Achard. *Villiers de l'Isle-Adam. La Révolte* « Le Moniteur Universel », 9 mai 1870 (Revue dramatique).
- Paul de Saint-Victor. — *Villiers de l'Isle-Adam. La Révolte*. « La Liberté », 9 mai 1870.
- Ed. de Biéville. — *La Révolte*. « Le Siècle », 9 mai 1870 (Théâtre du Vaudeville).
- P. Siraudin. — *La Révolte*. « La Cloche », 9 mai 1870 (Théâtres).
- Théodore de Bauville. — *La Révolte*. « Le National », 9 mai 1870.
- Th. Gautier. — *La Révolte*. « Journal Officiel », 9 mai 1870.
- Louis Rizade. — *La Révolte*. « Le Journal de Paris », 9 mai 1870 (Revue dramatique).

- Ch. de Monselle. — *La Révolte*. « *Le Pays* », 9 mai 1870 (Revue dramatique).
- Jules Claretie. — *La Révolte*. « *L'Opinion nationale* », 9 mai 1870 (Chronique théâtrale).
- Alexandre Ducros. — *Le comte de Villiers de l'Isle-Adam*. Sonnet. « *La Vie Artistique* », février 1883.
- Tancrède Martel. A. Ph. *Auguste de Villiers de l'Isle-Adam*. Sonnet. « *La Vie Artistique* », février 1883.
- Paul Bourget. — *M. Villiers de l'Isle-Adam*. « *Le Parlement* », 15 février 1883.
- Guillaume Livet. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « *Le Voltaire* », 19 février 1883.
- Un Monsieur de l'Orchestre. — *Le Nouveau Monde*. « *Le Figaro* », 20 février 1883 (La Soirée théâtrale).
- Auguste Vitu. — *Le Nouveau Monde*. « *Le Figaro* », 20 février 1883 (Premières représentations).
- H. de Pène. — *Le Nouveau Monde*. « *Le Gaulois* », 20 février 1883 (Les premières).
- François Oswald. — *Le Nouveau Monde*. « *Le Clairon* », 20 février 1883 (Les Premières).
- Emile Goudeau — *Toqués!* « *Gil Blas* », 20 février 1883.
- Gramont. — *Le Nouveau Monde*. « *L'Intransigeant* » (Les Premières, 21 février 1883).
- Henri Bauer. — *Le Nouveau Monde*. « *Le Réveil* », 21 fév. 1883.
- Vert-Vert. — *Le Nouveau Monde*. « *Le Télégraphe* » (Théâtres), 21 février 1883.
- Anonyme. — *Le Nouveau Monde*. « *Le Rappel* », 21 fév. 1883 (Les Théâtres).
- Léon Chapron. — *Le Nouveau Monde*. « *Gil Blas* », 21 fév. 1883 (Premières représentations).
- Albert Pinard. — *Le Nouveau Monde*. « *Le Radical* », 22 février 1883 (Premières représentations).
- Paul Arène. — *Le Nouveau Monde*. « *La République Française* » (Théâtres), 22 fév. 1883.
- Pierre Veron. *Le Nouveau Monde*. « *Le Charivari* », 22 février 1883.
- Léon Kerst. — *Le Nouveau Monde*. « *Le Petit Journal* » (Premières représentations).
- Charles Monselet. — *Le Nouveau Monde*. « *Le Monde illustré* », 24 février 1883 (Théâtres).
- Maxime Gaucher. — *Contes cruels*. *Le Nouveau Monde*. « *La Revue politique et littéraire* », 24 février 1883.

- Emile Blavet. — *Le Nouveau Monde*. « La Presse », 26 fév. 1883 (La Semaine dramatique)
- J.-J. Weiss. *Le Nouveau Monde*. « Journal des Débats », 26 février 1883 (La Semaine dramatique).
- Paul Perret. — *Le Nouveau Monde*. « La Liberté », 25 fév. 1883 (Revue dramatique).
- Henri de Lapommeraye. — *Le Nouveau Monde*. « Paris », 26 fév. 1883 (Critique dramatique).
- \* François Coppée. — *Le Nouveau Monde*. « La Patrie », 26 février 1883 (Revue dramatique).
- Elémir Bourges. — *Le Nouveau Monde*. « Le Parlement », 26 fév. 1883 (Chronique théâtrale).
- Georges Ohnet — *Le Nouveau Monde*. « Le Constitutionnel », 26 fév. 1883.
- Francisque Sarcey. — *Le Nouveau Monde au Théâtre des Nations*. « Le Temps », 26 fév. 1883 (Chronique théâtrale).
- Henry Fouquier. — *Le Nouveau Monde*. « Le XIX<sup>e</sup> Siècle », 27 fév. 1883 (Causerie dramatique).
- Émile Bergerat. — *Le Nouveau Monde*. « Le Voltaire », 27 février 1883.
- Édouard Duranc. — *Le Nouveau Monde*. « La Justice », 28 février 1883 (Causerie dramatique).
- Fourcaud. — *Le Nouveau Monde*. « La Vie Moderne », 17 mars 1883 (Le Théâtre).
- \* Henri Laujol. — *Les Hommes de la Jeune France. Villiers de l'Isle-Adam*. « La Jeune France ». 1<sup>er</sup> avril 1883.
- \* Un Monsieur de l'Orchestre. — *Les soirées Parisiennes de 1883*, p. 65, 1 vol. Paris, Dentu, 1884.
- \* J.-K. Huysmans. — *A Rebours*, p. 255 à 258, 1 vol. Paris, Charpentier, 1884.
- Catulle Mendès. — *La légende du Parnasse Contemporain*, 1 vol. Bruxelles, 1884.
- Rodolphe Darzens. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « La Pléiade », mai 1886.
- Téodor de Wyzewa — *Le comte Villiers de l'Isle-Adam. Notes*. « Revue indépendante », décembre 1886.
- Anonyme. — *Petit Bottin des Lettres et des Arts*, 1 vol. Paris, Giraud, 1886, p. 142. Villiers de l'Isle-Adam.
- \* Catulle Mendès. — *Richard Wagner*, 1 vol. Paris, Fasquelle, 1886.
- Émile Bergerat. — *Le livre de Caliban*, 1 vol. Paris, Lemerre, 1887. Page 117. Têtes et charges : Villiers-de-l'Isle-Adam.

- Adolphe Haecot. — *Portraits d'aujourd'hui*, 1 vol. Paris, Librairie illustrée, 1887, p. 263.
- René Ghil. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Écrits pour l'Art », 7 juin 1887.
- Auguste Vitu. — *L'Évasion*. « Le Figaro », 12 octobre 1887 (Premières représentations).
- Un Monsieur de l'Orchestre. — *L'Évasion*. « Le Figaro », 12 octobre 1887 (Chronique théâtrale).
- L. Serizier. *L'Évasion*. « Le Voltaire », 13 octobre 1887 (Chronique théâtrale).
- Francisque Sarcey. — *L'Évasion*. « Le Temps », 17 oct. 1887.
- Émile Goudeau. — *Dix ans de Bohème*, 1 vol. Paris, 1888. Librairie illustrée, p. 108.
- Gustave Kahn. — *Chronique de littérature et d'art*. « La Revue Indépendante », avril 1888, p. 147.
- Anonyme. — « La Revue libre », mai-juin 1888. Note.
- Robert de Bonnières. — *Mémoires d'aujourd'hui*, 1885-1888, 1 vol. Ollendorf, Paris, 1888, p. 186.
- Paul Verlaine. — *Les Poètes Maudits*, 1 vol. Paris, Vannier, 1888.
- Gustave Guiches. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « La Revue illustrée », 15 janvier 1889.
- Le Fureteur. — *Le conteur et l'électricien*. « Le Soir », 16 août 1889.
- F... — *Villiers romancier*. « Le Figaro », 10 août 1889.

## ARTICLES NÉCROLOGIQUES :

- Anonyme. — *Un lettré de race. L'Homme et son œuvre*. « Le Parisien », 20 août 1889.
- Furetières. — « Le Soleil ». *Villiers de l'Isle-Adam*, 21 août 1889.
- Anonyme. *Villiers de l'Isle-Adam*. « L'Éclair », 21 et 23 août 1889.
- Catulle Mendès. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « L'Écho de Paris », 21 août 1889.
- Anonyme. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « L'Indépendance belge », Bruxelles, 21 août 1889.
- Adrien Remacle. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « La Liberté », 21 août 1889.
- Camille Pelletan. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « La Justice », 21 août 1889.

- Albert Dethez. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Le Siècle » (chronique), 21 août 1889.
- Éditorial. *Villiers de l'Isle-Adam*. « La Patrie », 21 août 1889.
- Anonyme. *Villiers de l'Isle-Adam*. « Journal des Débats », 21 août 1889.
- Farfadet. — *La Vie à Paris*. « L'Indépendance belge », 22 août 1889.
- Jean de France. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « La Petite Presse », 22 août 1889.
- F. Champsaur. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « L'Événement », 22 août 1889.
- Henry Fouquier. — *La Vie à Paris*. « Le XIX<sup>e</sup> Siècle », 22 août 1889.
- D<sup>r</sup> Pangloss. — *Villiers auteur dramatique*, 22 août 1889. « Le Figaro », 22 août 1889.
- Jean Raulet. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Le Voltaire », 22 août 1889.
- Anonyme. — *Journal des journaux*. « L'Indépendance belge », 23 août 1889.
- Anonyme. — « Le Gil Blas », 23 août 1889 (Compte rendu important des obsèques).
- « L'Écho de Paris », 23 août 1889. Compte rendu important des obsèques).
- Roger Milès. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « L'Événement » (chronique parisienne), 23 août 1889.
- Jules Bois. — *Le Rêve éternel*. « Le Parisien » (chronique), 24 août 1889.
- P. G. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « L'Illustration », 24 août 1889, p. 156.
- Anonyme. — *Les échos de partout*, « L'Écho de la Semaine », 25 août 1889.
- Paul Margueritte. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Le parti national », 25 août 1889.
- Simon Boubée. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « La Gazette de France », 26 août 1889.
- Henry Lapauze. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Le Parisien », (chronique), 27 août 1889.
- Ch. Dutreil. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Le Courrier du soir ». Chronique, 27 août 1889.

(Le même article signé Henry Lapauze a paru le même jour dans « le Parisien »).



- E. Lepelletier. *Villiers de l'Isle-Adam. Œuvres*. « L'Écho de Paris » (chronique des livres), 27 août 1889.
- Charles Maurras. — *Un mort*. « L'Observateur français », 27 août 1889.
- Fulgence Ridal. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « L'Événement », 27 août 1889.
- G. L. — *Lettres de Paris*. « Écho du Nord » (Lille), 28 août 1889.
- Jean Lorrain. — *Chronique de Paris*. « L'Événement », 30 août 1889.
- Anonyme. — *M. Villiers de l'Isle-Adam*. « Le Monde Illustré », 31 août 1889.
- Gaston Jollivet. — *La vie à Paris*. « Paris Illustré », 31 août 1889.
- \* Gustave Guiches. — *Villiers de l'Isle-Adam intime*. « Le Figaro » (supplément littéraire), 31 août 1889.
- Raoul d'Atrigny. — « Le Plaisir à Paris », 31 août 1889.
- Albert Dethez. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « L'Écho de la Semaine », 1<sup>er</sup> septembre 1889.
- Paul Guigou. — *Chronique de la mer*. « Revue du Siècle », septembre 1889.
- H. Fouquier. — *L'œuvre littéraire de Villiers de l'Isle-Adam*. « Les Annales », 1<sup>er</sup> septembre 1889.
- Caliban. — *L'Homme nouveau*. « Le Figaro », 3 sept. 1889.
- \* Gustave Kahn. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « La Vogue », 4 septembre 1889.
- F. Champsaur. — *Un mort vivant*. « L'Événement », 6 septembre 1889.
- Anonyme. — *Nos gravures. Villiers de l'Isle-Adam*. « La République illustrée », 7 septembre 1889.
- \* Émile Michelet. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Indépendance roumaine », 10 septembre 1889.
- De Villarceaux. — « La Grande Revue », 10 sept. 1889.
- \* Henry Laujol. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Revue Bleue », 21 septembre 1889.
- Victor Fournel. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Le Correspondant », 25 septembre 1889.
- Louis-Pilate de Brinn'Gaubast. — *Calendrier*. « La Pléiade », septembre-octobre 1889.
- Alexandre Weill. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Les Petites Nouvelles », 28 octobre 1889.

- \* R. du Pontavice de Heussey. — *Cœur de chez nous*. « L'Hermine », oct.-nov. déc. 1889, puis mai, août, oct. nov. 1890, sept. nov. 1891, nov. déc. 1892, et enfin janv. fév. mars, mai, juin 1893.
- \* George Moore. — *Confession d'un jeune Anglais*. 1 vol. Paris, Savine, 1889, pages 70 à 106
- \* Barbey d'Aurévilly. — *Le Théâtre contemporain*, t. III, 1 vol. Paris, Quantin, 1889. (Sur *la Révolte*).
- \* Charles Morice. — *La littérature de tout à l'heure*, 1 vol. Paris, Perrin, 1889.
- Charles Le Goffic. — *Les Romanciers d'Aujourd'hui*, 1 vol. Paris, Vannier, 1890, p. 281.
- Dr Jean Ten Brinck. *Graaf Villiers de l'Isle-Adam*. Amsterdam, 1890. (Thèse).
- Remy de Gourmont. — *Arël*. « Mercure de France », mars 1890.
- \* Jules Bois. — *Villiers de l'Isle-Adam et l'occultisme moderne*. « La Revue politique et littéraire », 8 mars 1890.
- \* Gustave Guiches. — *Villiers de l'Isle-Adam. Documents inédits*. « La Nouvelle Revue », 1<sup>re</sup> mai 1890.
- \* Henri Bordeaux. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Les entretiens politiques et littéraires », 25 mai et 10 juin 1890 (Page 440 et suiv.).
- \* Remy de Gourmont. — *Notes sur Villiers de l'Isle-Adam* (pages inédites ; Le Vieux de la Montagne). « Mercure de France », août 1890.
- Hugues le Roux. — *Portraits de cire*, 1 vol. Paris, Lecène Oudin, 1891.
- Marcel Fouquier. — *Profils et portraits*, 1 vol. Paris, Lemerre, 1891, p. 172-178.
- Jules Huret. *Enquête sur l'Évolution littéraire*, 1 vol. Paris, Charpentier, 1891.
- Henri de Régnier. — *Commentaire sur l'argent*. « Les Entretiens politiques et littéraires », mai 1891, p. 179.
- \* Charles Gidel. — *Histoire de la littérature française*, 1 vol. Paris, Lemerre, 1891, 5<sup>e</sup> vol., p. 356.
- Henry Bordeaux. *Villiers de l'Isle-Adam*. Plaquette extraite du « Magasin littéraire », Gand, A. Siffer, 1891.
- \* Anatole France. *La Vie littéraire*, 3<sup>e</sup> série, Paris, Calmann-Lévy, 1891.
- Paul Verlaine. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Les Hommes d'aujourd'hui », t. V, n<sup>o</sup> 258 avec portrait.

- \* Stéphane Mallarmé. — *Les Miens*, plaquette. Bruxelles, Lacomblez, 1892. (Cf. « La Revue d'aujourd'hui », 1890).
- Edmond Bailly. — *Poètes mélomanes*. « L'Ermitage », 15 sept 1892.
- \* « L'Ermitage ». *Projet d'édition d'Elen*, 15 décembre 1892.
- \* R. du Pontavice de Heussey. — *Villiers de l'Isle-Adam*. Notes biographiques et souvenirs intimes, 1 vol. Paris, Savine, 1893. (Cf. « L'Hermine », volume traduit en anglais par lady Loyd en 1894).
- \* Camille Mauclair. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Mercure de France », janvier 1894.
- \* Remy de Gourmont. — *Souvenirs sur Villiers de l'Isle-Adam*. « Le Journal », 24 févr. 1894.
- \* Gustave Kahn. — *La vie mentale. Théâtres*. « La Société nouvelle ». Paris et Bruxelles, mars 1894, p. 410-412.
- \* Camille Mauclair. — *Azél*. « La Revue encyclopédique », 15 avril 1894.
- \* J.-J. Weiss. — *Le drame historique et le drame passionnel*. 1 vol. Paris, Calmann-Lévy, 1894, p. 170-186.
- \* Remy de Gourmont. — *Épilogues*, 1 vol. Paris. « Mercure de France », 1895, p. 43.
- \* T. de Wyzewa. — *Nos maîtres*, 1 vol. Paris, 1895. (Cf. « La Revue Indépendante », nov. 1886).
- \* Henry Bordeaux. — *Ames modernes*, 1 vol. Paris, Perrin, 1895 (Cf. « Magasin littéraire » de Gand, 21 septembre 1891).
- \* José Hennebicq. — *Le Prince des Lettres françaises. Villiers de l'Isle-Adam*. Paris, Vanier, 1896, et Ed. Lyon-Claesen, Bruxelles.
- Remy de Gourmont. — *Épilogues*. « Mercure de France », mai 1896, p. 43.
- Anonyme. — *Portraits du prochain siècle*, 1 vol. Girard, 1894.
- \* Remy de Gourmont. — *José Hennebicq. Le Prince des Lettres françaises. Villiers de l'Isle-Adam*. « Mercure de France » (littérature), juin 1896, p. 466.
- \* Remy de Gourmont. — *Le livre des Masques*, 1 vol. Paris. Mercure de France, 1896.
- \* Paul Verlaine. — *Une saison à Aix-les-Bains, août et sept. 1889. Lettres à F. A. Cazale*. « Revue blanche », 15 novembre et 1<sup>er</sup> décembre 1896, p. 435 et s.
- Francisque Sarcey. — *La Révolte*. « Le Temps », chronique, 7 décembre 1896.
- \* Stéphane Mallarmé. — *Divagations*. 1 vol. Paris, 1897, p. 67.

- Quelques médaillons et portraits en pied. Villiers de l'Isle-Adam.*
- \* Un témoin impartial. — Paul Verlaine. Bibliothèque de l'Association, Paris, 1897, p. 45.
  - Charles Gidel et Loliée. *Dictionnaire des écrivains et des littérateurs*, 1 vol. Colin, 1897.
  - \* Victor Charbonnel. — *Les Mystiques dans la Littérature présente*, 1897. Paris, 1 vol. Mercure de France, p. 67 : (A travers les chapelles mystiques).
  - \* Camille Mauclair. — *Le roman de demain*. « La Revue du Palais », janvier 1898, p. 167.
  - \* Tolstoï. — *Qu'est-ce que l'Art* (Trad. Wyzewa). 1 vol. Paris, Perrin, 1898.
  - \* Xavier de Ricard. — *Petits Mémoires d'un Parnassien*. « Le Petit Temps », 3 et 6 décembre 1898.
  - \* Arthur Symons. — *The Symbolist movement in literature*, 1 vol. Londres, 1899, p. 40-60.
  - \* Georges Rodenbach. — *L'Élite*. « Études littéraires », 1 vol. Paris, Fasquelle, 1899.
  - \* A. Symons. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Fortnightly Review », août 1899 (cf. « The Symbolist »).
  - \* Alexis von Kraemer. — *Villiers de l'Isle-Adam. En litteratur historik Studie*. Akadémisk Afhandling, Helsingfors, décembre 1900.
  - \* Anonyme. — Préface de Remy de Gourmont. *Les Petites Revues. Essai de bibliographie*, 1 plaquette. Paris, Mercure de France, 1900.
  - \* Remy de Gourmont. — *La culture des Idées*, 1 vol. Paris, Mercure de France, 1900, p. 63 et s. (La création subconsciente).
  - \* Camille Mauclair. — *Le Jeune homme littéraire à travers le XIX<sup>e</sup> siècle*. « Revue universelle », 2 mars 1901.
  - \* René Martin Chau. — *Un vivant et deux morts*. 1 vol. Tours, 1901, chez l'auteur.
  - \* Henri de Régnier. — *Figures et caractères*. 1 vol. Paris, Mercure de France, 1901, p. 315.
  - \* Henri de Régnier. — *Villiers de l'Isle-Adam. Aux Jeunes*. « Le Gaulois », 12 juin 1901.
  - \* Remy de Gourmont. — *Villiers de l'Isle-Adam en Finlande*. « Mercure de France » (variétés), août 1901.
  - \* Fernand Calmettes. — *Un demi-siècle littéraire. Leconte de Lisle et ses amis*, 1 vol. Paris, librairie-imprimerie réunies, 1902.

- \* Catulle Mendès. — *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sur le mouvement politique français de 1867 à 1900*, 1 vol. Paris, Imprimerie Nationale, 1902.
- \* Camille Mauclair. — *Opinions sur Villiers de l'Isle-Adam*. « L'œuvre et l'image », juillet-août-septembre 1902.
- \* Remy de Gourmont. — *Épilogues*, t. I, (1895-1898). Paris, Mercure de France, 1902.
- Catulle Mendès. — *Belles Lettres et les environs*. « Le Figaro », 13 juillet 1902, XLIX; 10 août 1902, LIII; 2 nov. 1902; 25 janvier 1903, XCVI; 5 avril 1903, CXII.
- Charles Morice. — *L'Ève future, l'Amour suprême*. « Revue contemporaine », août-sept. 1902, p. 270-273.
- \* Villiers de l'Isle-Adam. — *Lettres à Baudelaire*. « La Nouvelle Revue », 15 août 1903.
- \* Gustave Kahn. — *Le roman chimérique*. « La Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> février 1904.
- \* Henri Roujon. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Le Temps », 20 avril, 24 mai 1904.
- Adrian J.-F. Collins. — *La Philosophie d'Arél*. Trad. de l'anglais par Camille Maryx. « La Chronique des Livres », 10 octobre 1904.
- \* J. Baudry. — *Etude historique et biographique sur la Bretagne à la veille de la Révolution. A propos d'une correspondance inédite, 1782-1790*. 2 vol. in-8°, Champion, 1905.
- \* Louis Tiercelin. — *Bretons de Lettres*. (Villiers de l'Isle-Adam chrétien). Champion, 1905, p. 315. Cf. « La Nouvelle Revue », 1<sup>er</sup> sept. 1900.
- Marius Ary Leblond. — *La Société Française sous la troisième République*. 1 vol. in-8°, Alcan, 1905.
- \* F. Helme. — *Quelques opinions de Villiers de l'Isle-Adam sur les progrès de la Médecine et la faillite de la Science*. « La France Médicale », 10 avril 1905, p. 134 (Extrait de la « Revue moderne de médecine et de chirurgie », février 1905).
- \* Lepelletier. — *Vie de Verlaine*. Paris, Mercure de France, 1906, p. 534, ss.
- \* Comte H. Le Noir de Tournemine. *Autour de Villiers de l'Isle-Adam* (causerie littéraire avec portraits, autographes, gravures diverses). Extrait des « Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord » Saint-Brieuc. Francisque Guvon, 1906.
- \* Léon Bloy. — *La Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam*. (avec une reproduction de la maquette du monument de Frédéric Brou). Plaquette, in 8°, 32 pp. Blazot, 1906.

- Jean Aubry. — *Des origines et de quelques aspects du roman moderne à hypothèse scientifique*. « La Revue des Idées », 15 décembre 1906.
- \* Remy de Gourmont. *Un carnet de notes sur Villiers de l'Isle-Adam*. « L'Ermitage », 15 avril 1906. (Cf. Promenade littéraire, 2<sup>e</sup> série).
- \* René Martineau. — *Un monument à Villiers de l'Isle-Adam*. « Les Annales romantiques », Janv.-févr. 1907.
- Gustave Kahn. — *Au jour le jour*. « Le Siècle », 25 janv. 1907.
- \* Jacques Crépet. *Charles Baudelaire*. « Étude biographique d'Eugène Crépet revue et remise à jour. Paris, Messein, 1907.
- \* Remy de Gourmont. — *Promenades littéraires*. Paris, Mercure de France, 1907 (Cf. Ermitage, 15 avril 1906 où l'article a déjà paru).
- Camille Mauclair. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « La Revue », 15 avril 1907, p. 494-405.
- \* Albert de Bersaucourt. — *Un conte cruel au XVIII<sup>e</sup> siècle*. « Mercure de France » (Variété). (A propos de Sylvabel). 1<sup>er</sup> mai 1907.
- \* Raoul Aubry. — *Villiers de l'Isle-Adam et Alfred de Musset*. « Le Temps », 7 mai 1907.
- \* Henri Roujon. — *La Galerie des Bustes*. 1 vol. Paris, Rueff, 1908.
- \* Albert de Bersaucourt. — *Villiers de l'Isle-Adam, conteur*. « Les Entretiens idéalistes », 25 mars et 25 juin 1908.
- \* Henri Chapoutot. — *Villiers de l'Isle-Adam, l'écrivain, le philosophe*. 1 vol. Delasalle, 1908.
- \* Judith Gautier. — *Le Collier des jours. Troisième rang*. « La Revue de Paris », 1<sup>er</sup> févr., 15 févr., 1<sup>er</sup> mars, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> mai 1909.
- \* Henri de Régner. — *Villiers de l'Isle-Adam*. « Le Gaulois », 15 avril 1909.
- Belval-Delahaye. — *Par le fer et par la touche. Gueux de lettres. Le monument à Villiers de l'Isle-Adam*. « Le Septentrional de Paris », 6 juin 1909.
- \* Léon Bloy. — *L'Invendable*, 1 vol. in-16. Mercure de France, juin 1909.
- Judith Gautier. — *Le troisième rang du Collier*, 1 vol. Félix Juven, octobre 1909 (Cf. « La Revue de Paris », 1<sup>er</sup> février, 1<sup>er</sup> mai 1909).

## ICONOGRAPHIE

Photographie de CARJAT. Reproduite plusieurs fois. Ce portrait se trouve en tête du volume. C'est le meilleur de Villiers vers l'âge de trente-huit à quarante ans.

Mallarmé. — *Villiers de l'Isle-Adam*. Plaquette publiée chez Lacomblez à Bruxelles dans la collection « Les Miers », 78 pages, in-16, 1892. Portrait par DESBOUTIN.

*La Revue illustrée*, 15 janvier 1889. Portrait par GUTH, gravé par Boileau. En hors texte et sur la couverture.

(Ce portrait est celui qui rappelle le mieux Villiers à ceux qui l'ont connu pendant les dernières années (M. de Gourmont).

*L'Artiste*, septembre 1896, portrait de LOYS DELTEIL, avec un autographe et les armes du poète.

*L'Illustration*, 24 août 1889. Portrait d'après CARJAT.

*Elen*, édition Chamuel, 1896. Frontispice de FRANCK LAMY : Villiers sur son lit de mort.

Paul Verlaine. — *Poètes Maudits*, 2<sup>e</sup> édition. Vanier à Paris. Portrait gravé par LUQUE.

*Les Hommes d'aujourd'hui*. — Portraits charges et biographies littéraires. Vanier, t. V, n° 258. Dessin de COLL-TOC.

A ce propos, il est curieux de reproduire la lettre de M. Émile Cohl, dont M<sup>me</sup> de Villiers a bien voulu me donner communication :

« Hélas, non, Madame, je n'ai jamais eu le plaisir de faire le portrait de votre tant regretté mari. Il devait venir me voir mais il n'est jamais venu et c'est bien regrettable car j'aurais aimé le faire poser à son idée. Je crois du reste qu'il n'aimait pas beaucoup la photographie et pour les « Hommes d'aujourd'hui » on a eu beaucoup de peine à trouver son image.

« Je dois vous avouer du reste que je n'ai jamais vu qu'une



seule photographie. Ne venait-elle pas de Carjat, rue N.-D. de Lorette ?

« Voilà tout ce que je puis vous dire.

« Je vous prie, etc.

« ÉMILE COHL,

« Artiste dessinateur,

Un dessin, non signé, publié par L. Joly, éditeur en 1893, m'a été prêté par M. Martineau.

Léon Bloy. — *La Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam*, plaquette in-8°, Blaizot, 1906. Reproduction de la maquette primitive du monument de Villiers de l'Isle-Adam par Frédéric Brou.

Léon Bloy. — *L'Invendable*. « *Mercur de France* », 1909. Reproduction sur ses deux faces, de la maquette définitive du monument Villiers de l'Isle-Adam.

*La Vie illustrée*, n° 7, février 1883. Dessin de Teyssonnières, d'après CARJAT.

*La République illustrée*, 7 sept. 1889. Gravure.

Remy de Gourmont. — *Le Livre des masques*, t. I. Paris, « *Mercur de France* », 1896. Masque par F. VALLETON.

## PIÈCES JUSTIFICATIVES

### *Extrait d'actes de naissance.*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — MAIRIE DE SAINT-BRIEUC

La naissance de Le Nepvou de Carfort, Daniel de Kérinou, Marie-Françoise, du sexe féminin, née à Saint-Brieuc, le dix-huit janvier mil huit cent onze, fille légitime de Charles-Jacques Le Nepvou de Carfort et Françoise-Daniel de Kérinou, fille adoptive de M<sup>lle</sup> Marie-Félicie-Daniel de Kérinou, à la mairie de cette ville, sur les registres des naissances.

Délivré conforme au registre à titre de renseignement administratif.

Hôtel de Ville, à Saint-Brieuc, le 19 septembre 1900.

A. BAUDET.

### *Extrait des registres de naissances pour l'année 1836.*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — MAIRIE DE SAINT-BRIEUC

Le vingt-six juillet mil huit cent trente-six.

Devant nous, Le Pomellec, maire de la ville de Saint-Brieuc, officier de l'état-civil, a comparu M<sup>lle</sup> Marie-Félicie-Daniel de Kérinou, propriétaire, âgée de

52 ans, domiciliée à Saint-Brieuc, rue Saint-Benoît, laquelle nous a déclaré adopter, M<sup>lle</sup> Marie-Françoise Le Nepvou de Carfort, sa nièce, sans profession, âgée de 25 ans, demeurant avec elle.

Pour extrait conforme :

Saint-Brieuc, le 20 septembre 1904.

Pour le maire, l'adjoint délégué :

A. BAUDET.

### *Extraits d'actes de mariage.*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — MAIRIE DE SAINT-BRIEUC

Le trente-un mai mil huit cent trente-sept a été célébré à la mairie de Saint-Brieuc le mariage entre :

M. Joseph-Toussaint-Charles de Villiers de l'Isle-Adam, né à Maël-Pestivien, département des Côtes-du-Nord, le trente août mil huit cent quatre, profession de propriétaire, demeurant à Maël-Pestivien, département des Côtes-du-Nord, fils majeur de Jean-Jérôme-Charles, propriétaire, demeurant à Maël-Pestivien, présent consentant au mariage et de feu Marie-Gabrielle Thomas Hamon de Treveno, d'une part ; et M<sup>lle</sup> Marie-Françoise Le Nepvou de Carfort Daniel de Kérinou, née à Saint-Brieuc, département des Côtes-du-Nord, fille majeure de Charles-Jacques le Nepvou de Carfort, et de Françoise-Daniel de Kérinou, propriétaires, demeurant à Lorient, et fille adoptive de M<sup>lle</sup> Marie-Félicie Daniel de Kérinou, propriétaire, demeurant à Saint-Brieuc.

Délivré conforme au registre à titre de renseignement.

Saint-Brieuc, le 16 septembre 1904.

Le Maire,  
H. SERVAIN.

ÉGLISE CATHÉDRALE DE SAINT-BRIEUC. — DIOCÈSE  
DE SAINT-BRIEUC

Le premier juin mil huit cent trente-sept, je sousigné, ai solennellement marié par paroles le présent :

Joseph-Toussaint-Charles de Villiers de l'Isle-Adam, fils légitime de Jean-Jérôme-Charles et de Marie-Gabrielle-Thomase Hamon de Treveno, né et domicilié à Maël-Pestivien.

Et Marie-Françoise Le Nepvou de Carfort Daniel de Kérinou, fille légitime de Charles-Jacques Le Nepvou de Carfort et de Marie-Françoise Daniel de Kérinou, fille adoptive de Marie-Félicie-Daniel de Kérinou, née à Saint-Brieuc, paroisse de Saint-Michel, domiciliés en cette paroisse.

Signé : † MATTHIAS, Evêque de Saint-Brieuc.

Pour copie conforme au registre de la Cathédrale :

P. HÈME.

Sept novembre mil huit cent trente-huit.

Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, fils légitime de Joseph-Toussaint-Charles de Villiers de l'Isle-Adam, âgé de 33 ans, et de Marie-Françoise Le Nepvou de Carfort, Daniel de Kérinou, âgée de 27 ans.

Premier témoin : Jean-Louis Le Nepvou de Carfort.

Deuxième témoin : Joseph-Marie de La Lande de Calan.

*Extraits d'actes de naissance.*

DIOCÈSE DE SAINT-BRIEUC ET TRÉGUIER

Le sept novembre mil huit cent trente-huit, je sousigné, ai ondoyé un enfant du sexe masculin, né ce matin, à nuf heeures, du mariage de M. Joseph-Tous-

saint-Charles de Villiers de l'Isle-Adam et de dame Marie-Françoise Le Nepvou de Carfort, fille adoptive de Marie-Félicie Daniel de Kérinou, par permission de Monseigneur en date de ce jour.

Pour copie conforme : P. HÈME.

Le vingt-trois janvier mil huit cent trente-neuf. Nous, Matthias Le Groing de La Romagère, évêque de Saint-Brieuc, avons suppléé les cérémonies du baptême à Jean-Marie-Matthias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, ondoyé par notre permission, fils de M. Joseph-Toussaint-Charles et de Dame Marie-Françoise Le Nepvou de Carfort Daniel de Kérinou. Parrain et marraine ont été M. Jean-Jérôme-Charles de Villiers de l'Isle-Adam et M<sup>me</sup> Marie-Félix Daniel de Kérinou, qui signent avec nous.

MATTHIAS, Evêque de Saint-Brieuc.

Pour copie conforme : A SAINT-BRIEUC, le 16 septembre 1904.

#### *Acte de décès.*

L'An mil huit cent quatre-vingt-deux, le douze avril à deux heures du soir. Acte de décès de Marie, Françoise *Le Nepvou de Carfort* âgée de soixante-douze ans, sans profession, née à Saint-Brieuc (C. du Nord) décédée en son domicile, rue Saint-Roch, 51, ce matin à cinq heures. Fille de Charles, Jacques *Le Nepvou de Carfort*, receveur des droits réunis et de Françoise, Daniel, *Kérinou* son épouse, tous deux décédés. Épouse de Joseph, Toussaint, Charles *de Villiers de l'Isle-Adam*, âgé de quatre-vingt-un ans, sans profession, demeurant rue Saint-Roch, 51; Dressé par nous, Hubert Victor, Danoux, adjoint au Maire, officier de l'Etat Civil du premier arrondissement de Paris sur la déclai-

ration de Mathias, Philippe, Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, âgé de quarante et un ans, homme de lettres, demeurant rue de Bruxelles, 38, fils de la défunte, et de Pierre, Désiré, Eugène, Franc Lamy, âgé de vingt-sept ans, peintre, demeurant à Paris rue. . . . 79, qui ont signé avec nous après lecture.

MAISON DE SANTÉ DES RELIGIEUX HOSPITALIERS  
DE SAINT-JEAN DE DIEU

Relevé de la matricule, contenu dans la lettre envoyée par le Frère Jean de Dieu, à M. Le Comte Le Noir de Tournemine

De Villiers de l'Isle-Adam, Matthias-Philippe-Auguste, né le 7 novembre 1838, à Saint-Brieuc, homme de lettres. Domicilié à Nogent-sur-Marne, 15, rue de la Croix.

Entré le 12 juillet 1889, décédé le 18 août de la même année, à 11 heures du soir, inhumé à Batignolles.

*Bulletin de Mariage du 14 août 1889*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — LIBERTÉ. — ÉGALITÉ. —  
FRATERNITÉ

VILLE DE PARIS. — 7<sup>e</sup> arrondissement.

Entre : Jean-Marie-Matthias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, né le 7 novembre 1838, à Saint-Brieuc, département des Côtes-du-Nord, profession, homme de lettres, demeure, 19, rue Oudinot, avant 45, rue Fontaine, fils de Joseph-Toussaint-Charles et de Marie-Françoise Le Nepvou de Carfort, Daniel de Kérinou, époux décédés; et Marie-Elisabeth Dantine, née le 15 août 1845, à Vielsalm, Duché de Luxembourg, sans

profession, demeure Nogent-sur-Marne, et avant 45, rue Fontaine, veuve de Joseph Bregeras, fille de Jean-Joseph et de Pétronille Cahary, époux décédés.

Délivré à Paris, le 20 juillet 1905 <sup>1</sup>.

*Bulletin de Décès.*

Nom : Villiers de l'Isle-Adam.

Prénoms : Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste.

Profession : Homme de lettres, âgé de 50 ans, né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), décédé à Paris, le 18 août 1889, rue Oudinot, 19, fils de Joseph-Toussaint-Charles et de Marie-Françoise de Nepvou de Carfort, Daniel de Kérinou, époux décédé.

L'officier de l'Etat-Civil :  
(*Illisible*).

*Extrait des minutes des actes de décès  
du 17<sup>l</sup><sup>o</sup> arrondissement de Paris (Année 1901).*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — LIBERTÉ. — ÉGALITÉ. —  
FRATERNITÉ

L'an mil neuf cent un, le vingt-neuf avril, à cinq heures et demie du soir,

Acte de décès de Villiers de l'Isle-Adam, Victor-Philippe-Auguste, âgé de vingt ans, sans profession, né à Paris, décédé chez sa mère, y domiciliée, Avenue de Saint-Ouen, 131, hier soir, à six heures, fils de Jean-Marie-Matthias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-

1. Les pièces ci-dessus sauf l'acte de décès de la mère du poète sont extraites de la plaquette de M. Le Noir de Tourne- mine souvent cité.



Adam, décédé, et de Marie-Elisabeth Dantine, sa veuve, âgée de cinquante ans, sans profession, célibataire.

Dressé par nous, Sainte-Anne-Auguste Louzier, adjoint au Maire, Officier de l'Etat Civil du dix-septième arrondissement de Paris, Chevalier de la Légion d'honneur, Officier d'Académie, sur la déclaration de Emmanuel Tremblay, âgé de cinquante-six ans, employé à la Préfecture de la Seine, demeurant, 101, rue Duhesme, et de Edmond Bigoudot, âgé de trente-sept ans, employé à la Préfecture de la Seine, demeurant rue Nollet, 118, non parents, qui ont signé avec nous après lecture.

Pour copie conforme :

Paris, le quatre décembre mil neuf cent cinq.

Le Maire (*Illisible*).

Paris, 9 avril 1908.

Le secrétaire de la Faculté des Lettres a l'honneur d'informer M.E. de Rougemont qu'il résulte des recherches faites sur les registres de la Faculté, que Villiers de l'Isle-Adam ne figure pas parmi les candidats reçus bacheliers en 1854, 1855, 1856, 1857, 1858.

Sentiments distingués.

Rennes, le 2 mai 1908.

Monsieur,

Ma réponse se sera fait attendre. Je n'ai d'autre excuse qu'une assez longue absence de Rennes.

J'ai compulsé tous les registres qui se réfèrent à la période comprise entre 1848 et 1860 et je n'ai découvert nulle part le nom de Villiers de l'Isle-Adam. J'ai donc lieu de croire que l'illustre écrivain n'a pas été élève du Lycée de Rennes.

C'est plutôt à Saint-Brieuc où il est né qu'il faudrait le rechercher.

Avec mes regrets, veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Vannes, le 5 mai 1908.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous prier d'excuser le long retard mis à répondre à votre lettre des premiers jours d'avril. J'ai fait et fait faire des recherches au sujet de Villiers de l'Isle-Adam, comme élève du Collège de Vannes. Je n'ai rien pu trouver ni pour 1848 ni pour les années qui précèdent ou suivent cette époque. D'ailleurs je dois dire que les archives scolaires sont fort incomplètes. J'aurais éprouvé un véritable plaisir à vous fournir tous les renseignements que vous jugez utiles et regrette de n'avoir pu vous donner satisfaction.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

PAULNIN, principal.

Le Grand Hôtel, Bruxelles, 17 avril 1909.

Monsieur,

En réponse à votre honorée du 15 courant nous avons le vif regret de vous informer que nous n'avons plus les registres de l'année 1888, mais on pourrait vous indiquer cela, ce serait au Bureau de la population des étrangers à l'Hôtel de Ville.

Agréer, Monsieur, l'expression de nos sentiments dévoués.

P. l'Administrateur-Directeur :  
(*Illisible*).

Bruxelles, le 30 avril 1909.

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 21 courant, j'ai l'honneur de vous faire connaître que M. de Villiers de l'Isle-Adam ne figure pas inscrit aux registres de la population et que toutes les recherches faites pour découvrir sa demeure en cette ville sont restées infructueuses.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

*Le commissaire en chef de police.*

# FRAGMENTS DE L'ŒUVRE DE VILLIERS

RECUEILLIS DANS DIVERSES REVUES

## I

### PRÉFACE INÉDITE DE L'ÈVE FUTURE <sup>1</sup>.

Cependant, au cours de cette œuvre, divers problèmes, purement mathématiques, se présentaient, — que devait résoudre Edison.

Je me trouvais donc placé dans cette alternative ou, pour demeurer intelligible de la plupart des lecteurs mondains, de faire, scientifiquement, divaguer quelque peu le côté ingénieux de notre sorcier, ou de quitter, brusquement, la plume, et, prenant la craie, de passer au tableau noir; c'est-à-dire, d'employer, tout d'un coup, dans une œuvre, avant tout philosophique et littéraire, la langue rigoureuse de l'algèbre: de surcharger, des signes de l'intégral, des pages entières,

1. Publiée par M. Gustave Guiches, dans la *Nouvelle Revue* du 1<sup>er</sup> mai 1890. Cette partie vient immédiatement à la suite de la préface publiée dans l'édition Charpentier.

enfin de cesser d'être lisible pour le plus grand nombre.

Devais-je, sans mériter d'être taxé de jactance prétentieuse, pédante même, hérissier d'opérations techniques, interminables, par exemple les chapitres intitulés : « la Démarche », l'« Equilibre », etc. ? d'opérations qui m'eussent, forcément, entraîné à ne plus parler que de potentielles, de puissances, de dérivés, de factorielles, de coefficients, etc., agrémentés d'une myriade de chiffres, de lettres, d'expressions logarithmiques, lesquelles eussent, à l'improviste, changé l'aspect normal d'une page typographique en celui d'une armée de scarabées, les pattes en l'air ?

Non seulement c'eût été détruire l'harmonie du ton NÉCESSAIRE de ce livre, — ton léger s'il en fut ! — et dérégler sa composition, mais c'eût été, implicitement, exiger de qui pourra me faire l'honneur de me lire, une érudition que je suis loin d'avoir moi-même.

Certes, il m'eût, peut-être, été permis de prier quelque grand électricien français, — M. Marcel Desprez, par exemple, — et, pour le point de vue mécanique, quelques-uns de nos plus savants ingénieurs, de me faire l'amabilité de rectifier, d'un coup d'œil, des erreurs colossales que, dans cette hypothèse, je n'eusse pas manqué, certes, d'avoir commises. Mais, en procédant de cette manière, l'œuvre cessait d'être CE QUE MA CONCEPTION D'ENSEMBLE LA VOULAIT ÊTRE. Pour le surplus, si, pour me lire, il devenait indispensable d'avoir sur sa table, les neuf in-folio d'Hoéné Wronski, accompagnés des dictionnaires de mathématiques et d'électricité, je risquais singulièrement de manquer de lectrices.

... Je ne lui connais (à son livre, *l'Ève future*), ni de précédents, ni de congénères, ni d'analogues. Quelque colère, quelque indifférence qu'il suscite, — non, je ne

le crois pas de ceux que l'on oublie, car ce dont il agite, en réalité, en ses sombres pages, n'est nullement du fameux *de omni re scibili*, mais de l'ET QUIBUSAM ALIIS.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

## II

### L'UNE DES IMPROVISATIONS DE VILLIERS <sup>1</sup> :

La veille de la Saint-Barthélemy, Catherine de Médicis est seule dans une des salles du Louvre. Le pertuisanier qui veille à la porte s'approche de la reine, lui déclare qu'il est huguenot et qu'il va la tuer parce qu'il veut sauver ses frères du massacre qui les attend. Calme sous cette menace, la reine dit au soldat : « J'accepte la mort, mais, comme moi, tu es chrétien, tu ne peux me refuser de réciter mes dernières prières et recommander mon âme à Dieu. » Le garde ayant accordé son consentement, Catherine se met à prier à haute voix : « Mon Dieu ayez pitié de ce malheureux, de ce cœur lâche, qui défaille devant la nécessité des grandes purifications, ayez en votre miséricorde ce misérable aveugle qui ne peut voir, ce pauvre cerveau qui ne peut comprendre ce que je veux faire pour votre sainte gloire... A mesure que la prière s'élève, la résolution du garde s'affaiblit, et la reine, levant sur lui ses yeux, devine qu'il est enfin désarmé. A son tour, le soldat tombe à genoux. Mais elle le relève, et comme elle le

1. Publiée par M. Guiches dans *le Figaro* (supplément littéraire) du 31 août 1889.



voit dompté par la souveraine puissance de sa parole, elle sourit avec une redoutable bonté.

— Que dois-je faire ? demande le meurtrier vaincu, Où dois-je aller ?

— Allez, mon enfant, répond Catherine avec une autorité bienveillante et irrésistible, allez à l'échafaud.

### III

#### VARIANTES DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST SUR LES PLANCHES <sup>1</sup>.

*Notre Seigneur Jésus-Christ sur les planches* (article reproduit dans *Chez les Passants*) offert à la pièce de M. D... <sup>2</sup> *l'Amante du Christ*, joué au *Théâtre libre*, ensuite imprimé avec une préface de M. Ledrain.

Quoique fort brutalisé dans le texte du journal, le « disert préfacier » reçoit une plus rude volée encore dans le passage inédit que Villiers rappelle au bas d'une page sous cette notation « les Mouches ».

Ce sont d'abord, à l'adresse de M. Renan (pour lequel Villiers avait le mépris le plus absolu et d'ailleurs le plus justifié), à l'adresse de ce pasteur des mensonges, des invectives, assez inclémentes. D'un mot, tout de conversation et qu'il faut prendre comme l'expression spontanée d'un instinctif dégoût, il taxe ainsi la prose du sinistre dilettante : « C'est comme le purin d'un dépotoire abandonné ! »

Villiers était allé voir au collège de France l'éminent professeur de falsifications comparées et à l'occasion, il mimait ses gestes judaïques, contrefaisait sa voix mollassse, répétait, en l'accentuant jusqu'au démoniaque telle mensongère allégation sur les amours de saint Paul.

1. Publiées par M. R. de Gourmont dans la *Revue Indépendante* de juillet 1890.

2. Il nous semble inutile de rappeler le nom de ce piètre écrivain (E. de R.).

Ainsi joué, ce Renan prenait les airs d'un Judas établi et organisé, satisfait de la fructification de ses deniers, protégé par Hérode, ami de Pilate, président du Sanhédrin et désormais plein de mansuétude pour ses frères attardés dans une improductive erreur.

Quant au « préfacier » :

« De la fétidité de sa besace émane toute une génération spontanée de ces mouches versicolores, — bourdonnant autour de l'Église depuis deux mille ans — couleur tendance hésitante, ou de respect mêlé de bonne foi, de haine aussi, très claire, de sagesse humaine, de bon sens rationnel, de doute attristé. L'admiration désolée, etc., etc., — depuis peu couleur d'amour — et dont le vol infect s'entre-croise et vise en sa circulaire variété, en un point négligeable de l'infinie et blanche lumière éternelle. »

La pièce elle-même avait profondément blessé Villiers, plus profondément que ne le ferait croire l'article, presque amical, dont il chiquenauda les joues « juvéniles » du poète. Il le soupçonnait « d'un ensemble de pensées vaines, dont la moins condamnable serait que l'auteur, par zèle, a voulu dorer la pilule ». Principalement certaines expressions, d'un profane mauvais goût le froissaient.

«... Après, vient la tirade du prétendu, mais très passionné Jésus-Christ de M. D..., auquel il prête des « mon épouse », qui, pour des raisons de trucs prosodiques, percés à jour, aujourd'hui, par les plus crétins de notre bazoche, triplant de *valeur* à cette place, falsifient le mot aimante pris, oh ! oui, au sens mystique ! et le dénaturent sciemment, grâce à l'intonation du mot... »

Il traite le procédé de « blasphématoire subtilité », n'entend pas du tout que l'on confonde les vulgaires amoureuses avec

« les grandes épouses éternelles », et prononçant l'anathème, s'écrie (on croit entendre son ironique et profonde voix) :

« *Nescio vos !* »

Des passages faussés par une traduction parfaite ou innocente l'avaient frappé :

« L'on arrive à faire parler (soi, *chrétien fervent !*) un *Dieu...* qui traduit l'ineffable impersonnel du texte : *Il sera beaucoup pardonné à cette femme parce qu'elle a beaucoup aimé, par l'homme, il te sera beaucoup pardonné parce que tu m'aimes beaucoup ; et Laissez les petits enfants venir à moi* (et la terrible suite explicative, bénissante et maudissante) par l'anodin de ce vers : « Laissez venir à moi jusqu'au petit enfant »... que sa maman veut que je bénisse... Et cœtera ; passons, ne discutons pas. Ce n'est pas de la maison... »

Un plus récent Jésus, celui de M. Haraucourt, ne protège, lui, que les petits enfants « Blonds ».

Pour Villiers, tout ce faux *mystique* a été cueilli dans les alcôves. C'est un outrage à « l'auguste spectacle du ciel », etc. Toute cette colère, à vrai dire ne troublait son amitié pour l'auteur, mais il lui en voulut longtemps..

## IV

### PAGES INÉDITES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM <sup>1</sup>.

L'un des manuscrits originaux du *Chant du coq* ne s'arrête pas à ces mots « ... du quadruple moment des rondes de nuit » (la phrase finale : « c'était l'avertisseur » fut ajoutée plus tard); sans changement d'écriture, la page se poursuit et il est visible que l'intention de Villiers était de continuer le récit de la passion jusqu'à la mort de Jésus. Il avait d'ailleurs, dans ces études nouvelles pour lui, un guide qu'il suit d'assez près, le Dr Sepp, en sa *Vie de Jésus*. Néanmoins, même au cours de simples notes, il y a, çà et là, des phrases navrées, d'ironiques remarques d'une claire originalité. Je donne ce qu'il y a de meilleur parmi ces fragments d'une « Passion selon Villiers ».

« *Taille physique de Notre Seigneur Jésus-Christ.*  
— Lors de la découverte de la vraie croix, — due à l'impératrice sainte Hélène, — cette croix exhumée, apparut grossièrement équarrie, d'un bois semblable à celui du sycomore, et formée de deux poutrelles (l'une moins longue), se coupant transversalement. L'intervalle, entre les traces laissées par les clous des mains,

1. Publiées par M. de Gourmont dans la *Revue Indépendante* de juillet 1890. Dans l'article de M. de Gourmont il n'y a pas de solution de continuité entre ces lignes et les précédentes (E. de R.).

ainsi que la distance entre ceux des pieds et le point d'intersection central des deux poutrelles, fut exactement mesuré. L'on dut en conclure que le Sauveur était d'une très haute taille, que l'on peut évaluer au moins à six pieds, mesure moderne. D'autre part, l'expression de saint Jean (Ev., ch. I, v. 14) : « Et le verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, *et nous l'avons connu*, dans sa gloire, comme fils unique du père, *plein de grâce et de vérité* », semble impliquer le radieux charme que les manières, le son de voix et le geste de Jésus exerçaient sur les âmes et les cœurs pouvant devenir siens. La beauté de son visage dut être souveraine, — mais toute idée de beauté physique disparaît, insignifiante, devant le fait de la transfiguration sur le Thabor où sa personne devient plus que de la lumière.

« *La Croix.* — Tout ce qui a des ailes pour s'élever de terre trace, dans l'air, en s'envolant vers l'en-haut, le signe de la croix : ainsi, les oiseaux, depuis le commencement, prophétisent la croix à travers le ciel; et si les juifs récusaient, comme trop idéal, la *valeur* de ce présage, ils ne récuseront pas, du moins, la valeur du triple signe que portaient incrusté leurs prophétiques monnaies et qui était, sous ses trois formes, une croix (+ × +). La croix représentait, pour Salomon, la clef du monde; c'était la « *clavicule* » suprême empreinte seule en son mystique anneau de prince des mages, le *pantacle* tout puissant.

« *Les Fouets de cordes.* — *La double mise à nu.* — Les fouets des exécuteurs militaires, des licteurs du préfet romain se composaient, non de lanières, mais de cordes au bout desquelles étaient fixés de petits morceaux d'os carrés ou de petites boules de métal. L'homme était suspendu à l'anneau du poteau, par les poignets, la femme, par les cheveux; quatre frappaient ensemble,

sans compter les coups, durant un temps, ce qui mettait à nu les veines et les tendons tout au long du dos et des côtes, le poteau préservant la poitrine et les parties. Étant donnée l'exécration des Romains pour les Juifs, on juge de ce que fut la flagellation du Christ. Ainsi, voulant pactiser, Ponce-Pilate aggrava le supplice : les Juifs ne demandaient que la mort, la peine du fouet fut un surcroît à cette agonie divine. De plus, après la montée au Calvaire, les vêtements du Christ s'étant collés aux creuses blessures dont tout son corps, plaie rouge, était sillonné, l'arrachement brutal de ses vêtements, sans doute par-dessus le tortif d'épines, dut être une torture très horrible, alors que les soldats, bourreaux, lui infligèrent une seconde fois l'outrage de la nudité, cette fois-ci pour le crucifiement.

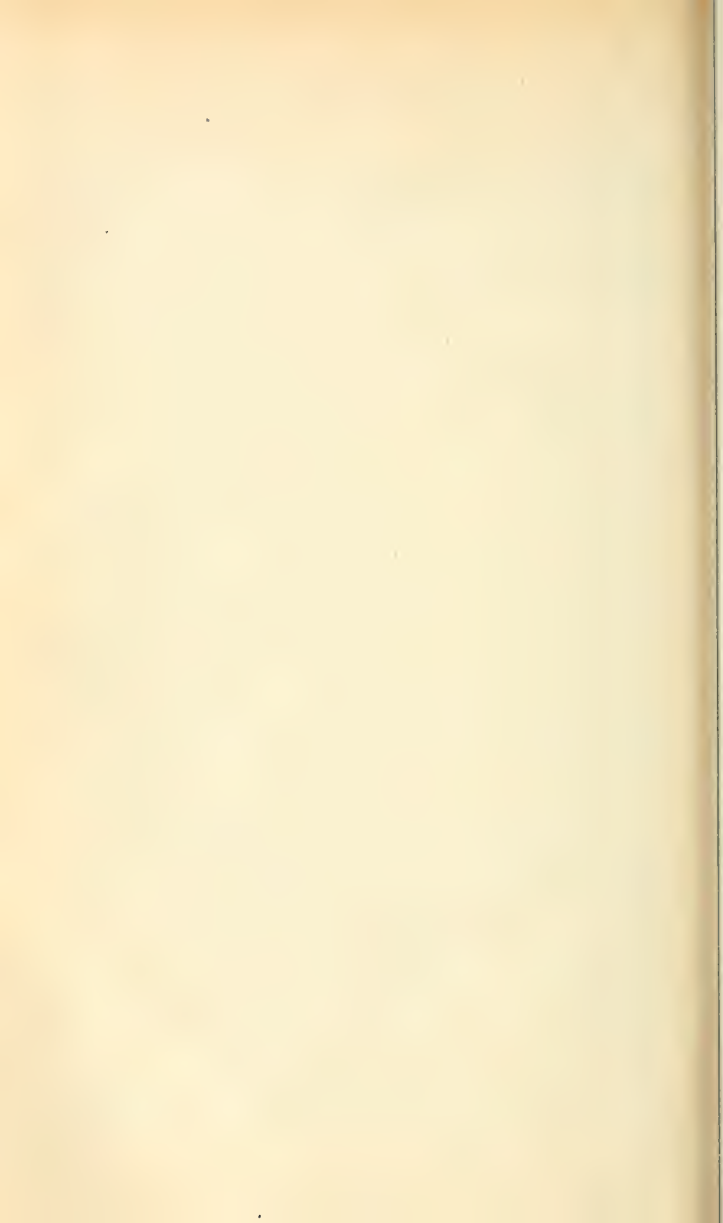
« *Les Clous.* — En presque toutes autres contrées, on suspendait simplement à la croix par des cordes : le supplicié pouvait y vivre, ainsi, trois jours et plus, attendu qu'un renflé du bois lui permettait à peu près de s'asseoir. En quelques pays, passé les sept jours, si la mort n'était pas survenue, on déliait le patient : parfois, des soins le ranimaient, mais il ne pouvait plus vivre que méprisé ; c'est-à-dire fui de tous, étant celui que la mort semblait avoir dédaigné. En Judée, l'on clouait à la croix, attendu que, d'après la loi religieuse, l'exécuté ne devait pas y passer la nuit vivant : le sang s'échappant des artères brisées par les pointes carrées des clous entraînait généralement la mort en quelques heures.

Le condamné ne pouvait s'asseoir ; le sang coulait surtout des pieds cloués séparément ; la soif était affreuse : une gorgée d'eau suffisait pour hâter la mort. Les deux larrons furent cloués aussi... on ne dit pas s'il leur fut offert le breuvage (composé par la charité



des dames juives), une engourdissante mixture de fiel, de myrrhe et de vinaigre. Jésus-Christ fut donc lié d'abord aux quatre membres, cloué au bois par les paumes des mains et au centre des pieds, puis la tête penchée sous le hérissément du tortil d'épines qui s'opposait à tout appui, dressé avec sa croix devant la cavité où elle devait tomber pour être fixée droite avec des pierres : la secousse de ce choc dut causer une douleur déchirante. Alors fut accomplie la parole du prophète Ezéchiel : « Qui se dressera (pour eux) contre ma colère, devant moi, comme une haie d'épines »...

*Position des trois croix.* — Le calvaire était et est encore une très petite éminence de trente à trente-cinq mètres... La croix de Jésus-Christ plus grande que ses voisines et centrale... d'un pas à peu près en avant... tournée vers le mont Sion... Si les deux larrons pouvaient le voir, Jésus ne pouvait, humainement, qu'entendre à droite et à gauche, ce qu'ils disaient derrière lui... l'une des sept paroles fut adressée au bon larron : « Avant une heure, tu seras avec moi dans le paradis »... Certains protestants anglais en augurent qu'il n'y a pas de purgatoire, « car, disent-ils, s'il y en avait un, nul doute que Jésus-Christ ne l'y eût envoyé : c'était déjà bien assez bon pour un voleur »... En effet, le goût, les convenances, les égards dus à l'honorabilité des contribuables, au divin sourire des propriétaires, plus éclairés, sont froissés ici par la conduite de Dieu. L'on doit penser qu'ils se promettent même de ne point frayer avec le bon larron dans le paradis : ils l'éviteront et se choisiront des élus plus distingués... »



# GÉNÉALOGIE DE VILLIERS DEPUIS 1277

I  
 JEAN  
 1277 † 1319  
 Epouse : Marie de l'Isle

I II ADAM	I 2 Jean 2 <sup>o</sup> Robert de Trency
I Pierre	I Louise de Franconville *

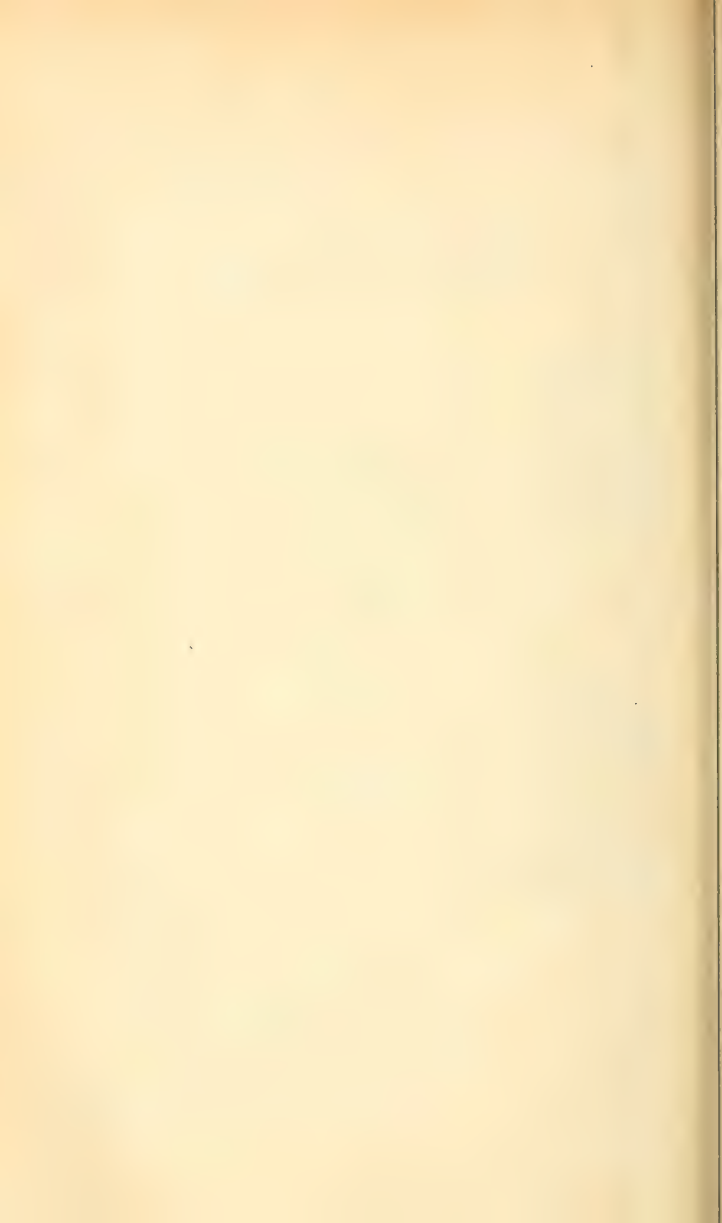


## TABLE DES MATIÈRES

Préface . . . . .	7
SES ANCÊTRES. . . . .	13
SES PARENTS . . . . .	40
L'ENFANCE ET LES DÉBUTS 1839-1858 . . . . .	51
VILLIERS A PARIS 1858-1859. . . . .	62
SÉJOUR EN BRETAGNE 1859-1862. . . . .	81
— 1862-1870. . . . .	100
VILLIERS A PARIS 1870-1880. . . . .	148
— 1880-1889. . . . .	212

### APPENDICE

Nécrologie . . . . .	331
Œuvres posthumes . . . . .	345
Bibliographie : <i>I. Les Œuvres</i> . . . . .	364
<i>II. A Consulter</i> . . . . .	380
Iconographie . . . . .	391
Pièces justificatives . . . . .	393
Fragments de l'œuvre : <i>I. Préface de l'Ève fu-</i> <i>ture</i> . . . . .	402
<i>II. Improvisation de Vil-</i> <i>liers</i> . . . . .	405
<i>III. Variantes de N.-S.</i> <i>Jésus-Christ sur les</i> <i>Planches</i> . . . . .	407
<i>IV. Pages publiées par</i> <i>M. R. de Gourmont.</i>	410



*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le trente mars mil neuf cent dix

PAR

**CH. COLIN**

à Mayenne

pour le

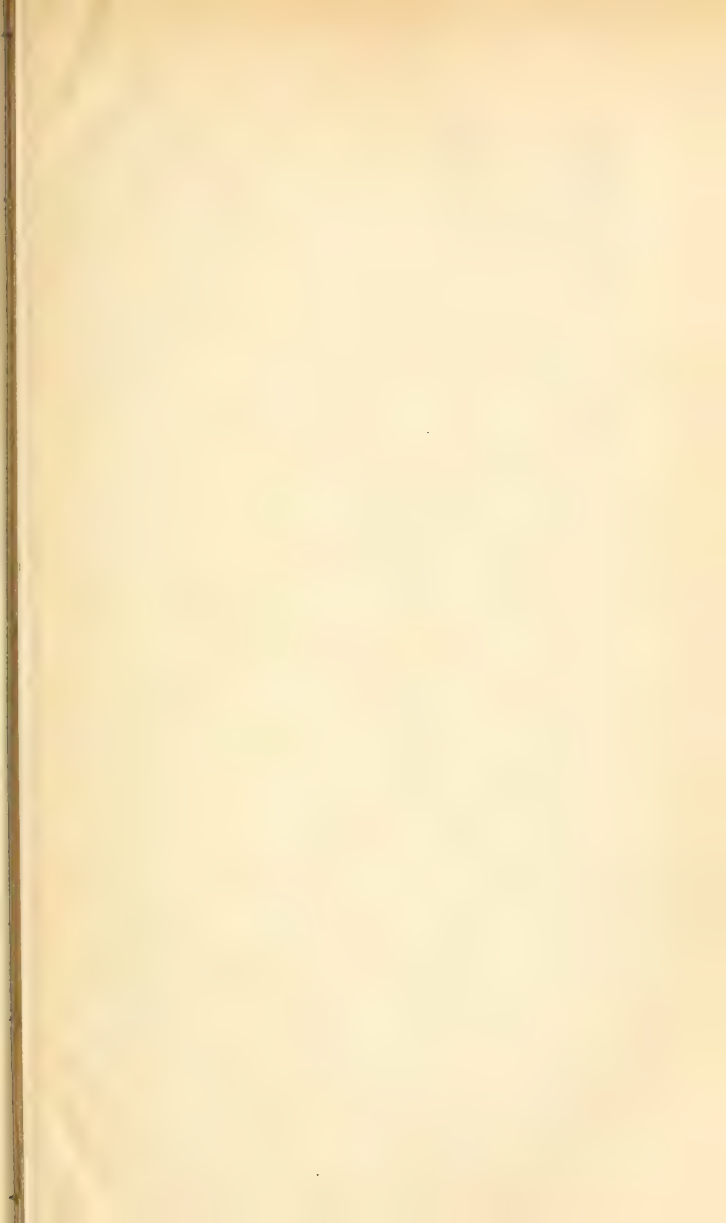
**MERCURE**

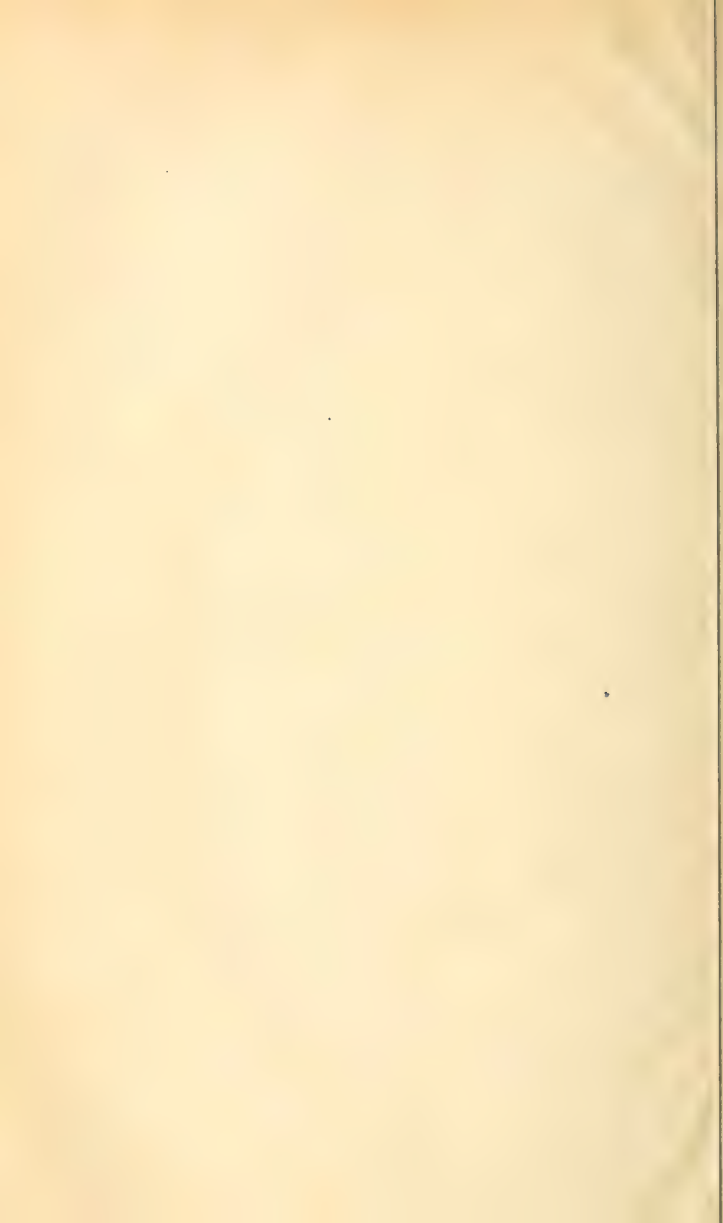
DE

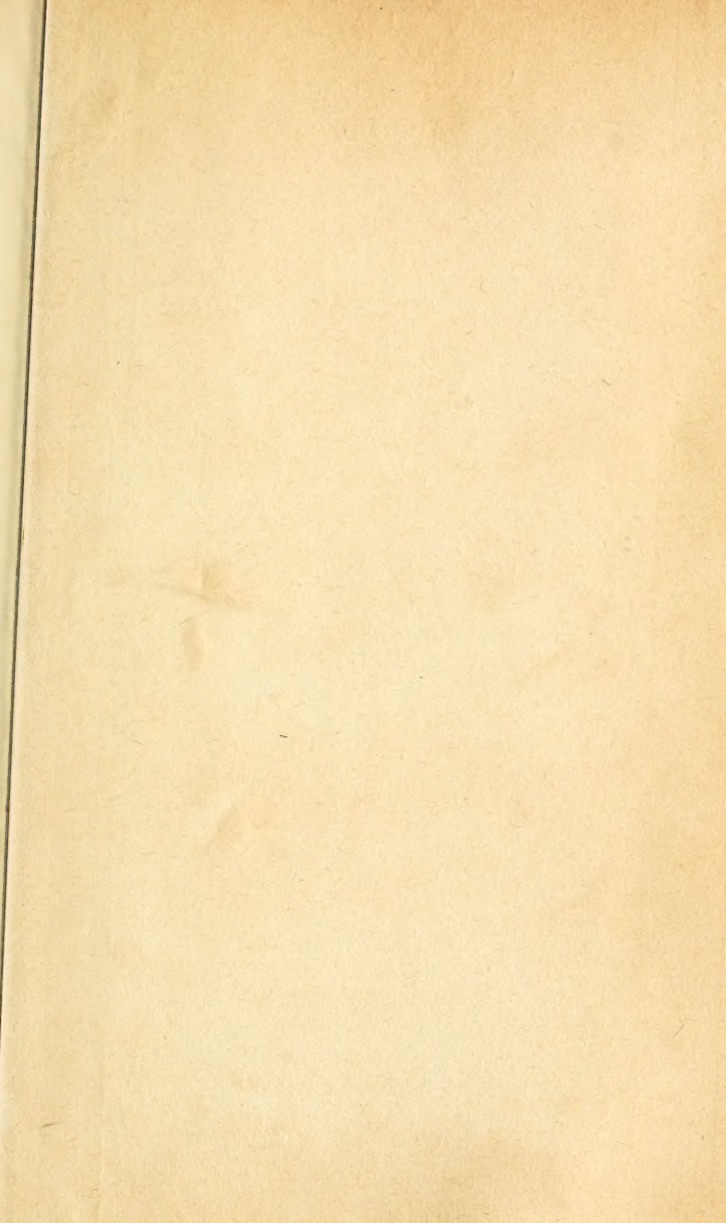
**FRANCE**















Villiers de l'Isle-Adam, P.A.M. 202481

Author Rougemont, E. de

Title Villiers de l'Isle-Adam.

Lf

V757

.Yr

University of Toronto  
Library

DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET

Acme Library Card Pocket  
Under Pat. "Ref. Index File"  
Made by LIBRARY BUREAU

*card*  
*Ed. Rougemont, 1904*

